LA LUTTE

ENTRE

TURENNE ET CONDÉ[1]

(1654—1657)

V. — LES NOUVEAUX CHEFS DE L'ARMÉE ESPAGNOLE. — TURENNE INVESTIT VALENCIENNES, JUIN 1656.

Libre de terminer la campagne (de 1655) à sa guise, Turenne établit son avancée sur la Haine et rentra en France, laissant de grosses garnisons à Condé et à Saint-Ghislain, dont il s'était facilement emparé. Un moment, M. le Prince espéra opposer à ces conquêtes l'occupation de Péronne et de Ham; prendre pied sur la Somme, cela valait bien les positions perdues en Hainaut. Mais le maréchal d'Hocquincourt, qui devait livrer les deux places, conclut avec Mazarin un traité plus avantageux; l'affaire échoua; aucun succès ne compensa les échecs essuyés par l'armée d'Espagne durant les dernières années. Ces incidens achevèrent de perdre l'Archiduc et son maréchal-de-camp-général auprès du gouvernement de Madrid. Tous deux furent relevés de leurs fonctions.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

Fuensaldaña, usé, cassant, avait offensé tout le monde; il avait fait congédier Isembourg (1); Léopold ne lui parlait plus; Condé envoyait lettres sur lettres en Espagne pour demander l'éloignement du ministre intraitable auquel on imputait cette longue suite de revers. Cependant celui-ci laissait tous les services assurés, une armée de 18,000 hommes de pied, 12,000 chevaux, un train de 28 pièces de canon, etc. Quant à Léopold, il avait, après son malheur de Lens, médiocrement profité des avantages que lui offrait la situation intérieure de la France. La fortune lui donne successivement Turenne et Condé pour lieutenans : avec le premier, il est battu à Rethel; avec le second, il perd places sur places et se fait bousculer devant Arras. Il n'avait pas su retenir les Lorrains, qui, dociles aux ordres de leur prince prisonnier, venaient de passer au service du roi très chrétien. On le trouvait trop Allemand, lent, fatigué, découragé; il était temps de le renvoyer à sa musique et à ses tableaux (2).

Le marquis de Caracena, nommé capitaine-général des États de Flandres, arrivait d'Italie avec une belle réputation; il était connu aux Pays-Bas, avait des services et des blessures; sa personne était agréable; il parlait bien, sans être possédé, comme son prédécesseur, du démon de la contradiction; en somme, moins revêche que Fuensaldaña, mais aussi moins capable, superficiel et peut-être intéressé (3). — Le nouveau vice-roi, don Juan d'Autriche, est une figure plus remarquable et qui mérite de nous arrêter. Sa mère, la Calderon, comédienne fort jolie, gaie, d'un caractère sûr, passait pour n'avoir eu aucune intrigue avant la courte et illustre relation à laquelle don Juan devait le jour; dès sa grossesse déclarée, elle fut aussitôt séquestrée et ne quitta plus le cloître, où elle vivait d'une modeste pension mal payée; une manœuvre d'Olivarès tira le fils de l'obscurité. Voulant assurer la fortune d'un sien bâtard, fort mauvais drôle, tantôt goujat, tantôt mousquetaire, embarqué sur les galions des Indes ou roulant dans les tripots de Madrid, le comte-duc eut l'adresse d'amener Philippe IV à reconnaître le fils de la comédienne; les deux enfans naturels furent légitimés le même jour. Déclaré grand d'Espagne et richement marié, le fils

(1) Ernest, comte d'Isembourg, mort en 1664. On se rappelle sa brillante conduite à Rocroy, où il commandait l'aile droite de l'armée d'Espagne. Il n'eut plus d'emploi militaire après le départ de don Francisco Melo. Devenu chef du conseil des finances, il fut exilé dans ses terres.

(2) Il mourut le 20 novembre 1662.

(3) Don Luis de Benavides, marquis de Caracena (mort en 1668), commandait la cavalerie de Flandre en 1646; gouverneur de l'état de Milan (1648), il permuta en 1656 avec don Luis Perez de Vivero, comte de Fuensaldaña, qui revint, en 1661, aux Pays-Bas, pour y mourir en arrivant.

d'Olivarès quitta tout pour retomber dans la crapule (1); un grand poète l'a ressuscité sous les traits de don César de Bazan. — Don Juan (2) réussit mieux. Son précepteur, homme de mérite, le jésuite Lafaille, lui donna une instruction complète. Il était beau, un peu gras, spirituel, sans profondeur, vaniteux à l'excès. Dès qu'il fut à flot, il trancha de l'infant; mais il avait su se contenir d'abord, réussit à conquérir l'affection de son père et obtint assez vite de hauts emplois; la reprise de Naples et celle de Barcelone lui donnèrent un grand prestige. Ambitieux avec des accès d'indolence, très brave à l'occasion, il venait de montrer une grande vaillance dans un combat avec les corsaires barbaresques, qui attaquèrent sa galère entre Barcelone et Gênes. Arrivé près de Diest, le nouveau vice-roi se croisa avec son prédécesseur et le quittait après une courte et froide entrevue, lorsqu'il rencontra M. le Prince aux portes de Louvain. Cherchant à déguiser sa profonde misère sous un luxe d'emprunt, Condé arrivait de Bruxelles avec « une suite fort leste de douze carrosses » et traita don Juan magnifiquement, comme un souverain qui en reçoit un autre (10 mai). Le vice-roi alla visiter M[me] de Condé à Malines; l'accord semblait parfait entre les deux princes, qui travaillaient activement à préparer la campagne. Mais ils furent devancés par l'armée ou plutôt par les armées françaises.

Celle de Turenne se rassemblait à Marle, celle de La Ferté à Rethel. Soit par crainte de jeter ce dernier dans le parti des mécontens, soit par un reste de défiance et pour ne pas trop grandir Turenne, le cauteleux Mazarin avait maintenu la division du commandement. Cette fois, La Ferté était malade, en sorte qu'au début de la campagne Turenne eut ses coudées franches; mais son collègue le joignit plus tard, au moment le plus critique des opérations; à peu près le même que jadis, moins jovial, plus lourd, toujours vaillant, brutal, court d'esprit et plus suffisant que jamais.

Après quelques mouvemens préparatoires, ces deux armées, environ 24,000 hommes, s'étaient réunies sous la direction de Turenne, et, le 15 juin, le maréchal écrivait à Mazarin : « Ayant marché auprès de Tournai, j'ai trouvé un corps de quatre régimens et de mille chevaux campé sous la porte. J'ai aussitôt fait retourner la cavalerie et marcher toute la nuit; de sorte qu'aujourd'hui on prend les postes autour de Valenciennes... C'est un fort grand siège. »

(1) *Mémoires* du baron de Worden.

(2) Né en 1629, don Juan fut rappelé des Pays-Bas en 1659, après avoir perdu la bataille des Dunes. Devenu premier ministre sous le règne de Charles II (1677), il fit le mariage du roi avec Marie-Louise d'Orléans et mourut peu après (1679).

Turenne avait raison; c'était un fort grand siège, et toute l'histoire militaire de Valenciennes a justifié cette opinion (1).

L'Escaut, qui traverse la place du sud au nord, séparait en deux groupes les quartiers de l'armée française. Celui de Turenne, sur la rive droite, couvrait un terrain ondulé, coupé par un assez gros ruisseau, la Rhonelle; ses lignes s'appuyaient au fleuve, vers le nord près de l'abbaye de Sainte-Sauve, au sud à environ 1,000 mètres en aval de Fontenelle, maison des filles de Cîteaux; cette partie de la circonvallation mesurait près de deux lieues. Avec un moindre périmètre, les lignes de La Ferté s'étendaient sur la croupe accentuée qui domine Valenciennes à l'ouest et recouvre le gisement houiller auquel elle a donné son nom, le Mont-Anzin; à ses deux extrémités, la circonvallation de la rive gauche aboutissait aussi à l'Escaut. Ce quartier, bien concentré et en partie couvert par le massif forestier de Raismes, semblait moins menacé que celui de la rive droite. Turenne en jugea autrement : profitant de la disposition des lieux, il créa, sur un contrefort du Mont-Anzin qui s'étend jusqu'à la place, une sorte de réduit solidement retranché et palissadé; mais le maréchal de La Ferté, ayant rejoint le 4 juillet, jugea la précaution superflue, sourit de la timidité de son collègue, et se hâta de faire raser cette seconde ligne. Déjà la ville était canonnée et la tranchée ouverte. Déjà aussi l'armée de secours avait pris position.

(1) En 1677, Louis XIV entra dans Valenciennes douze jours après l'investissement, on ne peut pas dire après un siège de douze jours, car les opérations furent brusquement terminées par l'inspiration de Vauban, qui voulut s'emparer de l'ouvrage couronné en plein jour, et par l'audace des mousquetaires du roi, qui transformèrent l'attaque d'un ouvrage ébranlé en un véritable assaut donné au corps de place intact. Notre illustre ingénieur compléta les défenses de cette belle conquête. Ces travaux terminés, il calculait que la place régulièrement assiégée et honorablement défendue pouvait fournir une résistance de six semaines. — Or, en 1793, attaquée par une armée de 150,000 hommes, dont 60,000 présens au corps de siège, avec 347 bouches à feu, — défendue par une garnison de 11,463 hommes, avec 172 pièces, — Valenciennes soutint un siège de trois mois et fut bombardée sans relâche par 75 batteries pendant quarante-trois jours et quarante-trois nuits. Lorsque la garnison sortit (1er août), elle était réduite à 4,597 hommes (dont 600 blessés laissés dans les hôpitaux), presque tous atteints de la gale ou du scorbut. Un grand nombre d'habitans avaient péri. Les autres sortaient de leurs souterrains, pâles, affamés, couverts de lèpres. — Il y avait eu quelques troubles inévitables dans une ville aussi populeuse et où les divisions politiques étaient profondes. Malgré les récriminations auxquelles ces incidens ont donné lieu, la résistance fut glorieuse pour les habitans, les troupes et le gouverneur.—Ferrand était lieutenant dans Normandie-infanterie, lorsqu'à l'âge de douze ans il reçut sa première blessure à Clostercamp; à dix-huit ans, il avait obtenu le grade de capitaine et mérité la croix de Saint-Louis. Major de place à Valenciennes depuis 1775, il fut élu commandant de la garde nationale de cette ville en 1792 et nommé peu après général de brigade. Préfet de la Meuse en 1802. — Schérer reprit Valenciennes en 1794 après un mois de siège. — La place résista en 1815 aux attaques des alliés.

VI. — L'ARMÉE DE SECOURS. — LA « REVANCHE D'ARRAS. » DÉFAITE DE LA FERTÉ, 16 JUILLET.

Le 29 juin, des hautes tours de Valenciennes, on découvrit les colonnes en marche vers Haspres et Douchy, dans la direction de Bouchain. Le 30, don Juan écrivait de Thian (1) aux habitans de la bonne ville, et le lendemain son armée s'arrêtait à portée de canon des lignes de Turenne, entre Famars (2) et Préseau. Pendant la nuit, un gros détachement passa sur la rive gauche; le 2 juillet, à la pointe du jour, Condé, Caracena, le prince de Ligne, Marchin, reconnurent cette face des retranchemens français, ce qui donna lieu à quelques escarmouches; puis ils repassèrent le fleuve, laissant un poste à la cense d'Urtebise.

Au sud-ouest de Valenciennes, isolé, au point culminant du plateau, un groupe de bâtimens ruraux formant un vaste rectangle, fermé de hautes et épaisses murailles, domine toute la contrée : c'est la cense d'Urtebise. C'est là que Louis XIV, à cheval, à la tête de ses troupes sous les armes, en face de Guillaume, s'arrêta, tint conseil, et finit par renoncer à l'espérance de la victoire, non par crainte du péril, mais pour ne pas exposer le Roi aux risques d'une défaite. — Quelle vue! et que de souvenirs! — Dans le fond, Valenciennes, cachée au milieu des arbres, et les prairies boisées, marécageuses de l'Escaut, large ruban vert qui se déroule jusqu'à Condé. Plus près, devant l'ouvrage couronné que les mousquetaires de 1677 enlevèrent avec une si incroyable audace, le monument élevé à la mémoire du général en chef Dampierre (3), tué en 1793, l'aïeul du vaillant officier qui, soixante-dix-sept ans plus tard, tomba sous les murs de Paris à la tête des mobiles de l'Aube! Et là-bas, à l'ouest, sous le nuage de fumée noire que vomissent des centaines de cheminées, ce rideau de Denain où Villars, saisissant avec un admirable à-propos l'erreur d'un grand capitaine, perça les lignes du prince Eugène et sauva la France épuisée!

Cette position d'Urtebise resta occupée quinze jours sans que l'armée de secours en fît usage pour appuyer aucune manœuvre. Le duc de Wurtemberg d'abord, puis Marchin, s'établirent assez loin, sur la rive gauche, au débouché des grands bois, gardant les

(1) Neuf kilomètres sud ouest de Valenciennes, rive droite de l'Escaut.

(2) Cinq kilomètres et demi sud-est de Valenciennes.

(3) Picot, comte de Dampierre, était l'ami de mon père; en 1791 et pendant les premiers mois de 1792, leurs deux régimens de dragons formaient une brigade, qu'en vertu de son ancienneté Dampierre commandait comme colonel-brigadier.

routes de Douai et de Lille, observant le cours de l'Escaut inférieur. Mais don Juan et M. le Prince demeurèrent sur la rive droite dans leur camp de Famars (1); devant leur front ils occupaient un mamelon assez élevé, le mont Hawie (2), qui commandait l'extrémité sud-ouest des lignes de Turenne et qui fut garni de canons. De son feu presque incessant, cette batterie incommodait le quartier des Lorrains, que leur défection récente, bien justifiée cependant, mettait en butte au ressentiment particulier des Espagnols. Les tentatives faites pour déloger cette artillerie restèrent sans résultat et ces escarmouches ne donnèrent lieu à aucun engagement sérieux. Du côté de la place, les sorties étaient fréquentes et bien soutenues. Cette défense énergique fait honneur au gouverneur, duc de Bournonville (3), aux troupes de ses lieutenans, La Motterie et don Francisco de Menesses, aux compagnies bourgeoises et à toute la population. Signalons deux corps recrutés parmi les ouvriers : les « bigorniaux, » habiles à manier leurs « bigornes » ou bâtons ferrés aux deux bouts, et les hommes des charbonnages (déjà exploités) qui, enfermés dans la ville, furent employés comme mineurs; leurs fourneaux, bien et rapidement poussés, étaient devenus la terreur des têtes de sape françaises.

Cette lutte semblait absorber l'attention de Turenne. On s'explique difficilement, — et nous osons le répéter après Napoléon, — qu'il n'ait rien entrepris pour se délivrer de l'étreinte de l'armée de secours. Ses troupes étaient supérieures en nombre et en qualité, ses retranchemens faibles; nul doute que Condé ne cherchât la revanche d'Arras; tout conseillait donc de prendre l'offensive. Mais le maréchal était-il assuré de trouver chez son collègue un concours intelligent? N'espérait-il pas que l'ardeur de Condé serait paralysée par l'esprit formaliste et les procédés cérémonieux des Espagnols (4), ce qui donnerait le temps d'attendre la chute de Valenciennes sans risquer une bataille toujours incertaine en face d'un

(1) Bien connu de tous ceux qui ont étudié l'histoire des guerres de la révolution.

(2) Le mont Hawie ou mont Ouy figure, sans être nommé, sur la carte d'état-major, à environ 1,500 mètres nord-ouest de Famars.

(3) Bournonville, grande famille des Pays-Bas, issue des comtes de Guines. — Alexandre, duc de Bournonville, frappé de disgrâce à la mort de l'infante Claire-Eugénie, passe (1634) en France, où son second fils, Ambroise-François, continuant de servir, est créé duc et pair en 1652 et conserve son nom. Mais ce titre fut aussi porté par Alexandre-Hippolyte-Balthazar, comte de Hennin, fils aîné d'Alexandre. C'est celui qui défendit Valenciennes et qui, en 1674, fut battu par Turenne à Türckheim; mort en 1690, marié à Jeanne-Ernestine-Françoise, princesse d'Aremberg.— Il y avait donc, en 1656, deux ducs de Bournonville : l'un en France et l'autre aux Pays-Bas.

(4) Nous essayons de traduire ici deux mots essentiellement espagnols : *formalidad* et *ponderacion*.

adversaire tel que Condé? L'inaction de l'armée extérieure semblait mieux justifiée. Maîtres de la campagne, tenus au courant de la situation de la place, les deux princes avaient tout avantage à laisser l'assiégeant, bloqué dans ses lignes, user ses forces et ses ressources, jusqu'au jour où la situation des assiégés commanderait un effort. Et cependant, par le jeu des écluses d'amont, ils troublaient l'ennemi, renversaient ses travaux, tout en formant à Bouchain un amas d'eau qui, lâché à l'heure dite, coupera comme un torrent l'armée française en deux tronçons.

Le premier symptôme du réveil de l'armée de secours fut le départ du bagage expédié sur les derrières. Enfin, dans la nuit du 15 au 16, don Juan, M. le Prince et leurs troupes traversèrent l'Escaut sur onze ponts un peu en-deçà de Denain. Le passage commença à dix heures du soir. Un petit feu allumé derrière la cense d'Urtebise, et caché à l'ennemi par le relief de l'édifice et du terrain, servait de point de direction. Le canon du mont Hawie tirait par intervalles, pour couvrir le bruit, en attirant l'attention des gens de Turenne; d'ailleurs un grand silence fut observé dans les colonnes. Le mont Hawie s'était tu à son tour lorsque, à une heure et demie du matin, trois coups tirés par ses plus grosses pièces donnent le signal de l'attaque. L'armée du roi catholique a terminé son déploiement et s'apprête à escalader les retranchemens. De nombreux pots à feu s'allument, éclairent la scène. En tête marchent les enfans perdus et les grenadiers, prêts à lancer ce projectile de main, précurseur de l'obus. L'infanterie les suit en ordre de bataille. Derrière les combattans, les travailleurs sont rangés, prêts à raser les lignes pour ouvrir passage à la cavalerie. Aux premiers coups de feu, tous s'avancent à la fois : don Juan, Caracena et les gens de pied d'Espagne à droite, le long de l'Escaut; puis les Wallons du prince de Ligne, donnant la main à Condé, qui tient le centre sur la hauteur, du côté de Saint-Amand. Marchin, venant d'une autre direction et chargé de la fausse attaque, à la gauche, vers Beuverage, rencontra moins de difficultés matérielles que ses camarades et s'engagea avant eux; mais il fut rudement abordé et deux fois repoussé par les Gardes suisses. Au centre, l'obstacle était plus redoutable et l'action devait être décisive.

De l'armée française, « Piémont » est le premier sur pied, culbute les enfans perdus, repousse « Persan. » Il est enveloppé; les gendarmes le soutiennent. — A Rocroy, le duc d'Anguien avait rallié ce vaillant régiment autour du drapeau de Jean de Médicis. Hélas! c'est Condé qui aujourd'hui charge, enfonce les « bandes noires, » dispute aux gendarmes l'étendard qu'ils portaient à Lens! — La Ferté a rassemblé plusieurs escadrons; il vient aux

mains avec sa vaillance, son étourderie ordinaires, et se heurte dans l'ombre à la cavalerie de Condé. Cette fois il fut non-seulement battu, mais blessé et pris. La débâcle devient alors complète et marche comme la foudre. Les trois attaques formaient une ligne d'échelons obliques devant lesquels tourbillonnent, défilent les fuyards. Ceux-ci, après avoir cherché à traverser la rivière au-dessus de la place, refluent vers la route de Condé. D'un côté, l'inondation a enlevé les ponts, les barrages. De l'autre, Marchin, qui a enfin pu pénétrer dans les lignes, barre la chaussée. A la faveur des ténèbres, deux à trois mille hommes, sans armes, demi-nus, purent gagner la petite place de Condé. Tout le reste de l'armée de La Ferté fut tué ou pris. C'était la revanche d'Arras (1).

Marchant avec l'échelon de droite, qui avait rasé le pied des murailles et trouvé peu de résistance, don Juan était entré avant l'aube à Valenciennes. M. le Prince, arrivant entre cinq et six heures du matin sur la place du Grand-Marché, comptait bien n'y plus trouver le vice-roi; mais don Juan, retenu par les félicitations, la foule, le vin d'honneur, le *Te Deum*, la garde bourgeoise, n'avait pas poussé jusqu'au camp de Turenne et s'était borné à faire sortir six petits escadrons des « bandes d'ordonnance » qui lui servaient d'escorte. Sans s'arrêter, Condé court sur leurs traces; à peine hors des murs, il rencontre les débris de cette troupe rapportant le corps de son vaillant chef, un Mérode, le marquis de Treslon (2). Le camp est vide, jonché de débris, de voitures, de canons aban-

(1) Le soir même, M. le Prince visita La Ferté sur son lit et lui fit force complimens, assaisonnés de sarcasmes à l'adresse de Turenne : « S'il n'écoutait que son cœur, il aurait aussitôt remis le maréchal en liberté; mais l'état de ses affaires ne lui permettait pas de négliger cette occasion de tirer quelque argent du cardinal Mazarin. » La Ferté, rétabli, eut la permission d'aller à Paris sur parole; puis il dut passer de tristes jours à Rocroy, sous la garde de Montal, jusqu'à l'arrivée des 80,000 livres exigées pour sa rançon, décembre 1656. (*Papiers de Condé.*) — De son armée, 3,000 à 4,000 soldats et quelques centaines d'officiers étaient prisonniers comme lui; parmi ceux-ci, plusieurs officiers-généraux, Gadagne, Puységur;... nombreux trophées enlevés ou ramassés. — M. le Prince avait perdu un de ses lieutenans-généraux, Saint-Ibal, cet infatigable conspirateur dont nous avons déjà parlé, à certains momens, ennemi acharné de Condé, et naturellement devenu aujourd'hui une des colonnes de son parti. Presque tous les capitaines de « Persan » étaient tués, Marchin grièvement blessé. — Le Musée d'Anvers possède un curieux tableau de Téniers, qui représente *le Secours de Valenciennes*, avec les portraits de don Juan, de M. le Prince et de leurs principaux lieutenans. Ce tableau-plan, qui rappelle la disposition des toiles de la galerie de Chantilly, confirme les dépêches et relations contemporaines qui nous ont fourni les élémens de notre récit.

(2) Les *Relations véritables* portent le marquis de Treslon sur la liste des blessés. Dans son récit du siège de Valenciennes (récemment publié avec d'excellentes notes par M. Maurice Hénault), Simon Le Boucq dit que le marquis mourut presque aussitôt de ses blessures.

donnés. Plus loin les chevau-légers du maréchal, déjà hors d'atteinte, couvrent la retraite de l'infanterie, qui marche en ordre de bataille dans la direction du Quesnoy.

VII. — TURENNE, PAR SA CONTENANCE, SA TÉNACITÉ ET SES MANOEUVRES, RELÈVE LES ARMES DE LA FRANCE.

Deux ans plus tôt, devant Arras, Condé avait pu secourir ses alliés espagnols surpris et séparés de lui par la Scarpe. Sous les murs de Valenciennes, dans des circonstances analogues, Turenne ne put sauver La Ferté. Dès le début du siège, il cherchait à mettre son collègue à couvert en créant sur le Mont-Anzin ce réduit si imprudemment démoli; il ne l'a pas abandonné cette nuit. Aux premiers coups de feu, les deux régimens les plus rapprochés traversaient le fleuve qui déborde; mais les eaux montent: ceux qui essaient de les franchir sont submergés; toute communication devient impossible, et la défaite de La Ferté est aussi rapide que les progrès de l'inondation. Le désastre est irréparable; la moitié de l'armée est perdue; si le maréchal hésite, tout disparaîtra dans le gouffre; le devoir est de sauver ce qui reste.

En mainte rencontre Turenne avait déjà donné de grandes marques de fermeté dans les revers, de sang-froid et de jugement dans les circonstances difficiles; son habileté à conduire les troupes était connue, admirée, et on pouvait suivre la marche ascendante de son génie stratégique. Jamais encore la puissance de sa pensée n'avait conduit sa prudence au degré d'audace où nous allons le voir arriver; il va atteindre la dernière limite de ce qu'un chef peut obtenir de ses soldats; la profondeur, la pénétration de son esprit se dévoilent; on devine l'homme qui conduira les immortelles campagnes de 1673 et 1674, qui, à Türckheim, attaquera une heure avant le coucher du soleil pour ne pas laisser à un ennemi trois fois plus nombreux le temps de se relever d'un coup sûrement préparé et inopinément frappé; — qui, à Salzbach, sera tué au moment où il se place le dos à l'empire, la face à la France, pour forcer Montecuccoli à lui céder la vallée du Rhin!

En ce jour, 16 juillet 1656, après avoir tiré son infanterie et sa cavalerie des lignes, — où il abandonne son artillerie et ses équipages, tout, hors les hommes et les chevaux, — Turenne traverse la plaine au pas, en grand ordre, et s'arrête à trois lieues et demie, appuyé à la place du Quesnoy. La position est belle; mais pas un outil pour la retrancher, pas un canon à mettre en batterie (hors trois ou quatre pièces légères), rien que les armes, la poudre et les balles portées par les fantassins ou cavaliers. La petite forte-

resse n'offre que de bien minces ressources (1) et il ne faut pas les épuiser; l'armée est réduite de moitié, les courages sont abattus; sans doute la marche continuera le lendemain, le soir même, sur Landrecies et les frontières de France; cela semble inévitable. Mais quelle alarme, quel trouble causerait cette retraite! Quelles en seraient les conséquences! M. le Prince rentrant en France vainqueur à la poursuite de Turenne vaincu, c'est la faction ranimée, le soulèvement de mainte province, le bouleversement de l'État! Aucun moment n'a été plus critique (2). Turenne le comprend; son parti est pris, et pour le marquer il arrête au passage quelques chariots revenant à l'aventure, fait déposer le bagage, dresser des tentes. Avec cette poignée d'hommes abattus, à peine armés, mal munis, il fera ferme en face de troupes nombreuses, enflées de leur victoire. Par sa contenance, il retiendra les siens, arrêtera l'ennemi.

Deux jours s'écoulent dans l'attente. Don Juan a voulu jouir de son triomphe, laisser à ses soldats le temps de recueillir le butin. Le 18 juin, l'armée du roi catholique s'approche du Quesnoy. L'infanterie de France se met sous les armes; les chevaux sont sellés; mais les charges restent à terre, les cavaliers à pied, les voitures dételées, les tentes dressées; nul préparatif, nul indice de départ. Un chevau-léger ayant essayé de charger son cheval, Turenne court sur lui le pistolet haut; si l'homme ne s'était jeté à terre, il était tué. Personne ne bouge; tous ont le cœur serré par l'anxiété. — Le maréchal détache quelques escadrons pour disputer le passage des ruisseaux qui sont devant le front. L'avant-garde des ennemis s'arrête comme surprise; leurs généraux s'avancent pour reconnaître, admirent cette armée immobile; la position semble forte; que cache cette attitude résolue? un piège? une manœuvre? un renfort? — Le soir arrive; la bataille sera sans doute pour le lendemain; mais la journée du 19 se passe; on tient conseil autour de don Juan,

(1) Le gouverneur, Beauvau, écrivait à Mazarin, le 24 juillet, qu'il manquait de canon et de fourrages. (*Affaires étrangères.*)

(2) L'Europe avait les yeux fixés sur Valenciennes : « Ce siège est considéré comme une crise dans les affaires publiques, qui doit finir la guerre ou la rendre éternelle, affermir la fortune du cardinal Mazarin, ou rassembler des quatre coins de l'Europe les forces et les mains des hommes pour le jeter à terre, » écrivait Marigny à M. le Prince, de Florence, le 5 août; et quelques jours plus tard (19), à la nouvelle du secours : « M. le cardinal de Retz a quitté cette ville pour s'approcher de Paris afin d'estre en estat de profiter des occasions qu'il espère du succès de vos armes. » (*Papiers de Condé.*) — Sur le point de s'unir à la France, Cromwell faillit rompre : « M. le protecteur a esté affligé extrêmement de la victoire de Valenciennes; cela a rompu le dessein que la France avoit d'assiéger Dunkerque par terre et M. le protecteur par mer. » (Barrière à M. le Prince. *Ibidem.*)

et la nuit surprend encore Français et Espagnols campés en présence.

Le 20, à la pointe du jour, les tambours du roi catholique battent aux champs; toute son armée se met en marche par sa droite; Turenne crut un moment qu'il allait être tourné, mais l'ennemi change de direction et s'éloigne. Ce spectacle avait quelque chose de si étrange que les témoins, les acteurs n'en pouvaient croire leurs yeux: « Serait-il vrai, dit Bussy dans ses *Mémoires*, que M. le Prince, par un reste d'amitié pour sa patrie compatible avec son honneur, eût donné les mains à cet excès de prudence des Espagnols! » Oui, M. le Prince avait déjà souvent des accès de repentir, des retours de tendresse pour sa patrie, mais pas sous cette forme ni dans de tels momens. Oui, les mouvemens de son cœur étaient parfois plus forts que les sophismes dont sa raison cherchait à se bercer: lorsqu'on lui présenta un étendard enlevé au régiment du Roi, il fut fort ému et le renvoya aussitôt, « pour marquer le profond respect que j'ay toujours pour la personne du Roy (1); » mais une fois en présence, il ne voyait plus que des ennemis à vaincre. L'attitude de Turenne ne lui faisait pas illusion, et il avait sollicité, pressé don Juan d'engager le combat. Quand il dut renoncer à triompher de l'indécision du vice-roi, il proposa et fit adopter l'attaque de la petite place qui portait son nom, moins pour s'emparer de cette forteresse et de ses écluses que pour y enfermer, y paralyser ceux qui s'y étaient jetés après la surprise du 16 et enlever à Turenne un renfort de trois à quatre mille hommes. Cet aveu d'impuissance et ce départ, quel qu'en fût l'objet, valaient une victoire pour la France.

Mazarin ne semble pas avoir compris la grandeur de la conduite de Turenne, l'importance du service rendu au Roi. Il pressait le maréchal d'agir, lui demandait un effort dont l'armée était incapable, exigeant qu'on secourût la place assiégée; et Turenne s'excusait de ne pas obéir, sans aigreur, mais avec fermeté, sincérité, et un certain chagrin: « Si je comptais sur cette armée comme n'ayant pas esté devant Valenciennes, — je dis ce qu'il y en a ensemble, — je prendrais assurément un mauvais fondement, je croy que Vostre Éminence sçait bien que je ne crains pas plus qu'un autre de me mettre dans une affaire; mais quand je croy voir qu'il n'y a pas apparence qu'il en arrive du bien, et qu'il peut aisément en arriver de grands maux, je suis persuadé qu'Elle trouve bon

(1) M. le Prince au marquis de Montpezat, mestre-de-camp du régiment du Roi, 30 août 1655. (*Papiers de Condé.*) Cet étendard avait été pris dans un fourrage. Le jeune roi refusa de l'accepter, « ayant bien assez des trophées recueillis par ses troupes sur le champ de bataille. » C'est bien déjà Louis XIV qui parle.

qu'on ne s'y engage pas (1). » Il avait mieux fait « que de s'engager dans une affaire ; » il avait sauvé son armée, et, au momen même où le ministre semblait gourmander son insouciance, il prolongeait la résistance de Condé par un ravitaillement des plus hardis. « Il n'y a guère au monde que le maréchal de Turenne, qui, en présence des ennemis beaucoup plus forts que lui, fît un détachement aussi considérable. Il faut bien posséder la guerre pour en user ainsi, et ce sont là des coups de maître (2). » Puis il s'enfonce en Artois et menace Saint-Venant sur la Lys. Il gagne ainsi du temps pour recevoir du renfort, tient les ennemis troublés, incertains sur ses projets, les attire au milieu des places françaises; là peut-être la fortune lui offrira la chance d'un combat avantageux. Du Passage venait de rendre la place de Condé après une bonne défense (17 août); la capitulation sauvait ses troupes, mais lui imposait une promenade dans le Luxembourg qui devait le tenir longtemps éloigné de l'armée. C'est tout ce que désirait M. le Prince. Il entraîne aussitôt les Espagnols sur les traces de Turenne.

Pour suivre les deux capitaines, il faudrait tomber dans les redites, refaire le tableau que nous avons déjà tracé. Devant Lens, Turenne se dégage par une manœuvre habile et refuse un combat qui s'annonce dans de mauvaises conditions. Près d'Houdain, serré de près par Condé, il n'a que le temps de saisir une position au vol, mais s'y retranche lentement, « en maintenant ses troupes dans le calme. » Une autre fois, le maréchal « eût bien poussé l'arrière-garde des alliés, si M. le Prince n'eût tracé sur notre flanc gauche un mouvement offensif qui donna jalousie. » Ainsi, en mainte occasion, les antagonistes se retrouvent, et, malgré l'aigreur de leur différend, se respectent et se reconnaissent toujours. Ah! si les deux capitaines, délivrés de toute entrave, avaient toujours été libres d'attaquer, parer, riposter à leur guise, quel intérêt nouveau s'ajouterait à l'étude de cette guerre qui a fixé l'attention de Napoléon, qu'il n'a pas dédaigné de raconter et de critiquer!

Les Espagnols, renonçant à tenir la campagne et entraînant Condé comme toujours, remontent en Hainaut pour reprendre Saint-Ghislain aux Français. Le cardinal recommence ses instances auprès de Turenne; mais celui-ci ne s'en trouble pas : « Condé et Saint-Ghislain sont situés de façon qu'on ne peut les conserver après avoir manqué Valenciennes. Condé est pris; on ne pourra sauver Saint-Ghislain! » La fortune fut moins favorable aux alliés

(1) 31 juillet. (*Affaires étrangères.*)
(2) *Mémoires* de Bussy.

que Turenne ne le pensait. Il suit son dessein : une de ces marches rapides et bien ordonnées dont il avait le secret l'amène sous les murs de La Capelle ; la place n'est pas grande, mais elle a un certain prestige ; ce sont les gens de M. le Prince qui l'occupent, et Turenne veut un succès. Déjà renforcé en hommes et remonté en chevaux, il donne à Du Passage le temps de lui amener la grosse garnison sortie de Condé, recouvrant ainsi l'égalité numérique. Il a surtout rendu la confiance, relevé les courages, retourné les rôles, et son ton n'est plus le même : « L'armée est bien disposée pour une attaque générale, au cas que l'ennemi veuille donner aux lignes, » écrit-il à Mazarin le 24 septembre (1). Ces « bonnes dispositions » ne furent pas mises à l'épreuve. L'armée d'Espagne, sans solde, sans vivres, ruinée par la désertion, dut lever le blocus de Saint-Ghislain et n'approcha de La Capelle que pour y voir entrer les troupes françaises. Puis elle disparut, rentrant dans ses quartiers d'hiver. Qui eût dit, deux mois plus tôt, que la campagne se terminerait ainsi ?

VIII. — FAIT D'ARMES DU 29 MAI 1657. — AVEC SA CAVALERIE, M. LE PRINCE DÉGAGE CAMBRAI.

Il tardait à don Juan de relever le prestige des armes de son roi. Dès les premiers jours de l'année 1657, il reprenait, sous l'inspiration de Condé, l'entreprise manquée vers la fin de l'année précédente, et rouvrait la campagne par l'attaque de Saint-Ghislain, dont il se rendit maître le 7 mars. Mais cet effort l'épuise ; tout semble permis à l'armée française. Un traité conclu entre le roi très chrétien et la république d'Angleterre paraît devoir appeler la guerre dans la Flandre maritime. Les ressources de l'Espagne s'accumulent dans cette région ; ailleurs les places sont dégarnies. Les premiers mouvemens de Turenne répondent à ces dispositions. Il se dirige vers la mer ; déjà il est près de Montreuil, lorsque, tournant brusquement et marchant jour et nuit, il investit soudain Cambrai.

Rien ne manque aux fortifications de cette place ; l'Escaut arrose les fossés ; à l'est, sur le mont des Bœufs, une vaste citadelle, aux défenses compliquées, exerce au loin son commandement. L'archevêque est prince de l'Empire, et cette dignité a toujours été l'objet de mainte convoitise ; Mazarin ne l'a jamais perdue de vue. La ville, grande, industrieuse, abonde en ressources de tout genre ; là s'organisent les bandes qui vont brûler des hameaux, rançonner

(1) *Affaires étrangères.*

ou piller des villes tout le long de notre frontière. L'occasion semble favorable : les dernières mesures prises par don Juan ont réduit la garnison à un chiffre misérable; Turenne se croit assuré d'un prompt succès. Nul coup ne pourrait atteindre plus directement le gouvernement des Pays-Bas.

Resté d'abord près de Saint-Ghislain pour veiller sur la conquête que l'Espagne lui devait et pour refaire sa cavalerie, constant objet de ses soins, M. le Prince s'acheminait tristement, avec ses 4,500 chevaux, vers le rendez-vous donné à ce qui restait de l'armée active. Il venait d'arriver à Boussu (29 mai), lorsqu'un message de Druhot, gouverneur de Bouchain, lui apprit l'investissement de Cambrai. Aussitôt on sonne à cheval, et toute cette cavalerie repart, traverse Valenciennes et, d'une traite, arrive le soir même à Bouchain. Là, M. le Prince questionne, s'éclaire; les renseignemens du gouverneur sont précis : Turenne est établi devant la place investie avec sa cavalerie, face à Bouchain; son canon arrive; tout autour des murailles, l'infanterie remue de la terre; après-demain, demain peut-être, l'assaillant sera logé sur la contrescarpe; Cambrai est perdu! Cependant, avec grande diligence, beaucoup d'audace, on pourrait tenter le secours; mais c'est une opération bien hasardeuse, pleine de risques, « auxquels Son Altesse Sérénissime ne saurait s'exposer. — Non, Son Altesse Sérénissime ne s'exposera pas, répond M. le Prince en goguenardant; mais avant vingt-quatre heures, M. le gouverneur de Bouchain apprendra que M. le Prince a perdu un grand combat ou que Cambrai est secouru. Allons! il me faut un bon guide. »

Pendant qu'on cherche le guide et que les chevaux soufflent, M. le Prince, avec Druhot et deux ou trois officiers, pousse une pointe dans la direction de Cambrai, reconnaît les postes ennemis et rentre après s'être assuré de l'exactitude des rapports qu'il a reçus.

Au confluent de la Sensée et de l'Escaut, la petite place de Bouchain tient la clef des écluses, et, pour le maniement des inondations, joue au-dessus de Valenciennes le même rôle que Condé au-dessous. Cambrai est à quatre lieues en amont. La grande route, couronnant un coteau de faible relief, suit la rive droite de l'Escaut, à 1,200 mètres (en moyenne) du lit de la rivière; près de Cambrai, en face de Pont-d'Aire, l'écart est réduit à 600 mètres. Toute cette zone comprise entre la rivière et la route est marécageuse, semée de bouquets de bois, coupée par de petites chaussées. C'est au travers de ce fouillis de broussailles et de flaques d'eau, par les sentiers et les passerelles, que Condé comptait mener sa cavalerie jusqu'aux murs de Cambrai.

Son guide était un prêtre nommé Guérin, grand chasseur, habitué à chercher le gibier d'eau parmi les mares, les bosquets; il connaissait tous les passages; mais la nuit était noire. Au plus touffu, à trois ou quatre mille toises de Cambrai, il s'égare, et son hésitation jette quelque trouble dans la colonne; on se dégage avec peine des ronces et des trous. M. le Prince fait appuyer à gauche, trouve, le long de la grande route, un terrain ferme où il reforme sa cavalerie en quatre échelons : 1. Boutteville, 2. Condé, 3. Coligny-Saligny, 4. Persan. Il était décidé à ne plus rentrer dans les fourrés et les marais.

Songeait-il seulement à sortir du dédale où l'avait engagé son guide? ou plutôt n'avait-il pas, par une inspiration soudaine, pénétré la pensée de son adversaire et résolu de la déjouer? Ne s'était-il pas dit : « Le maréchal m'attend; il me connaît trop bien pour croire que je viendrai par la grande route; c'est dans la vallée marécageuse qu'il est posté pour me recevoir débouchant par les sentiers, au milieu des fondrières? » Et c'était bien cela.

A 1,200 toises de Cambrai, la grande route était gardée par deux régimens, Clérembault et Mazarin. Au premier « Qui vive? » des vedettes françaises, M. le Prince fait charger sans répondre; défense de riposter aux coups de feu, défense de s'arrêter pour ramasser un prisonnier, secourir un blessé. — Condé faillit être victime de la consigne : au moment du choc, pris corps à corps par un capitaine de « Clérembault, » il ne fut assisté de personne et se défit à grand'peine de son adversaire. — La masse a tout renversé, et les quatre brigades continuent leur course rapide; M. le Prince les conduit. En approchant de Cambrai, il appuie encore à gauche; le profil des ouvrages qui couronnent le mont des Bœufs, se dessinant sur un ciel moins sombre, indique la direction; il évite ainsi de donner en plein dans l'infanterie de Turenne, mais n'en essuie pas moins une fusillade assez vive. Enfin il s'arrête à la palissade, au pied des hauts talus de la citadelle, devant la porte Neuve, qui donne accès dans la place, mais qui restait fermée; ce fut un instant critique. Le gouverneur Salazar, accouru au bruit et craignant une surprise, s'apprêtait à la repousser énergiquement. Qu'on juge de sa joie quand il reconnut M. le Prince, avec quel empressement il ouvrit ses barrières, et comme il accueillit cette brave troupe qui arrivait presque entière, ayant laissé sur le chemin et dans les lignes françaises trois cents hommes tués, blessés ou démontés. Deux heures du matin sonnaient (30 mai).

Turenne avait bien entendu les coups de pistolet et le mouvement des chevaux du côté de la grande route; mais comme le bruit cessa, comme on entendait d'autres chevaux qui suivaient la

rive gauche (un petit corps conduit par Druhot), « la fausse attaque, » et comme le tumulte de la cavalerie cherchant un passage dans les fourrés avait frappé son oreille, il pensa que les colonnes de droite et de gauche n'étaient que des ailes volantes, et que M. le Prince cheminait avec son gros au travers des marais. Les premiers rapports reçus des régimens bousculés ne le détrompent pas ; il persiste à croire qu'il n'était passé qu'un détachement de peu d'importance et continue d'attendre. Quand il se décide à rallier son monde et à regagner son camp, le jour allait paraître, et le maréchal découvrit 4,000 chevaux en bataille sur les glacis et le chemin couvert, au pied de la citadelle de Cambrai. Il ne demanda pas le nom de « celui qui était là, » donna aussitôt l'ordre de charger le bagage, d'atteler les pièces, commença sa retraite et ne s'arrêta qu'à Saint-Quentin.

Le secours de Cambrai, entrepris avec audace, dans les circonstances les moins favorables, exécuté avec précision et un succès complet, déconcertait les plans de Turenne, rejeté en Picardie. L'impression sur l'esprit des peuples fut considérable ; tout le pays wallon tressaillit de joie, retentit d'acclamations en l'honneur de Condé. Une médaille fut frappée à l'image de Notre-Dame-de-Grâce, objet de la vénération du Cambrésis ; au revers, la figure de la ville, avec cet exergue : *Condeo liberante*.

Mais ce ne fut qu'un répit. On laissa à Turenne le temps de se recueillir, de reprendre ses combinaisons de marches et d'opérations ; manœuvrant tout le long du front de bataille, il prit Montmédy en Luxembourg, et Saint-Venant en Artois. M. le Prince avait beau pénétrer les desseins du maréchal, don Juan laissait toujours passer le moment d'exécuter les projets de Condé. Rien ne put arracher les généraux espagnols à leur solennité, secouer leur torpeur. Un coup de main sur Calais, où l'on serait entré à marée basse, comme jadis le duc de Guise, échoua pour deux heures de retard. Boutteville seul eut la chance de réussir dans une attaque de convoi, qu'il transforma en brillant combat. A la fin de l'année, Turenne avait fait sa jonction avec les Anglais ; la prise de Mardick était le préliminaire de l'attaque de Dunkerque. L'agonie militaire du prince rebelle avait commencé.

HENRI D'ORLÉANS.

UNE

GAGEURE

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

La villa de Brunoy, où M[me] de Louvaigue, après trois semaines de solitude et de réclusion, se flatta quelque temps de recouvrer le bonheur, était charmante à voir comme à habiter. La maison, construite dans le goût italien, est d'un seul étage que surmonte un élégant campanile. Les deux ailes qui accompagnent et prolongent le rez-de-chaussée sont couvertes en terrasses décorées de balustres, de consoles et de fleurons. De la véranda vitrée qui le borde dans toute sa longueur et où l'on accède par un perron d'un grand caractère, le regard embrasse un beau parc, en pente tantôt rapide, tantôt douce, escalier de verdure interrompu par des repos. Un ruisseau, encaissé dans des rochers, traversé çà et là par des passerelles, tombant de cascade en cascade, parcourt des pelouses ombragées de pins, de platanes et de saules pleureurs. M[me] d'Armanches possédait une terre en Bourgogne, un château près de Toulouse ; elle n'y allait

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] et du 15 janvier.

pas souvent. Sa villa de Brunoy, qu'elle avait bâtie à son idée en revenant de Rome, ornée à sa fantaisie et de ses mains, était son séjour préféré. Elle y trouvait la dose de tranquillité, de recueillement, qui lui convenait; elle s'y appartenait un peu plus qu'à Paris, et Paris était tout près.

Mme de Louvaigue retrouva le duc comme elle l'avait laissé; on ne change pas en deux mois, et d'ailleurs il y a des temps d'arrêt dans les déchéances. Elle voyait, comme autrefois, ce vieil automate, au regard éteint, au sourire blanc, aux jambes menues, tremblotantes, à la lèvre pendante et quelquefois baveuse, trottiner en s'aidant de sa canne à pomme d'or le long d'une allée du parc, la seule où l'on pût marcher à plat. Il était suivi à quelques pas de distance par son domestique Baptiste, qui, attaché depuis vingt-cinq ans au service exclusif de sa personne, ne le quittait pas plus que son ombre, et à la promenade comme à table le surveillait comme une bonne surveille un enfant. On prétendait qu'il remontait chaque matin cette machine, dont lui seul avait la clé, qu'il eût suffi d'une distraction de Baptiste pour que le soir on trouvât le duc mort dans son lit. Heureusement Baptiste savait l'importance de ses fonctions et ne s'en laissait jamais distraire. Il était pour son maître une précieuse ressource, son aide-mémoire, son livre de notes, ses archives vivantes. Quand ils se promenaient ensemble, le duc se retournait par intervalles, l'appelait du doigt et frappant sur sa tabatière, lui disait : « Baptiste, quel quartier de la lune avons-nous ?.. Baptiste, dans quel jour de quelle année avais-je acheté ma jument noire ? » Ou encore : « Baptiste, comment donc se nommait le second académicien ? »

— De qui monsieur le duc veut-il parler?

— Eh! tu le sais bien, du second académicien qui a voté pour moi?

Il n'avait pas oublié que deux hommes d'honneur, esclaves de leur parole et fort obligeans, avaient voté pour lui, et s'il cherchait quelquefois leur nom, leurs visages étaient demeurés gravés dans ses yeux pâles : il y a un certain genre de bienfaits qu'on n'oublie jamais.

Les jours de pluie, il passait ses après-midi assis dans un fauteuil, près de sa fenêtre, regardant ses gens traverser la cour, tâchant de deviner où ils allaient, ou s'amusant avec un ouistiti auquel il était tendrement attaché et qu'il pervertissait par ses gâteries. De sa place, il apercevait le cadran d'une horloge, et il s'assurait que sa montre marchait bien. A quoi bon? que sert-il de compter des heures vides? Il ne descendait guère au salon que pour faire d'interminables patiences. Mais y trouvait-il du monde,

faisait fête à tout venant avec l'exacte et exquise courtoisie d'un vieux gentilhomme, à qui la politesse est plus chère que la vie, et sans sa perruque noire il eût paru vénérable. Après ce grand effort, il avait de longues torpeurs : on avait beau frapper, sonner, il n'y avait plus personne, et on avait envie de lui demander s'il vivait encore. Il vivait pourtant, témoin l'émotion qu'il ressentait en époussetant ses médailles et je ne sais quoi d'effrayant qui se passait dans ses yeux quand d'aventure la duchesse se penchait sur lui pour lui parler.

Le retour imprévu de Mme de Louvaigue ne parut lui faire aucune impression ; il ne manifesta aucun étonnement en la voyant se réinstaller dans la villa, il n'eut pas l'idée de lui en demander le pourquoi. Il se contenta de s'informer si M. de Louvaigue se portait bien, en ajoutant :

— Quand vous lui écrirez, chère madame, présentez-lui mes complimens affectueux.

— C'était bien le témoin, pensa-t-elle, qu'il fallait à un si triste mariage.

Elle avait un fonds d'affection pour le vieil invalide, qui lui faisait l'effet d'un lézard estropié et engourdi, se délectant encore à prendre des bains de soleil. En revanche, elle ne se sentait aucune sympathie pour un autre personnage qu'on voyait presque tous les jours à Brunoy, bien qu'il habitât Paris, et qui s'occupait de la comtesse de Louvaigue beaucoup plus que le duc d'Armanches.

Court sur jambes, mais bien pris dans sa petite taille, assez joli garçon, quoiqu'un peu blondasse, élégant de manières, quoiqu'il les gâtât par un peu d'afféterie mêlée à quelque impertinence, M. Philibert Marivet était un de ces hommes qui, faute d'avoir assez de personnalité pour se créer une vie propre, s'en font une de reflet, et qui, n'ayant pas assez de substance pour se suffire à eux-mêmes, mettent leur gloire à devenir un rouage important dans l'existence de leur prochain. Une marraine bienfaisante lui avait laissé un héritage assez considérable pour qu'il pût vivre sans rien faire, et ce jeune homme très actif n'avait jamais rien fait pour son compte, mais du matin au soir il s'employait au service des intérêts ou des fantaisies d'autrui. Il avait le goût de se remuer, de courir, de tracasser. Les gens qui ne l'aimaient pas le traitaient brutalement d'engagé volontaire de la domesticité. Ce n'était pas un jugement, c'était une injure. M. Marivet appartenait à l'aimable tribu des complaisans ; la complaisance était sa profession, sa partie, et il faisait son métier avec un parfait désintéressement. Il était le plus officieux, le plus serviable, le plus industrieux, le plus em-

pressé des commissionnaires, et tout ce que lui rapportaient ses vertus était le plaisir de se savoir indispensable au bonheur de la patronne qu'il s'était donnée de son plein gré. Quand la duchesse lui disait : « Marivet, ramassez mon éventail! Marivet, allez me chercher mes gants! Marivet, faites avancer la voiture ! » — Philibert s'exécutait aussitôt, mais sa bonne grâce sauvait tout, et son sourire disait : « Donnant, donnant ; je me rattraperai. » Avoir le droit d'être familier avec une très belle femme qui était duchesse, M. Marivet n'en demandait pas davantage, cette récompense payait ses peines.

Tartufe aimait à tâter les étoffes moelleuses d'Elmire, mais Tartufe avait des arrière-pensées; M. Marivet n'en avait point, et quand il maniait, froissait entre ses ongles une dentelle, une guipure, le volant d'une manche, Elmire n'avait pas besoin de lui dire : « Laissez, je suis fort chatouilleuse. » Souvent aussi, s'emparant d'une belle main qui s'abandonnait, il en étudiait le dedans et lui disait sa bonne aventure, ou, la retournant, il observait de près, de très près, un petit réseau de veines bleues et de longs doigts effilés en forme de fuseau, dont il détaillait les grâces avec l'attention bienheureuse des myopes, et avant de leur rendre leur liberté, les allongeant sur son genou, il les tapotait doucement. On le laissait faire. M. Marivet était un philosophe, il ne rêvait pas les joies impossibles, et il savait que c'est assez d'une imprudence et de s'oublier une seconde pour perdre à jamais des privilèges péniblement acquis. Il préférait les bonheurs tempérés qu'on s'assure pour la vie aux paradis où l'on ne passe qu'un jour. Le cœur a sa médiocrité dorée, et M. Marivet pratiquait mieux que personne la sagesse du désir.

La duchesse l'employait à beaucoup d'autres choses qu'à lui rapporter ses gants, à caresser ses dentelles ou à patiner sa main. Avait-elle un bijou à faire raccommoder, des reproches à adresser à ses fournisseurs ou à sa modiste, des ordres à transmettre à ses banquiers, quelque affaire à traiter avec son notaire ou quelque chose d'introuvable à trouver, elle en chargeait M. Marivet, et elle pouvait s'en remettre à lui : son industrie égalant son zèle, il trouvait l'introuvable comme il faisait l'impossible. Il avait d'autres attributions plus importantes encore. La duchesse avait fait de lui le courtier de sa gloire. Quand elle avait exposé quelque part une de ses plus fines aquarelles, un de ses éventails miraculeux, c'était M. Marivet qui annonçait l'événement aux quatre coins de Paris, et c'était lui aussi qui courait les bureaux de rédaction. Le lendemain, il apportait en triomphe, à Brunoy, deux ou trois journaux où Mme d'Armanches avait la joie de lire quelque

entrefilet savoureux pour son amour-propre. Elle savait qui l'avait écrit ou qui l'avait payé; elle s'arrangeait pour l'oublier : notre vanité est la plus crédule de toutes nos passions, sans en excepter l'amour.

S'étonnera-t-on après cela qu'elle eût pour cet homme précieux autant d'estime que de bienveillance et qu'elle lui accordât de petites faveurs très menues, auxquelles il attachait beaucoup de prix, et qui n'étaient pour elle que de la balayure ou du billon? Quand elle avait eu la douleur de perdre Mlle Vionnaz, sa seule consolation fut de se dire :

— Dieu soit loué, personne ne me prendra mon Marivet.

Grâce aux nombreux services qu'il rendait et que seul il pouvait rendre, il se trouvait comme chez lui dans l'hôtel de l'avenue d'Iéna et dans la villa de Brunoy. Il en était le principal accessoire, et dans la chambre comme dans l'antichambre, il avait ses coudées franches et son franc-parler. Familier avec la duchesse, il se mettait à l'aise avec toutes les personnes qui l'approchaient; quand on traite le bon Dieu sans façons, on n'est pas tenu de se gêner beaucoup pour ses saints. Les saints s'en plaignaient quelquefois, mais Dieu ne les écoutait pas. Au surplus, M. Marivet n'abusait pas de ses avantages, ne poussait rien à l'extrême. Il avait trop d'esprit de société, trop de savoir-vivre pour se rendre insupportable, et s'il avait du goût pour les niches, pour les petites méchancetés, les noirceurs lui répugnaient. Comme il possédait le don d'ubiquité et que, très répandu, il traversait pendant l'hiver deux ou trois salons chaque soir, il était plein de nouvelles, d'anecdotes. Il y en avait dans le nombre de fort salées, qu'il ne racontait jamais que tête-à-tête à quelque ingénue qui lui tombait sous la main. Sa joie était de l'effaroucher, de la scandaliser. Son monocle dans l'œil droit, il lui narrait son histoire avec tant de bonhomie et dans un style si enveloppé, si obscur, si sibyllin, qu'elle demandait des explications. C'est là que l'attendait M. Marivet. Il expliquait, mais en gazant, jusqu'à ce que l'innocente, ne comprenant pas, mais croyant comprendre, laissât échapper quelque réflexion candide, dont il riait à gorge déployée, ou que, désireuse de s'éclaircir tout à fait, elle le pressât de questions. Alors il lâchait le mot, et, la voyant rougir jusqu'au blanc des yeux, il s'écriait :

— Je ne voulais pas le dire, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous.

C'est ainsi que sa malice semait sa conversation de pétards, que l'innocence faisait partir.

Il avait voulu jadis se donner ce divertissement avec Mlle Vionnaz, qui s'était laissé prendre au piège; mais elle était de ces innocentes qu'on n'attrape pas deux fois. Dès lors elle entra en défiance,

se tint sur ses gardes; elle écoutait d'un air très grave les anecdotes de M. Marivet, et on l'eût tuée plutôt que de lui faire demander des éclaircissemens. M. Marivet se montrait fort empressé pour une personne dont il savait que la duchesse faisait un cas infini; dans le fond, il la trouvait insipide, médiocrement amusante. Quand il la vit revenir dans la villa après deux mois de mariage, sa curiosité fut vivement excitée. Mme d'Armanches lui expliqua que le château de Champrosay ne serait habitable que dans six mois, que, la maison où l'on s'était provisoirement installé étant incommode et même insalubre, on avait dû bien à regret se séparer pour quelque temps. Il n'était pas de ces hommes qui croient facilement. Fort intrigué, il s'occupa de tirer au clair cette aventure, et la comtesse de Louvaigue lui parut beaucoup plus intéressante que Mlle Vionnaz. A plusieurs reprises, il essaya de la faire parler; il jetait adroitement la sonde ou racontait des histoires de séparations et de divorces. Mme de Louvaigue le regardait avec des yeux sévères, et il s'humiliait comme une chatte qui a tâté de la crème et qu'on fouette : sa gourmandise est la plus forte, elle récidivera demain.

Claire avait retrouvé dans la villa tout ce qu'elle y avait laissé; et pourtant cette maison où naguère elle se laissait vivre avec autant de plaisir qu'on peut en avoir à nager dans l'eau tiède d'une rivière chauffée par le soleil, lui paraissait changée; ce n'était plus le séjour de la parfaite félicité. Pendant les premières semaines, elle se sentit renaître au bonheur et fut toute à la joie de posséder de nouveau sa chère duchesse, plus affectueuse, plus caressante que jamais, auprès de laquelle elle avait repris ses fonctions, ses occupations d'autrefois. Durant des demi-journées, elle avait l'œil gai, le pas léger, toute sa liberté d'esprit, elle s'imaginait recommencer sa vie. Puis subitement elle s'apercevait que rien ne recommence, elle était prise d'une mélancolie secrète, d'un vague ennui. Elle songeait au mois délicieux qu'elle avait passé à l'Ermitage avec un homme qui, dans ses bonnes heures, était le plus aimable des compagnons, et il lui semblait que d'homme à femme ce genre de camaraderie a une saveur particulière et piquante, qui manque à l'amitié idéale. Plus souvent, elle se reprochait d'avoir déserté son poste; elle craignait d'avoir mis les torts de son côté; il lui venait des scrupules, des inquiétudes de conscience, et la voyant soucieuse, Mme d'Armanches se disait : « Elle pense à lui. »

Un matin qu'elles étaient dans l'atelier, l'une posant des glacis sur le front et les joues de sa *Cigale*, l'autre lisant à haute voix un roman nouveau, sans trop savoir ce qu'elle lisait, la lectrice posa tout à coup son livre sur la table et dit :

— Cécile, il faut que tu me rendes un service.

— Ordonne, ta servante écoute.

— Je n'ai pas besoin de te dire si je suis heureuse auprès de toi. Pourquoi donc ai-je des momens de trouble et de tristesse ?

— Tu regrettes cet aimable homme? lui demanda Mme d'Armanches, en jetant sur elle un regard oblique.

— Que puis-je regretter quand je te vois ? Non, je n'ai pas de regrets, j'ai des remords.

— Il n'y a que l'innocence pour en avoir.

— Assurément il s'est très mal conduit avec moi; mais sa lettre prouve qu'il a été surpris et irrité de ne plus me trouver à l'Ermitage. Libre aux hommes de s'en aller, les femmes doivent rester dans leur maison, fût-elle un lieu de pénitence.

— Veux-tu que je te dise toute ma pensée? répliqua la duchesse. M. de Louvaigue a plus de profondeur dans ses desseins que tu ne le supposes, et il s'entend fort bien à machiner de petites ruses. Il te reproche ton départ. En restant près de quatre semaines loin de toi sans te donner de ses nouvelles, il a voulu te faire croire qu'il ne reviendrait jamais et te décider à partir. Je ne sais quel usage il compte faire de sa liberté; ce que je crois savoir, c'est que tu le gênerais beaucoup si tu retournais dès maintenant auprès de lui. Je t'ai promis de m'entremettre pour arranger cette affaire en temps et lieu. Je ne doute pas que le pécheur ne vienne promptement à résipiscence, qu'il n'efface son péché par son repentir; mais ton rôle est de voir venir et d'attendre. S'il est bon de savoir pardonner, on risque de tout gâter par un excès d'empressement. Le patient, comme a dit le sage, vaut mieux que le fort, et la patience est la vertu des femmes. C'est pour cela qu'elles ont toujours le dernier mot.

Cela dit, elle se remit à peindre, et Mme de Louvaigue reprit son livre, dont elle lut de sa voix limpide cinq ou six pages. Puis le posant de nouveau :

— Duchesse, dit-elle, je voudrais m'assurer pour l'acquit de ma conscience qu'il est tel que tu le prétends, qu'il n'a ni remords, ni chagrin. Je t'en prie, va le trouver, va lui dire...

— Quoi ? demanda la duchesse en la regardant les yeux dans les yeux.

Et comme Mme de Louvaigue, embarrassée, se taisait :

— Il faut qu'un ambassadeur ait des instructions précises. Je lui dirai tout ce que tu voudras, mais sois d'abord au clair avec toi-même. As-tu formé l'héroïque projet de te rendre sans conditions ?

— Après ce qui s'est passé! s'écria Mme de Louvaigue. Pour qui me prends-tu? Mais s'il se repentait de sa lettre, si sa solitude lui pesait, s'il me regrettait un peu, tu lui dirais que je suis prête à reprendre avec lui la vie commune.

— La vie commune telle que tu l'entends? répondit la duchesse avec un sourire d'incrédulité. Ma chère petite, je doute qu'il s'en soucie.

Claire rêva quelques instans.

— Tu as raison, reprit-elle. Non, ne lui propose rien, et fais-lui croire que tu viens le trouver spontanément, sans m'avoir consultée, à mon insu, que, me voyant soucieuse, perplexe, chagrine, tu as voulu t'assurer si un rapprochement serait impossible. Nous verrons ce qu'il dira. Que sait-on? son cœur parlera peut-être, et alors nous aviserons.

— Aujourd'hui même, repartit Mme d'Armanches, j'irai chercher dans son désert cet homme léger, et, s'il est prenable, je le prendrai. Hélas! je crains de le connaître mieux que toi.

Elle tint parole, et, dans le courant de l'après-midi, elle se présentait à l'Ermitage. Le comte la vit descendre de voiture, il se précipita au-devant d'elle. L'homme léger l'étonna par son teint brouillé, par son regard à la fois sauvage et honteux : il ressemblait en ce moment à l'un de ces taureaux auxquels les Espagnols reprochent d'avoir une âme ténébreuse, des mouvemens gauches et incertains, l'air obscur. A peine la barrière s'est-elle ouverte, ils s'élancent d'un bond dans l'arène, et soudain, sans qu'on puisse deviner leurs intentions, ils demeurent immobiles, comme fichés en terre, ou la tête baissée, ils grattent le sable du pied, le flairent de leurs naseaux fumans. Ils ont lancé aux chevaux des picadors un regard furtif et sournois ou ils affectent de ne pas les voir; peut-être vont-ils foncer sur eux et leur fouiller les entrailles ; peut-être, avant de frapper, feront-ils plus d'une fois le tour de la place, comme s'ils cherchaient leur volonté. Ils ont compris qu'ils servaient aux plaisirs des hommes, que leur agonie serait un spectacle ; ils méprisent cette foule qui les contemple, les admire, les acclame ou les insulte. Ils regrettent le pâturage qu'ils ont quitté, la génisse blanche qu'ils aimaient, et une sombre tristesse, répandue dans leur sang, amollit leur courage et engourdit leur colère.

Le comte ressentait-il plus de colère ou plus de chagrin? La duchesse n'avait pas de balance pour peser les doses. Mais elle s'avisa sur-le-champ qu'il se trouvait dans un état d'esprit où elle ne l'avait jamais vu. Elle arrivait disposée à le railler, à se moquer de lui, à le harceler comme le banderillero pique le taureau de ses dards. Elle sentit qu'il suffirait d'un mot imprudent pour le faire

sortir des gonds, que, pour peu qu'on le poussât, il éclaterait. Elle se composa aussitôt un visage de circonstance; en l'abordant, elle avait l'air attendri et le sourire onctueux d'une sœur grise.

A peine l'eut-il introduite dans son salon :

— Ennemie ou amie? s'écria-t-il en la regardant de travers.

— Ennemie de qui? répondit-elle avec un accent d'exquise mansuétude. Je suis, mon cher comte, la meilleure amie de votre femme; mais je n'entends point me brouiller avec son mari. Je suis très affligée, croyez-le bien, de tout ce qui s'est passé, et je serais heureuse de pouvoir travailler à un rapprochement qui me paraît désirable à tous égards.

— C'est pourtant vous, madame, qui l'avez emmenée, et en attendant de nous rapprocher, vous nous avez séparés.

— Que dites-vous là? Jamais accusation ne fut plus injuste. Un matin j'arrive ici, croyant vous trouver tous les deux. Je la trouve seule et en larmes, mortellement triste. Soyez de bonne foi, je vous prie; représentez-vous sa situation. Vous savez comment elle a vécu jusqu'au jour de son mariage, de quels soins elle était entourée, tout ce qu'elle recevait en échange de tout ce qu'elle donnait. Et tout à coup l'abandon, le delaissement, la solitude au milieu des bois! D'autres en seraient devenues folles. Convenez que votre étrange obstination à la laisser sans nouvelles était bien propre...

— J'en conviens, interrompit-il brusquement. Je conviens toujours de mes torts.

— Elle s'est jetée dans mes bras en me disant : « Si je reste plus longtemps ici, j'en mourrai. » Mettez-vous à ma place : pouvais-je lui refuser l'hospitalité qu'elle me demandait?

Il réfléchit un instant; il n'avait rien à répondre.

— Soit! reprit-il. M'apportez-vous des propositions?

— Aucune, mon cher comte. J'étais allée faire une visite à Draveil, et comme j'étais certaine que vous vous en preniez à moi du départ de Claire, j'ai pensé que je vous devais, sinon des excuses, du moins des explications, j'ai fait un détour pour vous les donner. Claire ne sait point que je suis ici. Et quand elle le saurait, de quel message aurait-elle pu me charger? Je vous le dis en toute franchise : vous vous êtes très mal conduit.

— Ah! madame, si j'ai des torts, n'oubliez pas que j'avais des griefs.

— Je suis au fait, Claire n'a pas de secrets pour moi. Les femmes devraient se marier toutes à seize ans, quand elles ont encore la flexibilité d'humeur et les ignorances de la première jeunesse. Une innocente fait, les yeux fermés, le grand saut dans l'inconnu. A l'âge de Claire, on a acquis cette demi-science qu'accompagnent les épouvantes, et quand on a comme elle l'imagination la plus chaste, une

imagination de séraphin, l'épouvante se change en horreur. Elle en reviendra difficilement; elle croirait en se donnant se perdre et s'avilir.

— Fort bien, madame; n'en parlons plus. Je ne veux l'avilissement de personne. Pourquoi donc l'ai-je épousée? Où avais-je l'esprit? Qu'allais-je faire dans cette galère? Mais, encore un coup, n'en parlons plus.

— Et de quoi voulez-vous que nous parlions? lui dit-elle avec un lumineux sourire, qui n'était plus celui d'une sœur grise.

— De tout ce qu'il vous plaira.

Elle montra du doigt un beau lavis pendu à la muraille, et lui demanda si c'était le plan de son château. Il décrocha le lavis pour le lui apporter et lui expliqua en détail toute sa bâtisse, la promena de la cave au grenier, de l'office aux mansardes. Pendant un bon quart d'heure on aurait pu croire qu'il avait oublié son chagrin, jusqu'à ce que tout à coup :

— Duchesse, s'écria-t-il, vous allez vous moquer de moi, mais je veux me confesser à vous. On m'a souvent rendu la justice que je ne manquais pas de ressort ni de philosophie, que je prenais les peines de la vie comme il les faut prendre, que je savais me battre contre mes chagrins. Je ne me reconnais plus. Depuis trois semaines que je suis de retour dans cette triste maison, je m'ennuie à mourir. Je m'efforce de m'occuper, de me distraire, de me secouer, je n'y réussis pas. Je suis la proie d'une idée fixe; je la chasse, elle revient, et non contente de me tenir compagnie tout le jour, elle me réveille dans la nuit. Non, je ne me reconnais plus, il faut qu'on ait jeté un sort sur moi. Il y a des femmes beaucoup plus belles, il n'en est pas de si attachantes, et rien n'égale le charme de vivre auprès d'elle. Quand je regarde travailler mes maçons, je me dis : « Comme ils m'amuseraient si elle était là, assise à mes côtés sur une poutre branlante et au milieu des plâtras ! » Quand j'ai composé à la sueur de mon front quelque méchant article pour mon méchant journal, je pense que je le trouverais charmant si elle me le lisait de sa voix de cristal. Vous le savez comme moi, personne n'a tant de douceur dans l'âme et dans les yeux, et cette douceur se répand sur tout ce qu'elle fait, sur tout ce qu'on fait avec elle. Je suis un franc imbécile. Vous m'avez dit un jour que je ne connaîtrais jamais la divine bêtise; je la connais, je suis bête, tout à fait bête, il n'est pas de cloporte qui le soit plus que moi. Duchesse, moquez-vous de ce pauvre homme, mais soyez bonne et rendez-moi ma femme; j'ai la bouche sèche et amère, j'ai besoin de me désaltérer, de me rafraîchir, et ses grâces sont une poire fondante. Elle m'appartient, puisque je l'ai épousée et que nous n'avons pas encore divorcé. Oui, pour l'amour de Dieu, rendez-la-moi. Aucune lâcheté ne me coûtera

pour la ravoir. Je jure, s'il le faut, de respecter à jamais ses ridicules chimères, les sots scrupules de sa chaste imagination. Je jurerai tout ce qu'on voudra, et s'il lui faut de l'écriture pour m'en croire, j'écrirai, et je signerai de toutes les lettres de mon nom.

— Est-ce la proposition, demanda-t-elle, que vous me chargez de lui rapporter?

— Oui, madame, mais sous la condition que voici : je n'entends reprendre ma femme que si elle revient de son plein gré et non par esprit de devoir, mais par goût; autrement, j'aime mieux rester seul avec mon ennui. Si, sa colère étant tombée, elle me regrette un peu, ne fût-ce qu'à de rares intervalles, si, quelque plaisir qu'elle ait à se retrouver auprès de vous, elle est inquiète, triste ou seulement pensive l'espace de dix minutes chaque jour, madame, renvoyez-la-moi dès ce soir.

La duchesse demeura silencieuse, et M. de Louvaigue parut consterné :

— Votre silence, dit-il, est une réponse.

— Je voudrais qu'elle fût conforme à votre désir, répliqua-t-elle. Mais j'estime qu'en de pareilles circonstances la parfaite sincérité est le premier des devoirs. Vous pouvez être certain que Claire ne vous en veut pas, qu'elle n'a dans le cœur aucune animosité, aucune aigreur à votre endroit. C'est une nature si noble, si bonne et si généreuse! Comptez aussi qu'elle sera toujours absolument correcte dans sa conduite. Mais, s'il faut tout vous dire, désormais vous lui faites peur. Depuis son retour à Brunoy, elle a un air de délivrance, la figure d'une personne qui respire à l'aise. Si elle revenait ici, elle s'appliquerait à vous cacher son inquiétude, vous la liriez dans son regard. Je vous afflige bien malgré moi, je vous dois la vérité. Au surplus, les hommes sont changeans, il est permis aux femmes de l'être. Qu'il soit convenu entre nous que, si je vois les yeux d'or se changer en yeux de plomb, je m'empresserai de vous avertir.

— Je vous remercie, répondit-il d'un ton d'amertume. Il me restait une illusion, et les illusions font faire et dire des sottises. Puisque ma femme est gaie, à la bonne heure, gardez-la.

Mme d'Armanches quitta l'Ermitage toute bouillante de colère. Elle se disait : « Il n'y a pas à en douter, il est amoureux de sa femme, et il a eu l'audace de me le dire. J'étais là, devant lui, il ne me voyait seulement pas, et il ne m'a parlé que d'elle. Il ne se souvient plus qu'il y a quelques mois, à peine, il suffisait d'un de mes sourires pour le rendre fou tout un jour. »

Elle était indignée comme le serait une étoile de première grandeur éclipsée dans le cœur d'un berger par un de ces feux de joie

qu'on allume à la Saint-Jean sur les montagnes. Il n'est permis de les prendre pour des astres que quand le ciel est couvert et noir. Mais s'il vient à s'ouvrir, si l'étoile apparaît dans sa splendeur, scintillante comme une goutte de rosée et glorieuse comme un diamant qui est un monde, si, saisie d'un vague désir de quitter son éther, elle semble vouloir habiter quelque temps parmi les hommes, l'erreur du pâtre est inexcusable. La duchesse se jura de séparer à jamais ces deux êtres, qui l'outrageaient l'un et l'autre par leur infidélité.

En arrivant aux Bosserons, elle aperçut Mme de Louvaigue, qui, dans son impatience d'avoir des nouvelles, s'était portée à sa rencontre. Dès qu'elle l'eut prise dans sa voiture :

— Mon ange, dit-elle en secouant tristement la tête, il n'y a pour le moment rien à faire de cet homme. Il ne se repent de rien, il ne regrette rien, il se trouve heureux dans sa solitude. J'ai tâché de lui faire entendre, tout en respectant ta dignité, que tu avais des heures de tristesse ; il m'écoutait avec un mauvais sourire. Bref, je cherchais un cœur, je n'ai trouvé qu'un orgueil. Ne prends pas cette mine longue, ma chérie. Nous saurons mater cet orgueil intraitable. Je me suis promis de vous rendre l'un à l'autre, je n'en aurai pas le démenti.

XII.

En traversant la forêt, Mme d'Armanches avait fait beaucoup de réflexions et arrêté un plan. L'année précédente, comme on sait, elle s'était proposé de donner dans son parc une *garden-party*, une fête de jour, et d'offrir à ses invités, pour plat de résistance, *Annette et Lubin*, opéra-comique de Favart en un acte et à quatre personnages, qu'elle entendait représenter en plein air, dans un décor de verdure naturelle, nouveauté qui lui plaisait. Les deux principaux rôles devaient être chantés par elle-même et par Mlle Vionnaz. M. Marivet, belle voix de baryton, avait pris le rôle du bailli, et le comte de Bontron avait accepté à son corps défendant celui du seigneur, dont on supprima les ariettes. Quoi qu'elle lui demandât, ce vieil ami de la duchesse trouvait ses propositions extravagantes et la traitait de folle ; après quoi, victime d'une fantaisie qu'il condamnait hautement, il cédait à son sort : il était le type de l'obéissance qui proteste.

On avait remanié le texte par endroits, en l'abrégeant. Un jeune compositeur de grand mérite, que Mme d'Armanches avait secouru dans ses détresses, aidé à se produire, et qui partant lui avait l'obligation du brillant succès qu'il venait de remporter à l'Opéra-Comique, s'était chargé de refondre, d'orchestrer la parti-

tion, sans trop s'écarter du style et de l'esprit du temps. Il s'était acquitté à ravir de son délicat travail; cette vieille musique rajeunie était devenue savante en restant naïve; elle faisait penser à Lancret et quelquefois à Watteau. Les costumes étaient prêts; la pièce était sue, montée, on l'avait répétée vingt fois. Mais Mlle Vionnaz s'étant laissée tomber dans un escalier, la duchesse avait dû renoncer à son projet.

— Je le reprends, s'était-elle dit en revenant de l'Ermitage. Je donnerai ma fête dans quinze jours d'ici, vers la mi-août.

Le soir même, elle communiqua son idée à Mme de Louvaigue.

— Nous savions si bien nos rôles, paroles et chant, que nous aurons bientôt fait de les rapprendre; ce sera l'affaire de deux semaines. Dès demain, je mettrai M. Marivet en campagne, il ira retenir nos violons. J'entends que tout aille à merveille, que nous ayons un grand, un prodigieux succès. Il y aura parmi nos invités quelques connaisseurs, pour qui nous jouerons, et beaucoup de badauds, qui nous admireront de confiance. L'admiration des imbéciles a son prix.

— Ton idée me paraît excellente, répondit Claire, qui était toujours l'amie des plaisirs des autres. Qui me remplacera? Trouve bien vite quelqu'un, je me chargerai de lui apprendre son rôle.

— Te remplacer! s'écria la duchesse. C'est tout simplement impossible. Tu avais eu quelque peine à devenir une Annette vraisemblable, à la fois ingénue, coquette, quelque peu délurée et tout à fait dix-huitième siècle. Tu es si peu comédienne, mon ange! Mais ce que tu as appris difficilement, tu le sais comme personne. C'est ton caractère. Oh! sans toi, point de représentation! Je courrais Paris et la banlieue sans y trouver une Annette, et point d'Annette, point de Lubin.

— Impossible! s'écria à son tour Mme de Louvaigue. Duchesse, y pensez-vous?

Elle y pensait fort bien, et elle entreprit de la raisonner.

— Prends-y garde, ma chère, lui dit-elle, nos amis commencent à gloser. Tu tiens beaucoup à ce qu'on ne te croie pas brouillée avec ton mari, à ce qu'on admette comme parole d'évangile l'invention de la maison incommode et insalubre. Le moyen d'y croire quand on te voit soucieuse et triste? Ma mère me disait l'autre jour : « Je ne donne pas dans cette histoire, ton amie a la figure d'une femme séparée. » Je t'en conjure, ma mignonne, prends sur toi, tu aurais tort de t'enfoncer dans ta tristesse d'un jour. Toutes les femmes éprouvent de fâcheux accidens, c'est le sort commun; mais celles qui se laissent condamner sans en appeler passent pour des êtres insignifians et sans courage, qui méritent leurs disgrâces.

Il ne faut jamais faire de son chagrin l'enseigne de sa maison. Le malheur est le pire des métiers; le monde traite les malheureux de profession comme la charité les mendians de grands chemins; on leur fait l'aumône d'un peu de pitié, mais à cette pitié se mêle un peu de mépris. Ceci n'est rien. Que nous importent les propos du monde! C'est à ton bonheur, à ton avenir que je pense, et je compte envoyer une carte d'invitation à M. de Louvaigue.

— Quoi! tu veux que je joue la comédie devant lui!

— C'est ma volonté bien arrêtée.

— Heureusement, dit-elle, il ne viendra pas.

— Il viendra, prouvant à tous ceux qui le verront ici que vous n'êtes pas brouillés, et les gloseurs, y compris ma mère, seront confondus. Il viendra, te dis-je; on est très indifférent, mais on est curieux. Je n'aurai garde de le prévenir que tu joues le rôle d'Annette; mais il voudra voir comment tu joues celui d'une femme abandonnée, et il aura le chagrin de découvrir que tu as toute ta voix et un rare talent de jeune première, que tu plais beaucoup, que les badauds t'admirent. Rien n'est plus propre à ramener un infidèle, à dégeler un indifférent. Crois-en ma vieille expérience, les hommes ne prennent au sérieux que les femmes qui les paient en leur monnaie. Il affecte de ne point te regretter; qu'il ait la mortification de croire que tu te passes aisément de lui! Si après la représentation, comme il n'y manquera pas, il fend la foule pour te féliciter, tu recevras son compliment d'un air gracieux et dégagé, en évitant de lui accorder dès ce jour la faveur d'un tête-à-tête; c'est une grâce qu'il ne tardera pas à implorer humblement. Il aura beau faire, nous l'obligerons à parlementer, et place qui parlemente est à moitié rendue.

Ce discours fit impression sur Mme de Louvaigue. Les raisons que lui donnait la duchesse avaient du poids; mais ce qu'on lui demandait était au-dessus de son courage.

— Je suis incapable d'un si grand effort, répondit-elle. Et puis me donner en spectacle dans ma situation douteuse! Vraiment, ce serait peu convenable.

— Remarque, ma bonne Claire, que notre opéra est d'une parfaite convenance. C'est moi qui suis ton amoureux, ton Lubin. C'est moi qui t'embrasse, personne autre ne s'en mêle; c'est moi qui, t'enlevant ta tasse des mains, te dis :

Ne bois pas tout, que je boive après toi.

A la vérité, M. le bailli te fait des déclarations; mais tu le reçois

fort mal, et quand il s'écrie : « Annette, je vous aime bien! » — tu le remets à sa place et tu lui ripostes :

> Oh ! vous avez l'âme trop bonne,
> Car, moi, je ne vous aime pas.

Mme de Louvaigue, ébranlée, mais non convaincue, demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain soir, elle était résolue à ne pas jouer; mais la duchesse fut si mortifiée de son refus que deux heures plus tard elle se résignait, se laissait arracher une promesse dont elle ne chercha plus à se dégager.

— Cécile veut mon bien, se disait-elle, et au zèle elle joint cette triste sagesse que donne la connaissance des hommes. Elle a poussé plus loin que moi la science du monde, du cœur et de la vie, je ne me suis jamais repentie d'avoir suivi ses conseils.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que la duchesse et Favart lui offraient une occasion de revoir M. de Louvaigue, et qu'après avoir un peu tergiversé, elle la prenait aux cheveux. Mme d'Armanches mit en campagne son obligeant et infatigable Marivet. Il se remua tant qu'elle put bientôt fixer son jour, lancer ses invitations. La seule chose qu'il ne put garantir, c'est qu'il ferait beau ce jour-là, et quand le temps est à la pluie, les représentations en plein air sont fort compromises. Mais la duchesse répondait de tout : son empire s'étendait jusque dans le domaine des brouillards et des vents.

Comme toutes les pastorales poudrées et fardées du siècle dernier, la pièce de Favart a son grain de vraie poésie et renferme assez de sous-entendus pour ne point paraître fade aux gens blasés. Accompagnée d'une musique charmante, jouée et chantée par deux femmes dont l'une était une comédienne accomplie et une irréprochable cantatrice, dont l'autre mêlait à toutes choses, comme l'avait dit M. de Louvaigue, la douceur de son âme et de ses yeux, cette pièce devait aller aux nues. Deux enfans, restés l'un et l'autre orphelins, s'aiment d'une amitié tendre, qui est de l'amour et ne le sait pas; elle en a les vivacités, les gestes, la chaleur latente, les secrets désirs et les fièvres. Dans leur innocence, ils ont construit de leurs mains une hutte de feuillage, où ils se promettent de passer leur vie, au milieu des roses et des oiseaux, car les féeries du cœur s'en mêlant, les roses sont toujours fraîches et les oiseaux chantent en toute saison.

Leur beau rêve est troublé par un bailli sentimental et colère, qui a juré de prendre Annette à Lubin. Pour les séparer, il crie au scandale, il invoque la morale outragée. Ils ont réponse à tout. Quand il dit à Annette qu'il n'y a que les filles dévergondées qui

écoutent les garçons, elle réplique que Lubin est son cousin et qu'un cousin n'est pas un garçon. Quand il représente à Lubin qu'il n'est pas permis de s'aimer sans que les lois et les notaires aient passé par là, Lubin répond que les oiseaux n'ont pas de lois et que pourtant ils se marient. Le malfaisant bailli ne raisonne plus; il jure, il menace. Il annonce à ces hardis petits coquins que leur amoureuse et criminelle amitié attirera sur tout le canton la vengeance divine, que la foudre consumera les granges, que la grêle ravagera les champs, que les moutons seront mangés par les loups et que l'univers les accusera de ses malheurs. « Je tremble dès que tu m'approches, s'écrie Annette épouvantée; je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant... Mais oui-da, comment peut-on trouver du mal à ça? » Le seigneur de l'endroit, pris pour arbitre, la fait comparaître, la trouve fort à son goût, commande à ses gens de l'enfermer dans son château. Lubin, ivre de fureur, court l'y chercher, l'en ramène en jouant du bâton à deux bouts. Puis, confus de son audace, il tombe aux pieds du seigneur, implore sa clémence, et le bonhomme, s'attendrissant, les marie à la barbe du bailli déconfit.

Il y eut des tiraillemens dans les répétitions. Claire s'était réservé le droit de coupure, et avec l'assentiment de la duchesse, elle avait supprimé quelques passages dans ses scènes avec le bailli. Elle autorisait M. Marivet à dire :

Annette à l'âge de quinze ans
Est une image du printemps;
C'est une rose
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

Mais elle lui défendait d'ajouter :

Blancheur de lis est sur son sein;
Mouchoir le couvre
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Elle voulait bien encore qu'il s'écriât : « Comment, Annette, il vous embrasse! » A quoi elle répondait : « Eh! pourquoi pas? Je l'embrasse bien, moi. » Mais elle n'admettait pas qu'il lui demandât : « Qu'accordez-vous encore? » Et pour rien au monde elle n'eût dit :

... Que peut-on davantage?
Ah! ne me trompez pas, j'aurais bien du chagrin
De refuser quelque chose à Lubin.

M. Marivet n'acceptait ces coupures qu'avec de vives protestations, et en répétant, il avait grand soin de réciter, comme par inadvertance, les passages condamnés. Un jour, Mme de Louvaigue se fâcha, se retira sous sa tente. La duchesse l'en fit sortir, après avoir chapitré M. Marivet.

— Mon cher, lui dit-elle, Mme de Louvaigue n'est pas une femme comme une autre, et pour moi, c'est un être sacré. Savez-vous ce que c'est?

— Je crois le savoir : c'est une femme qu'il est permis de regarder, mais il est défendu de toucher.

— Encore ne faut-il la regarder, reprit-elle, que d'une certaine manière, et avec autant de respect que de discrétion.

— Nous serons discret, nous serons respectueux, répondit-il en s'inclinant.

Et de ce moment, Mme de Louvaigue n'eut plus guère à se plaindre de lui.

La grande magicienne, qui imposait sa volonté aux élémens, eut pour sa fête le temps qu'elle avait commandé. C'était une de ces après-midi de la seconde moitié d'août qui, tenant à la fois de l'été sur son déclin et de l'automne qui commence, se distinguent par une beauté reposée et recueillie. La clarté du ciel était voilée par des vapeurs blanchâtres qui traînaient. Les lointains baignaient dans une brume d'argent. Il faisait presque frais; mais le vent du nord retenait son souffle pour ne pas emporter les voix, et les feuilles des arbres, à peine remuées, semblaient écouter.

L'assistance se composait de plus de trois cents personnes, couvertes par une grande tente et assises sur des gradins circulaires, tendus de velours rouge et s'élevant en amphithéâtre. La scène, située en contre-bas, était une vraie pelouse, traversée par un vrai sentier, et un orchestre de violons, de flûtes, de hautbois et de cors, était caché par un vrai buisson de laurelles. Derrière la cabane de feuillages inachevée où Annette et Lubin comptaient passer leur vie, se dressait un magnifique ormeau, et à quelques pas plus loin, un pommier allongeait ses branches tortues, chargées de pommes qui commençaient à rougir.

Dès la fin de l'ouverture, jouée par un orchestre invisible, le public s'échauffa; dès les premières scènes, il prit feu, et les badauds pour lesquels avait travaillé Mme d'Armanches prouvèrent qu'ils avaient du goût. L'attrait d'une musique spirituelle et naïve, la beauté et la justesse des voix, les grâces de deux actrices qui n'avaient ni blanc ni rouge, certaines gaucheries étrangères au monde des planches et qui donnaient plus de piquant à leur jeu, un villageois qui était une duchesse, une Annette qui venait d'épouser un comte,

une idylle de convention encadrée dans un décor réel, des bergers merveilleux cheminant sur un sentier dont le sable criait sous leurs pas, des costumes de fantaisie et un pommier dont on pouvait manger les pommes, un orme dont on voyait frissonner les feuilles, ce mélange de vérité et de mensonge produisait une impression toute particulière, à laquelle artistes, connaisseurs et imbéciles, personne n'échappa, et comme l'avait espéré la duchesse, ce spectacle parut aussi étrange que charmant.

Lorsqu'après la scène d'entrée entre le seigneur et le bailli, on la vit s'avancer, chargée de ramée, et que, débitant son bois et arrangeant sa cabane, elle entonna son premier air :

Ma chère Annette
N'arrive pas!
Tout m'inquiète,
Hâte tes pas,
Viens dans mes bras!

six cents mains l'applaudirent. Jamais sa voix n'avait paru si étoffée et si puissante, jamais elle-même n'avait semblé plus belle. Ce délicieux Lubin portait une casaque en taffetas chiné, couleur gorge de pigeon, la culotte de même; des nœuds d'un rouge cerise ornaient son tricorne de feutre et ses souliers. Les femmes désiraient que cette métamorphose durât toujours, souhaitant à la fois d'être délivrées d'une rivale si dangereuse et de se voir courtisées par cet incomparable berger. Quant aux hommes, ils étaient aussi émus qu'attentifs. Il serait superflu de dire au long tout ce qu'ils pensaient.

Mme de Louvaigue ne pouvait prétendre à tant de succès; mais dès son apparition elle excita une vive curiosité. Comme le lui avait dit la duchesse, on parlait beaucoup d'elle, on se racontait son histoire, on flairait un mystère, et il courait plusieurs versions. Au moment où elle sortit du bois, tous les yeux et toutes les lorgnettes furent braqués sur cette Annette; on cherchait son aventure sur son front, et quand Lubin s'écria :

Ma chère Annette,
Toi si jeunette,
Tu vas seulette!

toutes les femmes se regardèrent d'un air d'intelligence, et on trouva que ce vieux Favart avait bien de l'esprit, qu'il prévoyait de loin les événemens.

Elle était si troublée qu'on n'entendit pas un traître mot de sa première ariette :

C'est la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais.
Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après...

Mais l'émotion qui lui étranglait la voix ne nuisait point à son visage. On la trouva charmante, elle eut sa revanche. Le jour de son mariage, on avait dit : « Vraiment, je la croyais mieux. » On dit ce jour-là : « En vérité, je ne la croyais pas si bien. » La duchesse avait pris peine à la parer. Son corsage à basque, lacé par devant, était gris de souris, et ses manches à sabot, serrées au coude par des faveurs, s'évasaient en volans. Sa jupe était rayée de haut en bas de bandes roses alternant avec des liteaux jaune maïs. Son cou était serré dans un mouchoir de linon. Ses mignons souliers enrubannés avaient de hauts talons rouges, et un petit chapeau de paille, posé de côté sur ses cheveux retroussés, semblait ne pouvoir tenir sur sa tête et pourtant il y tenait. Cette bergère timide et rougissante parut digne d'être aimée par un si beau Lubin.

Encouragée par son berger, qui lui disait tout bas : « Remets-toi! tout le monde te trouve charmante; » — elle finit par recouvrer son sang-froid, ses moyens, sa voix limpide d'oiseau qui chante pour se faire plaisir. Elle eut dans sa scène de tendresse et de coquetterie avec Lubin autant de naturel que de grâce. On bissa leur duo :

La lumière et l'air sont à nous;
Nos cœurs sont purs, nos jours sont doux!

On acclama le récitatif qui suivait :

Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon goût
Que ces plafonds pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.
Les grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant.
Chez eux la plus riche tenture
Ne leur paraît un spectacle amusant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure.
Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs
Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

Tout à fait rassurée, Annette remit vertement à sa place l'insupportable bailli, qui lui débitait des fadeurs en lui reprochant son Lubin : — « Il vous dit qu'il vous aime? — Oui, monsieur le bailli. — Il prend la main, la baise? — Oui, monsieur le bailli. —

Cela vous rend bien aise? — Oui, monsieur le bailli. » On put croire que c'était arrivé.

Le succès alla croissant de scène en scène; il fut au comble lorsque, après l'enlèvement, on vit reparaître Lubin qui, hors de lui, tenant d'une main sa maîtresse, de l'autre jouant du bâton, chantait de sa voix d'or :

Non, non, je ne crains personne.
Je t'environne, je t'environne,
Aucun danger ne m'étonne,
Sur moi que le ciel tonne!

Il n'y avait point eu d'accroc. M. Marivet avait souvent joué dans les salons, il avait la science et la pratique, et, en vrai Marivet, il était toujours égal à lui-même. Le seigneur du village pensa rester court, il allait se noyer, la duchesse le repêcha. Cette femme étonnante avait eu soin d'apprendre tous les rôles, et elle joignait au sien celui de souffleur.

Après que les deux amoureux sans le savoir eurent été mariés en bonne forme, une douzaine de garçons et de jeunes filles de Brunoy apportèrent des rubans à Lubin, un bouquet à Annette et dansèrent une ronde. Mme d'Armanches les avait si bien habillés, dressés et stylés, leur avait si bien fait leur leçon, que Favart, revenant au monde et les voyant à l'œuvre, aurait cru les avoir inventés. L'instant d'après, Annette entonnait son couplet final et disait à cette très brillante assistance :

Venez voir notre ménage,
Comme amis de la maison.
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas!
Il n'est point de fête
Quand vous n'en êtes pas.

Alors éclatèrent de toutes parts des applaudissemens si bruyans et si nourris, que, de l'autre côté du mur de clôture, une bande d'hirondelles, posées sur le fil d'un télégraphe, s'envolèrent épouvantées, ne sachant ce qu'on leur voulait.

Annette, pour la première fois, eut le courage de regarder son public, et elle s'avisa qu'à l'une des extrémités du dernier gradin était assis un homme serré dans une redingote à l'anglaise, coiffé d'un chapeau gris de haute forme. S'arrachant aussitôt et brusquement au monde des féeries, où les souliers sont ornés de rubans, où les amours mal commencées finissent bien, où les chagrins parlent en vers, où les cœurs heureux gazouillent comme des oi-

seaux, elle songea que cet homme était son mari et qu'elle ne l'avait pas vu depuis deux mois.

L'heure du vin de champagne et de la truffe était venue. Les spectateurs, qui s'étaient dispersés, se trouvèrent de nouveau rassemblés, bientôt après, dans une autre partie du parc, où les attendait un buffet magnifiquement garni. De nombreuses petites tables, réservées aux femmes et couvertes de nappes de toute couleur, avaient été dressées autour d'une grande pièce d'eau, à l'ombre des arbres, au pied des rochers qui bordaient les cascades. Les hommes s'installaient dans l'herbe ou sur la marge du bassin ou mangeaient debout dans le buffet. L'orchestre s'était rapproché et jouait alternativement des airs de danse et des fragmens de symphonies.

Ce second acte de la fête fit une prodigieuse impression sur l'un des habitans de la villa, qui s'appelait Mico, remarquable par ses longues oreilles et par son pelage d'un blanc lustré, qui contrastait avec le noir de sa queue bien fourrée. L'ouistiti du duc n'avait pas eu l'honneur ni la joie d'assister à la représentation ; on avait craint que cet animal, trop libre dans ses actions, sinon dans ses propos, ne la troublât par quelque incongruité. Il était demeuré dans le bas de la pelouse, sur une branche d'arbre, où le retenait sa chaîne. Il avait observé avec une religieuse attention les préparatifs du lunch. Quand il s'aperçut qu'on commençait à festiner sans lui, que personne ne songeait à l'inviter, il entra dans une agitation violente. Tour à tour il regardait ce grand buffet, regorgeant de victuailles et de douceurs, qui lui semblait le temple de la gourmandise, ou il suivait d'un œil clignotant les vingt-cinq domestiques en livrée qui circulaient sans cesse avec des plateaux, ou montrant toutes ses dents, il contemplait les petites tables autour desquelles se serraient des femmes dont plusieurs étaient fort jolies. Ces fraîches toilettes d'été, cette soie, ce satin, ces plumes flottantes, ces éventails toujours remués, faisaient des taches bigarrées au milieu des sombres verdures; Mico s'étonnait de ces plantes nouvelles, qui avaient subitement fleuri dans les gazons. Surexcité par tout ce monde qui allait et venait autour de lui, par la musique, par le bruit des rires et des voix, accoutumé aux gâteries et furieux de se voir négligé, malheureux comme un diable enchaîné à la porte d'un paradis et témoin des délices dont se gorgent les séraphins, il trépignait, se trémoussait avec frénésie sur sa branche, et on entendait par intervalles le cri de sa colère, le sifflement de son désir. Les croûtes de pâté, les terrines, les plats montés et les petits fours, les bouteilles et les cristaux, faïences de Limoges, assiettes de Sèvres ou d'argent, chapeaux coquets, ombrelles,

éventails, robes et femmes, il aurait voulu tout avoir, tout mordre, tout froisser et tout casser.

Son maître faisait bonne figure ce jour-là. Baptiste avait si bien remonté la machine le matin qu'elle fonctionna jusqu'au soir sans crier et sans se détraquer. Appuyé sur le bras de son fidèle serviteur, le vieux duc allait de groupe en groupe, affable, la bouche en cœur, la taille presque droite; il semblait que ses jambes grêles se fussent raffermies, que ses jointures eussent recouvré quelque souplesse, que sa langue engourdie se fût déliée. Baptiste, se penchant à son oreille, lui rappelait discrètement le nom des gens, et il leur adressait quelques mots courts, tantôt justes, tantôt à côté, selon les hasards de sa mémoire, fort exacte sur certains sujets, mais dans laquelle il y avait des trous, que Baptiste travaillait à reboucher et qui se recreusaient toujours. Il n'importait guère, le secourable et dévoué Baptiste était là, et il avait de la mémoire pour deux.

Tout le monde convenait que la duchesse s'était surpassée, que sa *garden-party* était réussie de tous points, qu'on pourrait faire autre chose, qu'il était impossible de faire mieux. La médisance ne perd jamais ses droits. Un jeune peintre, aussi bonne fourchette qu'habile dans son art, disait, la bouche pleine : « Si ses grands tableaux valaient ses fêtes, il faudrait tirer l'échelle après elle. » Mais tout en mangeant, buvant, conversant, riant et médisant, les gens qui étaient au fait, les initiés ne se désintéressaient pas d'une petite pièce qui, pour compléter le spectacle, devait venir après celle de Favart. On ne se demandait plus si Annette épouserait Lubin, on voulait savoir si un mari, qui, jusqu'alors, n'avait rien dit à sa femme, chercherait à lui parler et ce qui se passerait entre eux.

Claire avait disparu. Elle s'était retirée dans sa chambre. Elle y employa quelques minutes à déshabiller Annette, trois quarts d'heure à habiller Mme de Louvaigue, un autre quart d'heure à reprendre haleine. La duchesse, en lui représentant qu'il y allait de son avenir, lui avait fait jurer solennellement de ne faire aucune avance à son mari, d'éviter avec soin le tête-à-tête qu'il tâcherait d'avoir avec elle, et, assurément, elle comptait tenir sa parole. Mais quand elle reparut, elle n'avait qu'une idée : « Nous parlerons-nous, pensait-elle, et que me dira-t-il? » Et avec de grands battemens de cœur, elle le chercha des yeux, et, l'ayant découvert, elle suivit tous ses mouvemens. Selon qu'il semblait s'éloigner ou se rapprocher, son teint était plus animé ou son sourire pâlissait. Un cercle s'était formé autour d'elle, on l'accablait de félicitations et de complimens. Tout à coup, M. de Louvaigue,

comme sorti de terre, se dressa entre elle et ses admirateurs, et lui tendit la main en disant du ton le plus naturel :

— Permettez-moi, ma chère, de vous complimenter à mon tour.

Et pour bien marquer que son discours ne s'adressait pas à la galerie :

— Les écoliers ont beaucoup d'amour-propre pour leur maîtresse de chant, ils se mettent de moitié dans ses triomphes; j'ai pris naïvement ma part des applaudissemens qu'on vous prodiguait. Et pourtant, si j'ose le dire, vous n'aviez pas tous vos moyens, et le soir, à l'Ermitage, vous chantiez encore mieux qu'aujourd'hui.

On parut fort surpris, c'était sans doute ce qu'il voulait. La duchesse, qui avait vu la conjonction de ces deux astres et qui n'entendait pas les laisser longtemps ensemble, survint, emmena le comte hors du cercle et lui dit :

— Vous n'avez pas encore vu mon pavillon chinois, où j'ai logé les précieux bibelots que vous m'avez apportés de là-bas. Allez le voir, je vous en prie; vous me direz s'il est vraiment chinois.

Il s'inclina et ayant allumé un cigare, il se dirigea lentement vers le kiosque. Mme d'Armanches s'avisa du même coup que Claire s'éloignait, elle aussi, et elle la soupçonna de vouloir, au mépris de la foi jurée, se rendre au kiosque par un autre chemin. Aussitôt elle chercha du regard M. Marivet. Il n'avait pas seulement le don d'ubiquité; ce myope apercevait les moindres signes que pouvait lui faire la duchesse. Elle n'avait qu'à se dire : « Où est donc Marivet? » Cet homme essentiel accourait.

— Duchesse, s'écria-t-il, Mme de Louvaigue a fait aujourd'hui un miracle, elle a réussi à se faire regarder à côté de vous, et moi qui vous parle, je l'enlèverais volontiers à son Lubin ou à tout autre. Malheureusement, elle vous est sacrée.

— Mon cher Marivet, répondit-elle, je vous croyais un homme d'esprit.

— Il n'y a rien de plus bête qu'un homme d'esprit, duchesse, et, d'ailleurs, je n'ai jamais pu regarder le soleil sans avoir des éblouissemens.

— Gardez vos fadeurs pour d'autres, répliqua-t-elle, revenez à vous et tâchez de me comprendre. Mme de Louvaigue m'est si chère que je ne souhaite rien tant que son bonheur, et je suis persuadée que je ne puis lui rendre un meilleur service qu'en l'empêchant de se rapprocher de son mari. Tout à l'heure, ils se rencontreront dans mon kiosque. Suivez-la.

— Et après?

Elle répéta avec un peu d'impatience : — Suivez-la.

A peine Mme de Louvaigue avait-elle fait quelques pas qu'elle tomba sur la marquise de Luzy, qui la prit par la taille en lui disant :

— Tous mes complimens, ma toute belle; vous avez joué et chanté comme un ange. C'est égal, ce que vous avez fait là était bien audacieux et un peu risqué. De mon beau monstre, rien ne m'étonne, rien ne me scandalise, on pardonne tout aux monstres. Mais vous, c'est autre chose. Il ne faut jamais sortir de son caractère. Le monde, croyez-moi, n'aime pas qu'on le dérange dans ses opinions, dans l'idée qu'il se fait de nous; rien ne lui semble plus desobligeant. Et puis, votre situation est un peu singulière. Vous avez quitté bien vite le brancard. Ce n'est pas que je vous blâme, votre mari est un braque. Mais il faut sauver les dehors, se soucier beaucoup des apparences. C'est toute la vie, ma belle, et toute la morale.

Elle la sermonnait dans l'espoir de la faire parler, de lui soutirer son secret. Mais quelqu'un vint la saluer, et sa prisonnière s'échappa.

Mme de Louvaigue, qui connaissait les lieux, rattrapa le temps perdu; elle prit une traverse, arriva la première au kiosque. C'était un vrai pavillon chinois, garni de clochettes, recouvert de toits superposés qui avaient la forme de jonques renversées. Il était orné à l'intérieur de toute sorte d'étoffes précieuses, de grands vases de porcelaine, de coffrets, de cassolettes, de boîtes à parfums, de buffets en bois de santal, incrustés de nacre et ouvragés à jour, de poussas, de magots qui branlaient la tête et semblaient se croire en Chine. Au centre, sur un socle de marbre, régnait une statue de Bouddha en cuivre doré. Accroupi à l'orientale, les jambes croisées, une main étendue sur ses genoux, il levait l'autre comme pour bénir. Ses yeux allongés, ses joues délicatement modelées exprimaient une ineffable mansuétude, et sa petite bouche de femme, pleine de compassion, qui esquissait un sourire, semblait souhaiter la paix à toutes ses créatures. Claire aimait ce Bouddha, qu'elle avait démarqué depuis longtemps, sans cérémonie; elle y reconnaissait son Dieu sous un autre nom. Elle le regarda, il lui parut que ce Dieu souriant était un témoin bien choisi pour la rencontre pacifique qui se préparait, qu'il lui voulait du bien, qu'elle sortirait de ce pavillon le cœur plus léger.

Elle entendit le bruit d'un pas, tressaillit et se retourna. A sa grande déconvenue, elle se trouva en présence de M. Marivet, qui s'avançait en s'écriant :

— Ah! chère madame, ah! ma chère Annette, je cours après vous comme Apollon après Daphné.

— Monsieur Marivet, dit-elle en le toisant des pieds à la tête, vous vous oubliez.

— Il n'y a plus de Marivet, reprit-il, je suis un bailli désespérément amoureux. Oui, madame, je suis si bien entré dans mon rôle que j'aurai de la peine à en sortir. Je ne veux plus parler que la langue du divin Favart, je chante avec lui :

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser.

Il fredonnait encore sa chanson lorsque M. de Louvaigue entra par la porte opposée. M. Marivet affecta une vive surprise et recula de deux pas. Le comte n'eut garde de se fâcher ; depuis le jour où il était parti pour la Bretagne, il se défiait de ses colères et de son premier mouvement. Il regarda ce bailli avec un imperceptible haussement d'épaules. Puis, il s'inclina devant sa femme et murmura entre ses dents :

— La vie est courte, amusons-nous.

A ces mots, il tourna les talons. Elle le rappela, il ne revint point, et il s'éloignait si rapidement qu'elle ne put le rejoindre.

XIII.

Ce n'est rien que l'ombre d'une fumée, et pourtant, lorsqu'elle a passé sur le miroir limpide d'une amitié parfaite, il en reste toujours quelque chose. C'est une trace presque imperceptible, un petit point noir ou jaune; mais quand la glace est absolument pure, le moindre point y fait tache. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Claire de mettre en doute le tendre attachement que lui avait voué Mme d'Armanches, l'excellence de ses intentions; mais pour la première fois, elle se prenait à douter de son infaillible jugement et que ses conseils fussent toujours bons à suivre. Elle entendait sans cesse bourdonner à son oreille la voix ricaneuse de M. de Louvaigue disant : « La vie est courte, amusons-nous. » Et elle aurait voulu retrancher de la sienne la journée de la veille.

Elle avait eu une courte et fausse joie. Le compliment débité par le comte à sa maîtresse de chant lui avait touché le cœur; elle s'était imaginé qu'il conservait pour elle un reste d'affection, qu'une entente était encore possible, et en allant le chercher dans le kiosque, elle se proposait de négocier cet arrangement; les cotes mal taillées ont leur prix; toute paix, fût-elle boiteuse, vaut mieux que la guerre. M. Marivet et sa chanson avaient tout gâté. Mais la cause première de tout le mal était cette fatale comédie, ce rôle

d'Annette que, par une complaisance déplorable, elle avait eu la faiblesse de jouer. Sûrement M. de Louvaigue avait trouvé, comme Mme de Luzy, qu'elle faisait quelque chose de malséant, de fort osé, qu'elle manquait de tact, de modestie et de cœur, qu'une femme qui a des chagrins ne chante pas en public et ne met pas des rubans roses à ses souliers, qu'elle était fort déplacée dans cette troupe d'opéra. Sûrement il en avait conçu une vive irritation, et à cette heure, l'homme dont elle voulait se rapprocher était plus loin d'elle que jamais.

— Son compliment n'était pas sincère, se disait-elle. Il a voulu se montrer généreux ou faire taire les médisans, c'était pour le monde qu'il parlait. Il a exprimé sa vraie pensée quand il a dit : « La vie est courte, amusons-nous. »

Cette parole cruelle la poursuivait, l'obsédait. Elle ne fit aucun reproche à la duchesse, mais elle lui raconta ingénument ce qui s'était passé, ce qu'elle était allée faire dans le pavillon chinois, pourquoi, manquant à sa promesse, elle avait voulu voir son mari seul à seule, et elle se plaignit amèrement de M. Marivet et de ce qu'elle appelait son inqualifiable conduite.

— Il faut l'excuser, répliqua Mme d'Armanches. Un homme qui vient de chanter l'opéra et de jouer avec un merveilleux naturel le rôle d'un bailli amoureux a les nerfs montés ; je conviens d'ailleurs que ce garçon est quelquefois un peu fou. Après tout, ma chère, le mal n'est pas grand. Si j'ose te le dire, je ne serais pas fâchée que M. de Louvaigue fût parti d'ici mécontent, irrité et jaloux et que M. Marivet réussît à troubler ses trop paisibles sommeils. Le meilleur moyen de ramener à toi ce bel indifférent est de le prendre par le sentiment de la propriété, le seul qui ait quelque action sur les cœurs altiers et durs. Si ton mari pouvait s'imaginer que son bien, dont il fait si peu de cas, est convoité par les voleurs, il sortirait de son apathie, se réveillerait pour le défendre. A ta place, c'est un jeu que je m'amuserais à jouer. Mais je te donne là de fort mauvais conseils, et il paraît que je me ressens, moi aussi, d'avoir chanté hier l'opéra.

Surprise et un peu choquée de cette réponse, Mme de Louvaigue trouva que son incomparable amie avait dans certains cas l'humeur trop légère, qu'il manquait quelque chose à sa sympathie. Elle l'aimait trop pour ne pas lui pardonner ; mais, quand il faut pardonner, l'amitié n'est plus idéale et les sentimens divins se réduisent à la proportion ordinaire des affections humaines. On continue d'aimer, on adore avec moins de ferveur et de dévote confiance. Au plus fort de sa tendresse pour Mme d'Armanches, Claire avait bien constaté quelques différences entre leurs façons de voir et de sentir ; mais ce

contraste lui paraissait heureux, agréable comme celui de deux couleurs complémentaires qui se font valoir l'une l'autre par leur opposition. Depuis quelques heures, il lui semblait que cette opposition n'était pas au service d'une harmonie, qu'il y avait désaccord, et elle s'en affligeait.

Elle se réserva de dire elle-même son fait à M. Marivet, sans lui mâcher le mot; mais il ne reparut pas de sitôt à Brunoy. Sa grand'mère, qui habitait la province, rassemblait chez elle, chaque été, ses deux fils, ses quatre filles, ses nombreux petits-enfans. C'était un vrai phalanstère, et comme les curés qui ont chaque année leur semaine de retraite, M. Marivet, fort réglé dans sa vie, attaché à tous ses devoirs, consacrait la seconde quinzaine du mois d'août à faire chez sa grand'mère une petite retraite domestique, durant laquelle il se montrait petit-fils respectueux, fils dévoué, frère empressé, neveu attentif et le plus aimable des cousins, surtout avec ses cousines; après quoi, s'étant mis en règle avec toutes les vertus de famille, il retournait à ses occupations ordinaires, qui lui plaisaient comme des péchés.

Mme d'Armanches, mise en goût par le succès de sa fête de jour, se proposait de donner en septembre un grand dîner, suivi d'une fête de nuit, dans laquelle il se passerait des choses étonnantes, et elle priait Claire de lui suggérer quelques bonnes idées. Claire n'en avait pas; mais à force de réfléchir, de se consulter, de causer avec elle-même, elle en vint à penser que le séjour de Brunoy n'était pas celui qui dans sa situation lui convenait le plus. Elle aimait à prendre conseil, elle avait besoin qu'une autre volonté pesât sur la sienne. Elle se rendit à Paris pour y faire visite à sa tante, qui avait assisté à la représentation d'*Annette et de Lubin*, mais avait paru n'y prendre qu'un médiocre plaisir.

Mme Chateldon reçut affectueusement sa nièce et lui dit :

— J'espère, ma chère enfant, que tu ne m'en veux pas d'avoir été, l'autre jour, la dernière à te payer mon tribut de complimens et de félicitations. Je n'ignorais pas que tu as une fort jolie voix, mais je te croyais trop modeste et trop timide pour oser te produire, costumée en bergère, devant un si grand public, et vraiment tu as dépassé mon attente. Je t'ai trouvé beaucoup de talent, je t'en ai trouvé trop.

— Vous voulez dire que j'aurais mieux fait de ne pas jouer ce rôle.

— Oui, ma chère, à te parler franchement, ma surprise n'a pas été agréable. Je ne sais ce qui a pu se passer entre ton mari et toi, ni qui de vous deux a eu les premiers torts; mais je sais ce qu'on en pense, ce qu'on en dit. Les uns prétendent que M. de

Louvaigue, ayant été soldat d'abord, et plus tard grand voyageur, explorateur de pays lointains, a dans le caractère un peu de la dureté de ces deux professions, que dès les premiers jours de votre mariage, il a eu des procédés que tu n'as pu supporter.

— C'est une pure calomnie, s'écria-t-elle avec emportement.

— D'autres disent qu'après deux mois de séparation d'avec ton amie, l'ennui et le mal du pays t'ont prise, que tu as tout quitté pour revenir à Brunoy, où tu resteras toujours.

— C'est encore faux, répondit-elle, mais avec moins d'indignation.

— Tu m'as toujours témoigné quelque confiance; je ne te demande pas ton secret. Si tu ne te confesses pas à moi, c'est sans doute qu'il s'agit de quelque chose qui est difficile à dire.

— Pourquoi, interrompit-elle, le monde et vous-même refusez-vous d'accepter l'explication fort plausible que nous donnons?

— Ton oncle connaît l'Ermitage, il affirme que la maison que vous avez louée est bien construite, commode, confortable, pas humide du tout, qu'en l'habitant durant l'été on est plus sûr d'y refaire sa santé que de la détruire.

— Ma tante, reprit Claire, nous avons un léger sujet de désaccord, M. de Louvaigue et moi. Je ne puis m'expliquer davantage; mais je vous assure qu'il n'y a rien là qui puisse altérer en aucune façon l'estime que nous avons, que nous aurons toujours l'un pour l'autre, que ce nuage se dissipera, que tout finira par s'arranger.

— A la bonne heure, ma chère enfant. Il n'en est pas moins vrai que plus les situations sont délicates, plus il faut se soucier des convenances; je m'étonne que Mme d'Armanches ne l'ait pas senti.

— Ce n'est pas elle qui m'a demandé de jouer, c'est moi qui l'ai bien voulu.

Elle ne mentait que pour défendre ses amis. Elle ajouta :

— Je conviens que lorsqu'on a fait une faute on est tenu de la réparer. Voyons, conseillez-moi; que feriez-vous à ma place?

— A ta place, puisqu'il s'agit d'une de ces mésintelligences passagères qui n'altèrent pas l'estime, je m'occuperais d'y mettre fin. Si les torts étaient de mon côté, j'en ferais l'aveu sincère; si j'avais quelque chose à pardonner, je pardonnerais, et avant trois jours, cette séparation, qui prête à de fâcheux commentaires, aurait cessé.

— Impossible, ma tante, impossible ! répondit-elle d'un ton triste, mais résolu. C'est M. de Louvaigue qui s'est éloigné de moi, c'est à lui de revenir, en acceptant mes conditions.

— Je veux t'en croire, repartit Mme Chateldon. Puisqu'un rapprochement immédiat te paraît impossible, je t'engage à attendre le jour de la réconciliation dans un endroit moins fréquenté et plus tranquille que Brunoy. Que ne demandes-tu au vieux médecin qui t'a servi de témoin de te prendre quelque temps chez lui, à quoi il consentirait de grand cœur?

Claire hocha la tête. Elle savait que les médecins, vieux ou jeunes, ont l'art de questionner et des yeux qui sondent les reins; elle était persuadée que son oncle n'aurait pas de cesse qu'il n'eût surpris son secret, qu'elle était décidée à garder pour elle.

— Je ne veux pas lui donner cet ennui. Mais je pense comme vous que Brunoy est un endroit où l'on s'amuse trop. J'irai demander l'hospitalité à mon père.

— Ce serait assurément le meilleur parti à prendre; en te réfugiant auprès de ce solitaire, tu ne seras pas soupçonnée de sacrifier tes devoirs à tes plaisirs. Malheureusement mon frère ne verra en toi qu'un trouble-fête, et sa maison, je gage, sera trop petite pour te recevoir.

— Vous oubliez, répliqua-t-elle, que cet hiver il a su se déranger pour moi. J'irai le voir dès demain, je ne doute pas qu'il ne me reçoive à bras ouverts.

Mme Chateldon en doutait, mais elle ne découragea point sa nièce et se contenta de lui répéter que, si le général se dérobait, le vieux médecin serait heureux de s'offrir.

Le trajet de Brunoy à Melun étant de trois quarts d'heure à peine par le chemin de fer et Melun n'étant qu'à dix ou onze kilomètres de la Délivrance, il paraîtra singulier que Claire ne s'y rendît que deux ou trois fois au plus chaque année. On se lasse facilement des visites qui font peu de plaisir à ceux qu'on va voir. M. Vionnaz exigeait que les visiteurs s'annonçassent longtemps d'avance, et quand ils s'annonçaient, il se plaignait le plus souvent qu'ils eussent mal choisi leur jour, et les priait de remettre la partie à une époque plus propice. Se décidait-il à les recevoir, il était aimable, charmant, et sa cuisine était excellente. D'habitude les bons vivans ont l'humeur sociable; le général aimait également à bien vivre et à vivre seul. Il n'était point misanthrope; mais la solitude était pour lui un élément essentiel du bien-être, une volupté qu'il savourait en gourmet.

Mme de Louvaigne ne l'avait pas revu depuis la cérémonie de son mariage, tant il avait de respect pour les lunes de miel. Il ne parut point à la fête de jour, alléguant pour excuse une indisposition grave et maudissant, écrivait-il, la bronchite opiniâtre qui l'obli-

geait de renoncer à l'exquis plaisir qu'on lui offrait. Claire n'avait pas douté un moment que cette indisposition ne fût une défaite, mais étant restée depuis sans nouvelles, elle prit ce prétexte pour dire à la duchesse qu'inquiète de la santé du général, elle comptait passer auprès de lui la journée du lendemain, qu'elle ne rentrerait que tard dans la soirée. Elle n'ajouta pas qu'elle se proposait secrètement de ne pas rentrer du tout, d'envoyer à son amie une dépêche et à sa femme de chambre l'ordre de la rejoindre, événement incroyable, inouï dans l'histoire d'une amitié idéale. Le cœur se plie aux circonstances, les nœuds se desserrent, et tout arrive.

Le lendemain était le premier dimanche de septembre. Il fallait qu'elle fût bien préoccupée pour n'avoir pas songé que c'était le jour de l'ouverture de la chasse. Le général, passionné pour cet exercice et admirable tireur, n'admettait pas qu'on vînt le déranger quand il avait affaire à ses lièvres et à ses perdreaux. Il s'était levé dès l'aube, avait couru tout le matin, rapporté dix pièces de gibier, déjeuné sur le pouce, et, à l'arrivée de sa fille, il s'apprêtait à se remettre en campagne. A peine était-elle descendue de voiture, elle l'aperçut traversant sa cour, botté, guêtré, la bretelle de son fusil à deux coups passée sur son épaule gauche, escorté de ses deux chiens et suivi d'un jeune villageois en sarrau, qui portait la carnassière et lui servait de rabatteur.

Il parut aussi surpris et aussi charmé en la voyant que si un aérolithe lui était tombé sur la tête. Il se souvint de son exil de Chernex, et il s'écria avec effarement :

— Ah! çà, j'espère que tout va bien, qu'il ne t'est rien arrivé.

Elle repartit en souriant :

— Est-ce donc un fait si singulier qu'une fille vienne voir son père, quand il a une bronchite?

— Je l'avais, dit-il, je ne l'ai plus. C'est égal, tu es bien gentille de venir de si loin pour t'informer de ma santé. Cette malheureuse bronchite m'a empêché d'assister à ton triomphe, car il paraît que tu as fait merveilles. Quelqu'un m'a dit que tu avais été ravissante. Qui donc ai-je vu?

— Personne, dit-elle.

— Tu as raison, c'est un journal qui m'a appris cette grosse nouvelle.

— Vous plaisantez. Les journaux ont parlé de moi?

— De quoi ne parlent-ils pas? Cela effarouche ta modestie. Ma chère, quand on ne veut pas voir son nom imprimé tout vif dans la gazette, il faut, à mon exemple, cacher sa vie parmi les poules et les dindons... A propos, as-tu déjeuné? Je sors de table. Bah! je te connais, deux œufs sur le plat et une aile de poularde te suf-

front. Tu te rattraperas ce soir, car j'espère que tu me feras l'honneur de dîner avec moi.

Il donna ses ordres, et l'ayant conduite dans la salle à manger, il s'y débarrassa de son fusil, en disant avec un soupir de regret :

— Dors jusqu'à demain, mon ami, j'ai ma fille.

On apporta les œufs. Assis devant elle, il la regarda manger. Il avait l'air soucieux, il se grattait l'oreille comme un écolier qui a une faveur à demander à son maître.

— Tu as fait plus d'un heureux, dit-il, en venant me voir si inopinément. J'ai aperçu tantôt un lièvre qui quittait la plaine pour entrer dans le bois. Il t'aura l'obligation de passer un jour de plus sur la terre.

— Je ne voudrais pas vous troubler dans vos plaisirs. Allez chasser, mon père ; nous causerons ce soir.

— Il y a un moyen de tout concilier, répondit-il, accompagne-moi. Cela t'amusera, et on cause en plein air plus agréablement que dans une chambre.

Dès qu'elle eut expédié son déjeuner, ils se mirent en chemin. Il faisait chaud comme en juillet. Le soleil était ardent, l'air était lourd. Ils traversaient un grand champ roussâtre, sans autre ombrage que celui d'un méchant pommier, qui en occupait le centre. Claire broyait sous ses bottines le chaume récemment coupé, qui piquait comme une brosse ; elle glissait à chaque pas et suait à grosses gouttes ; des criquets sautaient devant elle. Le général, cheminant à grandes enjambées, l'assurait que la saison s'annonçait bien, que les compagnies de perdreaux étaient fort nombreuses et qu'il n'y avait point de pouillards, que le lièvre aussi était bien venu. On avait aperçu des panneauteurs, la semaine précédente ; mais on leur avait fait leur affaire, lui-même en avait arrêté deux de ses mains puissantes. Puis il conta ses exploits du matin, qu'il exagérait un peu. Tous les chasseurs exagèrent, et la plupart sont de bonne foi ; leur mémoire est un verre grossissant.

Quand ils eurent traversé ce grand champ, qui parut à Claire d'une longueur infinie, et qu'ils eurent atteint la lisière d'un petit bois de chênes, M. Vionnaz y envoya son rabatteur, et alors seulement il s'avisa que sa fille était hors d'haleine et rouge comme une pivoine.

— Tu t'échauffes facilement, lui dit-il. Mets-toi là, tu auras de l'ombre.

Et oubliant pour un instant son lièvre :

— Ton mari se porte toujours bien?

— Mais oui... Je l'espère du moins.

— Comment, tu l'espères ?.. Est-il en voyage ?

— Non, mais je ne l'ai pas revu depuis quinze jours, depuis la fête à laquelle vous n'avez pas voulu assister.

— Au fait, on m'avait conté que tu étais en séjour à Brunoy. Je ne l'ai pas appris par les journaux, c'est bien quelqu'un qui me l'a dit. Je pensais que depuis tu avais réintégré le domicile conjugal.

— Pas encore.

— Cette femme qui t'est plus chère qu'à moi te retient chez elle?

— Elle a consenti à me recevoir, elle ne me retient pas.

Il la regarda fixement. Elle n'était plus rouge, elle était pâle.

— Tu vois bien qu'il s'est passé quelque chose. Vous ne vous entendez pas, M. de Louvaigue et toi?

— Nous nous sommes quittés pour quelque temps.

— Que dis-tu là? Vous vous êtes quittés? Dès le lendemain de votre mariage?.. Décidément le monde est fait de croche et d'anicroche... Vous vous étiez pris de bec? Se serait-il porté à des voies de fait? Ah! voilà un article sur lequel je ne badinerais pas. Le créateur n'admet pas qu'on batte sa créature.

— Rassurez-vous, mon père.

— Aurait-il par hasard renoué avec une ancienne maîtresse?

— Qu'allez-vous donc imaginer? s'écria-t-elle.

En ce moment, l'attention du général fut détournée par un de ses chiens qui, frétillant de la queue, se donnant l'air d'aller en quête, tournait autour d'un buisson, y entra et en ressortit.

— Imbécile! dit le général.

Puis, revenant à sa fille et prenant le ton du commandement militaire :

— Je veux tout savoir. Parle, parle donc! Tu me ferais damner.

Elle refusait d'aller chez son oncle dans la crainte qu'il ne surprît son secret; son père le lui arracha lambeau par lambeau, et après n'avoir répondu à ses pressantes et incisives questions que par des phrases obscures, inintelligibles, elle finit par lui dire :

— Eh! bien oui, nous n'avions que de l'amitié l'un pour l'autre, et j'ai pensé qu'il n'avait pas le droit, qu'il ne pouvait exiger... Enfin, mon père, il m'accuse d'avoir de sottes superstitions. Que voulez-vous? je suis ainsi faite.

Et se redressant, se raidissant :

— Non, je n'ai pas pu, je ne peux pas, c'est impossible.

Il roulait ses gros yeux béans; il avait l'air d'un enfant à qui on raconte la *Lampe merveilleuse* et *Ali-Baba ou les Quarante voleurs*.

— Impossible de quoi faire? dit-il d'une voix tonnante.

Elle resta muette; toute confuse, elle contemplait une motte de terre. Cette fois, il avait compris; mais l'aventure lui parut si pro-

digieuse, si extravagante, si énorme, qu'il ne pouvait y croire, et il s'écria :

— Quoi! tu lui as refusé... Ah! par exemple, à sa place j'aurais pris une trique. Mais en quoi donc est-il fait, cet ex-capitaine? Il a permis, il a soufflert, il a toléré!..

Sa stupeur était indicible. Il avait souvent considéré sa fille comme un embarras, comme un fardeau, comme un article encombrant. Elle lui apparaissait en cet instant comme la honte, comme l'éternel déshonneur de l'armée française.

— Et voilà pourtant, marmotta-t-il, voilà pourtant, ma parole! ce qu'on apprend au Tonkin!

Tout à coup son rabatteur siffla; un de ses chiens fit trois ou quatre bonds et tomba brusquement en arrêt, et il vit son lièvre galopant à vingt pas de lui à travers les guérets. Il épaula, ajusta, visa, tira, le lièvre n'en courut que plus vite.

Furieux d'avoir subi devant sa fille une pareille humiliation, il frappa la terre d'un grand coup de crosse, en lui criant :

— C'est la faute de tes sacrées histoires.

Mais il n'était jamais brutal sans s'en repentir aussitôt, et d'un ton beaucoup plus doux :

— Allons, n'y pensons plus. C'est du lièvre que je parle, car pour ce qui est de ton histoire, elle est de celles qu'on n'oublie pas. Je suis indigne de tirer d'ici à demain un seul coup de fusil. Retournons chez nous.

Il se mit en marche, ruminant dans sa tête la plus étonnante des aventures, cherchant à se représenter la scène. Quand ils arrivèrent près du pommier, il ordonna au rabatteur de prendre les devans et d'emmener les deux chiens. Dès que ces trois paires d'oreilles furent hors de portée, il alla s'adosser à l'arbre, et croisant les bras :

— Vois-tu, Claire, si tu as voulu m'étonner, m'abasourdir, m'ahurir, tu y as bien réussi. On m'avait raconté quelques histoires dans ce goût; mais les femmes qui refusaient ce que tu as refusé étaient de méchantes folles à lier, et toi, tu es une fille raisonnable, sans quoi, tu ne serais pas ma fille, et je suis sûr, parfaitement sûr que tu l'es. Eh! passe encore si ton mari était disgracieux, difforme, si tu avais épousé un de ces animaux mal bâtis dont une femme ne s'approche qu'avec dégoût. M. de Louvaigue est fort agréable, il a tout ce qu'il faut pour plaire; s'il ne m'avait pas plu, vous ne seriez pas mariés.

— J'ai toujours pensé, répliqua-t-elle d'un ton résolu, et je penserai toujours qu'une femme qui se respecte ne peut se donner qu'à un homme qu'elle aime beaucoup et qui l'aime encore plus

qu'elle ne l'aime. Oui, mon père, se donner sans être aimée, c'est le plus horrible des suicides, car la honte est la mort de l'âme.

— Eh! bon Dieu, ta mère n'a jamais été follement amoureuse de moi, et je n'avais guère pour elle qu'une très honnête amitié, et encore... Mais ne sortons pas de la question. Ma chère, tu t'en souviens, était-elle assez prude? était-elle, oui ou non, à cheval sur les principes, sur les convenances? Et pourtant... Tu n'en peux douter, car autrement il n'y aurait point de Claire Vionnaz ni de Mme de Louvaigue, et tu ne serais pas ici, devisant avec ton père à l'ombre d'un pommier.

— Chacun, répondit-elle, a ses nerfs, son imagination, ses principes, ses idées.

— Oui, et il tient d'autant plus à ses idées, qu'elles sont plus absurdes.

Et tout en écorçant une branche de son pommier, il exposa sa philosophie à cette idéaliste intransigeante.

— Tu m'accorderas bien, ma fille, qu'il y a des idées vraies et des idées fausses. Les idées vraies sont celles qui nous viennent de la nature, les idées fausses sont celles que nous nous fabriquons nous-mêmes, à notre guise, et qui la contrarient. La nature est le grand législateur, le seul qui sache à peu près ce qu'il fait, en quoi il diffère considérablement d'une chambre des députés. Sans vouloir te blesser dans ta foi, ce grand législateur est mon dieu, je n'en ai pas d'autre. Eh bien! pour en venir au point, je ne sais si la nature aurait pu trouver un meilleur moyen que celui qu'elle a choisi pour assurer la perpétuité des espèces, dont elle s'occupe beaucoup plus que de nos chétifs individus; mais elle a fait son choix, rendu son arrêt définitif et sans appel; tu te permets d'en appeler, tu l'offenses, et tôt ou tard elle se vengera. Sais-tu quelle est la cause de tout le mal? C'est que tu analyses et que dans certaines matières il ne faut jamais analyser. Tu penses à ceci, puis à cela, tu entres dans le détail; il faut voir les choses en bloc et en gros. Si le soldat qui va au feu se représentait tous les genres de blessures qu'il peut recevoir, s'il songeait à ses entrailles ouvertes, à sa tête emportée par un boulet ou seulement à sa jambe fracassée, à l'ambulance, à la trousse du chirurgien, à cent autres horreurs, le malheureux se cacherait bien vite dans le premier fossé venu. Toi-même, si tu observais au microscope tous les monstres logés dans une goutte d'eau, si tu étudiais les milliards de vibrions qui grouillent dans un verre de vinaigre, tu ne boirais plus, tu ne mangerais plus de salade. Si un des nombreux amans qu'eut autrefois la duchesse d'Armanches...

— La duchesse, interrompit-elle en fronçant le sourcil, n'a jamais eu d'amans.

— Elle te fait croire tout ce qu'elle veut. Tu es la seule à ne pas savoir...

— Mon père, je vous prie, dit-elle sévèrement.

— Changeons d'exemple. Si M. de Louvaigue, quand vous vous serez raccommodés, avait la funeste idée d'examiner à la loupe la peau fine et blanche de ta main mignonne, où il croirait voir le réseau de mailles d'un gros tricot de couleur terreuse, il serait moins tenté de la baiser. Ceci te prouve qu'il faut laisser l'analyse aux savans, que la meilleure conduite à tenir dans l'habitude de la vie est de se mettre un bandeau sur les yeux et d'y aller gaîment. Quand on se pique de raffiner, de subtiliser, on sacrifie les bonnes et utiles pratiques aux spiritualités imaginaires, et on a ces scrupules superstitieux que te reproche justement ton mari. Claire, ma fille, la nature est la grande ennemie de toutes les superstitions.

— Et pourtant, mon père, répliqua-t-elle, permettez-moi de vous dire que vous avez les vôtres. Quand vous vous battiez contre les Allemands, vous auriez mieux aimé mourir mille fois que de sauver votre vie par une lâcheté. Vous obéissiez à la loi de l'honneur, qui est, lui aussi, une superstition, car la loi de la nature est de craindre les coups et de les éviter.

— Bravo! à merveille! s'écria-t-il. Je reconnais ma fille; comme moi, tu es une intrépide raisonneuse. Mais la différence, entre nous, c'est que je raisonne juste et que tu raisonnes faux. Remarque, en effet, que mes superstitions ont sur les tiennes cet avantage qu'elles m'ont aidé à faire mon métier, qui était de me battre pour mon pays, et que les tiennes t'empêchent de t'acquitter de ta fonction propre, qui est de faire des enfans et de travailler, comme la nature le veut, au peuplement de la terre,.. qu'après tout j'envoie à tous les cinq cents diables! ajouta-t-il en pensant soudain à son lièvre.

Il n'y pensa pas longtemps. Il s'était remis en chemin, et une inquiétude qui l'agitait lui faisant allonger le pas, sa fille avait peine à le suivre. Il se disait que, si cette affaire ne s'arrangeait point, si la brouille entre le mari et la femme venait à durer, ce serait peut-être le père qui en ferait les frais, et il commençait à soupçonner que cette jeune femme, qui refusait d'acquitter la dîme du mariage, avait de secrètes intentions sur lui, qu'elle projetait sournoisement de lui demander l'hospitalité, pour quelque temps du moins; mais une fois installé, on ne s'en va plus.

La maison bourgeoise et sans apparence qu'habitait le général prenait ses jours de derrière sur le vaste et monumental préau d'une ancienne abbaye, transformé par la révolution en cour de ferme. L'un des côtés du cloître subsistait encore avec ses arceaux

enchevêtrés, ses piliers trapus, ses colonnettes aux chapiteaux sculptés. Le général promena sa fille dans ses serres, dans sa salle de bain, dans ses remises, dans ses écuries, et lui montra son nouveau cheval de selle à la robe tigrée, qu'il appelait Léopard, et auquel il apprenait beaucoup de choses. Il lui fit visiter ensuite son logement particulier, récemment rafraîchi, remis à neuf. C'était une enfilade de pièces basses de plafond, assez grandes et bien aérées, bien tenues, meublées avec une élégante simplicité. Cet épicurien, un peu négligé dans ses habits, mais dont la barbe et les mains étaient toujours irréprochables, aimait le rustique, il détestait le sordide, le débraillé. Il exigeait que tout fût en ordre autour de lui et prenait grand soin de son appartement, dont les murailles étaient tapissées de gravures de prix. Mais à dessein il laissait le reste de sa maison à l'abandon, il en avait condamné les portes et les fenêtres.

— Hélas! dit-il à Claire sur un ton de bonhomie fûtée, ma maison se dégrade, se délabre. Il y aurait de grandes réparations à faire pour la remettre en état, et j'ai une telle horreur des maçons que je recule d'année en année le moment de les faire venir. Il en résulte que je n'ai pas une seule chambre à offrir. C'est désolant, c'est honteux. Il faudra que j'avise.

Il la conduisit de sa chambre à coucher, dont le papier, les tentures, les rideaux lui parurent d'un excellent goût, dans sa salle de billard, décorée de panoplies et de ramures de cerfs. Il fit devant elle quelques carambolages, par finesse, par effet et par bande.

— Avec qui jouez-vous d'habitude? lui demanda-t-elle.

— Avec de bons bourgeois du voisinage, avec le médecin et les autorités de l'endroit, avec mon maire et son adjoint. Ces messieurs ne viennent que quand je les appelle. Je suis un roi, ma chère, et tous les rois ont leurs courtisans; mais je ne tiens ma cour que lorsqu'il me plaît.

— Dites plutôt que vous êtes un vilain sauvage, lui répondit-elle en lui passant ses bras autour du cou. Et pourtant, quand vous le voulez, vous êtes le plus charmant des hommes.

— Tais-toi donc, vile flatteuse! Ton père n'est qu'un vieux sabre rouillé, qui a fini par aimer sa rouille; on le désoblige en la lui ôtant. Ma maison me plaît parce qu'elle sent la vache et le fumier. Comme le disaient nos pères, je me repose dans le sein de la bonne nature, qui me berce doucement et me prépare à mon dernier sommeil. N'étant pas un égoïste, je ne veux imposer mes goûts bizarres à personne; c'est pourquoi je vis seul. Oh! le bon lieu de refuge que la Délivrance! J'y suis à l'abri de l'imprévu, je n'y vois que les gens que je veux voir, je n'y fais que ce que j'aime à faire. Le

facteur ne vient ici qu'une fois le jour, nous n'avons qu'une seule distribution. Quand on est jeune, tout coup de sonnette fait tressaillir d'aise; on prévoit une visite agréable, et on dit : « Faites entrer! » Reçoit-on une lettre, d'où qu'elle vienne, on croit deviner, rien qu'en jetant les yeux sur l'adresse, qu'elle vous apporte quelque nouvelle intéressante ou heureuse. A l'âge des cheveux gris ou blancs, on change d'âme et de mœurs : les coups de sonnette vous annoncent des fâcheux, et on redoute les lettres comme des malheurs.

Il la fit entrer dans son cabinet de travail, et de là dans sa bibliothèque, grande pièce garnie d'armoires vitrées, dont elle passa les tablettes en revue. Aux livres d'histoire et de voyages, aux atlas, aux ouvrages militaires, aux traités de tactique, à la correspondance de Napoléon, aux œuvres du grand Frédéric, se trouvaient mêlés quelques poètes. Elle avisa un rayon grillé.

— C'est là que je mets mes raretés, lui dit-il; je suis un peu bibliophile à mes heures.

Ces raretés étaient de belles éditions à images de quelques-uns des romans les plus licencieux du XVIIIe siècle. Le général, qui méprisait la littérature obscène d'aujourd'hui, faisait grâce à celle du siècle dernier, parce que les polissons d'alors, disait-il, avaient de l'esprit et quelque philosophie. Il montra à sa fille des volumes richement reliés.

— Voilà mon Horace; voilà mon Lucrèce, mon Rabelais et mon Montaigne. Ce sont les quatre évangélistes de la nature. Ces messieurs seraient diablement étonnés si tu leur racontais ton histoire.

Elle s'approcha de la fenêtre, qui donnait sur la cour.

— Ne regarde pas, lui dit-il, ou tu prendras en horreur ma bicoque, ma cassine, ma tanière, ma bauge. Tu n'es pas une campagnarde, toi; tu es une jeune femme très raffinée. Il te faut des châteaux et des duchesses; je ne te vois pas vivant parmi les moutons, les oies et les porcs.

Il se trompait bien; elle ne frémissait point d'horreur. Le grand repos, le grand silence de cette grande cour, où l'on n'apercevait en ce moment que quelques poules picorant dans un fumier et deux porcelets jouant ensemble et se mordillant les oreilles, lui plaisait beaucoup, et elle avait décidé que la Délivrance était le séjour du monde le plus convenable à une jeune femme provisoirement séparée de son mari, résolue à se réconcilier un jour, ne sachant encore quand ce jour viendra ni à quelles conditions sera signée la paix, mais désirant que jusque-là les curieux ne s'occupent pas d'elle et que son nom ne figure dans aucun journal.

— Votre tanière, dit-elle, est tout simplement délicieuse, et je

m'engage, sans chercher longtemps, à m'y trouver une place. Faites mettre un lit volant dans cette bibliothèque, vous verrez comme j'y dormirai.

Il fit un bond, leva les bras au ciel.

— Ne te moque pas de ton père, s'écria-t-il. Où le prendrais-je, ce lit? Ma literie est un mythe.

Elle n'insista point, elle avait attaché le grelot et ne voulait pas procéder trop vivement dans une affaire si hasardeuse. Elle se réservait de revenir à la charge en temps et lieu, c'est-à-dire entre la poire et le fromage. Quand un homme a bu et mangé, on lui persuade plus facilement qu'il a des lits.

Le général, qui craignait de mettre sa fille en retard, avait eu soin d'avancer l'heure du dîner. On vint bientôt les avertir que le potage était sur la table. La femme de chambre qui les servit, grande et belle villageoise nommée Josette, bien en chair, aux formes pleines, à la taille carrée, au bras dodu, à l'air et au ton grenadiers, aux traits réguliers et un peu durs, eût été un admirable modèle pour une statue de la République. Mme de Louvaigue constata avec étonnement que cette belle fille, fort endimanchée, avait une robe de soie, une ruche de tulle soigneusement plissée, qu'une jeannette de vermeil pendait devant le foulard rouge croisé sur sa poitrine, que ses oreilles étaient ornées de petites boucles qui sûrement étaient en or. Elle constata aussi que Josette parlait avec trop de familiarité au général et que ses grands yeux, qui semblaient dormir sous ses longues paupières, se réveillaient par intervalles pour lancer une fusée. Toutefois, elle n'en conclut rien.

M. Vionnaz était grand amateur de bon café, et il avait découvert à Chernex que sa fille le préparait à merveille.

— Le café de Marion, ma vieille cuisinière, lui dit-il à la fin du repas, n'est que de la tisane, de la lavasse. Tu devrais bien lui donner une leçon; c'est un précieux service que tu me rendrais.

Claire descendit à la cuisine. Quoique les cuisinières rabrouent les gens qui prétendent leur en remontrer, Marion l'accueillit fort bien. Tout en la regardant faire, elle forma et exprima le souhait que Mme la comtesse vînt habiter quelque temps la Délivrance. Elle insinua qu'il s'y passait des choses fâcheuses, incorrectes; elle fit le procès de Josette, dont elle était visiblement jalouse, se plaignit de ses grands airs, de sa tyrannie.

Comme Mme de Louvaigue retournait à la salle à manger, précédée de Marion qui portait la cafetière, elle ouït par la porte entrebâillée ces mots prononcés d'une voix rêche :

— Tenez donc vos pattes tranquilles, et ne me dites pas de bêtises. La dame n'aurait qu'à vous entendre!

Au même instant, elle reçut de Marion un grand coup de genou

dans l'aine, qui signifiait sans doute : « Que vous avais-je dit? » Cet avertissement énergique, dont s'excusa humblement la trop vive cuisinière, était superflu. A peine rentrée, Mme la comtesse dit au général :

— Voilà votre café, mon père. Buvons-le vite, ou je manquerai le train.

— Quoi! s'écria-t-il en affectant un air d'ennui, tu t'en vas, à peine arrivée. Tu es bien avare des momens que tu donnes au vieux sabre rouillé! Tu apparais, tu disparais, tu es un éclair. Mais j'entends profiter le plus longtemps possible de ton aimable compagnie, je te reconduirai jusqu'à Melun. Tu as gardé ta voiture, tu m'y prendras. Mon ordonnance nous suivra à cheval en tenant Léopard en laisse; pour te prouver combien je t'aime, je ne le monterai qu'au retour.

Délivré de son inquiétude, il lui débita, tout le long du chemin, des douceurs et d'affectueux sermons.

— Je n'aurai pas de repos, lui dit-il par forme de conclusion, que tu ne te sois rapatriée, remise avec ton mari. Je veux arranger cette affaire, j'irai le voir dès demain.

Mais s'étant souvenu que son lièvre lui devait une revanche :

— Oui, j'irai le voir dans trois ou quatre jours. Je lui dirai que je t'ai raisonnée, chapitrée, que désormais il peut te demander toutes les obéissances qu'un homme a le droit d'exiger de sa femme.

Épouvantée des offres de service d'un ambassadeur qui prétendait la livrer à discrétion, elle lui répondit :

— Je vous en supplie, prenons du temps. Je vous promets de recourir à vos bons offices, s'il en est besoin. Mais il ne faut rien précipiter. Laissez-moi faire, tout s'arrangera petit à petit.

— Je ne t'ai donc pas convaincue? Tu résistes encore à la loi naturelle?

— On ne se refait pas, répliqua-t-elle en pensant à Josette, qui ne l'avait point réconciliée avec la nature.

— Décidément, tu es ma fille. Tous les Vionnaz sont têtus.

En arrivant à Melun, après être descendu de voiture, il la remercia chaudement de sa bonne visite.

— Quoique tu sois une vraie toquée, madame la comtesse, tu es gentille, très gentille. Mais qu'il te souvienne de ce que je t'ai dit, défie-toi de l'analyse. Claire, l'analyse est la mort du bonheur.

Cela dit, il lui donna par la portière deux tendres baisers sur les deux joues, d'abord parce qu'elle était sa fille et ensuite parce qu'elle s'en allait.

Elle éprouvait un serrement de cœur; elle avait compté sur son père, il lui en coûtait de décompter.

— Allons, pensa-t-elle, à défaut de mieux, j'accepterai l'hospitalité de ma tante.

XIV.

Le même jour, M. de Louvaigue avait ouvert la chasse entre Moret et Montigny, chez son ami, M. de Novis, qui en possédait une fort belle. Champs, bois, marais, perdreaux et lièvres, lapins, faisans et canards, il avait de tout.

Le comte était fort malheureux. Il s'était rendu à l'invitation de la duchesse, pour s'assurer si réellement sa femme était aussi gaie, aussi contente, aussi libre de tout souci, de tout regret que le prétendait Mme d'Armanches. Il avait eu la surprise de la voir déguisée en bergère et de l'entendre chanter devant plus de trois cents personnes. Chacun de ses trilles lui fit l'effet d'une bravade et cet opéra qu'on lui servait lui parut un insolent défi. Peu accoutumé à se contraindre, il avait fait, ce jour-là, un prodigieux effort sur lui-même. Il parvint à sourire, après quoi il était rentré chez lui atteint en plein cœur, furieux contre la main qui l'avait blessé, furieux d'être allé chercher son supplice, se reprochant sa lâcheté, honteux de tant souffrir et dans cette disposition d'esprit où l'on fait du poison de tout. Il avait voulu essayer de la vie sérieuse, il y débutait par le chagrin. Beau commencement! Dégoûté de son entreprise, il était résolu à s'en tenir là. Ce nouveau converti brûlait de retourner à ses idoles. Il se disait matin et soir : « Je suis un imbécile. Soyons léger, oublions, amusons-nous. » Mais l'alouette ne pouvait s'envoler; elle avait du plomb dans l'aile.

Toute occasion de se distraire lui paraissant bonne, le comte était accouru au premier appel de M. de Novis. La veille de l'ouverture, il s'était mis en route dans un tilbury qu'il conduisait lui-même, et il avait tellement surmené son cheval, sans lui en dire la raison, que la pauvre bête crut que son maître avait le cerveau dérangé; elle ne se trompait qu'à moitié, une idée fixe est une folie commencée. Il laissa à Melun son cheval épuisé et sa voiture, et se rendit à Moret par le train. Il trouva dans le château de son ami douze joyeux compagnons, tous en train de bien faire. Heureux de ne plus se sentir à l'Ermitage, la soirée lui parut courte; après quoi il dormit d'un bon somme, et à son réveil il lui sembla que le malade allait mieux.

On se mit en chasse de grand matin. Deux actrices d'un des petits théâtres de Paris étaient de la partie; tout à fait novices en cynégétique, elles se montraient impatientes de faire leurs pre-

mières armes et assuraient que leur coup d'essai serait un chef-d'œuvre. Elles avaient adopté pour la circonstance un béret orné d'une plume de coq, une jaquette à jupe en étoffe quadrillée, des brodequins montant jusqu'aux genoux sans les cacher, une façon de costume écossais modifié par leur fantaisie. Comme il arrive toujours, la bande se divisa bientôt, les sélections se firent. L'une des chasseresses, qui était fort jolie, prit tout de suite en goût M. de Louvaigue. Elle s'attacha à ses pas, le choisit pour son chevalier. Elle voulait n'apprendre que de lui l'art de charger, d'épauler un fusil, de tirer un lapin sans tuer un chien ou un homme; mais il ne parvint pas à la convaincre qu'il faut ouvrir les yeux pour viser; elle les fermait hermétiquement et détournait la tête, tant le bruit de sa poudre lui faisait peur.

Avant la fin de la matinée, on déjeuna dans un pavillon, en plein bois. Le repas fut aussi copieux qu'abondamment arrosé, et la tête de M. de Louvaigue se monta, à la vive satisfaction de la jolie Écossaise qui lui voulait du bien, et qui avait déplacé quelqu'un pour s'asseoir à côté de son chevalier. Les bons compagnons n'ignoraient pas que sa femme l'avait quitté; ils désiraient en savoir le pourquoi et tâchèrent de lui arracher son secret. Il se moqua d'eux en leur racontant une tragique histoire, une ténébreuse aventure de cour d'assises, si incroyable que les deux comédiennes, quoique fort crédules, l'accusèrent d'exagérer. Puis il porta un toast aux maris sans femmes, dont le bonheur, selon lui, surpassait celui des vieux garçons comme M. de Novis, autant que la félicité d'un podagre délivré de son accès surpasse celle d'un homme qui n'a jamais eu la goutte et ne connaît pas la joie de ne plus l'avoir.

S'excitant de plus en plus, il fut pris d'une gaîté sarcastique, convulsive, bruyante, tumultueuse, qui se permettait tout. Mais subitement il sentit tomber sur lui une petite pluie fine de mélancolie et, bientôt après, le poids d'un ennui lourd comme une chape de plomb, et, après avoir bavardé une heure, il ne desserra plus les dents. Tout ce qui se passait dans ce pavillon de chasse lui donnait la sensation de choses déjà vues, de paroles déjà souvent entendues, de bons mots datant de trois siècles et fripés, usés jusqu'à la corde, de rires qui sentaient le rance, de visages qui étaient la millième épreuve tirée d'un vieux cliché, et tout cela composait une de ces pièces qui ont dépassé leur centième représentation et qu'il n'est pas permis de voir à moins qu'on n'arrive de Carpentras. Il décida que M. de Louvaigue, qui avait trouvé cette pièce amusante, arrivait de plus loin que Carpentras, qu'il était un provincial de la vie. Assis en face d'une fenêtre ouverte, il apercevait de sa place un buisson tout ensoleillé. Il lui parut que cette broussaille rece-

vait les rayons d'un vieux soleil hors de service, bien assez bon toutefois pour éclairer une si vieille terre, un si vieux monde, de si vieilles grimaces, de si vieilles âmes et cette farce insipide qu'on appelle la destinée humaine.

Vers deux heures, on s'apprêtait à se remettre en chasse, à l'exception des deux Écossaises, qui, lasses de leurs exploits, assommées par le champagne, n'en pouvant plus d'avoir trop ri, demandèrent en grâce qu'on leur permît de faire leur sieste. Mais la solitude de ce pavillon les effrayait, et M. de Louvaigue s'offrit obligeamment à les garder. Leurs grands brodequins les gênant pour dormir, il les aida à se déchausser, à s'allonger sur un divan; il leur procura de moelleux oreillers. Puis, comme on fait aux chevaux pour les défendre des mouches, il disposa artistement des feuillages autour de leurs têtes, et à travers les feuilles sous lesquelles disparaissaient à moitié leurs gentilles figures de poupées, il eut leur dernier regard, plein de promesses, leur dernier sourire, qui disait : « A bientôt! » Mais à peine se furent-elles assoupies, il s'échappa, courut au château, écrivit deux mots d'excuse à M. de Novis, s'achemina à pied vers Moret. Un train venait de passer, il dut attendre le suivant et il n'arriva à Melun que vers la tombée de la nuit.

Comme il sortait de la gare pour aller reprendre sa voiture et son cheval, ses yeux d'épervier avisèrent, assis devant une table ronde, sur la terrasse d'un café, un jeune homme de sa connaissance, qui dînait. Il ne le voyait que de dos, mais il y a des dos qu'on se rappelle à jamais : « Que fait ici M. Marivet? se demanda-t-il. Pourquoi M. Marivet est-il ce soir à Melun? » Il l'avait rencontré plus d'une fois chez Mme d'Armanches sans jamais le prendre au sérieux; aussi n'avait-il attaché que peu d'importance à l'incident du pavillon chinois. Sans doute, il avait trouvé fort impertinent le bailli de comédie qui se permettait de dire à Mme de Louvaigue que sa bouche appelait le baiser. Mais c'était un vers de couplet, les déclarations chantées ne tirent pas à conséquence. Tout à coup, en apercevant son faquin sur la terrasse de ce café, son imagination mobile se brouilla et s'échauffa; une idée absurde, extravagante, lui vint ou plutôt lui sauta dans l'esprit. Les pères reçoivent quelquefois la visite de leurs filles, et on ne va pas à la Délivrance sans passer par Melun : Mme de Louvaigue avait pu se faire accompagner par M. Marivet, qui attendait son retour pour la ramener à Brunoy. Ce monde est plein de choses étonnantes ; était-il si étonnant après tout qu'elle agréât les tendres soins de M. Marivet, qu'elle voyait tous les jours et qui était un homme très empressé et fort consolatif? Tout en se disant : « Tu déraisonnes! Tu

es fou! » — le comte trouvait son idée plausible. Il résolut d'en avoir le cœur net. Les passions jalouses nagent dans l'absurde comme le poisson dans l'eau.

Après avoir fait sa retraite domestique et rempli tous ses devoirs de famille, M. Marivet était revenu de chez sa grand'mère le matin même. A peine arrivé, il avait couru à Brunoy, impatient de revoir et son auguste patronne et Mme de Louvaigue, qui l'occupait, l'intéressait de plus en plus. On lui apprit qu'elle était chez son père, qu'elle reviendrait par le train qui part de Melun à neuf heures du soir. Quelques instans après le déjeuner, se trouvant seul avec Mme d'Armanches sous la véranda :

— Cette aimable comtesse, lui dit-il, peut se vanter de faire travailler mon esprit, trotter mon imagination. Je donnerais beaucoup pour avoir enfin son secret.

— Qu'en feriez-vous?

— Eh! que vous dirai-je? répondit-il en redressant la tête et tortillant sa moustache. Selon les cas...

— Voyons, mon cher, ne prenez pas ces airs de fatuité. Vous ne serez jamais pour les femmes qu'un homme sans conséquence.

— Pourquoi cela, madame?

— Parce que vous êtes dépourvu de tout romantisme et que c'est un élément essentiel dans la comédie de l'amour. Un homme incapable d'adoration et de dire à une femme que ses yeux sont des étoiles ne peut rien être pour elle. Les plus ingénues découvrent bien vite que vous n'êtes qu'un curieux.

— En êtes-vous sûre? Avez-vous lu dans le fond de mon cœur? Je suis plus romantique et j'ai l'âme plus ardente que vous ne le pensez. Croyez-le bien, il y a un Marivet que vous ne connaissez pas et qui vous prépare de grands étonnemens.

— Quand me le présenterez-vous?

— Avant peu. Je vous ai dit que Mme de Louvaigue et ses grâces mélancoliques me trottaient souvent dans la cervelle. Mais je ne peux rien oser ni rien faire sans y être autorisé par ma souveraine. Duchesse, me permettez-vous de tenter quelque honnête entreprise sur l'être qui vous est sacré?

— Votre échec est écrit là-haut, lui dit-elle en haussant les épaules. Vous êtes le dernier des maladroits. Claire s'est plainte à moi que, le jour de notre petite fête, vous avez été fort inconvenant avec elle. Je lui ai promis de vous gronder, je vous gronde.

Il aurait pu lui représenter qu'il avait reçu des ordres, que, s'il avait péché, c'était par un excès de zèle. Mais M. Marivet ne reprochait rien à la duchesse; oubliant ce qu'elle désirait qu'on oubliât, il endossait toutes les responsabilités. C'est ainsi qu'il se maintenait à jamais dans ses bonnes grâces.

— Peut-être suis-je allé un peu loin, reprit-il; peut-être me suis-je emballé. Je m'y prendrai mieux une autre fois. Madame, je vous en conjure, donnez-moi carte blanche.

Elle haussa de nouveau les épaules et parla d'autre chose. Il ne tarda pas à la quitter; mais au lieu de retourner à Paris, il se rendit à Melun en se disant que, n'eût-on que trois quarts d'heure à sa disposition, un compartiment de wagon, quand on réussit à s'y ménager un tête-à-tête nocturne avec une femme irritée, qui ne demande qu'à se laisser amadouer, est le meilleur endroit du monde pour commencer un siège ou pour reconnaître la place et en tenter les approches.

Il arriva trop tôt à Melun; il avait devant lui trois ou quatre heures d'attente. Il ne s'ennuya pas, il ne s'ennuyait jamais; il trouvait partout à s'occuper. Il alla se promener du côté de Dammarie, les mains dans ses poches. Il rencontra entre deux haies, dans un sentier herbu, une fillette de seize ans, qui gardait ses chèvres. Il l'aborda, entra tout de suite en propos. Quoiqu'elle fût avenante, il avait les goûts trop aristocratiques pour lui faire la cour; mais il la tourmenta, l'assassina de ses questions, entreprit de la confesser, de lui faire dire qu'elle avait un amoureux. Il y a des collectionneurs de bibelots, de papillons, de livres rares; M. Marivet collectionnait les secrets de femmes. Il pensait avec raison que, chevrières ou comtesses, elles ont toutes quelque chose à cacher, et il allait à la découverte.

Quand il en eut fini avec la petite chevrière, il retourna sur ses pas et entra dans un café pour dîner. Il ne demanda pas son secret au garçon qui le servait; il fallait être femme pour l'intéresser. La nuit était venue; il alluma un cigare, se promena longtemps sur la place, qu'éclairait la lune presque dans son plein. Ce myope, qui voyait tout, allait, venait, examinant les voitures et les visages. De temps en temps, il regardait sa montre. Neuf heures sonnèrent, le train partait à neuf heures un quart. Il commença à s'inquiéter, il craignit un instant d'être venu à Melun pour rien. Il poussa un soupir de joie en apercevant une calèche qui s'arrêtait devant la gare et Mme de Louvaigue qui en descendait. Il fut aussitôt auprès d'elle et la salua respectueusement. L'accueil glacial qu'elle lui fit aurait déterminé tout autre à la retraite; M. Marivet ne se décourageait, ne se rebutait jamais. Il lui demanda s'il pouvait lui servir à quelque chose.

— A rien, répondit-elle sèchement.

Elle gravit le perron, et entra dans la gare, il la suivit. Elle traversa la voie, il la rejoignit sur l'autre quai. Il l'engagea à se reposer quelques momens dans la salle d'attente, elle s'y refusa et s'assit sur un banc, près d'un réverbère; il s'y assit à son côté.

— Madame, dit-il avec un air de componction, ce n'est point par hasard que vous me rencontrez ici; il n'y a point de hasards dans ma vie. Mme d'Armanches m'a adressé ce matin les plus amers reproches; elle s'est plainte que je vous avais offensée un jour par des propos trop libres, par une déclaration à la hussarde. J'étais fort excité ce jour-là; j'avais joué le rôle d'un bailli qui soupire et n'a pas ce qu'il désire. Vous voyez devant vous un pécheur contrit et repentant, qui n'a pas voulu dormir sur son péché. Je suis venu à Melun tout exprès pour vous y attendre et pour vous présenter mes excuses, pour implorer mon pardon, pour vous assurer que désormais vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, que je serai le plus réservé, le plus soumis, le plus respectueux des hommes.

— Je suis fort touchée de votre démarche, monsieur, lui répondit-elle, et je ne vous demande qu'une chose : si vous tenez à m'être agréable, veuillez à l'avenir ne plus vous occuper de moi.

— Ah! vous en demandez trop, vous exigez l'impossible. Comme le dit Mme d'Armanches, vous ne ressemblez à personne; vous avez la douceur, la grâce d'un ange, et en même temps vous êtes provocante comme une énigme. Le moyen de ne pas s'occuper d'une femme qui mérite tous les bonheurs et qui n'est pas heureuse!

— Et qui vous dit que je ne sois pas heureuse? demanda-t-elle avec hauteur.

— Votre visage, vos beaux yeux bruns le disent. Vous avez souvent l'air d'une fleur battue par le vent, brisée par l'orage. Quiconque vous a vue dans vos jours de mélancolie touchante sait ce qu'il doit penser de votre bonheur.

Il ajouta en lui parlant de plus près :

— Prenez-moi pour votre confident... Chère madame, que vous a-t-il fait?

Les femmes qui goûtaient peu les manières et la conversation de M. Marivet n'avaient que trois partis à prendre : il fallait ou s'en aller, ou se fâcher, ou se moquer de lui. Quand on attend le train, on ne peut pas s'en aller; quand on n'aime pas les scènes, on n'en fait point, et enfin Mme de Louvaigue n'avait aucun talent pour ce genre de plaisanterie qui est une escrime. Elle résolut de se taire et elle affecta de ne pas écouter.

— Vous ne voulez pas me répondre? continua celui qu'une de ses victimes avait surnommé le monsieur qui tourmente les femmes. Je devine quelquefois ce qu'on refuse de me dire. Je ne sais pas exactement ce qu'il vous a fait. Mais je le connais, cet homme! Vous ferai-je son portrait? Il est vif, emporté, orageux, brutal. Pourquoi s'est-il marié? Pourquoi lui a-t-il passé par l'esprit de lier

à son sort celui d'une âme infiniment délicate, que tout blesse, que tout effarouche, et qui est une vraie sensitive?

La gare de Melun est fort animée le dimanche soir, surtout quand la chasse est ouverte. A quelques pas de Mme de Louvaigue, une troupe de vingt chasseurs, qui tenaient leurs chiens en laisse, s'était rangée en cercle; ils causaient et riaient bruyamment, se racontaient leur journée. Claire ne les quittait pas du regard et semblait fort attentive à leurs discours. M. Marivet, qui n'était pas dupe de son manège, avait juré qu'il la forcerait de se retourner vers lui, qu'il l'obligerait à lui parler.

— C'est un chat, poursuivit-il, un vrai chat, faisant la chattemite. Ses étincelans petits yeux noirs m'ont toujours fait peur; je le crois un peu nyctalope, je suis sûr que vous avez vu plus d'une fois ses prunelles luire dans la nuit comme des falots et éclairer les ténèbres. Oui, il appartient à la tribu des félins. Il en a les grâces trompeuses, les duretés, les perfidies, les nerfs et les griffes. Il en a aussi les caprices; il est inconstant, volage; vous le croyez tout près de vous, il est au bout du monde et ne vous voit plus. Quand il s'est marié, il était passionnément amoureux d'une autre femme.

Ces derniers mots produisirent leur effet. Mme de Louvaigue se retourna tout d'une pièce.

— De quelle femme, je vous prie? demanda-t-elle.

— Ah! chère madame, vous voyez bien que vous m'écoutez.

— Encore une fois, de quelle femme, monsieur?

— Vous la connaissez comme moi.

— Nommez-la donc; je veux savoir son nom.

— C'est votre meilleure amie.

— Que dites-vous là? s'écria-t-elle saisie d'une soudaine émotion. Si c'était vrai, je l'aurais su.

— Il y a des choses que les anges ne voient pas.

— Monsieur, répliqua-t-elle avec une agitation croissante, vous avez la funeste habitude de parler à tort et à travers. Vous m'avez fait le portrait de M. de Louvaigue; voulez-vous que je fasse le vôtre? Vous êtes un de ces hommes qui abusent de leurs défauts, qu'ils prennent pour des talens.

— Que vous êtes dure pour votre serviteur! dit-il avec un accent douloureux. Cela vous passera; nous sommes destinés à devenir un couple d'amis intimes, très intimes. Mais, de grâce, ne m'accusez pas de porter des jugemens téméraires. Il est de notoriété publique que, durant quelques mois, M. de Louvaigue a fait une cour assidue, acharnée à Mme d'Armanches; tout le monde sait aussi qu'il l'a faite en pure perte, qu'il a été renvoyé bien loin. La duchesse n'a aucun goût pour lui; elle le juge sévèrement, et quand

elle vous voit rêveuse, elle s'écrie : « Pauvre petite ! » et maudit l'homme léger, le méchant homme qui ne se fait aucun scrupule de mettre une sourdine à votre joli rire et des nuages sur votre front. Ne faut-il pas être très méchant, très léger, pour avoir vécu, ne fût-ce que trois jours, avec une femme telle que vous sans découvrir tout ce qu'elle vaut et sans se prendre à son charme? Car vous êtes une charmeuse, chère madame. Celui pour qui vous êtes si dure n'avait jamais été amoureux, il se croyait bronzé, cuirassé, invulnérable. Ah! s'il osait vous ouvrir son cœur! Peut-être aura-t-il un jour cette audace... Mais j'oublie que vous vous êtes plainte de moi, qu'on m'a grondé, et je retombe dans mon péché.

Elle fut bientôt délivrée : le train, qui avait vingt minutes de retard, arrivait enfin. Elle se leva vivement; il se leva aussi et lui offrit son bras, qu'elle refusa en disant :

— Je vous défends de me suivre.

Il la laissa s'éloigner. Elle avait cru se perdre dans la foule; il était sur sa piste et ne la quittait pas des yeux. L'ayant vue s'installer dans un compartiment où elle semblait être seule, il s'élançait pour l'y rejoindre quand il se heurta contre un obstacle. L'homme qu'il souhaitait le moins de trouver dans cette gare s'était mis subitement entre une portière qui se refermait et lui, et l'avait ramené de quelques pas en arrière. Si aguerri qu'il fût contre les fâcheux accidens de la vie, cette rencontre lui parut aussi désagréable qu'inopinée.

— Monsieur, vous prétendiez tout à l'heure que lorsqu'on me croit tout près, je suis au bout du monde, lui dit M. de Louvaigue avec un grand calme et une lenteur calculée dans la voix. Vous voyez qu'en revanche, lorsqu'on me croit au bout du monde, je suis dans la gare de Melun, et vous admettrez sans peine que j'aie des explications à vous demander.

— Je vous donnerai toutes celles que vous pouvez désirer, répliqua M. Marivet, qui s'était déjà remis de sa surprise et de son trouble.

— J'étais dans la salle d'attente, reprit le comte. Vous aviez avec Mme de Louvaigue une conversation qui m'a paru de nature à m'intéresser. Je suis indiscret, je me suis approché; si vous aviez tourné la tête, vous m'auriez vu. Vous avez fait de moi un portrait peu flatté, d'une ressemblance amère, noire et fort désobligeante. Ce qui m'a blessé davantage, c'est que vous avez dit à ma femme que je n'avais pas su découvrir tout ce qu'elle vaut. Qu'en savez-vous ?

M. Marivet était brave, il ne se dérobait jamais aux conséquences de ses indiscrétions; elles lui avaient attiré plus d'une méchante

affaire, il était allé deux fois sur le terrain. Il redressa sa petite taille, monta sur ses ergots.

— On va partir, répondit-il, et je suis pressé. Vous savez où je demeure?

— Non, monsieur, je ne le sais pas, repartit le comte en lui barrant de nouveau le passage, et j'ai le droit de le savoir.

En ce moment, le chef de gare siffla, et le mécanicien lui répondit. Le bourreau des femmes n'avait point de cartes sur lui; il tira précipitamment un carnet d'une de ses poches, en arracha un feuillet, où il griffonna son adresse à la hâte. Mais il était trop tard, la locomotive s'ébranlait.

M. de Louvaigue s'était mis à rire. Il rendit à M. Marivet son petit papier, en lui disant d'un ton gouailleur :

— J'avais juré, monsieur, de vous faire manquer le train. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Aussitôt dit, pirouettant sur ses talons, il s'en alla chercher sa voiture et reprit le chemin de l'Ermitage, sans fouetter son cheval, qu'il laissa aller à son pas. Quand on réfléchit et qu'on rêve, on est moins impatient d'arriver.

Quelque désireux qu'il fût de ne pas perdre un mot, le bruit qui se faisait autour de lui l'avait empêché d'entendre en son entier une conversation murmurée dans l'oreille. Il n'avait saisi que des lambeaux de phrases; mais désormais il en savait assez pour être convaincu que M. Marivet n'était pas un homme aussi consolatif qu'il se l'était figuré, et il avait frémi de joie en apprenant qu'en dépit des affirmations contraires de la duchesse, Mme de Louvaigue ressemblait quelquefois à une fleur battue par le vent, qu'elle avait ses heures de mélancolie touchante. Pourquoi Mme d'Armanches l'avait-elle trompé? Elle voulait sans doute les séparer à jamais. Était-ce simplement le caprice d'une méchante magicienne, accoutumée à tout faire plier sous sa baguette, et qui avait vu dans un mariage conclu sans son aveu une entreprise sur ses droits, une injure à venger? Se proposait-elle de garder éternellement son amie sous sa coupe? ou avait-elle des vues secrètes sur son ancien adorateur, sur l'inconstant qui avait secoué son joug?

Le comte arriva à l'Ermitage avant d'avoir résolu ce problème. Mais il lui paraissait certain que, s'il voulait un jour revoir et ravoir sa femme, il devait au préalable inventer quelque moyen de la soustraire à un dangereux empire et de l'arracher du palais de Circé.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La dernière partie au prochain n°.)

UNE

FEMME DE BIEN

Comme la mythologie, la charité a son olympe ; les demi-dieux de la compassion y ont leur place. Depuis le 2 septembre 1431, date du testament par lequel Isabeau de Bavière lègue une somme de 8 sols parisis aux « pauvres enfans trouvés de Notre-Dame, » jusqu'à nos jours, ils sont nombreux, les bienfaiteurs qui pendant leur vie ou à la minute suprême ont pensé aux vaincus de l'existence et ont laissé de quoi en atténuer les misères. En dehors des sociétés de secours que chaque corps de métier semble s'ingénier à créer dans un dessein circonscrit, des dons considérables ont été faits et ont permis d'ouvrir des asiles où ceux qui ont travaillé sans fruit, avec imprévoyance, avec mauvais vent de fortune, trouvent du moins le repos et l'abri jusqu'à la dernière heure. Des personnalités considérables à plus d'un titre, mues peut-être par le souvenir de M. de Montyon, ont voulu assurer à leur nom une gloire peu fragile, dompter l'action du temps et subsister, par l'ampleur du bienfait, dans la mémoire des hommes. L'amour de soi-même, le désir de se survivre, ont pu être pour quelque chose dans leur générosité : qu'importe, si les malheureux y trouvent leur compte et si l'infortune y rencontre le secours qui l'empêche de devenir insupportable ? Quelques donateurs ont poussé la grandeur de l'offrande jusqu'à la magnificence. Ont-ils, par le luxe de leurs fondations

charitables, voulu s'excuser du luxe de leur propre vie; ont-ils rêvé d'associer les pauvres à des jouissances jusqu'alors inconnues pour eux? Je ne sais. Ce problème, assez insignifiant par lui-même, je me le suis posé sans pouvoir le résoudre, en étudiant les œuvres somptueuses dont je vais parler.

I. — LA DUCHESSE DE GALLIERA.

D'origine génoise, la duchesse de Galliera était de haute lignée. Elle était issue par sa naissance de la maison de Brignole-Sale, à qui les illustrations n'ont point manqué. Par les lignes collatérales de ses ascendans, elle appartenait aux Spinola, aux Durazzi, aux Grimaldi. Elle eût pu se composer une galerie avec les portraits de ceux de ses aïeux qui avaient été doges et auxquels, à l'expiration de leur mandat, on était venu dire, selon l'invariable formule : *Come vostra serenita ha fornito suo tempo, vostra excellenza se ne vadi à casa* (1). Ses alliances avec l'aristocratie d'Europe étaient nombreuses et lui ouvraient la porte de tous les palais souverains.

Son père, alors que le Piémont faisait partie de la France, fut conseiller d'état du premier empire. Plus tard, pendant la restauration, il revint à Paris en qualité d'ambassadeur du roi de Sardaigne Charles-Félix. Les hommes qu'il avait fréquentés au temps de sa jeunesse, pendant le règne de « l'usurpateur, » l'accueillirent avec empressement. Était-il Sarde, était-il Français? on ne s'en informait guère; en lui on ne voyait, on ne voulait voir qu'un compatriote intelligent, aimable, très fin malgré la bonhomie de ses allures, dévoué à ce qu'on appelait alors les bons principes, dévot sans bigoterie et sachant atténuer par une courtoisie parfaite l'esprit d'opposition parfois acerbe des Génois. Les Pasquier, les Molé, les Broglie, étaient de son intimité. Son titre et ses fonctions de ministre plénipotentiaire d'un souverain ami et parent du roi de France lui interdisaient des critiques trop vives, mais en petit comité, avec ses amis d'élection, il déplorait le mouvement rétrograde qui repoussait les Bourbons vers des aventures redoutables. Si aux hommes éminens que je viens de nommer, on ajoute la fleur de la diplomatie, du faubourg Saint-Germain et de la littérature, on aura une idée de ce salon qui a laissé des souvenirs et dont la fille aînée du comte Brignole-Sale faisait les honneurs. Elle était fort adulée; plus d'un jeune homme, bien en cour, portant un nom inscrit à l'armorial de d'Hozier, a dû regarder vers elle et rêver de

(1) « Comme Votre Sérénité a fini son temps, que Votre Excellence retourne en sa maison. »

lui faire perdre sa nationalité italienne. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, elle épousa Raphaël Ferrari, marquis de Ferrari, qui devait devenir duc de Galliera.

Une légende avait cours dans la famille de l'homme à qui elle venait de s'unir. On racontait que le grand-père de celui-ci avait péri d'une façon tragique. Très riche, encore plus avare, il avait fait construire un caveau fermé par une porte de fer, à serrure compliquée, dont seul il connaissait le secret. C'est là qu'il entassait ses richesses, richesses métalliques qu'il aimait à manier et dont le bruissement sonnait à ses oreilles comme une musique exquise. Un jour qu'il était en bonne fortune, en tête-à-tête avec son trésor, la porte se referma sur lui. Le mécanisme d'ouverture était-il placé à l'extérieur; l'avare ne put-il le faire jouer? fut-il pris d'une syncope? on en est resté aux conjectures. Il fallut du temps pour découvrir l'ouvrier qui avait fabriqué cette serrure mystérieuse. Lorsqu'enfin on put l'appeler et qu'il accourut, le caveau était un sépulcre, le bonhomme y gisait, tordu par une dernière convulsion, et mort depuis plusieurs jours. Ce serait ce trésor qui aurait été le noyau autour duquel s'est cristallisée l'énorme fortune des Galliera.

La duchesse, — je n'ai pas eu l'honneur de la connaître, — était, m'a-t-on dit, une femme d'intelligence et de valeur réelles. Assez exaltée, aux heures de sa jeunesse, curieuse des choses de l'esprit, aimant les beaux-arts, apte aux vives causeries, se délectant à la sculpture, elle formait toute sorte de projets à la fois héroïques et charmans pour un fils qui lui était né et qu'elle avait l'intention de faire naturaliser Français, car elle adorait la France. L'enfant n'avait pas quinze ans, qu'il s'en était allé pour ne jamais revenir. La duchesse fléchit sous le poids de la plus grande douleur qui existe pour la créature humaine et faillit y succomber. A son chagrin s'ajoutèrent des troubles nerveux qui en furent la conséquence et qui, pendant longtemps, la laissèrent ébranlée, sans action sur elle-même, anéantie ou exaspérée, ne parvenant pas à se ressaisir.

De cet accès de désespoir date pour elle une modification profonde. On eût dit que sa jeunesse s'était effondrée d'un seul coup, emportant les espérances, les aspirations et les ardeurs de vivre. En sortant de cette crise, qui aurait pu être mortelle pour sa raison, elle sentit qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été; elle se cherchait et ne se retrouvait pas; quelque chose était mort en elle, qui jamais plus ne devait revivre. Les frivolités si chères aux jeunes femmes, les rêvasseries où elles se complaisent, semblaient s'être éliminées d'elles-mêmes; on pouvait croire qu'ayant touché le fond des désolations maternelles, elle y avait laissé tomber, pour toujours, le bagage

des choses accessoires qui forme le principal souci des âmes frivoles. La causeuse brillante subsistait, ingénieuse et fine, mais plus ironique qu'autrefois et cuirassée d'une philosophie à la fois revêche et compatissante, qui souvent se révélait par le contraste de ses paroles et de ses actions. De sa souffrance était né un sentiment de pitié qui, malgré quelques boutades de scepticisme, se manifestait en toute circonstance. Elle comprenait la misère, la recherchait et s'y empressait. La commotion qu'elle avait subie avait dissipé bien des ténèbres et lui avait fait apercevoir quel devait être le but d'une existence opulente. Dès lors elle aima les pauvres, et les pauvres s'en aperçurent.

Elle possédait la force par excellence des sociétés démocratiques : elle avait la fortune. La parole qu'Aristophane place dans la bouche de Chremyle, s'adressant à Plutus, est vraie aujourd'hui, plus encore peut-être qu'au temps de la 99ᵉ olympiade : « Tous les arts, toutes les inventions viennent de toi. Est-ce que tout n'émane pas de toi-même? Tu es la seule et unique cause de tout, sache-le bien. » Dans notre siècle si troublé et qui n'en reste pas moins un des plus grands de l'histoire, au milieu de convulsions qui ne sont que les efforts d'un état nouveau cherchant à se formuler, alors que la naissance ne compte plus, parce que la série des ancètres n'implique pas la capacité des descendans; alors que l'intelligence est dédaignée, parce que le nombre dicte la loi; alors que la vigueur physique n'a plus qu'une valeur insignifiante en présence des prodiges de la mécanique, une seule puissance subsiste et s'impose, à laquelle tout est soumis, les individus, les nations, les gouvernemens : c'est l'argent. Cette puissance, la duchesse de Galliera en a joui dans des proportions exceptionnelles. Non-seulement elle n'en a fait ni sot ni mauvais usage, mais elle l'a employée à donner satisfaction aux instincts les plus élevés d'un cœur ardent au bien. Que ceci soit dit à sa louange perpétuelle.

Ses bonnes œuvres, dont nul alors ne recevait la confidence, n'empiétaient en rien sur ce que l'on pourrait appeler ses devoirs de monde. Choyée par la haute société de Paris, appartenant à ce groupe un peu exclusif qui n'avait pas encore été à la fois entamé et renouvelé par plusieurs commotions politiques, elle tenait à honneur, comme disent les bonnes gens, de rendre les politesses qu'elle recevait et d'avoir un salon hospitalier sans excès où « les célébrités du jour » se pourraient rencontrer avec la compagnie un peu restreinte qui, des privilèges d'autrefois, n'a conservé que les préjugés. Elle était libérale, comme l'on disait alors; mais j'imagine que son libéralisme ne franchissait pas certaines limites et qu'il eût regimbé si on lui eût parlé de la liberté de la presse, du droit

de réunion et du suffrage universel. Ce libéralisme, du reste, dont elle faisait un peu parade, ne l'empêchait point d'être très aristocrate au sens vrai du mot; malgré sa bienveillance, qui était sincère, elle ne parvenait pas toujours à émousser une pointe de hauteur qui ne blessait pas, mais qui apparaissait dans une phrase échappée à la chaleur de la conversation ou dans une attitude mal surveillée.

Après la révolution de juillet 1830 qui divisa la société parisienne en deux camps ennemis où les Étéocles de la légitimité et les Polynices du juste milieu échangeaient plus que des invectives, le faubourg Saint-Germain avait fermé ses hôtels; le faubourg Saint-Honoré entre-bâillait ses portes et ne les laissait franchir qu'après que l'on eut montré patte blanche. La Chaussée-d'Antin eut un instant d'illusion et se crut appelée à l'honneur de se substituer à toutes les aristocraties; les financiers avaient des grades dans la garde nationale, ils étaient invités chez le roi, et leurs femmes s'imaginaient avoir ressuscité les marquises de la cour de Louis XV, parce qu'elles jetaient leurs cotillons par-dessus les moulins. Cela ne dura pas et ne pouvait durer. Cette époque fut très singulière; l serait intéressant de l'étudier, car elle mérite une histoire anecdotique; elle n'a pas eu son Tallemant des Réaux, c'est regrettable; mais il n'est peut-être pas trop tard pour le susciter.

Il n'est pas dans la nature française, la plus sociable qui soit au au monde, de s'isoler et de bouder contre ses instincts. Malgré qu'on en eût et à travers des difficultés de convenances souvent pénibles, on se rechercha, on se réunit et l'art de la conversation, auquel on excellait alors, reconquit toute son élégance. On laissa les gens d'argent à la déception de leur tentative avortée, des groupes se formèrent où l'on vit briller des hommes dont la célébrité n'est pas éteinte et, comme l'on dit, les salons se rouvrirent : celui de la duchesse de Galliera, Française par ses habitudes, étrangère par sa naissance, offrait, grâce à cette double qualité, des conditions d'impartialité que nul ne dédaigna. C'était, en quelque sorte, un terrain neutre sur lequel on se rencontrait sans préjudice pour la bonne tenue de soi-même. Des gens fort bien nés et de façons correctes, mais d'opinions adverses, se retrouvaient, non sans plaisir, dans les appartemens où la duchesse de Galliera savait, à force de bonne grâce et d'entregent, faire régner une tolérance courtoise. Ce n'était pas toujours facile, et à un certain moment sa tâche devint ardue. Le rapide dénoûment de l'échauffourée de la Vendée, l'arrestation de la duchesse de Berry, vendue par Deutz, son internement à la citadelle de Blaye, où elle se dépitait sous la surveillance du général de brigade Bugeaud et du lieutenant Le

Roy de Saint-Arnaud, deux futurs maréchaux de France, les bruits étranges que l'on commençait à répandre sur la santé de la prisonnière, avaient exaspéré les passions politiques ; les duels étaient fréquens entre journalistes d'opinions hostiles ; on ne discutait pas, on se querellait, pour ne dire plus ; la discorde était partout ; les consciences étaient anxieuses ; le choléra qui fauchait par la ville servait de prétexte à l'acharnement des calomnies ; les légitimistes et les républicains, se traitant mutuellement d'empoisonneurs, n'étaient d'accord que pour faire remonter jusqu'au pouvoir encore mal établi du roi Louis-Philippe la responsabilité de tous les désastres. Les gens de bonne compagnie eux-mêmes semblaient avoir oublié leur savoir-vivre ; la haine et le ressentiment les affolaient ; on se serait cru sur le point de revenir au temps d'Armagnac et de Bourgogne. Malgré ses efforts et l'habileté de son enjouement, la duchesse de Galliera ne parvint pas toujours à modérer l'ardeur des contradicteurs qui se rencontraient chez elle, et plus d'une fois son « terrain neutre » faillit être converti en champ clos. La période que la société parisienne eut alors à traverser fut d'une acuité extraordinaire et se prolongea, tout en s'affaissant un peu, jusqu'à l'attentat de Fieschi. L'horreur inspirée par la violence du forfait, le nombre des victimes, l'attitude héroïque du roi et de ses fils, éteignirent le feu des passions, et, sans désarmer les adversaires les plus violens de la dynastie de juillet, démontrèrent qu'elle était bienfaisante et digne de respect.

A la suite de l'émotion, — qui fut très profonde, — produite par l'explosion de ce que Fieschi appelait « sa belle mécanique, » une sorte de détente se fit dans les esprits ; en apparence, du moins, on devint plus calme, et l'expression des divergences politiques s'adoucit, d'autant plus que le ton des journaux se modifia subitement sous l'influence de lois sévères, — les fameuses lois de septembre, — que M. Thiers, ministre de l'intérieur, imposa au vote approbatif de la chambre des députés. Les salons recueillirent le bénéfice de ces événemens et l'urbanité y reprit ses droits. Celui de la duchesse de Galliera en reçut plus d'importance ; les gens de robe, de plume et d'épée s'honoraient d'y être présentés, et souvent y venaient aux informations, car la qualité des personnages qui s'y empressaient permettait aux hommes sagaces de prendre le vent pour imprimer une direction à leur barque de fortune. Là on a serré le nœud des coalitions, stipulé des défaillances, exploité des préjugés, escompté des scrutins et construit ces chausses-trapes parlementaires où se laissent choir les niais de la politique et les dupes de leur ambition.

Pendant la période du second empire, le salon de la duchesse de

Galliera fut de l'opposition, opposition discrète, épigrammatique et sournoise, sans danger pour ceux qui s'y divertissaient, sans inconvénient pour ceux qui en étaient le but ; opposition essentiellement française, où, — pardonnez-moi le mot, — « la blague » remplace le raisonnement, qui se cantonne volontiers dans les conversations lorsque le pouvoir a la main prompte et lourde, opposition qui date de longtemps en notre pays, qui renaît spontanément dès que les circonstances l'y invitent, qui ne s'est point ménagée dans les mazarinades et qui nous a légué les chansons dont le XVIII[e] siècle s'est tant diverti. Cette opposition où se complaisent les oisifs a été, sous l'empire ressuscité, ce qu'elle avait été sous la Restauration, la joie de quelques coteries ; on colportait des bons mots et l'on riait ; un écrivain fut presque célèbre pour avoir dit de Napoléon III : « Celui que la pudeur m'empêche de nommer. » Rien de cela ne tirait à conséquence.

Pendant la guerre, après la guerre, la duchesse de Galliera fut généreuse sans compter ; un de ses amis me disait : « Elle donnait à outrance. » Si elle y mit quelque ostentation, l'ampleur de ses dons en fut augmentée ; les malheureux ne s'en plaignirent pas. Son cœur était droit, son âme était haute ; on le vit bien lorsque, devenue veuve à la fin de 1876, elle se trouva maîtresse de la fortune immense qui désormais lui était acquise. Elle eut quelques désillusions lorsqu'elle en constata les origines, ou, pour mieux dire, le prodigieux accroissement. Les millions primitifs qu'elle avait trouvés dans sa corbeille de mariage s'étaient multipliés par des spéculations habiles, par d'heureuses entreprises, et avaient produit une somme tellement énorme que pour la renfermer il eût fallu centupler les dimensions du caveau où le vieux Ferrari avait expiré jadis. Ce fut sans doute en reconstituant les actes de naissance de ses richesses qu'elle se résolut à des œuvres de charité multiples qui seraient, en quelque sorte, un acte de renoncement et d'humilité. On pourrait croire qu'elle regretta que son mari ne se fût pas inspiré de la parole de la reine Marie Leczinska : « Il vaut mieux écouter ceux qui nous crient de loin : Soulagez notre misère, que ceux qui nous disent à l'oreille : Augmentez votre fortune. » Elle se dépouilla avec passion. Semblable à ces hauts et puissans seigneurs d'autrefois, qui, après avoir vécu dans les splendeurs de ce bas monde, se couchaient sur la cendre à l'heure de la mort et revêtaient l'habit de saint François, elle s'enveloppa de charité et mourut en répandant des bienfaits.

La part qu'elle s'est plu à faire aux malheureux a été d'une largesse souveraine. C'est ici qu'éclate sa volonté d'être secourable et que se montre la noblesse de son âme que nulle désillusion n'a

pu étioler. Au cours de sa vie et de sa bienfaisance, elle a été souvent trompée. Elle était de celles dont on abuse facilement, car elle avait naturellement la main ouverte, donnant parfois à tort, souvent à travers, se laissant duper, le sachant et ne faisant qu'en rire. Elle n'ignorait pas que richesse oblige. On lui démontrait que ses aumônes s'adressaient mal et tombaient entre les mains des faux indigens; on avait beau l'avertir et l'admonester, elle n'en distribuait pas un sou de moins. Elle avait la générosité incorrigible et les fainéans ont beaucoup perdu à sa mort. Elle savait que derrière ce troupeau de quémandeurs, toujours à l'affût d'une aubaine, il existe de vrais misérables, dignes de toute pitié, et que plutôt que de s'exposer à ne point leur venir en aide, il vaut mieux accumuler les excès d'une bonté qui ne veut pas se réserver. C'est à ce sentiment que l'on doit les œuvres entreprises au cours de ses dernières années et qui ne sont entrées en vigueur qu'après sa mort. Elle s'est émue surtout de deux faiblesses: l'enfance, pleine d'ignorances, c'est-à-dire d'erreurs conduisant au péril; la vieillesse saturée de déceptions, c'est-à-dire de regrets et de rancunes qui mènent au désespoir. Aussi sa pensée suprême fut pour les vieillards dénués, pour les hommes dont la vie s'est usée dans le dévoûment, pour les enfans orphelins. Elle les avait aimés pendant son existence, elle voulut continuer à les secourir d'au-delà du tombeau. Elle le fit sans effort, pour se plaire à elle-même, car la charité procure de telles jouissances que rien n'en peut décourager ceux qui l'ont exercée pour leur propre satisfaction.

De son amour du bien, appuyé sur une opulence qui défiait les obstacles, sont sorties trois œuvres que nous allons successivement faire connaître.

II. — L'HOSPICE FERRARI.

Lorsque l'on a suivi, à Clamart, une longue rue peu alignée et mal pavée, on arrive devant une église offrant des vestiges de l'architecture du XVe siècle, qui devait être autrefois englobée au milieu de maisons que l'on a fait disparaître. Le terrain est aujourd'hui déblayé et forme une place assez large au fond de laquelle on aperçoit une vaste construction précédée par une cour close d'une grille; c'est l'hospice Ferrari. L'aspect en est lumineux et gai; l'ensemble a une apparence de bonne humeur qui séduit. Malgré le souci de la forme, qui est d'une rare élégance, à la fois sérieuse et simple, comme il convient à la destination de l'édifice, on peut affirmer, avant même d'avoir franchi le seuil, que l'on

s'est, avant tout, préoccupé des principes les plus féconds de l'hygiène. On sait d'avance que ceux qui sont venus là chercher leur dernier refuge ont l'espace sans lequel les maisons hospitalières, si souvent encombrées, ne sont que des prisons où la vie en commun, trop pressée, sans isolement possible, n'apporte pas le repos auquel on aspirait. L'hospice Ferrari est l'œuvre de M. Ginain, de l'Institut; on ne saurait trop l'en louer.

Tout est de dimensions très vastes dans cette maison; je le dis une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à y revenir. Elle est destinée à recevoir cent vieillards, cinquante femmes, cinquante hommes, et à les hospitaliser jusqu'à la dernière heure. S'il en est là quelques-uns ou quelques-unes qui aient traversé les agglomérations de Bicêtre et de la Salpêtrière, ils doivent bénir la duchesse de Galliera et l'architecte qui a si bien compris ses intentions. D'un coup d'œil on embrasse l'ordonnance de l'édifice : un bâtiment réservé aux services généraux prend jour sur la place de Clamart; à droite et à gauche, une aile très allongée qui ressemble à une galerie; celle de droite appartient aux femmes, celle de gauche est attribuée aux hommes; entre les deux, verdoie un jardin qu'une grille, à hauteur d'appui, sépare en parties égales. Au moindre rayon de soleil, tout s'éclaire et semble sourire. Ce n'est pas peu de chose, pour ceux que l'existence a harassés, de vivre dans un milieu qui n'est ni renfrogné ni morose, où la lumière se joue sur les murailles blanches, où les fleurs s'épanouissent, où le bruissement des grands arbres semble parler des souvenirs d'autrefois. La plante humaine, surtout lorsqu'elle fléchit déjà sous le poids des années, s'étiole dans les habitations sombres et froides; elle se replie sur elle-même, contemple sa décrépitude et se désespère. Pour les vieillards, la clarté est une distraction, le soleil est une joie, la chaleur est un bienfait. On ne les leur a pas ménagés, et c'est ce qui donne à cette maison je ne sais quoi de bienveillant qui invite à entrer et engage à ne plus sortir. J'y insiste, car j'ai été fortement impressionné. Je voudrais que la commission des logemens insalubres vînt étudier cet hospice, afin d'en recommander l'aménagement aux futurs asiles que l'on ouvrira à la vieillesse.

Après avoir franchi la cour, où s'élève un pavillon destiné au portier, on pénètre dans un vestibule tel qu'en temps de pluie tous les pensionnaires pourraient s'y promener à l'aise. Il donne accès à un escalier qui n'affecte, selon la mode d'aujourd'hui, aucune apparence monumentale; il est ce qu'il doit être, large, muni de rampes solides et de degrés faciles à franchir; il ne faut pas que les pauvres vieux soient obligés de trop lever les jambes. Dans un atelier bien organisé tout doit être combiné pour faciliter le travail de l'ouvrier; dans un hospice, conçu avec intelligence et bonté,

tout est disposé pour éviter la fatigue. Si l'on pouvait capitonner la vie des malheureux recueillis aux dernières limites de l'âge, on ne ferait que porter secours à la débilité et, dans bien des cas, réparer les injustices du sort.

Ma première visite fut naturellement pour la supérieure. Elle me reçut dans un parloir qui a figure de salon, qui n'a rien de la sécheresse glaciale du parloir des communautés religieuses et qui, dans certaines circonstances, doit servir de salle de délibération aux membres de la commission de surveillance. Il y a des fauteuils sérieux et une table couverte d'un vrai tapis; à la muraille on a suspendu un portrait photographique de la duchesse de Galliera, et un assez médiocre tableau de l'école italienne du XVII[e] siècle dont j'ai oublié le sujet. La supérieure a la haute main sur la maison, elle en administre les finances et en dirige le personnel. Elle appartient à la congrégation des filles de la Sagesse, que fonda Grignon de Montfort en lui donnant une règle spéciale que Benoît XIV approuva en 1701. L'existence légale de l'ordre n'a jamais été contestée, car elle lui fut assurée par Louis XIV, puis, après la Révolution, par Napoléon I[er] et par les différens gouvernemens qui se sont succédé en France. Les sœurs sont institutrices et hospitalières, c'est dire qu'elles sont aptes et appelées à exercer toutes les œuvres, quelles qu'elles soient, que comporte la charité. Elles sont dans la crèche, près du berceau des enfans nouveau-nés, elles sont aux écoles gratuites, à l'infirmerie des maisons d'éducation, aux hôpitaux civils, aux ambulances de la guerre, aux hospices, comme à Clamart; elles sont partout où l'on a besoin de dévoûment et d'abnégation. Leur maison mère est à Saint-Laurent-sur-Sèvres, dans le département de la Vendée, près de la sépulture du fondateur. Elles se recrutent dans toutes les classes de la société; la fille de la fermière et la fille de la marquise y côtoient fraternellement la fille du petit boutiquier, et, — comme je l'ai vu, — la fille du général. A la finesse des mains, l'on ne peut reconnaître l'origine, car les pénibles besognes ont promptement fatigué les ongles et gercé la peau. Une seule catégorie de femmes est exclue du noviciat, ce sont celles qui ont été en condition, c'est-à-dire au service d'autrui. Nul dédain dans cette mesure, qui est absolue et n'a jamais souffert d'exception; mais on a remarqué que « l'esprit de domesticité » ne comporte pas l'oubli de soi-même, la volonté de renoncement et l'entraînement à se dévouer, qui sont indispensables à l'état de vie des filles de la Sagesse. Actuellement la congrégation compte 4,000 religieuses réparties en France, en Haïti, en Belgique et au Canada.

La supérieure m'a paru une femme d'intelligence très ouverte,

ayant vécu au milieu des misères humaines, les connaissant, en ayant pitié, s'ingéniant à les secourir par impulsion naturelle autant que par devoir, indulgente à force d'expérience, et gaie comme la plupart de celles que leur vocation entraîne au soulagement actif de l'infortune. Pendant qu'elle me parlait de ce grand domaine de charité qu'elle est fière de gouverner, pendant qu'elle m'expliquait que chaque mois elle rend des comptes détaillés au conseil d'administration, je la regardais et j'étais frappé de la vivacité de son esprit, de l'entrain de sa parole, je retrouvais en elle tous les signes qui indiquent l'amour de l'œuvre entreprise et le désir d'en étendre le bienfait au plus grand nombre possible de malheureux. C'est là ce qui les tourmente toutes, ces sœurs hospitalières que j'ai vues dans tant de maisons secourables; la suprême jouissance qu'elles cherchent en ce monde, ce serait de pouvoir accueillir tous ceux qui souffrent, consoler tous ceux qui pleurent, relever tous ceux qui tombent. Pour les admirer et les vénérer, il n'est pas nécessaire d'avoir la foi; la bonne foi suffit d'où naît l'esprit de justice. Le costume des Filles de la Sagesse est plus austère, j'allais dire plus triste, que celui de bien des congrégations de femmes : un corsage à courtes basques, un jupon plissé, taillés, tant bien que mal, dans une grossière étoffe de laine grise, sont un peu égayés par le tablier blanc dont la bavette remonte jusque près du cou; le rosaire pend à la ceinture; la cornette aux ailes éployées couvre la tête, où nulle trace de chevelure ne se laisse deviner; de fortes chaussures enserrent les pieds, toujours en marche pour le bien; un crucifix, qui m'a semblé lourd et trop volumineux, est enfoncé dans la bavette, comme une arme défensive qui protégerait le cœur contre l'attaque des pensées douteuses.

Lorsque j'ai visité l'hospice Ferrari, au mois de mai 1889, la maison ne contenait que 64 pensionnaires, dont quatre ménages : 30 femmes et 34 hommes; on attendait, et l'on se préparait à recevoir 20 nouveaux-venus. Peu à peu le recrutement se fera, car ce ne sont pas les demandes d'admission qui font défaut, et le chiffre de 100 vieillards désigné par la donatrice sera atteint. Dès lors la population privilégiée sera au complet, et des vacances seules permettront de faire place aux postulans. Pour conduire ce troupeau enfin abrité dans le bercail, après les heurts de l'existence, neuf sœurs suffisent, dont plusieurs exercent des fonctions déterminées à la lingerie, à l'infirmerie, à la cuisine. La discipline m'a paru fort douce, appropriée à de pauvres êtres auxquels la destinée n'a pas été clémente, et elle est acceptée avec déférence.

Là, comme en toute maison mixte où les deux sexes sont hospitalisés dans des quartiers séparés, j'ai remarqué que

hommes sont plus soumis que les femmes; celles-ci regimbent souvent, ceux-là s'inclinent et ne murmurent jamais. La Fille de la Sagesse qui a le commandement du peloton masculin n'a qu'un signe à faire pour être obéie; on reste confus devant un de ses regards plus sévère que d'habitude, et en voyant son doigt se lever on est tenté de rentrer sous terre. Cette puissance, qui semble recherchée par ceux qui la subissent, est d'autant plus remarquable que la sœur qui l'exerce est petite et mièvre, mignonne, comme l'on dit au pays angevin, avec un joli visage qu'animent deux yeux très vifs; sa tête disparaît presque sous sa cornette, et son corps svelte ne se laisse même pas deviner derrière les plis de sa robe de bure. Elle va, elle vient, elle trottine dans les couloirs, veillant à tout, agile, rapide, douée de la double activité de la jeunesse et du bon vouloir. Plus d'un vieux pensionnaire, la voyant passer, la suit d'un regard attendri. Si l'on remplaçait cette sœur accorte et charmante par un religieux, si doux qu'il fût, je me figure que la discipline en pourrait souffrir.

Il faut reconnaître, du reste, en thèse générale, que l'homme accepte l'adversité avec plus de résignation que la femme. Sa lutte ayant été plus persistante et plus dure, il se sent plus vaincu. L'expérience lui a enseigné qu'il n'est pas assez vigoureux pour vaincre ses vices ou son destin; il se l'est tenu pour dit, il reste écrasé, et lorsque parfois il jette des yeux jaloux sur les existences paisibles auxquelles il n'a pu atteindre, il se contente de dire : je n'ai pas eu de chance, excuse banale de tous ceux qui ont mal dirigé leur vie. Cantù a dit : « Pour les hommes qui pensent, la vie est une comédie; elle est une tragédie pour ceux qui sentent. » D'accord; mais il faut quelque supériorité d'intelligence pour être, si peu que ce soit, Démocrite ou Héraclite. Je ne serais point étonné que les pensionnaires de la maison de Clamart n'eussent jamais pensé, au sens scolastique du mot, et je crois que, s'ils ont senti, c'est plus par la sensation que par le sentiment. Tragique ou comique, l'existence leur est restée incompréhensible; ils n'y ont vu qu'une série de défaites, de tentatives malheureuses qui conduisaient au désastre, une suite d'aventures médiocres dont on sortait amoindri et découragé. Ils en sont restés abrutis, n'étant préoccupés que de la satisfaction de leurs besoins quotidiens peu exigeans, et ils ne se déplaisent point dans un hospice qui y pourvoit, sans imposer aucun labeur en retour, ce qui leur permet de végéter dans une paresse où ils trouvent peut-être des jouissances que nous ne soupçonnons pas. Si par hasard un philosophe s'est échoué parmi eux, il sait qu'il est inutile de se révolter contre la tyrannie de l'âge, et, plus que ses compagnons encore, il se ré-

signe. Pour ces motifs, qui sont d'ordre moral, les vieillards sur lesquels l'hospice Ferrari a refermé ses portes secourables témoignent d'une docilité exemplaire.

Une seule fois on s'est trouvé en présence d'un de ces esprits rétifs que ni la misère ni la bienfaisance n'ont pu dompter. Il devait avoir ces goûts de vagabondage qui deviennent une passion et parfois même une impulsion irrésistible. Le bonhomme était de nature irascible; la discipline et la privation de liberté sans contrôle l'avaient exaspéré; il ne rêvait que vengeance. Contre qui? Contre ceux qui lui avaient nui au cours de sa vie? Non pas : contre ceux qui soignaient sa vieillesse et l'arrachaient au dénûment. Non-seulement cet insurgé de l'hospitalité se plaignait de tout : de la nourriture, qui ne lui convenait pas; du vin, qui était mesuré avec trop de parcimonie; de la maison, qui était trop neuve; des sœurs, qui étaient trop pieuses; de ses camarades, qui étaient trop bêtes, mais il menaçait de faire appel, dans les journaux, à « l'opinion publique, » et il écrivait : « Sachez que j'ai des pilules pour empoisonner tout le monde. » Au lieu de mettre cet énergumène à la porte et de le faire diriger sur Bicêtre, section des agités, on pensa à l'existence lamentable qui l'attendait hors de l'hospice et l'on en eut pitié. La supérieure le fit venir et le morigéna. Avec le charme pénétrant de l'intelligence féminine, elle attendrit cette âme rebelle; à cet homme, qui jurait mort et massacre, elle parla de sa vie passée, elle montra les affres de la vie vers laquelle il semblait vouloir retourner, elle l'émut et reçut le serment de ne jamais plus s'abandonner à des billevesées coupables; il a tenu parole, et depuis lors il est en repos. Il est possible que le diable n'y perde rien, mais du moins il ne le laisse point paraître.

Chez la femme, la révolte est si rare, qu'on peut dire qu'elle n'existe pas; en revanche, le murmure est permanent, et les exigences sont parfois déraisonnables. Bien plus que l'homme, la femme a vécu d'illusions et de rêvasserie; aussi, chez elle, la déception est plus profonde, plus amère surtout, et n'a rien enlevé aux prétentions, qui subsistent parfois jusque dans la caducité. Une actrice de trentième ordre, morte aujourd'hui, avait été une des premières pensionnaires de la maison Ferrari. C'était une bonne femme, empressée à se soumettre, point encombrante malgré ses jupes qu'elle faisait bouffer plus que de raison. Elle alla se confesser, mais en plusieurs fois; comme on le lui reprochait en souriant, elle répondit : « Ce pauvre aumônier, je ne veux pas le fatiguer; j'en ai tant à lui dire, et puis ça me fait mal aux genoux. » Elle ne se plaignait de rien, celle-là, et trouvait tout à sa convenance, mais il fut impossible de l'empêcher de se « maquiller »

tous les matins. Aux observations à la fois douces et ironiques qu'on lui adressait, elle répliquait : « C'est plus fort que moi, je ne puis pas m'en empêcher ; quand je n'ai pas ma poudre de riz, il me semble que je suis toute nue. » On la laissa faire et l'on fit bien. Une autre réclamait, et réclamait avec mauvaise humeur, un petit verre de chartreuse après chacun de ses repas, parce qu'elle en avait l'habitude et qu'elle ne pouvait « s'en passer ; » elle s'en passa.

Bien souvent chez la femme, même lorsque la volonté est abolie, l'entêtement subsiste. Elle marche imperturbablement vers son but ; rien ne l'en détourne : ni les obstacles, ni les objurgations, ni les menaces, ni les prières. Elle va, elle va, un peu à la façon des hallucinés, ne voyant rien que ce qu'elle veut voir. Si l'on se refuse à lire ses lettres, elle les multiplie ; si l'on ne consent pas à l'écouter, elle crie pour être entendue ; vingt fois, cent fois, avec une sorte d'inconscience morbide, elle revient à la charge dans l'espoir d'obtenir, n'importe par quels moyens, ce qu'elle sait cependant qu'on ne lui accordera pas. Elle s'expose aux avanies, aux rebuffades, avec une persistance qui parfois fait douter de son intégrité mentale. Malgré tout, l'illusion ne peut mourir en elle. Bien souvent, au cours de sa vie, elle a lâché la proie pour l'ombre et elle a eu cruellement à s'en repentir. Cela n'y fait rien. On dirait qu'elle a le vertige du déboire et qu'elle y court, poussée par une sorte d'instinct naturel. Ces caractères-là ne sont pas très rares parmi les vieilles femmes admises dans les maisons hospitalières. Ce n'est pas du jour au lendemain que ces créatures sans pondération s'accoutument à la vie réglée, à la discipline, à certaines privations qui, entre toutes, leur sont pénibles. Sous ce rapport, elles mettent en pratique la boutade : « Il n'y a de nécessaire que le superflu. » Pendant l'hiver dernier, une Anglaise, arrivée depuis peu de jours à Paris, fut atteinte de variole maligne ; on ne put la garder dans l'hôtel garni où elle avait pris logement, on la transporta à l'hôpital Saint-Antoine ; elle y fut soignée et guérie. Chaque jour elle demandait un verre de gin, qui, naturellement, lui fut refusé, car le médecin qui la traitait ne pouvait risquer d'aggraver la maladie ni d'entraver la convalescence. Une fois retournée en Angleterre, elle écrivit dans les journaux de son pays que le système des hôpitaux parisiens était barbare et que les Français composaient une nation de sauvages. C'est pousser un peu loin la rancune du genièvre.

Flétrie par l'âge et par la longue misère que trop souvent il a fallu supporter avant de trouver place dans un asile, la femme tombée en hospitalité cherche à abuser les autres et finit par s'abuser

elle-même sur la situation qu'elle a jadis occupée. Elle soupire avec discrétion, lève les yeux au ciel et dit : « Ah ! si l'on savait qui je suis et ce que j'ai été ! » Volontiers, elle laisserait soupçonner qu'elle est la fille de la princesse de Samarcande et du maharadja de Taprobane. En revanche, si ces malheureuses qui vivent dans un songe perpétuel sont dupes de leur propre comédie, elles ne le sont pas de celle des autres. Il y a longtemps, à la Salpêtrière, sur le « terrain, » qui est le lieu planté d'arbres et bien ombragé où les « administrées » se réunissent pour bavarder, j'écoutais deux vieilles sempiterneuses, comme disait Rabelais, qui se racontaient les splendeurs de leur jeunesse. L'une disait : « Penser que je suis ici, moi qui avais une voiture à quatre chevaux ! » L'autre riposta : « Une voiture à quatre chevaux ! La belle affaire ! Moi qui vous parle, je ne sortais jamais qu'en cabriolet à six chevaux ! » On échangea des démentis et des injures qui sentaient le graillon ; puis on se gourma, et lorsque l'on sépara ces deux Clorindes octogénaires, elles avaient en mains quelques poignées de cheveux. L'hyperbole n'est pas toujours aussi pompeuse, mais l'expression se gonfle et dépasse la pensée, ce qui se produit souvent chez les gens sans instruction qui s'étudient à bien parler pour donner bonne opinion d'eux.

Toutes ne sont pas ainsi, je me hâte de le dire ; si cette monomanie des grandeurs rétrospectives qui, le plus souvent, ne se manifeste que dans les causeries confidentielles, est fréquente, elle n'est pas générale, et j'ignore si l'hospice Ferrari contient quelques-unes de ces illuminées de leurs propres fables. Les plus malheureuses parmi ces malheureuses, là comme dans les autres maisons d'hospitalité, sont celles qui ont joui d'une mince position bourgeoise qu'elles ont perdue. Elles ont eu quelques rentes dont elles ont pu vivre ; elles ont été servies par une femme de ménage, peut-être par une « bonne ; » elles ont eu leurs meubles dans un appartement à elles ; le dimanche elles ont reçu quelques amies avec lesquelles on partageait une tasse de café ou un verre de bière ; mais on a voulu augmenter son bien-être, on a lu, sans trop les comprendre, des prospectus financiers, on a eu confiance dans des valeurs tarées qui promettaient de gros bénéfices et on a été ruiné, — rasé comme elles disent, — faute de connaître cette loi économique absolue en vertu de laquelle tout placement d'argent qui, en dehors de l'industrie, rapporte plus que l'intérêt légal, ne le rapporte qu'au détriment du capital. Il est superflu de désigner les spéculations trop tambourinées où s'est engloutie l'épargne du petit monde ; si ceux qui ont produit ces « krachs » successifs dorment tranquilles, c'est qu'ils ont la conscience coriace.

Les femmes qui ont subi ces désastres, qui ont vu disparaître leurs maigres revenus, que le souvenir et les regrets leur montrent comme une véritable « opulence, » ces femmes sont reconnaissables dans les asiles où elles ont trouvé l'abri, le pain quotidien et les soins en cas de maladie. Elles s'isolent volontiers loin de leurs compagnes et, si elles s'en rapprochent, on les distingue à leurs faux chignons, à leurs talons élevés et même à ces appendices dont la mode déforme les toilettes féminines. C'est tout ce qu'elles ont sauvé du naufrage, elles y tiennent et s'en parent comme d'un insigne de leur supériorité sociale, comme d'une protestation contre l'inclémence du sort. Plusieurs d'entre elles n'ont pas eu le courage ou l'esprit de se plier à leur destinée nouvelle: elles ont de la hauteur et ne savent point dissimuler le dédain que leur inspire « la vilaine compagnie » avec laquelle la règle les contraint de vivre. Volontiers elles disent: « Une femme comme moi avec de telles gens! » Elles croient témoigner ainsi de leurs bonnes manières et ne font acte que de sottise. On s'en raille; on les surnomme : la marquise, ou Mme Pimbêche ; on se tait lorsqu'elles approchent, et dans la salle commune on ne leur fait place qu'en rechignant. Elles s'ennuient, elles se dépitent et ne s'aperçoivent pas qu'elles se sont elles-mêmes rendu la vie insupportable. On les sermonne, on les rappelle à l'indulgence, peine perdue; la vanité domine et les maintient dans leur mauvaise attitude : ce qui fait que l'on ne peut guérir les gens de leurs défauts, c'est qu'ils ne les soupçonnent même pas. Pour ces pauvres créatures qui vivent de l'amertume de leurs souvenirs, qui se croient pétries d'une autre pâte que celle du commun des mortels, le devoir est tout tracé, et en l'accomplissant elles allégeraient leurs soucis. Si elles se sentent ou se croient supérieures aux autres pensionnaires, qu'elles en deviennent les amies, les confidentes et les conseils; qu'elles leur apprennent à bénir la mémoire des bienfaiteurs qui leur ont assuré la tranquillité des derniers jours, qu'elles leur enseignent la reconnaissance qui est une vertu rare, souvent défaillante et qu'il ne faut jamais laisser péricliter; en un mot, qu'elles soient les tutrices des vieux enfans auxquels le hasard les a mêlées; elles s'en trouveront bien et porteront la vie avec plus de légèreté : consoler le malheur d'autrui, c'est diminuer le poids de ses propres infortunes.

Comme je passais dans un de ces larges couloirs baignés de lumière qui servent de dégagement à toutes les salles de l'hospice Ferrari, j'ai rencontré les hommes, « les bons petits vieux; » ils venaient de terminer leur repas et sortaient de la salle à manger. Ils ne sont point décrépits; plusieurs ont l'allure encore verte

ils ont porté la main à leur bonnet et se sont inclinés devant la supérieure qui les a accueillis d'un sourire. Un seul s'est arrêté, a fait face et a salué avec quelque prétention ; dans le port de la tête, dans l'attitude générale du corps, il avait quelque chose de voulu et d'étudié. Je crus à un maître de danse tombé en détresse; je me trompais. Il a vécu dans une maison royale, ou peu s'en faut; il y a enseigné, non pas les entrechats, mais l'équitation ; des princes ont été ses élèves et sont devenus d'excellens cavaliers ; de ses fonctions passées il a conservé l'habitude des belles révérences et d'un maintien correct. Par quelle suite de hasards, par quel oubli, par quelle aventure est-il venu solliciter un refuge à Clamart? Je ne l'ai point demandé.

Deux fois par semaine, le parloir est ouvert aux visiteurs, et les vieillards ont droit à une sortie hebdomadaire. Les cas d'ivresse sont tellement rares, les jours de congé, que l'on n'en a signalé que deux depuis que l'hospice est ouvert. On se lève à sept heures, on se couche à huit; cette règle n'est point pour les sœurs, qui, chaque jour, hiver comme été, sont debout à quatre heures du matin; à neuf heures du soir, tout le monde dort. Les repas, dont le menu est déterminé par la supérieure, sont au nombre de trois : le déjeuner, composé d'une soupe, de café au lait ou de chocolat ; le dîner, qui comporte une soupe, un plat de viande, un plat de légumes, du dessert, et 30 centilitres de vin ; le souper avec une soupe, un plat de viande ou d'œufs, un plat de légumes, du fromage, du laitage ou des fruits cuits; du vin comme au dîner.

Les réfectoires sont amples ainsi que les salles où l'on peut se réunir pendant les temps froids ou pluvieux. Par les jours tièdes, les pensionnaires se tiennent de préférence dans une longue galerie vitrée qui côtoie le jardin ; les hommes et les femmes vivent séparés et peuvent s'apercevoir dans le jardin qui est suffisamment grand et profite de la verdure des parcs voisins. On m'a paru bien désœuvré dans la division des vieillards ; la femme a toujours en poche quelque tricot, quelque soutache au crochet dont elle peut se distraire ; l'homme est plus difficile à occuper; les travaux manuels auxquels il a été accoutumé exigent en général un outillage encombrant ; où placer l'établi des menuisiers, la forge des serruriers, la cuve des dégraisseurs? Il faudrait organiser des ateliers spéciaux, ce qui n'est point possible. Je voudrais que l'on mît à leur disposition des jeux de quilles, des jeux de boules qui, tout en les amusant, leur permettraient d'entretenir ce qui reste d'élasticité dans les membres.

Les dortoirs offrent une excellente disposition hospitalière. On y dort en commun, et cependant chacun y est isolé. Ils

forment une série de larges cellules qui s'ouvrent sur un couloir, chacune d'elles est fermée par un rideau faisant office de porte et munie d'une haute fenêtre; toutes ces alvéoles sont séparées l'une de l'autre par une cloison qui ne monte pas jusqu'au plafond, de sorte que chaque pensionnaire est indépendant de ses voisins, dont il peut néanmoins être entendu en cas d'alerte ou de mal subit. Tout est prévu, du reste, pour porter immédiatement secours à un vieillard qui appellerait à l'aide : un infirmier couche à l'extrémité de chaque étage des pavillons, à l'entrée même du dortoir, et il peut, à l'aide d'une sonnette, communiquer avec les sœurs chargées du service de nuit. Cette disposition, je le répète, est ingénieuse et en progrès sur ces chambrées inhumaines où les hospices sont le plus souvent réduits à entasser leurs pensionnaires; combien cependant je préfère la chambre close, personnelle, que j'ai vue à la maison de retraite israélite de la rue Picpus. La possibilité de rester parfois seul dans son chez-soi, de s'y absorber dans le bercement des souvenirs, est le plus grand bienfait que l'on puisse offrir à ces vieux hommes et à ces vieilles femmes que la vie a surmenés. Je suis entré dans plusieurs cellules des dortoirs; elles sont bien meublées, la literie en est presque luxueuse; çà et là aux murailles, sur la table une photographie, un portrait, un objet que l'on conserve précieusement comme un témoin du temps passé. Nulle part je n'ai aperçu de livres. — Pour certains cerveaux, la lecture est une fatigue insupportable. — Tout est bien dans ces cellules, tout est propret, tout est confortable, on y dort dans de bons draps blancs et sous de chaudes couvertures. En visitant ces dortoirs, je me souvenais de « la chambre des treize » et de « la forêt noire » que j'ai vues il y a vingt ans à la Salpêtrière, et je pensais que les hôtes de la duchesse de Galliera ne soupçonnent pas leur bonheur.

La chapelle, dont les murs sont revêtus d'un enduit de nuance très douce, est simple dans son ordonnance et grandiose dans son aspect général. Je ne lui adresserai qu'un reproche qu'elle ne mérite guère: elle est trop jeune; elle n'inspire pas ce recueillement involontaire que l'on ressent dans les vieilles églises auxquelles leur âge même ajoute quelque chose de solennel qui fait défaut à presque tous les édifices religieux modernes, si beaux qu'ils soient, à la Madeleine comme à Notre-Dame de Lorette, comme à Saint-Vincent-de-Paul, comme à bien d'autres. Lorsque les années auront passé sur la chapelle de la maison de Clamart, lorsqu'elles lui auront donné leur inimitable patine, lorsque le chêne des boiseries aura bruni, elle sera irréprochable et fortifiera le renom de l'architecte qui l'a construite, en ne s'inspirant que de ses propres

conceptions. Les meubles sont de choix, nulle part je n'ai aperçu un morceau de bois blanc; partout du chêne plein, pour les bancs, pour les tables, pour les sièges, pour les armoires; grosse dépense, j'en conviens, mais plus forte économie encore, lorsque les matériaux employés sont de trempe si résistante qu'ils défient l'action du temps. C'est du luxe solide, sans mièvreries ni futilités; là tout est utile, et la sobriété de l'ornement semble y apporter quelque chose de vigoureux.

Dans la pharmacie plane un parfum de sauge et de fleur de tilleul. C'est le domaine d'une sœur qui compose les lochs, roule les pilules et prépare les tisanes; elle est gaie, avec un beau sourire et des yeux magnifiques. Elle est bonne dentiste, en outre, et manie avec adresse ces instrumens de torture que l'on nomme la clef de Garengeot et les daviers. Je crois bien que les vieilles pensionnaires rôdent souvent autour de ses jupes dans l'espoir d'attraper quelque sucre d'orge sous prétexte de toux chronique et de catarrhe invétéré. Elle ne doit pas être trop sévère, car la gourmandise réduite à de si minces proportions n'est plus un péché capital. La lingerie est à faire damner d'envie les ménagères de province, qui disent en se rengorgeant: « Mon seul luxe, c'est le linge. » Là, dans cette immense salle garnie de casiers et munies de tables, on n'aperçoit que de la toile, de la bonne et belle toile de Vimoutiers, forte, souple, et ne redoutant ni l'usage ni la lessive; les vieillards ont parfois quelque peine à s'y accoutumer, ils préféreraient le coton, qui est plus mol au toucher et plus chaud; ils ont importé à l'hospice le mot de l'argot parisien, et pour eux la chemise, c'est « la limace. » La provision de linge est telle qu'il se passera bien des années avant que l'on soit obligé de la renouveler. Les yeux de la supérieure brillaient de joie pendant qu'elle me le montrait et m'en faisait remarquer l'abondance. Le blanchissage se fait dans une buanderie à vapeur énorme, isolée en un pavillon spécial, aménagée selon les ressources les plus récentes de la science industrielle, épargnant les forces des ouvrières, coûteuse assurément, mais payant son prix par les services qu'elle rend, car non seulement elle reçoit le linge de l'hospice, mais celui de la maison de retraite et de l'orphelinat Saint-Philippe, qui sont à Fleury-sous-Meudon, où je vais conduire le lecteur.

III. — LA MAISON DE RETRAITE.

Pour mettre à exécution ses projets de bienfaisance, la duchesse de Galliera acheta l'ancien domaine Pastoret, qui occupe, sous

Meudon, un territoire situé, par portions à peu près égales, sur le département de la Seine et sur le département de Seine-et-Oise. A quelques mètres près, les murailles de clôture entourent neuf cents hectares, plaine et colline. En bas on a élevé une maison de retraite pour les frères de la doctrine chrétienne; sur la hauteur on a construit un orphelinat; on communique facilement de l'une à l'autre, tous deux sont contenus dans la même enceinte. Les vieux arbres ont été conservés, les pelouses verdoient au soleil, une longue avenue permet les promenades ombragées, un ruisselet, bordé de glaïeuls et d'iris, coule en chantant sous un pont rustique; de grands tilleuls trop élagués forment une sorte de bois sacré propice à la méditation; comme d'un belvédère choisi avec discernement, la vue découvre le panorama de Paris enveloppé de brumes que perce la flèche des églises et que dominent en ce moment certaines constructions de l'Exposition universelle. C'est un parc admirable; la duchesse de Galliera l'a offert à des instituteurs primaires blanchis sous la soutane et à des orphelins dérobés à la misère.

La maison de retraite est exclusivement réservée à ces braves ignorantins, qui ont rendu tant de services au « pauvre commun » de France et qui obéissent encore à la règle que leur donna leur fondateur à la fin du XVIIe siècle. L'impulsion fut vive et féconde; elle vibre toujours et prouve ainsi l'utilité de l'œuvre qui a été si fortement conçue, si soliment édifiée, que ni le temps, ni les révolutions n'ont pu l'ébranler. Les assises sur lesquelles elle repose sont l'intelligence supérieure de l'homme qui en a jeté les fondemens et les besoins d'une population qui voulait échapper à ses propres ténèbres. Jean-Baptiste de La Salle était né à Reims le 30 avril 1651, fils d'un conseiller au présidial et issu de bonne famille, à la fois de robe et d'épée. Il se sentit de bonne heure appelé par l'église, entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut ordonné prêtre en 1672. Sa vocation spéciale fut déterminée par le legs pieux d'un chanoine qu'il vénérait, l'abbé Roland, qui en mourant lui recommanda une congrégation de religieuses qu'il avait fondée et dont la mission devait être de se consacrer à l'enseignement des orphelins.

Est-ce bien sa vocation qu'il faut dire? Son devoir serait plus exact. Ce fut, en effet, presque à son cœur défendant qu'il accepta la tâche qui lui fut imposée de surveiller des maîtres d'école, de les diriger par ses conseils, de les façonner à leurs fonctions et de devenir ainsi une sorte d'instituteur en chef, initiant le professeur à l'art si difficile de la pédagogie. Il hésita avant de se consacrer sans réserve à l'apostolat dont le but était d'éclairer les cervelles

et de fortifier les âmes; mais le spectacle que chaque jour il avait sous les yeux lui démontrait la nécessité d'entrer résolument dans l'action et de porter le pain de l'esprit à ceux qui n'y avaient jamais goûté. La population de vignerons et de laboureurs à laquelle il se mêlait, dès qu'il avait franchi les portes de Reims, croupissait dans une ignorance analogue à celle qui enveloppe encore les tribus nègres du centre de l'Afrique. Dévouée à la religion qu'elle respectait et pratiquait, mais imbue de toute sorte de superstitions, croyant aux sorciers, aux lutins, aux meneux-de-loups, au grand Bicêtre et aux revenans, elle était incapable de faire un choix entre les fables et la vérité. L'instruction était nulle; sur mille paysans, pas un peut-être n'eût été capable de signer son nom. La dépression sous laquelle vivait la race agricole de France, ce pauvre Jacques Bonhomme qui avait tant besogné, qui s'était si bien battu, qui souvent avait donné jusqu'à son dernier sou tapé pour concourir à fonder l'unité de la patrie, cette dépression ne se peut figurer aujourd'hui; mais nous possédons un témoignage que nous pouvons invoquer. Qui ne se souvient des paroles de La Bruyère: « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par les campagnes, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent avec une opiniâtreté invincible: ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » Dans quels mémoires du XVIIe siècle ai-je donc lu: « Quand le laboureur retourne la terre, il retourne son matelas? » C'était encore le temps des profondes divisions sociales: aux états-généraux de 1614, les députés du tiers-état avaient parlé à genoux.

Ces paysans, « ces mâles et ces femelles, » Jean-Baptiste de La Salle n'a pu les voir sans être ému de compassion. Pas un seul instant il ne rêva de les détacher de la glèbe; mais il voulut les relever, les nettoyer, pour ainsi dire, les cultiver et leur mettre en main l'outil du défrichement moral, qui est l'instruction. Le jour où ils surent lire, où ils parvinrent à former leurs lettres, à comprendre la valeur et les combinaisons élémentaires des chiffres, un progrès énorme fut accompli dans l'humanité. Ce progrès, la France le doit à J.-B. de La Salle plus qu'à nul autre; en notre pays il fut le créateur de l'enseignement primaire, il en inventa les méthodes, il en imposa la discipline, et fit si bien, dès le début, que depuis on n'a pas fait beaucoup mieux. Les programmes se sont développés parallèlement à l'acquisition de connaissances nouvelles, mais le principe est

resté le même, car ce principe était assez large pour contenir toutes les améliorations futures. Si aux écoles de grammaire on a ajouté des écoles professionnelles, si aux classes du jour on a joint les classes du soir, c'est aux frères de la doctrine chrétienne qu'on le doit. Il est superflu de chicaner sur ce point; d'autres sont venus avec des idées différentes, des exclusions peu justifiées et des ambitions plus ardentes, mais les initiateurs par excellence ont été J.-B. de La Salle et ses disciples.

Non seulement de La Salle fut un initiateur, mais il fut un réformateur; j'oserai même dire qu'il fut un révolutionnaire, au sens excellent du mot. En effet, si c'est être révolutionnaire que de se mettre en contradiction avec les préjugés de son temps et de combattre la fausseté, le péril d'une opinion préconçue, il fut révolutionnaire et le fut avec énergie. Dans le monde du gouvernement, dans les classes privilégiées ou riches de la société, la maxime du cardinal de Richelieu faisait foi: les peuples doivent être tenus dans l'ignorance pour être plus faciles à gouverner. C'était là le pivot fondamental autour duquel se mouvait ce que nous appellerions actuellement la politique intérieure. J.-B. de La Salle était mal venu de lutter contre les principes des hommes d'état et de s'attaquer à une théorie qui avait force de loi. Aussi fut-il repoussé, honni, presque persécuté; il lui fallut une indomptable vaillance pour triompher, et il ne triompha que parce qu'il se sentait soutenu par le peuple des humbles qui le suivait pour aller à la lumière. C'est en 1679 qu'il ouvrit à Reims la première école qui devait servir de modèle à tant d'autres. Ce que l'on en pensa, on peut le deviner en lisant ce qu'un siècle plus tard écrivaient des hommes éminens, ceux-là mêmes qui ont réuni les matériaux dont a été construit le monument des libertés modernes. Écoutez Voltaire: « Au peuple sot et barbare, il faut, comme au bœuf, un joug, un aiguillon et du foin. — Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Envoyez-moi surtout des frères ignorantins pour conduire mes charrues ou pour les atteler. » — Écoutez J.-J. Rousseau: « N'instruisez pas l'enfant du laboureur, il ne mérite pas d'être instruit. » — Écoutez René de Caradeuc de la Charolais, qui était procureur général au parlement de Bretagne: « Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus que ses occupations. Les frères de la doctrine chrétienne sont venus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime (1). »

(1) Cité par Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française, dans le *Bienheureux J.-B. de la Salle*, p. 77 et 78.

On n'a de bons élèves qu'à la condition d'avoir de bons maîtres : ceci est une vérité élémentaire qui est un lieu-commun ; mais on la met si rarement en pratique que l'on ne saurait la répéter trop souvent. Cette vérité, J.-B. de La Salle ne l'ignorait pas ; il a su la méditer, en faire jaillir toutes les conséquences, et il se résolut alors à fonder l'institut des écoles chrétiennes. Ce fut à Rouen qu'il parvint d'abord à l'installer, non sans peine. Là il réunit ses futurs maîtres d'école, il leur enseigne à enseigner, il leur interdit d'être prêtres, mais il leur impose les vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, vœux qui ne sont point perpétuels et que l'on est libre de renouveler ou de renoncer tous les dix ans ; ses disciples doivent être frères entre eux et se consacrer exclusivement à l'enseignement gratuit et primaire. C'est tout ; mais si l'on songe à l'épaisseur d'ignorance qu'il fallait traverser alors pour arriver, d'une manière efficace, jusqu'à l'entendement des classes ouvrières et agricoles, on trouvera que la tâche était d'élite et exigeait, pour être accomplie, une rare persistance d'abnégation. Le préjugé contre lequel ces hommes de bon vouloir eurent à lutter a-t-il complètement disparu de nos mœurs ? Je n'oserais l'affirmer.

Rien ici-bas ne se fait sans argent : J.-B. de La Salle put s'en apercevoir ; l'institut pédagogique et les écoles ouvertes aux fils de la charrue et de l'outil exigeaient de lourdes dépenses ; il pourvut à tout, car, par bonheur pour les pauvres, il était riche. Sa fortune, héritée de ses parens, s'élevait à une quarantaine de mille livres de rentes, somme considérable pour l'époque qui représenterait aujourd'hui plus de 200,000 francs. Les sacrifices ne lui furent pas épargnés et il les accepta de bon cœur, les trouvant de mince importance en comparaison de l'espoir de réussir. A cet égard on peut croire que, lorsqu'il mourut en 1719, il avait l'âme sereine, car il savait déjà, par les résultats obtenus, qu'il avait semé le bon grain. Une école établie à Rome et vingt-cinq écoles fonctionnant en France lui prouvaient que son œuvre était viable et qu'elle surmonterait les obstacles. Six ans après sa mort, en 1725, la règle qu'il avait donnée à ses disciples était approuvée par une bulle spéciale de Benoît XIII. Les écoles se multiplièrent ; ni la raillerie des philosophes, ni la mauvaise volonté des autorités civiles ne purent en entraver le développement normal, car l'idée était juste et finissait par pénétrer les esprits récalcitrans. Pendant la période aiguë de la révolution française, l'institut fut fermé, les écoles furent closes, les frères se dispersèrent et l'on put croire que l'œuvre de J.-B. de La Salle s'était écroulée pour toujours. Le consulat la reconstitua dès 1803, et, en 1805, l'empire autorisait les frères de la Doctrine chrétienne à reprendre

le costume que leur fondateur avait porté, la soutane de bure, le rabat blanc, le manteau noir et le chapeau de forme triangulaire. Depuis lors leur ordre, parfois protégé, parfois menacé, souvent vilipendé, n'a cessé de prospérer et de s'étendre. A cette heure, ils sont partout, dans les écoles primaires, dans les écoles professionnelles, à la fois éducateurs et missionnaires, humbles, résolus, résistans, soumis à leur devoir, allant chercher les blessés sur les champs de bataille pendant la guerre et distribuant l'instruction aux enfans pauvres pendant la paix. Leurs écoles sont nombreuses : 1,625 en Europe, 39 en Asie, 56 en Afrique, 176 en Amérique ; l'armée scolaire qui dessert ces 1,896 maisons de bienfaisance et d'enseignement se compose de près de 12,000 volontaires du sacrifice de soi-même, répandus sur le globe entier. La petite classe de Reims où J.-B. de La Salle a fait ses premières leçons a été une mère féconde (1).

Pour rester fidèle à ses origines et à l'impulsion de son fondateur, l'ordre se recrute, non pas exclusivement, mais principalement dans la classe agricole, dans ces fortes et honnêtes familles assez nombreuses, assez dévouées pour donner leurs enfans à l'armée, à l'église, à l'enseignement, à l'agriculture, et qui, n'en déplaise à La Chalotais, à Rousseau, à Voltaire, sont la vigueur même et l'honneur du pays. Bien souvent, pour marcher aux conquêtes lointaines comme pour combattre l'invasion, le paysan a été l'inépuisable ressource de la France et ne lui a pas ménagé le sang qu'elle demandait : — Accepte l'holocauste, ô mère ! et souris à ceux qui vont mourir pour toi ! — Sont-elles aussi productives que je les ai connues jadis, ces familles qui semblaient une tribu groupée autour du chef dont elle était issue ? Aujourd'hui on s'inquiète, on se trouble ; le résultat des dernières statistiques est désespérant. On reconnaît que la population française reste stationnaire pour n'oser peut-être avouer qu'elle décroît. Le morcellement presque indéfini de la terre produit par la vente « à l'écorchée » des biens du clergé et de l'émigration a permis au paysan de posséder son lopin, si petit qu'il soit. Bienfait d'une part, méfait de l'autre. Le vilain, comme l'on disait jadis, aime son champ d'un amour farouche ; il le garde, il le défend ; il ne veut pas que l'on y touche, même après sa mort. Depuis qu'il est propriétaire, le paysan se réserve ; les familles prolifiques, sans être devenues très rares, se rencontrent moins fréquemment ; il n'est que temps d'aviser, car elles tendent à disparaître. Lorsqu'il n'était que fermier, l'homme de la culture ne se ménageait guère ; c'est dans

(1) Mgr d'Autun, p. 75. *Vid. sup.*

sa propre lignée qu'il trouvait le laboureur, le berger, le charretier, le faucheur, le terrassier, jusqu'à la fileuse et jusqu'au vannier pour les veillées d'hiver. Aujourd'hui, il a un fils, il n'en a qu'un, celui qui doit avoir le champ, l'avoir tout entier.

Au temps de mon enfance, dans le pays du Maine qui s'allonge entre Fresnay-le-Vicomte et Sillé-le-Guillaume, j'ai vu souvent un fermier, maître Chédor, présider la table où ses onze enfans, beaux et solides, s'asseyaient au-dessous de lui. A force de besogner, d'aller vendre son blé au Mans, son chanvre à Alençon, il avait amassé, pièce de 6 liards par pièce de 6 liards, un maigre pécule dont on parlait avec exagération autour de lui, ce qui a permis à Pierre, son fils aîné, d'épouser une fille orpheline qui possédait une dizaine d'hectares, moitié prés, moitié labours. Longtemps après les jours que je rappelle, je suis retourné voir ces braves gens; j'ai demandé : « Où est Pierre ? » On m'a répondu : « Il est sur sa terre, en dévalant du côté de la Sarthe, au-delà des grands Bercons, tout auprès de Saint-Aubin-de-Locquenay. » J'y ai été par les chemins ombreux où j'avais cueilli tant de « nousilles » pendant mes vacances d'écolier. » Pierre m'a bien accueilli et m'a offert un pichet de cidre : je lui ai dit : « Combien as-tu d'enfans? — Je n'ai qu'un gars, pas plus. » Je l'ai regardé avec surprise. Il s'en est aperçu ; son expression est devenue sérieuse, et c'est d'un ton presque bourru qu'il a répliqué : « Dame ! vous savez; je ne veux pas que mon héritage soit partagé. » Mauvaise parole ; le paysan n'est pas seul à la prononcer; plus d'un petit négociant, plus d'un bourgeois, plus d'un millionnaire l'a répétée. Une telle théorie mise en pratique est néfaste. J'en demande pardon à certains économistes, mais j'estime que Malthus est un malfaiteur. Si l'Angleterre l'avait écouté, elle n'aurait ni l'Hindoustan, ni tant de colonies prospères. Les pays qui n'ont pas trop de population n'en ont pas assez.

Ces pensées s'agitaient dans ma cervelle pendant que je longeais le mur du parc de la maison de retraite et que j'arrivais devant la grille. A droite, le logement du concierge; à gauche, le pavillon de l'agent général; en face, une allée sablée aboutissant à un immense bâtiment dont l'aspect a quelque chose de conventuel. Si c'est un monastère, il semble fait pour les grands du monde et non pour les pauvres frères instituteurs qui sont venus là chercher le repos, parce que l'âge, les fatigues, le labeur de leur vie, les ont réduits à l'impuissance de travailler encore et les ont forcés à renoncer à leur mission. Leur humilité, acquise par une longue pratique et devenue, en quelque sorte, un besoin de leur nature, a dû parfois se trouver mal à l'aise dans les demeures que la bienfaisance ducale a préparées pour leur vieillesse. Heu-

reusement, ils peuvent se faire illusion ; les galeries ont une apparence de cloître ; les chambres, si larges, si lumineuses qu'elles soient, sont installées comme des cellules, et le silence qui règne dans les couloirs, dans les salles, évoque le souvenir des solitudes où se complaît la méditation des âmes pieuses.

Les dimensions de la maison m'ont paru plus vastes encore que celles de l'hospice de Clamart. Est-ce une illusion? A Clamart, on entend dans le corridor le frou-frou de la robe des Filles de la Sagesse, on aperçoit leurs cornettes blanches qui passent comme les voiles d'une barque invisible ; dans les galeries, les vieux sont là qui causent, des femmes tricotent en bavardant, c'est une vie restreinte, étouffée, mais c'est encore la vie. Ici la vie interne est peut-être d'une intensité profonde, mais la vie extérieure fait défaut ; c'est déshabité, presque désert ; tout paraît trop grand. La maison est destinée à recevoir cent pensionnaires, elle en contiendrait trois cents. Elle n'est pas assez peuplée, le nombre ne correspond pas aux proportions. Sur les larges paliers, dans les longs couloirs, dans le promenoir bitumé qui permet la marche pendant les jours brumeux, dans l'énorme bibliothèque où il ne manque que des livres, j'aurais voulu voir les lentes théories des frères se dérouler pour réveiller cette demeure trop endormie. C'est plus que la paix qui règne en ces lieux, c'est presque l'assoupissement.

Je ne serais pas surpris que l'on eût éprouvé quelque déception lorsque l'on a ouvert cette retraite à ceux pour qui elle a été construite. On avait cru que les frères vieillis dans les écoles et dans les voyages, que ces invalides de l'enseignement et de l'apostolat allaient s'y précipiter en foule et demander asile. On s'imaginait que la maison-mère, qui est à Paris, rue Oudinot, à côté des frères de Saint-Jean-de-Dieu, aurait plus d'une sollicitation à repousser et bien des choix à faire parmi les postulans. On s'était trompé. Sur les cent places réservées aux frères abattus par l'âge, quarante restent encore libres. Les soixante pensionnaires, qui tous ont plus de soixante ans, sont venus surtout des pays étrangers, de l'Hindoustan, du Canada, de Californie ; l'un d'eux a soixante et une années de classes consécutives ; presque tous sont infirmes ; quatre sont impotens, dix ont perdu la vue, plusieurs sont asthmatiques ; on entend le râle de leur poitrine oppressée lorsqu'ils gravissent les escaliers en se tirant sur la rampe ; tous sont courbés et plient les reins sous un poids trop lourd. Ils vivent encore, mais pénétrés d'une sérénité qui semble appartenir à l'existence d'outre-tombe. A les voir, on devine qu'ils ont toujours passivement obéi et que nul sacrifice ne les a fait reculer. Je ne sais pourquoi, pendant que je les regardais, ma mémoire me racontait l'anecdote rela-

tive à l'abbé Carron, émigré à Londres en 1792. Il quêtait pour les malheureux qu'il nourrissait à l'aide des aumônes recueillies par lui. Un homme, impatienté de son insistance, le souffleta; il répondit : « Le soufflet est pour moi, mais que me donnerez-vous pour mes pauvres? »

Si bien des frères, qui n'avaient qu'à frapper à la porte de la maison Galliera pour y être admis, s'en sont éloignés, c'est qu'ils avaient trouvé la retraite dans les établissemens mêmes où une partie de leur existence s'était écoulée; ils y avaient leurs relations et leurs habitudes, si chères aux vieillards. Ils auraient cru s'expatrier en quittant les lieux où ils étaient accoutumés à vivre, où chacun les connaissait, où sur chaque seuil, lorsqu'ils passent dans la rue, ils sont salués par ceux dont ils ont été les maîtres, dont ils ont élevé les enfans. C'est pour eux une sorte de famille qu'ils n'ont pu se résoudre à abandonner, indifférens aux splendeurs qu'on leur promettait et attachés par mille fibres intimes au pays, — ville ou village, — qu'ils aiment à cause du bien qu'ils y ont fait. Pour beaucoup sans doute qui jamais n'ont vécu que dans des milieux restreints, le voisinage de Paris, — de la Babylone moderne où rugit la bête de l'Apocalypse, — a été un motif de refus. Erreur naturelle à des âmes timorées, mais erreur; solitude ou multitude, c'est tout un pour le sage; à Paris comme au désert, on peut s'absorber en soi-même et s'abîmer dans la contemplation des rêves intérieurs.

Je suis entré dans plusieurs cellules, qui sont des chambres confortablement meublées; le lit, une armoire, un prie-Dieu, une table et deux chaises; nulle part je ne remarque un souvenir de famille; le lien est-il si relâché qu'il est rompu? Chaque chambre, amplement éclairée, est munie d'une cheminée qui peut donner aux yeux la joie des flammes brillantes, mais dont la chaleur ne doit guère augmenter celle que la maison reçoit des quatre calorifères qui la chauffent pendant le temps des froids. Contre la muraille d'une des cellules s'étalent des palmes, — de vraies palmes de palmiers, — qui, vers les solennités de Pâques, ont été envoyées par quelques frères habitant les pays du soleil; dans une autre chambre, je trouve un des vieux pensionnaires occupé à peindre aux couleurs d'aquarelle, des lettres, des inscriptions explicatives destinées à être placées dans différentes parties de la maison. C'est le frère enlumineur du moyen âge modifié selon les tendances pratiques de l'esprit moderne; jadis il eût peint le mariage mystique de Catherine ou l'ensevelissement de Marie l'Égyptienne; aujourd'hui, il dessine avec correction et colorie avec goût les étiquettes réservées à la pharmacie et au vestiaire. Les chambres de l'infirmerie sont sembla-

bles aux autres, quoique un peu plus grandes; elles sont vides lorsque je les parcours. L'infirmerie est ouverte non-seulement aux frères hospitalisés, mais aux malades, aux convalescens qui peuvent y être envoyés par la maison-mère de Paris. Une visite quotidienne est obligatoire pour le médecin, et la pharmacie est abondamment pourvue.

Lorsque j'ai visité la maison de retraite, la température était tiède, le soleil brillait parfois entre les nuages, les feuilles s'ouvraient au souffle du printemps, l'herbe des pelouses poussait drue, les oiseaux babillaient sur les branches. La nature était douce et limpide. La plupart des pensionnaires étaient dans le parc, au hasard de leur fantaisie, presque tous isolés, assis sur des bancs, « la tête à l'ombre et les pieds au soleil; » c'est à peine si j'ai aperçu deux soutanes marchant côte à côte et tachant de noir la blancheur des allées. Ils sont immobiles, affaissés sur eux-mêmes, l'œil fixé sur quelque rêverie lointaine, les mains enfoncées dans les manches de la soutane, loin de terre peut-être, à coup sûr loin du lieu où ils se reposent. A quoi pensent-ils? aux joies de leur enfance, lorsqu'ils gaulaient les noix ou que, pieds nus, ils cheminaient derrière la charrue paternelle pour ramasser les mans voraces et courir après les musaraignes? revoient-ils l'école, le noviciat, la première classe timidement faite à des gamins effrontés? se souviennent-ils des champs de bataille où ils ont porté le brancard, de celui qui est tout près, à portée de leurs regards, et où le 3 avril 1871 ils allaient avec une simplicité héroïque ramasser les pauvres gendarmes tués par la plus sacrilège des insurrections? évoquent-ils l'image des pays étrangers où ils ont vécu sous leur règle immuable, faisant aimer la France et portant la lumière dans es esprits obscurs? se sentent-ils tressaillir en écoutant les voix tumultueuses des orphelins qui jouent dans la maison que l'on aperçoit sur la hauteur, et, se rappelant les jours de leur jeunesse, alors qu'ils surveillaient leurs écoliers en récréation, se disent-ils: Ah! c'était le bon temps! J'ai accosté un de ces vieux hommes écroulés; avec lui j'ai causé de l'Égypte, qu'il a habitée pendant de longues années; son regard éteint s'est animé, une lueur y a passé, lorsque je lui ai parlé du Nil et de la forêt de palmiers qui ombrage Mit-Rahyneh auprès des collines de Sakkara où les momies d'Ibis dorment dans des pots d'argile.

Dans leur demeure princière, dans leur parc magnifique, les frères de la doctrine chrétienne continuent la vie frugale qu'ils ont menée au long de leurs jours et dont, à leur âge, ils ne pourraient se déshabituer sans péril. Ils vivent en commun, et leur mode d'existence n'est pas pour rompre le vœu de pauvreté qu'ils ont

prononcé en sortant du noviciat. Le conseil d'administration des fondations Brignole-Galliera fixe, tous les ans, la somme qui est attribuée à la maison de retraite pour chacun des frères reçus en hospitalité : « Cette allocation sera faite à forfait pour toutes les dépenses, éclairage, chauffage, vêtemens et entretien compris (1). » Un frère économe placé sous l'autorité du frère directeur est chargé de la gestion financière. Actuellement la somme est de 800 francs par tête. Lorsque les frais généraux sont payés, que l'aumônier a reçu son traitement annuel, il reste, pour chaque frère, un peu plus d'un franc par jour; c'est sur ce mince pécule qu'il faut pourvoir à la nourriture et à l'entretien. Heureusement les jeûnes sont fréquens pour qui se conforme aux prescriptions de l'église catholique; heureusement encore que les congrégations excellent à des économies qui parfois tiennent du prodige. On dirait qu'il leur suffit de ne pas mourir de faim.

Je ne quitterai pas cette grande maison, si noble par l'intention qui l'a fait élever, sans émettre un vœu, comme si j'étais un conseil général. Dans le parc, j'ai vu bien des talus couverts d'herbes et des pelouses où la luzerne savoureuse verdirait volontiers au soleil. Je serais satisfait si deux vaches, deux petites bretonnes bonnes laitières, s'y promenaient en compagnie de deux chèvres; je voudrais qu'elles fussent là broutant, ruminant, alourdies par les mamelles gonflées d'un lait qui, pour des vieillards affaiblis, de santé parfois débile, serait un aliment réparateur, à la fois fortifiant et léger. Si dans quelque coin du domaine, on pouvait en outre installer un poulailler où notre coq gaulois chanterait sa fanfare en faisant les yeux doux aux poules de Crèvecœur et de Brahmapoutra, je serais content, et les pensionnaires le seraient aussi, car ils auraient des œufs frais à mouillette que veux-tu.

IV. — L'ORPHELINAT.

La pente douce d'une allée traverse le parc en diagonale et conduit à l'orphelinat, qui, solidement établi sur le sommet de la colline, ressemble à une forteresse regardant vers Paris. Cette impression s'impose. Par ce temps de rumeurs belliqueuses, entretenues par des inquiétudes peu justifiées, à cette heure où la science de toute nation redouble d'efforts pour mettre l'extermination aux mains du service militaire obligatoire, l'esprit est hanté par des visions de batailles, et je n'ai pu m'empêcher de penser

(1) *Règlement*, II, art. 25.

qu'avec les canons qui portent plus loin que les télescopes, il suffirait d'établir ici quelques batteries pour pulvériser Paris en vingt-quatre heures.

La place serait de choix, meurtrière entre toutes, et mériterait les éloges de la stratégie la plus raffinée. Plaise à Dieu qu'elle ne cesse d'être ce qu'elle est aujourd'hui, un lieu d'asile où grandissent des orphelins. Pendant que j'évoquais les fantômes de la guerre, les enfans, plus sages que moi, jouaient dans leur préau. Courant, criant, actifs et joyeux, ils dépensent pendant la récréation le trop-plein de vie qui les anime. C'est bien, et je ne puis qu'approuver, car je sais que le bruit et le mouvement sont les élémens mêmes du repos de l'enfance qui travaille. Les maîtres le savent aussi, car ce sont les frères de la doctrine chrétienne qui dirigent l'orphelinat et qui n'ont qu'à tourner les yeux vers la vallée pour apercevoir la maison où ils iront peut-être terminer leurs jours.

Non-seulement on laisse les écoliers s'amuser sans contrainte, et rivaliser d'émulation au cheval fondu, aux barres, à la balle au camp, mais dans un préau couvert, j'aperçois des jouets en bon nombre ; des échasses, de grosses boules sur lesquelles il faut se tenir en équilibre, des traîneaux, appareils destinés à des exercices violens qui exigent de l'adresse et entretiennent la vigueur musculaire. Ailleurs je vois la salle de gymnastique couverte, richement outillée, toute neuve encore, et sur le parquet de laquelle il est urgent de répandre un épais lit de sable, et mieux encore de grès pulvérisé, car s'il est vrai que les os des enfans contiennent beaucoup de gélatine, il n'est pas moins certain qu'un écolier se casserait un membre, en tombant du portique ou d'un trapèze en action. Dans cet établissement, dont les proportions n'ont rien à envier à celles de l'hospice Ferrari et de la maison de retraite, tout me paraît avoir été prévu pour favoriser le développement physique des orphelins que l'on y recueille. Les classes, les dortoirs, les réfectoires reçoivent l'air et la lumière à profusion ; l'hygiène la plus scrupuleuse n'y trouverait rien à reprendre ; l'eau seule n'y arrive pas encore avec autant d'abondance qu'on pourrait le désirer; inconvénient auquel on remédie à bras d'homme, qui est causé par l'altitude même des terrains et qui va promptement cesser grâce à des travaux hydrauliques déjà entrepris.

L'énormité des dégagemens fait office de ventilateur perpétuel; chacune des parties de ce modèle des orphelinats et de toute construction scolaire est tellement vaste que l'on pourrait y redouter le froid, si une demi-douzaine de calorifères occupant une portion du sous-sol n'attiédissait la maison entière. Une salle pour les bains complets, une salle pour les bains de pieds, — dont il sera bon d'abu-

ser, — certains édicules spéciaux, que je n'ai pas à décrire, des lavabos bien pourvus d'instrumens de propreté, promettent enfin une réaction bienfaisante contre la saleté repoussante des maisons d'instruction où l'on élevait « les fils de famille » au temps de mon enfance. On n'a pas oublié les bains froids qui sont un des divertissemens les plus vifs des écoliers, auxquels ils apportent la santé. Dans un jardin en contrebas, disposé sur un terrain plan, on a dérivé un petit ruisseau que l'on a déversé dans une piscine carrée, de dimensions considérables, ouverte au soleil qui la chauffe. divisée en deux parties, l'une profonde pour les élèves sachant nager, l'autre donnant pied à ceux que leur ignorance de la natation réduit aux délices du barbotage.

Nulle maison d'éducation, parmi celles que j'ai visitées, ne m'a semblé placée dans des conditions plus salubres, et mieux appropriée aux exigences sanitaires de l'enfance. Située sur une hauteur, orientée au sud-est, protégée contre le vent du nord par une forêt qui la touche et lui verse un air purifié, elle offre le double avantage d'être à la campagne et d'être si voisine de Paris, qu'elle en peut facilement tirer ses ressources. Ces conditions, qui semblent créées précisément pour être propices aux écoliers, je voudrais les voir recherchées par les pensionnats, par les lycées, auxquels, bien souvent, on devrait les imposer. La multiplicité des communications rapides, par les voies ferrées, par les tramways, par les omnibus, permet aujourd'hui de libérer l'enfance, de l'enlever à l'agglomération inhumaine d'une population de plus de deux millions d'habitans, de lui donner l'air, l'espace, la verdure, qui lui sont indispensables, surtout aux heures périlleuses de la puberté, et de la faire sortir de ces mornes maisons, moitié couvent, moitié caserne, où elle s'étiole, sans profit pour son intelligence et au détriment de sa force corporelle. Je sais que cela ne satisferait point le monde de la pédagogie, mais on en serait quitte pour lui faire remarquer que les établissemens scolaires sont créés pour les élèves et non point pour les professeurs.

L'école de Saint-Cyr est bien placée là où elle est, et nos lycées seront en bon lieu, si on les fait sortir de Paris. Puisque la France se dépeuple, on ne saurait trop redoubler de soins en faveur de l'enfance, surtout si l'on considère que, par suite de causes souvent peu honorables, presque toujours futiles, les parens comptent sur l'internat pour se débarrasser de leurs devoirs. Pendant que « le petit » est au collège, « madame » va à l'Opéra, « monsieur » va à son club, et les domestiques vont au cabaret. C'est bénéfice pour tout le monde, excepté pour l'enfant.

L'enseignement distribué aux écoliers par les frères de la doc-

trine est conforme aux programmes déterminés par le ministère de l'instruction publique; on le connaît; je n'ai donc pas à en parler. La maison est construite et aménagée pour recevoir 350 élèves; lorsque je l'ai visitée, elle en contenait 130, obéissant à 16 professeurs; on attendait une recrue de 50 écoliers; peu à peu le nombre réglementaire sera atteint et les classes seront au complet. Nulle rétribution n'est exigée, l'admission y est absolument gratuite; on peut arriver nu, la lingerie, la cordonnerie, le vestiaire, se chargent de nipper, de chausser, d'habiller « le nouveau. » La lingerie m'a étonné par sa richesse; en voyant les bas de laine mis en réserve pour l'hiver, je me suis souvenu des bas de coton chinés blanc et bleu que nous portions, réglementairement en toute saison, lorsque j'étais au collège. Un détail m'a surpris; les enfans ne changent de linge que le dimanche, comme les paysans; tradition de la vie agricole que je voudrais voir répudier. Économie de blanchissage, mauvaise économie. On pourrait adopter, à cet égard, le règlement des lycées et renouveler le linge deux fois par semaine, ce qui n'a rien d'excessif.

On ne reçoit dans la maison que des orphelins, c'est-à-dire des enfans qui se présentent munis de l'acte de décès de leur père et de leur mère ou de l'un des deux. J'aurais voulu une hospitalité plus large et je crois qu'il serait humain, — qu'il serait chrétien, — d'accueillir ceux qui ne peuvent fournir l'acte authentique que l'on exige, puisqu'ils sont nés de parens restés inconnus, puisqu'ils sont nés orphelins. Ici même j'ai déjà effleuré cette question, qui me tient au cœur, car je la trouve injustement résolue par plus d'un bienfaiteur et par quelques institutions secourables. Frapper le bâtard d'exclusion, c'est être un peu bien féodal en nos temps démocratiques où l'homme ne vaut que par lui-même. De combien de préjugés ne sommes-nous pas encore obstrués et que d'efforts pour les vaincre sans parvenir à nous en dégager! Il y a longtemps déjà que Stendhal a écrit : « Enfans trouvés, pauvres enfans, dont la misère est encore plus sacrée que celle des autres. » En quoi « le champi » a-t-il démérité de la charité, en quoi est-il coupable? Au lieu de lui demander d'où il vient, la compassion, j'entends la compassion intelligente, doit lui dire : Où vas-tu? et le guider dans le droit chemin que nulle main ne lui indique, où nulle tendresse ne le dirige. La faute est personnelle ; quelle faute a-t-il commise? La responsabilité, sous aucun prétexte, ne doit retomber du père au fils. La duchesse de Galliera, qui a fondé cette maison, était une femme pieuse, les frères qui la dirigent font profession de religion; doit-on leur rappeler les livres saints? ont-ils oublié ce que Dieu dit à Ézéchiel : « Toutes les âmes sont à moi;

l'âme de l'enfant est à moi comme l'âme du père; l'âme qui péchera sera celle qui mourra. » Jérémie n'a-t-il pas crié : « Chacun mourra pour son iniquité. » Seuls le crime et la vertu sont individuels ; à l'heure de sa naissance, l'enfant est innocent; le repousser parce qu'il vient au monde dans des conditions qui sont en dehors des conventions sociales, c'est augmenter les misères probables de son existence et c'est subir la tyrannie d'une idée fausse, que tout condamne, la raison, la philosophie, la religion et l'intérêt public. Les personnes dont la foi est fervente et qui pourvoient aux orphelins, à l'exclusion des enfans naturels, s'imaginent-elles que Jésus, lorsqu'il disait : « Laissez venir à moi les petits enfans, » se soit préoccupé de la légitimité de leur naissance? Il ne faut fermer au bâtard, ni son cœur, ni sa porte, ni la route qui conduit aux devoirs et aux jouissances de la vie. Les argumens que l'on met en avant pour maintenir ces malheureux, dès le bas âge et l'école, en dehors du droit commun, pèsent bien peu en regard des périls où on les pousse. Plus leur berceau a été abandonné, plus la charité doit les entourer de sollicitude. Si la fille de Pharaon n'avait pas ramassé la barcelonnette cachée parmi les roseaux du Nil, les Hébreux ne seraient peut-être pas sortis d'Égypte. Et pour toucher un sujet que mon incapacité ne me donne pas le droit d'aborder, j'oserai dire : s'il s'agit de sauver des âmes, en quoi l'illégitimité de la naissance peut-elle y mettre obstacle?

On peut croire que, tout en faisant ces réflexions, je ne les communiquais point aux frères directeur et sous-directeur qui voulaient bien m'accompagner pendant ma visite, ils m'auraient répondu : Nous nous conformons aux statuts déterminés par la duchesse de Galliera elle-même, et je n'aurais eu rien à répliquer. Les hommes avec lesquels je parcourais les classes, les dortoirs, l'infirmerie, les préaux, aiment les enfans, ce qui est la première des conditions pour les bien instruire et en être obéi. L'un d'eux a « fait l'école » aux pays étrangers; il a vécu sous le soleil égyptien et près des glaçons que charrie le fleuve Saint-Laurent ; il me parlait des écoliers de France, auxquels il reconnaît une sorte de supériorité native qui ne porte pas tous les fruits que l'on en pourrait exiger. Il me disait : « L'enfant français est intelligent; une fois que l'on a brisé la gangue qui l'enveloppe, on le trouve actif à comprendre, joueur, léger, espiègle, mais de cœur bien placé, ouvert et apte aux grandes choses. Malheureusement, les exigences de la vie s'imposent à lui de bonne heure, le « *item* faut vivre » le guette et le saisit, à l'instant où son développement va s'épanouir; il est réduit au travail manuel et perd, faute de pratique, une grande partie des notions qu'il avait acquises sans difficulté. » A ma question : « Le regrettez-

vous? » il sembla hésiter et finit par me dire : « Pas trop; il y a déjà tant de déclassés. » Oui, il y a déjà tant de déclassés; mais c'est le fait des natures qui aiment le sol natal d'un tel amour qu'elles ne peuvent se décider à demander la fortune à l'émigration, ni même aux colonies les plus fécondes en promesses.

Est-ce à ces déclassés, à ces bacheliers sans emploi, à ces instituteurs sans école, à ces étudians sans diplôme, proie future de la politique et des déceptions, est-ce à ces à-peu-près, à ces « ratés » peints de main de maître par Alphonse Daudet, que la duchesse de Galliera a pensé lorsqu'elle a fixé le règlement de son orphelinat? Je le croirais volontiers, car la maison ne se ferme pas pour l'écolier qui a terminé ses études et reçu le brevet auquel il a droit; loin de s'en séparer, elle le garde, elle continue à pourvoir à ses besoins, elle le conserve près du berceau primaire, sous la direction des hommes de bien qui l'ont tiré des limbes de l'ignorance, et elle lui enseigne un métier, un métier de plein air où il retrouvera peut-être un souvenir de ses premières années, s'il est né à la campagne, s'il s'est roulé sur les foins coupés, s'il a vécu parmi les floraisons de la nature. Le métier est bon, rémunérateur, diraient les économistes, peu propice à la rêverie, ce qui est un grand bien, utile à tout le monde et souvent joyeux pour celui qui l'exerce. Que d'idylles ne pourrait-on faire encore sur le bonheur de ceux qui, pour prix de leurs peines, reçoivent « les doux présens de Flore et de Pomone? » *O fortunatos nimium !*

A l'école primaire succède une école d'horticulture; on y apprend l'art de cultiver les fleurs, les légumes, les fruits, les arbres d'agrément et les essences forestières. L'enseignement n'est pas seulement théorique, comme on pourrait le croire, il est pratique, minutieusement pratique, il ne néglige ni les terres lourdes, ni les terres légères, ni les terreaux, ni les fumures; il a le parc pour laboratoire, et une simple énumération démontrera la richesse des élémens d'expérimentation que l'on y a réunis. Huit grandes serres, deux orangeries, six bâches chauffées reçoivent les plantes exotiques, et, pendant l'hiver, abritent les arbustes frileux. Dans les jardins, lorsque je m'y suis promené (mai 1889), on pouvait compter 2,049 espèces différentes de poiriers, 939 de pommiers, 252 de vignes, 238 de pêchers, 290 de cerisiers, 150 de pruniers, 8 de figuiers, 314 de fraisiers, 53 de framboisiers et 400 de pommes de terre. C'est là le verger, il fait honneur à l'industrie de l'homme qui, de chacune des essences mères, a su faire naître tant de variétés. La région des fleurs n'est pas moins opulente : 2,400 sortes de roses, 390 de dahlias, 250 de glaïeuls, 220 de pivoines, 320 de chrysanthèmes, auxquels il faut ajouter la collection complète des

jacinthes, des tulipes et des conifères. J'ai vu quelques-uns des élèves jardiniers travailler, la blouse à l'épaule, le chapeau de paille au front, le sécateur en main, déjà sûrs de leur coup d'œil, relevant une plate-bande, piquant un tuteur, alertes et courant rabattre le paillasson des serres lorsque le soleil devenait trop vif. Un maître jardinier les dirige et leur fait la leçon. Un de ces enfans, de quatorze à quinze ans, était occupé à dépoter des boutures de géraniums ; je m'en suis approché, et, à brûle-pourpoint, je lui ai dit : « A quelle époque a-t-on introduit la glycine en France?.. » Il a redressé la tête, m'a regardé d'un air narquois en clignant de l'œil, et très vite a répondu : « 1825. » Que le lecteur ne prenne point haute opinion de mes connaissances en histoire botanique ; j'avais lu cette date le matin même, dans je ne sais plus quel volume, et par hasard je ne l'avais pas oubliée.

Tel est l'ensemble de l'orphelinat. Dans l'organisation générale, comme dans les détails, dans l'idée mère, comme dans la conception plastique et l'exécution, l'établissement est irréprochable, et cependant il offre un inconvénient auquel j'ai lieu de croire qu'il sera bientôt remédié. Il n'est pas aussi isolé qu'il conviendrait de l'être à un lieu destiné à l'éducation d'enfans qui doivent être tenus à l'abri de tout contact douteux. La configuration des terrains accidentés et bossus ne permettait d'élever l'orphelinat qu'au point culminant et aplati de la colline ; il en résulte que les préaux sont mitoyens à la forêt de Meudon par un vieux mur qui les en sépare. Les promeneurs, — surtout le dimanche, — jeunes pour la plupart, souvent en goguette, grimpent volontiers sur la muraille, se placent à cheval sur le chevron et adressent aux enfans des propos dont parfois le cynisme est pour étonner. Si à ces « farceurs » de la libre pensée et de la pornologie on rappelle qu'un poète a dit : *Maxima debetur puero reverentia,* ils en sont quittes pour répondre qu'ils ne comprennent pas le latin et entonnent des chansons dont on rougit dans les casernes.

Les gros murs de la maison étaient déjà construits lorsque cet inconvénient fut prévu et signalé à la duchesse par un homme expert aux facéties de la jeunesse, souvent trop gaie, qui fréquente les bois des environs de Paris. Elle voulut le neutraliser d'avance et demanda l'autorisation d'acquérir un hectare et demi de la forêt de Meudon, afin de mettre son orphelinat hors de toute mauvaise ingérence. Le domaine de l'état est inaliénable, on ne peut en vendre une partie ; mais, si les pouvoirs législatifs ne s'y opposent, on a le droit de procéder par voie d'échange. La duchesse de Galliera, en compensation du lopin de la forêt de Meudon, dont la valeur représente une somme de 17,430 fr. 44, offrit

le domaine de Villebon, qui contenait plus de quatre hectares contigus au bois même dont elle convoitait une parcelle. Des motifs particuliers, tirés de la nature du sol, ne permirent pas de donner suite à ce projet. Sur des indications officieuses, que leur origine rendait en quelque sorte officielles, elle acquit, au prix de 39,000 francs, les forêts de Tellière et de Balaor, dans le département des Basses-Alpes, couvrant une superficie totale de 581 hectares 14 ares 21 centiares et les proposa, en échange du taillis de Meudon, au ministre des finances, qui, sur l'avis favorable du conseil d'administration des Eaux et Forêts, donna son adhésion. Un projet de loi proposé par M. Sadi-Carnot, ministre des finances, présenté à la chambre des députés, le 11 mars 1886, au nom de M. Jules Grévy, approuvé, je crois, par le Conseil d'État, n'a pas encore reçu la solution que l'on attend, et qui me semble ne pouvoir être douteuse.

C'est de la terrasse qui précède les bâtimens scolaires que l'on peut embrasser du regard l'ensemble des fondations Brignole-Galliera créées à Fleury-sous-Meudon. C'est fort imposant; on se croirait en présence d'un de ces immenses monastères où le moyen âge réunissait la chapelle, l'infirmerie, la maison des hôtes et le couvent. Moyen âge; je ne m'en dédis pas, car l'architecte a cherché et trouvé dans le style ogival du XIIIe siècle un ordre qui, tout en restant moderne par l'originalité et l'habileté des agencemens, a quelque chose de grave et d'austère sans tristesse, qui semble appeler la méditation et faire naître le recueillement. Malgré la diversité de leurs destinations et de leur distribution, les édifices offrent des traits de ressemblance qui les font de la même famille, tout en leur laissant une individualité propre. Il en résulte une harmonie remarquable, car chaque partie concourt à l'unité de l'ensemble. La lyre d'Amphion est un symbole; toute œuvre architecturale doit être une symphonie.

Les bâtimens sont nombreux; ils occupent une étendue superficielle de 9,675 mètres; comptons-les: l'orphelinat, la maison de retraite des frères de la doctrine chrétienne, la chapelle, le pavillon de l'agent général, le pavillon des aumôniers, le pavillon des employés civils, le pavillon du jardinier chef, le pavillon du concierge, les communs contenant l'écurie, la vacherie et les remises. Le choix seul des matériaux constitue déjà quelque chose d'exceptionnel. Je n'ai que de bien médiocres notions en lithologie, mais partout, jusque dans les corbeaux des murs d'espaliers, j'ai cru reconnaître la pierre de Château-Landon, aussi résistante à l'action du temps et presque aussi dure à travailler que le marbre; pour en apprécier la beauté, il suffit de regarder l'Arc-de-Triomphe

de l'Étoile. L'auteur de ces constructions de la bienfaisance opulente est M. Conchon ; lorsqu'il considère son œuvre, il doit être satisfait. J'imagine que, pareil à tous les vrais artistes, il a eu un rêve, un de ces beaux rêves en pierres ouvragées, comme les maîtres maçons du moyen âge, comme les grands architectes de la renaissance en ont réalisé que l'humanité ne se lasse pas d'admirer. Il eut cette fortune incomparable de rencontrer une femme intelligente et riche qui, pour d'autres causes, en visant un but moral, avait conçu un rêve analogue. Le double rêve s'est fondu en un seul et a fait naître une œuvre d'art et une œuvre de charité à la fois grandioses et touchantes. Non-seulement l'architecte a eu carte blanche, comme l'on dit, mais on le poussait au luxe, car au fur et à mesure que les édifices se dressaient derrière les échafaudages, la duchesse s'enorgueillissait.

Elle avait recommandé de faire une chapelle magnifique ; elle a été obéie. « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche, » disait un peintre de l'antiquité. Ce reproche ne peut être adressé à M. Conchon ; la chapelle, que jalouseraient bien des grandes villes de province, est très simple ; nulle trace de dorures, rien de criard ; mais quel goût dans le détail, quelle science dans la sobriété de l'ornementation, avec quel art les nervures se détachent sur le ton pâle de la pierre et glissent sous la voûte. La chaire à prêcher, y compris la cuve, l'escalier et l'abat-voix, est taillée dans le même bloc ; elle est ajourée, sculptée, fouillée ; c'est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie en pierre. Dans l'orphelinat, la corniche de la cage supérieure de l'escalier, la ferronnerie qui soutient le vitrage, sont des merveilles de finesse et d'habileté. Nos ouvriers valent ceux de toutes les époques, à la condition qu'on leur accorde le temps de bien faire et des matériaux de premier choix. On se fera une idée du luxe qui a présidé à ces constructions en sachant que le seul pavillon du jardinier chef revient à 300,000 francs.

On n'a pas abusé de la prodigalité naturelle à la duchesse de Galliera ; on n'a fait que se conformer à ses instructions, je dirai même à ses instances ; rien de plus. Elle est morte à Paris le 9 décembre 1888, elle a donc tout ordonné, tout surveillé ; la joie des dernières années de sa vie était d'aller à Clamart, d'aller à Fleury-sous-Meudon, de regarder « pousser » les bâtimens dont elle avait étudié les plans et approuvé les devis. Si elle prescrivait des modifications aux projets primitifs, c'était pour embellir encore des constructions déjà très belles. Aux observations qu'on lui adressait parfois, elle répondait : « Allez ! allez ! Si les crédits ne suffisent pas, j'en ouvrirai d'autres. » Un jour qu'on lui disait : « Mais, c'est un véritable palais que vous faites bâtir ; »

elle riposta : « Depuis que je suis au monde, j'ai vécu dans des palais, je trouve bon que les pauvres en aient un, et j'ai plaisir à le leur offrir. » Lorsqu'elle allait au bal, elle se parait d'émeraudes historiques et portait un collier de perles merveilleuses. Cette coquetterie de la richesse, elle l'a déployée dans sa bienfaisance. Sa main, qui jamais n'avait été fermée aux malheureux, elle l'a ouverte plus large encore quand elle a préparé la demeure qu'elle leur destinait. Elle a été à la charité comme à une fête; avec tous ses bijoux. Nul sacrifice ne lui a paru trop onéreux pour donner à ses œuvres de compassion une splendeur incomparable. Elle a voulu faire ce que nul n'avait fait avant elle. L'hospice Ferrari, la maison de retraite, l'orphelinat et leurs dépendances lui ont coûté quarante-sept millions; j'écris le chiffre en toutes lettres, afin que l'on ne puisse croire à une erreur.

Quarante-sept millions; la somme est de poids; eût-il été possible de la mieux employer? c'est là une question que je n'ai pas à discuter. La duchesse a fait de sa fortune l'usage qui lui a convenu. Le bien qu'elle a voulu faire reste acquis et dans une proportion hors de pair. Au courant de l'été dernier, j'avais eu l'honneur d'accompagner à Rastatt le père Joseph, qui voulait visiter la sépulture de nos pauvres soldats morts en captivité après la capitulation de Strasbourg. Il est président de « l'œuvre des tombes; » en outre, il dirige trois orphelinats qui recueillent les enfans de la campagne. Pendant notre trajet, je lui parlais des fondations Galliera. Il leva le bras vers le ciel et s'écria : « 47 millions! Dieu de bonté! avec cela j'hébergerais et j'élèverais tous les orphelins de France! » Soit; chacun fait le bien comme il l'entend, l'important est d'en faire. Si l'exemple donné par la duchesse de Galliera incite l'émulation de quelque millionnaire, il ne sera que juste d'en rendre grâce à l'initiatrice.

En parcourant ces lieux d'hospitalité, de secours, d'enseignement et de compassion, je pensais, malgré moi, au vieux Ferrari, à ce pauvre Crésus qui mourut noyé dans son Pactole, et je me disais que si, dans le monde inconnu qu'il habite, il a pu voir l'emploi que sa petite-fille faisait du trésor qu'il avait commencé d'amasser, s'il a vu les malheureux qu'il repoussait comme un objet de dépense inutile, recherchés, soignés, choyés, par une femme portant son nom, il a dû lever les épaules avec dédain et reconnaître que, par alliance, du moins, sa race était bien dégénérée.

MAXIME DU CAMP.

CHANTE-PLEURE

DERNIÈRE PARTIE (1).

LX.

Le train de dix heures venait de s'arrêter en gare de Montauriol. Des paysans à blouse bleue, quelques chapeaux noirs de notaires ou de bourgeois de campagne, une soutane ou deux et autant de cornettes, une vingtaine en tout de voyageurs et de voyageuses, — à peu de chose près, ce que les pauvres cantons de la montagne quercinoise envoient chaque jour au chef-lieu, — descendaient par groupes sur le quai, gagnaient la cour boueuse où stationnaient un petit nombre d'omnibus.

Sorties les dernières, Mme de Fabri et Urgèle s'enquéraient de la voiture des de Saint-Clar, chez qui ces dames étaient attendues à déjeuner. La voiture n'était pas là ; le petit de Saint-Clar s'en excusait auprès d'elles. On s'était décidé en rentrant des vacances à louer l'écurie et la remise ; on allait rarement à la campagne, et puis, les fiacres étaient si commodes !

Urgèle et sa mère échangeaient un coup d'œil... En dégringolade aussi, les de Saint-Clar ! C'était donc partout la même chose ! Mais alors, que venaient-elles chercher à Montauriol ? Un découragement les prenait toutes les deux. Les affaires tournaient mal à Chante-Pleure. Le surlendemain, si on ne versait pas les soixante mille francs exigibles, ou si l'on n'obtenait pas un sursis, le Crédit foncier allait faire exproprier et mettre en vente les terres et le château. Mais,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1889 et des 1er et 15 janvier 1890.

ces soixante mille francs, où les trouver? Sollicités d'abord, les banquiers et les hommes d'affaires de Saint-Vergondin avaient refusé poliment; la somme était trop forte pour eux; à Montauriol peut-être...

Et juste au moment de partir, de fatigue ou de chagrin, M. de Fabri était tombé malade. En désespoir de cause, Urgèle et sa mère s'étaient décidées à tenter la chance elles-mêmes, à mettre en mouvement ce qui leur restait de relations et de crédit.

Et au premier pas, avant même d'entrer en campagne, voilà que l'appui des de Saint-Clar menaçait de leur manquer!

Une déconvenue pour les pauvres femmes déjà pas bien lancées à leur corvée d'emprunteuses. Cette déception était comme un peu plus de froid sur elles, ajouté au froid noir de la saison, de la brume glacée qui entrait par les portières mal jointes et les carreaux cassés de l'omnibus, morfondait la mère et la fille, frissonnantes sous leurs fourrures.

L'accueil des de Saint-Clar parvenait à peine à les dégeler; cordial cependant, à bras ouverts comme d'habitude; mais l'entrain n'y était pas; un air de contrainte se laissait voir sous la gracieuseté des hôtes, comme s'ils avaient pressenti le but des visiteuses, l'ennui possible d'un refus. Et pour accentuer, pour expliquer aussi cette gêne intérieure, l'autre, la gêne matérielle se trahissait dans la robe du matin un peu fanée de madame, une jadis très élégante et encore très correcte mondaine, dans la cravate à pois pas bien fraîche de monsieur, un ancien beau, la figure ridée à force de sourire, un intrépide conducteur de cotillons qui avait un peu valsé sa vie à toutes les musiques; et les écus valsaient en même temps! Désargentés peu à peu, ils avaient tenu bon tant qu'ils avaient pu; faute d'argent, ils avaient longtemps payé de mine; mais c'était fini de rire tout de même. Le désastre était là comme à Chante-Pleure : les chevaux vendus, les domestiques cassés aux gages, toutes les bouches inutiles chassées de la place, et la place quand même serait bientôt forcée de se rendre.

La même histoire, avec d'autres détails, la même catastrophe suspendue sur les deux familles.

A la première ouverture de Mme de Fabri, qui n'avait pu se retenir, à peine assise, de larmoyer ses malheurs, son amie était entrée aussi en confidences, et c'était, l'écluse une fois emportée, un flot de lamentations qui ne s'arrêtait pas de couler...

On ne savait pas où passait l'argent... assurait Mme de Saint-Clar... Et il était si difficile d'en faire! ajoutait la mère d'Urgèle. Eux, par exemple, c'était à n'y rien comprendre. Ils avaient pourtant bien réduit leur train depuis qu'ils habitaient la campagne. Toute l'année à Chante-Pleure, à trois heures en chemin de fer de

Montauriol, l'économie était cruelle. Et ça n'avait servi à rien. On s'était enfoncé quand même. Comment? Ce n'était pas la toilette à coup sûr. Un chapeau habillé lui durait deux ans; ses robes, on les cousait chez elle; une couturière à la journée. Et Urgèle donc! ce qu'elle dépensait, la pauvre petite avec ses coiffes à la paysanne et ses robes de *sarguil!* Et ces messieurs! En sabots tout l'hiver comme de vrais campagnards. Mais voilà! tout ce qu'ils épargnaient s'en allait en machines agricoles. Ah! cette agriculture! Dire que le plus clair de leurs revenus avait été mis en fumiers!

Les de Saint-Clar n'avaient rien à se reprocher eux non plus; au moins depuis quelque temps. Monsieur ne paraissait plus au cercle; madame ne sortait pas deux fois chaque hiver, et la même toilette, les deux fois. Elle ne serait pas sortie du tout, sans ses filles; on ne pouvait pas les mettre en cellule. Si gaies, les chéries! et un succès! Jeudi dernier, au bal des Puydésert, il n'y en avait eu que pour elles!

— On nous avait assuré que les Puydésert se retiraient dans leurs terres du Limousin... interrompait Mme de Fabri.

— Oui; mais au dernier moment, on est venu leur offrir une combinaison : une vente en parcelles de leur parc du faubourg, une affaire magnifique; quatre cent mille francs rien que pour les lisières, et il leur reste encore la belle entrée sur la rue et un joli morceau d'ombrage autour de l'hôtel...

— Alors, les charmilles, l'allée des Gardes, le labyrinthe...

— Sabrés, déshonorés! des rues à travers!

Mme de Fabri se voilait la face; et son amie :

— Laissez donc! mieux vaut encore vendre son parc comme les Puydésert, que son nom comme notre pauvre ami de Las; un de Las marié avec une Péruvienne des agences! une métisse, quelle honte!

— Les Roquereine ont mieux fini...

— Oui, mais quel mal pour se caser; et ce n'est pas brillant. Le vicomte a une petite place dans les haras; ses fils ont repris du service; le gendre est le mieux appointé, mais un peu loin; inspecteur d'assurances à Madrid!

— Et ces malheureux d'Arcombal?

— Oh! ceux-là, par exemple, on ne sait pas de quoi ils vivent: des rôles que copient les petites pour les notaires? trois sous la page! Le père, sous prétexte de bibeloter, fait bien un peu de brocante, pas pour son compte, les capitaux lui manquent, pour les gros marchands de Paris. Un joli coup de commerce, l'hiver dernier; les tapisseries des Caldaguès, vous savez, cette suite de l'Arioste? c'est lui qui les a achetées pour presque rien; Caldaguès avait une différence à payer au cercle. Gustave prétend qu'il a eu trois mille

francs de passe. Oh! il guigne assez notre commode; quinze mille francs, ça, oui, ma chère, à cause de ce morceau de bordure en cuivre... Un joli denier, hein? Oh! s'il n'y avait pas nos armes dans la marqueterie!

Mme de Saint-Clar étouffait un soupir.

Mais ces demoiselles entraient au même instant : un flot de couleurs gaies, de paroles vives, une poussée de jeunesse qui désassombrissait les figures un peu tournées au noir de la famille et des invitées.

De belles plantes, cette Thérèse, cette Angélique! Et faciles à vivre! Que demandaient-elles? Quatre toilettes par an, et danser, danser! Elles dansaient si bien! Et elles jabotaient aussi, elles jabotaient ferme, les créatures. Le temps d'ôter leur chapeau, de poser leur rouleau de musique, elles avaient déjà vidé un plein sac de cancans. Et, tout de suite, des projets pour la journée. C'était entendu, elles emmenaient Urgèle chez les d'Ingrémil; on travaillait l'après-midi pour la vente des orphelins : des cadres de photographies qu'on habillait avec de vieilles étoffes, des couvercles de boîtes à gants qu'on peignait en fausse laque, un tas de jolies choses. Les jeunes messieurs de l'OEuvre arrivaient presque toujours au *five o'clock,* et, — la présidente se fâchait bien, mais tant pis! — on valsait une heure avant de s'en aller...

Urgèle s'excusait, elle avait tant à courir à Montauriol! Mais la gaîté de ses jeunes amies la gagnait quand même, et, très communicatif aussi, irrésistible, l'entrain du grand frère, de ce petit Maxime devenu un grand Maxime, leste et bien découplé, la tête à l'évent : une tête à loger deux ou trois idées, pas plus, des idées légères qui faisaient en se touchant comme un bruit continuel de grelots...

Il était passé au comité, le petit Maxime, et il avait trouvé ces messieurs en joie; encore un conseiller d'arrondissement royaliste qui venait de passer dans la Nièvre. Un département qui tournait; un de plus! Oh! cette fois, ça y était! On les tenait, ces républicains; et après, quelle fête, mes enfans, quelle fête! M. de Saint-Clar hasardait quelques objections; homme de peu de foi! on lui fermait la bouche. C'était si bon d'espérer, de renifler la bonne odeur du pouvoir en perspective!

Les ennuis, les misères du moment, la misère de demain peut-être, tout était oublié, et c'était, le temps du déjeuner, une excitation, une bravade de rire!

A peine sortis de table, on servait à Urgèle le divertissement d'une pavane en préparation pour le prochain bal de la trésorerie générale, et Maxime était le metteur en scène. Stylées par lui, Angélique et Thérèse se trémoussaient à ravir, et le papa lui-même, le

beau Gustave, émoustillé par la présence d'Urgèle qui battait des mains à tout rompre, s'évertuait de ses vieilles jambes, assez galamment par ma foi !

Et Chante-Pleure? Et les soixante mille francs du Crédit foncier? Une annonce tombée par hasard sous les yeux d'Urgèle, qui feuilletait un numéro du *Chasseur illustré*, lui remit brusquement en mémoire le but de leur voyage.

Six faucons à vendre; ensemble, chaperons, perchoirs, boucles et Traité de la fauconnerie par messire Jean de Franchières. S'adresser à M. F. de F. poste restante à Saint-Vergondin. Pauvre oncle Fabrice, pauvre vieux fauconnier! Quelle agonie avant d'en venir à se séparer de ses élèves !

Et tout de suite, évoqués par le sacrifice puéril et douloureux du bonhomme, c'était devant elle, au lieu de cette bande de fous et de folles virant et voltant en cadence, c'était la maison, les gens de là-bas, le grand charme triste de Chante-Pleure. Le sens profond, l'unité de leur vie de famille, lui apparaissaient tout à coup, et même les manies, les ridicules de ses vieux se faisaient attendrissans à distance, avec la menace de ruine suspendue sur la communauté, avec l'idée que cela allait finir !

Urgèle s'était levée, avait posé la main sur l'épaule de sa mère.

Sur une révérence de Thérèse et une pirouette de Maxime, la pavane s'achevait.

Ces dames prenaient congé. L'heure pressait. M. de Saint-Clar s'offrait à les accompagner au Crédit foncier chez son ami Gontran d'Etieules; elles le remercièrent. De quel secours et de quel conseil pouvait bien leur être ce danseur?

Les d'Etieules, d'ailleurs, n'étaient pas des inconnus pour ces dames; pas des amis; mais presque. On s'était beaucoup vu jadis, à l'époque où les de Fabri habitaient le chef-lieu, et les relations, quoique plus espacées, n'avaient jamais cessé tout à fait. Les deux ménages s'étaient retrouvés aux eaux de Cauterets ou de Luchon, ils avaient été de noce ou de baptême une ou deux fois ensemble, car les d'Etieules comme les de Fabri étaient alliés de près ou de loin à ce qu'il y avait de mieux entre Rouergue et Quercy.

Depuis la république, il est vrai, ou plutôt depuis le désastre de l'Ordre Moral, on s'était battu froid quelque peu. M. d'Etieules, bon royaliste jusque-là, bien pensant et bien agissant, avait insensiblement lâché pied, au grand étonnement d'abord, au grand scandale de ses amis ensuite, quand parut sa nomination de directeur de la succursale du Crédit foncier. Il y avait eu là un mauvais moment à passer pour les transfuges ; mais rien qu'un moment; pour irréconciliable qu'on fût, on ne pouvait pas en vouloir longtemps à un si brave homme, à un clubman accompli qui faisait autorité

pour les chevaux et pour les cartes; encore moins à une charmante femme si experte à divertir son monde, à improviser une partie, à monter une charade ou un tableau vivant! Lui, commissaire des courses, vice-président du cercle, elle, trésorière ou secrétaire d'un grand nombre d'œuvres ou d'associations pieuses, ils étaient également indispensables à la société. Après avoir fait un peu la grimace, pour la forme, la société les avait gardés tels quels. Les jours de Mme d'Etieules étaient des plus suivis, ses bals étaient courus. L'opposition et le gouvernement, les gens nés et les gens arrivés s'y coudoyaient et, grâce au tact parfait des maîtres de maison, sans trop s'endommager. Des mariages s'étaient manigancés sous l'œil maternel de Mme d'Etieules; des intrigues, des défections politiques s'étaient tramées sous les auspices de l'ex-royaliste, que ses fonctions de prêteur sur gages officiel mettaient en rapport avec ses anciens coreligionnaires dans l'embarras. M. de Fabri n'avait eu qu'à se louer de ses bons offices quand il avait dû négocier son emprunt sur Chante-Pleure, et en frappant à sa porte, ces dames pouvaient compter sur un bon accueil. Elles n'avaient d'ailleurs à solliciter qu'un délai, un répit à la signification du jugement; le temps de se retourner, de chercher l'argent. Car, de le trouver sur l'heure et chez leurs amis de Montauriol, après les confidences des Saint-Clar, il n'y fallait pas songer.

Mme d'Etieules, chez qui elles se présentèrent d'abord, se jeta d'un grand élan au cou de sa « chère Mathilde, » — elles avaient été élevées ensemble aux Réparatrices de Toulouse, — et faillit étouffer dans ses bras la chère enfant, dont visiblement elle avait oublié le prénom, une mignonne qu'il était grand dommage, affirmait-elle, de tenir sous le boisseau. La campagne, l'hiver, ce devait être horrible!

Une dame entre deux âges, très parée, très pincée, l'air arrogant et commun, avait pris congé à l'entrée de Mme de Fabri, accompagnée des poignées de main et des sourires les plus tendres de Mme d'Etieules. Et dans son dos, la porte claquant encore, elle se félicitait du bon débarras. Sans ces dames, elle en aurait eu pour une heure avec cette vieille folle : Mme la trésorière-générale! une créature on ne savait d'où, quelque vieille maîtresse blanchisseuse ou pire, épousée par raccroc! Un joli ménage! Elle, on l'avait vue! Lui, le monsieur, un étudiant de vingtième année, bas journaliste, improvisé sous-préfet, puis préfet au 4 septembre; et, à sa dixième gaffe, on l'avait bombardé trésorier-général!

Ah! ce qu'on était obligé de voir et d'entendre!

Mme d'Etieules en avait lourd sur le cœur! et elle se soulageait; pas avec tout le monde,.. mais quand elle avait sous la main des amies, de vraies amies, des personnes qui pensaient comme elle,

car elle avait toujours le cœur royaliste; M. d'Etieules la laissait libre, et lui-même, au fond...

Elle en aurait dégoisé plus long, si Mme de Fabri, un peu pressée, n'avait pas demandé à voir M. le directeur de la succursale...

Il était là, justement, pas encore parti pour son bureau; si ces dames avaient à causer d'affaires, rien de plus simple, elle ferait condamner sa porte...

Très correct, un peu froid, le parler lent et de haut d'un diplomate en exercice, M. d'Etieules s'informait de la santé de son camarade de Fabri. Un peu souffrant;.. rien de grave?.. Et, au premier mot de la requête de ces dames, il se fondait en excuses, désolé vraiment, tout à fait désolé, des instructions formelles reçues le matin même... Quel chagrin pour lui! Et il tirait le papier officiel de sa poche, un ordre, envoyé par dépêche, de « signifier jugement sans délai;.. » et la brutalité du texte contrastait avec l'aménité parfaite, la douceur des atténuations où l'enveloppait le plus galant des directeurs.

Le coup n'en était pas moins un peu dur.

Mme de Fabri avait peine à garder une contenance; Urgèle, plus intrépide, se levait excédée, mais Mme d'Etieules l'obligeait à se rasseoir... Ces dames ne s'en iraient pas ainsi sur une mauvaise impression, et elle parlait de les retenir à dîner. Si longtemps qu'on ne s'était pas vus, on pourrait causer à table; et puis le soir même, justement, une troupe de passage donnait *le Monde où l'on s'ennuie*,.. une pièce qui ferait rire Mlle Urgèle, oh! par force!

Urgèle secouait la tête, impassible; on les attendait à Chante-Pleure...

Et elle entraînait sa mère...

Mais, au mot de Chante-Pleure, la pauvre femme finit de perdre son aplomb.

Un flot de larmes lui était monté aux yeux; et, renversée dans son fauteuil, le manchon en tampon sur la bouche, elle sanglotait.

— Voyons, mère, voyons,.. suppliait Urgèle...

— Mademoiselle a raison; il n'y a rien de perdu, suggérait M. d'Etieules. De la signification d'un jugement à son exécution il y a loin, et, dans l'intervalle,.. avec un nom comme le vôtre...

— A qui s'adresser, mon Dieu, à qui? se lamentait Mme de Fabri.

— Êtes-vous allée à *l'Épargne?* Une maison nouvelle et qui a l'air de marcher. Ils viennent de lancer les Gypses de Rocanières. Mais voyons, vous devez connaître ces messieurs du conseil d'administration : Blandinières, le procureur démissionnaire de Sainte-Affrique, de Cabrefi, l'ancien sous-préfet de Moissac, La Nauze, mon collègue de la Société des courses. Rue Droite, en face du Palais de Justice...

LXI.

Rue Droite, un hôtel flambant neuf, une enseigne de haut goût, imposante et pas criarde : L'ÉPARGNE MONTAURIOLAISE, société anonyme à capital variable; et au-dessous, en plus petits caractères : *Industrie, commerce, agriculture, opérations de Bourse, avances sur titres*, etc.

Une lanterne à gaz, armée d'un réflecteur, surmontait un tableau noir où l'on venait d'afficher les cours de la Bourse; et à côté, couvrant le mur jusqu'à la hauteur du premier étage, une immense affiche annonçait au public l'émission de cent mille actions au porteur des Gypses de Rocanières.

Un plan à l'échelle, avec la coupe et l'élévation des gisemens constatés et des galeries en cours d'exploitation, et, sous globe, plusieurs échantillons de gypse rose, ornaient les murs du vestibule, tendus de reps d'un grenat somptueux.

Très meublant aussi, le garçon de bureau à livrée qui introduisit ces dames dans le cabinet directorial, et non moins étoffé le président de la chose, M. Blandinières, ancien magistrat, raide et creux, parlant et gesticulant large, ainsi que pour le prétoire, onctueux, solennel et banal, comme si les mots quelconques prenaient de l'importance en passant par sa bouche.

Ces dames à peine assises, avant de s'enquérir du but de leur visite, il leur exposait le programme de l'Épargne : donner de l'élan aux capitaux conservateurs, mettre l'aristocratie bien pensante à même de lutter contre la concurrence des financiers juifs ou hétérodoxes, fournir aux idées religieuses l'arme indispensable aujourd'hui pour vaincre : l'argent! Telle avait été, telle était encore la pensée des fondateurs; et comme pour authentiquer ces déclarations, pour les cautionner aux yeux de la clientèle, les portraits des princes prétendans s'étalaient aux murs, symétriquement appendus, — trois lithographies richement et pareillement encadrées, — et le directeur pouvait les invoquer du geste, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Mais M. Blandinières abandonnait les considérations générales pour entrer dans le détail de l'opération des gypses, et il citait des analyses, des rapports, il indiquait des débouchés; il partait des résultats acquis pour établir des probabilités éblouissantes. L'infertilité du sol superficiel, l'affleurement de la richesse minière, la facilité des transports, la modicité des salaires, tout se réunissait pour assurer à l'entreprise le plus brillant avenir. L'émission, d'ailleurs, avait dépassé leurs espérances; plus des trois quarts du capital avaient été souscrits dès la première heure, à peine s'il leur

restait assez de titres pour contenter leur clientèle préférée, leurs amis de la ville et du département.

Mme de Fabri ne savait comment couper ce flot d'éloquence vantarde qui allait toujours, accoutumé à s'épancher sans obstacle.

Cependant il fallut bien avouer qu'on ne venait pas pour les gypses; qu'il ne s'agissait pas d'offrir de la monnaie, mais d'en prendre. Fâcheuse découverte. Le directeur de l'Épargne changea presque subitement de ton et de manières, toujours éloquent; comment aurait-il fait pour ne pas l'être? mais d'une éloquence à la coule, sans gêne, et son attitude à l'unisson, tout à coup détendue, le coude appuyé à la table, les doigts promenés dans les favoris en nageoire. Et ça s'arrêtait bientôt; une ou deux phrases simplement, juste l'indispensable pour éconduire les solliciteuses; des réflexions sentimentales à propos de la propriété foncière, très intéressante à coup sûr, et encore plus quand des souvenirs de famille s'y trouvaient attachés, mais si ingrate depuis quelques années, et si peu rémunératrice...

Ces dames étaient parties.

Plus de démarche à tenter maintenant, plus de salut possible. Et déjà sur elles, comme si les passans le savaient, la honte de l'expropriation en perspective.

Sans se concerter, sans peut-être se rendre compte du sentiment qui les poussait l'une et l'autre, elles avaient quitté la rue Droite, trop bruyante, pour la première ruelle qui s'était offerte, très tranquille celle-là, presque obscure, entre des façades de couvent à fenêtres grillagées et des murs de jardin chaperonnés de joubarbe et de giroflée morte, — et la tristesse du ciel au-dessus d'elles.

Une horloge qui sonnait trois heures les fit s'arrêter. Elles longeaient le collège des pères jésuites, et le timbre de la sonnerie rappelait à Mme de Fabri les après-midi passées dans la chapelle, au confessionnal. Le collège était fermé maintenant; la cire rouge des cachets officiels scellait encore la porte de la chapelle; mais les expulsés étaient allés s'établir quelques pas plus loin, rue des Lixes, et leurs amis avaient bientôt appris le nouveau chemin. Laïques pieux, présidens et présidentes d'œuvres, hommes politiques, curés de campagne demeurés fidèles aux persécutés, c'était toute l'année, devant leur porte, une procession, un va-et-vient de solliciteurs et de donateurs, de riches qui venaient vider leur bourse et d'indigens qui venaient chercher la sportule, une affluence que rendait plus significative encore la solitude, la quarantaine presque où se morfondait le monseigneur récemment intronisé.

Comment Mme de Fabri n'avait-elle pas pensé plus tôt à se réfugier là auprès de son père spirituel, depuis longtemps déjà le

confident et le consolateur de ses chagrins domestiques, son conseiller aussi dans la conduite de ses intérêts temporels; car, si versé qu'il fût dans les voies de la perfection chrétienne, si expert à débrouiller l'écheveau des cas de conscience, le père de Clamouse n'en était pas moins un homme avisé, au fait de tout, légiste au besoin, financier quand il le fallait. Mme de Fabri s'était bien trouvée de ses directions en diverses circonstances, et qui sait, peut-être cette fois encore les tirerait-il d'embarras? Il aurait en tout cas, à défaut des secours terrestres, les baumes divins, les paroles qui consolent, ces paroles si douces à entendre, qu'elles faisaient chérir à la pénitente le bois du confessionnal où elle se meurtrissait les genoux. Ce fut déjà comme une caresse à ses plaies vives de respirer l'air de la maison, l'atmosphère de couvent que les religieux avaient apportée dans le logis de hasard où ils s'étaient provisoirement, — oh! très provisoirement, — installés. C'était la cité céleste, le paradis de ses rêves de dévote, et elle croyait voir une expression quasi-angélique sur la figure, banale comme un seuil, du frère-lai qui les conduisait au parloir.

Le père ne se laissa pas attendre: un grand vieillard, droit comme une épée, la tête haute et hautaine; un masque osseux profondément labouré, mais puissant encore, avec le pli souverain de la lèvre, et, jaillissant des sourcils en broussaille, l'éclat des yeux noirs un peu durs, qui s'adoucissait cependant en rencontrant le salut attristé de ses visiteuses.

Quelle mauvaise nouvelle lui portaient-elles? Mme de Fabri n'étant pas en état de s'expliquer, c'était Urgèle qui se mettait en devoir de raconter le désastre. Pas assez posément pour le père, qui lui demandait des détails, lui réclamait des chiffres, obligé de la confesser par morceaux, et encore n'en tirait-il rien de bien précis.

Pauvres dames! interrompait le jésuite, apitoyé, impatienté aussi. Pauvres dames! c'était dit comme à des enfans, d'un ton de gronderie paternelle, et en même temps, il attirait à lui, il prenait dans ses mains de prêtre fermes et froides, les mains fiévreuses, tordues d'angoisse des malheureuses, il s'efforçait de les calmer, de les rassurer sur le lendemain!

— Dieu y pourvoira! répétait-il avec le détachement absolu, l'imperturbable aplomb du moine, le regard au ciel, planant au-dessus des misères de la vie, des soucis de la famille. Dieu y pourvoira! Il ne voyait dans la ruine des de Fabri qu'un malheur social, le déchet des idées conservatrices dans le canton de Paour; le reste, c'est-à-dire l'expropriation, la pauvreté en perspective pour ces vieilles gens, pour ces femmes, ne le touchait que de plus loin! Même il y avait dans ces préoccupations de bien-être, de bonheur matériel, quelque chose de mesquin, qui le choquait

lui, le pauvre par profession, l'homme de l'au-delà, comme une petitesse d'enfans du siècle!

— Dieu y pourvoira! affirmait-il. On trouvera bien quelque emploi pour M. de Fabri : une position, un poste honorable. Un capitaine en retraite, un ancien élève de Saint-Cyr! nous trouverons...

— Quitter Chante-Pleure! gémissait Urgèle.

— Sans doute, sans doute,.. reprenait doucement le père.

Mais Urgèle ne voulait rien entendre. S'en aller! elle ne pourrait pas. Sortir du château, oui; mais abandonner le pays, jamais! S'il le fallait absolument, eh bien, elle irait vivre à côté, dans une ferme...

— Mais elles ne vous appartiendront plus, vos fermes, ma pauvre enfant...

— Chez les autres alors; nous louerons la première borde venue; j'aurai vite fait de m'accoutumer, ajoutait-elle, et mon père en connaît autant que les paysans... Oui, c'est ça; là-haut sur les causses, quelque terre à pacages; pas de labours; rien que des ouailles à garder en filant la quenouille...

Le jésuite souriait. Une berquinade, dans un pareil moment! Mais non; pas si berquinade que ça vraiment! Elle l'aimait à fond, la vie rustique, et elle en parlait si bien! Presque autant qu'à sa propre parenté, elle s'était donnée à l'entourage de pauvres gens, d'humbles ménages qui s'abritaient génération après génération à l'ombre de Chante-Pleure. Que deviendraient-ils sans elle, ces malheureux : Cavèque la mendiante, Jean Pic l'aveugle, et les autres, tous ses amis de là-bas?

Le père de Clamouse réfléchissait, étonné de cette Urgèle qui se révélait à lui, très différente de l'autre, de la petite personne très gâtée, un peu fantasque, qu'il avait eu occasion de voir en ses passages toujours rapides, il est vrai, à Chante-Pleure. Celle-ci encore un peu romanesque, — un peu, beaucoup, — pas très bien équilibrée peut-être, mais si ardente, si profonde dans son amour des humbles, dans son sentiment exalté de la fraternité chrétienne! Une âme de qualité rare, très rare dans les milieux mondains. Elle l'intéressait tout à fait, pour elle-même d'abord, pour le plaisir qu'il avait en connaisseur et manieur de consciences à lire un exemplaire à part d'humanité provinciale, elle le passionnait encore plus comme directeur d'œuvres populaires, initiateur du socialisme chrétien, à cause du parti à tirer de cette organisation d'apôtre.

Ah! s'il pouvait réussir à la garder sous la main!

Le père réfléchissait. Avec la permission de ces dames, il feuilletait même un cahier, un répertoire où des noms, des adresses,

des renseignemens de toute sorte se trouvaient collectionnés et classés par ordre alphabétique.

Tout à coup, relevant les yeux :

— Vous me faites chercher, souriait-il; et vous êtes les cousins des de Vore, la famille la plus opulente du diocèse, et si bons amis, si bien disposés pour vous...

— Trop bien, répondit Mme de Fabri en envoyant un regard à Urgèle qui détournait la tête, oui, c'est précisément parce que nous sommes trop bien ensemble. Soixante mille francs, bien sûr, ça ne les gênerait pas; mais... nous pouvons tout vous dire, n'est-ce pas? c'est la faute... elle hésita un moment; c'est la faute de Michaël, continua-t-elle. Ne s'est-il pas avisé de tomber amoureux d'Urgèle, et mon amie Marie-Louise était du complot... Pauvre Michaël! après le refus d'Urgèle... refus n'est pas le mot; ma fille a fait semblant de ne pas comprendre. Dès lors, nous n'oserions plus...

— Vous ne pouviez plus, c'est vrai, acquiesçait le père; à moins que... Oh! je vois d'ici vos objections, mon enfant; Michaël est un peu jeune; pas tout à fait votre âge, n'est-ce pas, et puis, pas fort, le pauvre garçon... d'aucune façon; nous n'avons jamais réussi à le pousser plus loin que la troisième, et encore... pousser par les épaules; un *minus habens;* c'est dommage; une si bonne famille! Un de Vore a été sénéchal de Quercy, un autre président à la cour des aides; et lui, le dernier, pieux comme un ange, et d'une bonté! Je ne parle pas de la fortune. Ah! le bien qu'on pourrait faire avec un pareil patrimoine! 3,000 hectares de sable et de pins dans les Landes; vous qui aimez le paysage, mademoiselle; et les mines de la Vernède! Tout un peuple d'ouvriers à évangéliser, à ramener! Et ce serait si facile si l'on savait s'y prendre!

Le père de Clamouse s'exaltait là-dessus, racontait la misère morale des mineurs, des paysans, la plupart attirés au fond des puits par l'appât des salaires, et qui se gâtaient, se débauchaient au contact de la bohème ouvrière, des rebuts d'ateliers ou d'usines qui peuplaient les chantiers. Mme de Vore avait peur de ces gens à figure blême; elle se contentait de les secourir par procuration; elle avait fondé un hôpital, doté un asile, subventionné une école; mais la charité administrative ne suffisait pas; c'était quelqu'un qu'il aurait fallu; une âme aimant les âmes!

Le père de Clamouse continuait, et Urgèle, distraite, trop occupée de ses propres misères pour s'intéresser aux mineurs, pensait à ce mariage manqué qui les aurait sauvés tous. Quand il en avait été question, quelques mois avant, elle ne connaissait pas exactement, — et par délicatesse, son père n'avait pas voulu la renseigner tout à fait, — l'état désespéré de leurs affaires.

La veille au soir seulement, malade, à bout de courage, M. de Fabri avait tout avoué, sans un mot de regret d'ailleurs, sans une allusion même au projet de Michaël.

Mais elle, depuis, n'avait pas cessé d'y réfléchir. Peut-être serait-elle encore à temps de dire oui. Ah! ce oui! Dix fois, en chemin de fer le matin, dans la rue tout à l'heure, en allant au Crédit foncier et à l'Épargne, elle avait été au moment de le lâcher à sa mère. Mais il lui en coûtait, tant qu'il y aurait un peu d'espoir; et maintenant encore...

Oh! s'il n'y avait eu qu'elle! la pauvreté, la misère, elle aurait tout accepté plutôt que de se marier sans élan. Mais les autres; mais son père là-bas, malade, sa mère, la chère femme! écroulée déjà, incapable de résister au malheur.

Mariée! l'idée lui traversait l'esprit un moment d'un autre mariage, d'une vie selon son cœur dans une vieille maison qu'elle connaissait bien, là-haut, au bord des causses! Oh! ce goûter à Fontbrune, l'odeur des groseilles mûres dans le verger, la robe d'étamine de la vieille servante!

Un éclair! La maison lui plaisait, et la vie, le garçon lui-même, assez paysan, pas trop; mais de là au mariage! Et l'aurait-elle voulu d'ailleurs, qu'était-ce que la fortune et la bonne volonté de Pierre pour boucher le trou fait à Chante-Pleure? De quoi satisfaire le Crédit foncier; et après? La ruine quand même, et un malheureux de plus. Inutile d'y penser. Et alors...

Urgèle hésitait, son regard errant autour de la chambre comme pour y chercher un secours. Un prie-Dieu s'adossait au mur, tout près d'elle, et un crucifix au-dessus. Elle tomba à genoux. Accablée, la tête dans ses mains, elle priait. Oh! cette prière! Le crucifix des jésuites n'avait pas encore entendu la pareille. Pauvre bon Dieu conventuel, accoutumé aux oraisons calmes, à la même heure, des religieux, c'était maintenant à ses pieds comme une agonie muette, les derniers battemens d'un cœur de jeune fille prêt à s'immoler et qui reculait au bord du sacrifice. S'immoler! Elle y consentait bien; mais alors, s'immoler tout à fait, s'enterrer dans le cloître, en finir avec la vie!

Accoudée en paquet au prie-Dieu, les yeux sur les yeux blancs du Christ, elle priait, elle priait encore...

Mme de Fabri et le père de Clamouse attendaient, la pauvre mère bouleversée, prête à intervenir, — tant pis pour Chante-Pleure! — à refuser le sacrifice de sa fille; mais le père, toujours calme, la retenait d'un geste :

— Laissez agir Dieu, lui commandait-il.

Mme de Fabri n'y tenait plus; désobéissant pour la première fois à son directeur :

— Mon enfant! ma pauvre enfant! s'écriait-elle les bras tendus vers Urgèle; et comme sa fille se jetait sur elle, la dévorait de baisers :

— Non, mon petit, disait-elle; non, je ne veux pas; tu es trop jeune; tu aurais trop longtemps à souffrir...

Et Urgèle :

— Je ne souffrirai pas, maman! tout ce qui me chagrine, c'est de m'en aller; mais, maintenant, ne faudrait-il pas s'en aller d'une façon ou d'une autre? Mariée au moins, je ne quitte le pays qu'à moitié. Vous resterez, vous; vous me tiendrez la place chaude. Mon parti est pris. J'étais une enfant il y a trois mois quand je vous ai dit non; mais ce que j'ai vu aujourd'hui! oh! que je suis devenue vieille! Et raisonnable! Je comprends tout et j'accepte. Michaël est si bon enfant! S'il ne m'obéit pas, celui-là, gare! je le mets dans le cabinet noir!

Elle riait, elle pleurait; et une hâte fébrile, une envie folle d'en finir.

Le père de Clamouse s'offrait à se charger des négociations. Il fallait se presser à cause de cette maudite échéance. Et Urgèle tenait tant à porter une bonne nouvelle le soir même à Chante-Pleure!

— Attendez-moi là, le temps d'aller et de venir, proposait le jésuite; — et consultant sa montre, un gros oignon de prédicateur facile à lire de loin dans la pénombre de la chaire : — Encore une heure d'ici au départ; ce sera fait.

Le père de Clamouse sorti, la mère attirait sa fille sur ses genoux :

— Trésor aimé, tu ne te repentiras pas, au moins? réfléchis bien; tu es encore à temps pour dire non. — Et brusquement, changeant d'idée : — Que pourrons-nous offrir au père? un ornement ou un calice; j'ai vu tout à l'heure en passant, à l'étalage de M[lle] Sèbe, un ornement blanc de toute magnificence! qu'en penses-tu? si tu te décides, bien entendu. Cher amour, si ça ne te va pas, tu n'as qu'à parler. J'aimerais mieux tout vendre, me défaire de Ki-ki!

— Oh! maman! ne blasphémez pas; vous garderez Ki-ki et vous offrirez l'ornement au père de Clamouse, et le calice aussi... Et, maintenant, plus d'hésitations, s'il vous plaît! tenez-vous là, bien sage, ou je le raconterai au père...

En même temps, d'un geste de protection quasi-maternelle, Urgèle lissait du doigt doucement les bandeaux gris de la chère vieille femme et la baisait aux lèvres bien tendrement chaque fois qu'elle essayait d'ouvrir la bouche.

— Plus un mot, je vous prie! vous diriez encore des bêtises, la semonçait-elle, irrespectueuse et tendre à sa manière; et les bêtises que vous diriez me feraient pleurer. Et que penserait M[me] de Vore tout à l'heure quand elle entrera avec le père?

— Ah! tu supposes que Marie-Louise...

— Je ne suppose pas; je suis sûre; ma belle-mère est déjà en route...

— Tenez, les voilà! avertissait-elle en entendant des pas dans le corridor. Il paraît qu'on veut bien de votre fille.

Animée, essoufflée, sans majesté aucune, presque sans maintien, Mme de Vore entrait, se jetait au cou de sa vieille amie :

— Vous étiez malheureux et vous ne vous décidiez pas à le dire. C'est mal, ça! c'est très mal! Comme si tout ce que nous avons n'était pas vôtre. Et c'est peu, tout ça, c'est bien peu à vous offrir, à vous qui nous donnez ce trésor...

Elle attirait Urgèle, la tenait un moment embrassée.

— Ma fille, ma chère fille!

Puis, se tournant vers Michaël, qui, très troublé, tout le sang de ses veines, — et ce n'était pas grand'chose, — remonté à sa joue, allait vers sa cousine :

— Toi, remercie donc Urgèle.

Et comme l'héritier des de Vore demeurait là sans parole, les yeux sur sa future comme sur quelque jouet trop beau et très fragile, et il ne savait comment le prendre :

— Mais non; remercions Dieu d'abord, reprenait la mère; c'est lui qui vous réunit, mes enfans!

Et s'adressant au père, qui regardait d'un peu haut cette scène :

— Mon père, voulez-vous appeler la bénédiction du ciel sur nos enfans? lui demandait-elle.

En même temps elle faisait glisser de son doigt une bague d'argent, un bijou de famille gravé aux armes des de Vore, elle le présentait au doigt d'Urgèle agenouillée devant le jésuite.

— Au nom de Dieu, de Marie Immaculée et de notre sainte Mère l'Église,.. prononçait celui-ci en allongeant sur leur front la bénédiction catholique, apostolique et romaine.

LXII.

C'est donc fait! songeait Urgèle pendant que le chemin de fer l'emportait vers Chante-Pleure.

Elle était calme maintenant, toute sa sensibilité dépensée dans sa courte agonie aux pieds du crucifix; si calme qu'elle s'étonnait presque de l'agitation de sa mère, encore bouleversée et qui n'en avait jamais assez de s'exclamer, de serrer les mains de sa fille : — « Pauvre amie! pauvre amie! » — Il fallut, pour arrêter ces effusions, qu'Urgèle lui mît aux doigts, comme un hochet à un enfant, son chapelet de Lourdes. Très en retard, ce jour-là, pour ses dizaines, Mme de Fabri se jeta dessus avec avidité, puis, au bout d'un

moment, les secousses régulières du wagon aidant, elle finit par s'endormir.

Urgèle était seule.

Autour d'elle, rien que le mouvement du train en marche, le martellement à petits coups secs et répétés du cachet sur les lettres que l'employé de la poste timbrait dans le compartiment à côté; et dehors, en contraste avec l'allure fébrile du convoi, l'étendue rigide qu'assombrissaient à la fois le deuil de l'hiver et la tristesse du soir. Des guérets mornes, des fossés où de l'eau de pluie frissonnait au vent de bise, des alignemens d'ormeaux mutilés, tout un pays mort défilait le long de la voie et dessus, un ciel de neige bas à le toucher de la main, et qui s'abaissait encore presque à peser sur le sol... Comme s'il se vidait alors, des flocons blancs se détachaient, commençaient à voleter en l'air, espacés, puis plus denses. La neige coulait et le pays vacillait à travers; l'horizon accourci flottait, devenait une chose vague, à peine existante.

Urgèle songeait, un peu lasse, et elle s'enfonçait, elle s'abîmait en sa faiblesse. A quoi bon se tourmenter, agiter le problème angoissant de sa destinée? Ne valait-il pas mieux se laisser aller, se laisser bercer par la vie comme se berçaient en l'air, chacun à sa place et à son heure, les flocons de neige qui s'écrasaient doucement, mouraient en larmes à la tiédeur de la vitre? A quoi bon?

Son idée se hâtait maintenant vers Chante-Pleure. Elle voyait la maison sous la neige, la fumée bleue au-dessus des arbres, le jardin désert, la cour muette, et, à l'intérieur, au coin du feu, les figures attristées des vieillards qui les attendaient, inquiets d'elles, désespérés peut-être. Elle aurait voulu leur crier de loin la bonne nouvelle : « Chante-Pleure est sauvé! père! Vous ne vendrez pas vos faucons, oncle Fabrice! »

La bonne nouvelle! mais serait-elle également bonne pour tout le monde? Pierre! qui sait si Pierre?.. A coup sûr elle n'avait rien dit qui pût l'autoriser, et pourtant sa conscience n'était pas tout à fait sans reproche... Cette promenade de nuit en Ramade! une vraie folie! Et puis, pas coquette avec lui, mais si libre, précisément parce qu'elle n'y allait que de franche amitié. Mais lui, avait-il démêlé ces nuances? C'est si fat, les hommes! Pierre moins qu'un autre. Et cependant, deux ou trois fois il lui avait semblé, elle avait cru comprendre! Oh! jamais un mot ni un geste, mais des silences, des troubles. Qui sait s'il n'était pas pris?

Pauvre Pierre! Comment et par qui apprendrait-il la chose? Elle aurait souhaité être la première à l'instruire, et déjà elle cherchait ce qu'elle pourrait inventer pour lui adoucir le coup.

Mais les mots n'étaient pas faciles à trouver, sans doute, car elle cherchait encore, quand, à la station de Sesquières-Haute, dans le

coup de vent de la portière brusquement ouverte, le docteur lui-même entra dans le compartiment.

Le conducteur du train l'avait averti que ces dames étaient là; il ne pensait pas être indiscret en venant prendre de leurs nouvelles.

Cependant, il s'installait avec précaution, s'excusait en secouant la neige qui le givrait de pied en cap, et sa bonne figure souriait à travers, robuste et douce, et elle s'adoucissait encore, elle s'attendrissait chaque fois que son regard allait vers Urgèle.

Urgèle, de son côté, avait plaisir à le regarder, à retrouver cette belle simplicité de l'ami Pierre, sa tranquillité d'âme et de corps, ses gestes lents, son parler circonspect. Ça la reposait de la factícité mondaine où elle avait vécu depuis le matin, de l'agitation sans but, du trémoussement perpétuel des poupées du chef-lieu. Jusqu'à des détails d'une rusticité un peu accentuée, à des incorrections de l'accoutrement du médecin de campagne, qui l'enchantaient ce jour-là, comme une franchise de plus ajoutée au naturel un peu fruste de toute sa personne.

Mais comment était-il monté à Sesquières-Haute ? il avait donc des malades à voir par là ?

Le docteur s'expliquait. C'était le curé de Saint-Irech-le-Pauvre qui l'avait fait demander; et naïvement il entrait dans le détail de la maladie; le pauvre homme était bien bas, et si mal soigné! une servante idiote et pas de voisins à plus d'une lieue de distance. Alors il avait passé la nuit à le veiller... Mais elles, ces dames, avaient eu une mauvaise journée bien maussade à Montauriol! Mme de Fabri, si douillette et si fragile, n'avait-elle pas pris mal? Quelle idée de partir avec un froid pareil!

Urgèle répondait court, embarrassée... Et Pierre aurait voulu reprendre sa question. Il aurait dû se douter de ce que Mme de Fabri était allée chercher au chef-lieu. Il n'ignorait rien ou à peu près de leur situation; tout le pays la connaissait par le menu, jusqu'au chiffre de l'hypothèque et à la date de l'échéance. Sans doute après le refus de Capespine et des hommes d'affaires de Saint-Vergondin, on avait dû se mettre en quête à Montauriol. Avait-on réussi? Pierre le souhaitait; et pourtant... une pensée, une mauvaise pensée le hantait depuis quelques jours; il la repoussait, il bataillait contre elle; mais elle avait la vie dure.

Si les de Fabri étaient ruinés, ruinés à plat, sans ressources, qui sait? peut-être alors les préjugés tomberaient, et Urgèle ayant de l'amitié pour lui, ses parens consentiraient à la lui donner. Un rêve!

Urgèle, de son côté, hésitait. Dire la vérité à Pierre, elle l'aurait voulu tout de suite; mais là, de but en blanc, ce n'était guère correct. Sa mère, bien sûr, suffoquerait de honte! Mais non, la bonne dame éveillée en sursaut à l'entrée de Pierre, s'était rendor-

mie presque aussitôt, le chapelet aux doigts. Rien à craindre d'elle, et le silence pesait à la brave fille; sa loyauté lui reprochait les regards de tendresse que lui envoyait Pierre; elle les lui volait, ces regards!

— Monsieur Pierre?

Elle l'appelait, et à voix basse, presque à son oreille :

— Je me marie, dit-elle; et elle ajouta très vite : avec mon cousin Michaël...

Pierre ne répondait pas, et elle continuait :

— Vous êtes le premier à l'apprendre, et c'est presque mal à moi de vous l'avoir dit; mon père ne sait rien encore...

Pierre arrivait à grand'peine à délier sa langue.

— Je vous félicite, mademoiselle... balbutiait-il, et c'était tout ce qu'il pouvait articuler.

— Vous nous avez toujours montré de l'affection; et j'ai tant d'estime, tant d'amitié pour vous; il m'a semblé que je ne devais pas attendre; vous êtes comme de la famille...

Pierre s'inclinait; et Urgèle, fiévreuse :

— Cela ne changera rien entre nous, n'est-ce pas?

— Rien, assurément, répondit Pierre.

Machinalement, Urgèle avait déganté sa main droite; elle faisait glisser l'anneau d'argent, trop large pour son doigt, que lui avait offert Mme de Vore. Et comme Pierre regardait cette main irrévocablement donnée à un autre, elle la tendit vers lui d'un mouvement de cœur presque passionné...

— Toujours! acquiesça Pierre; mais sans répondre à l'étreinte fortement appuyée de son amie.

Le train arrivait en gare de Fénöé.

— La voiture nous attend; vous montez avec nous jusqu'à l'embranchement de Paour? proposait Mme de Fabri au docteur.

Mais Pierre s'excusait; il avait un malade à voir au hameau de Toutes-Aures. Et relevant le collet de son pardessus, il partit à grandes enjambées dans la direction de la montagne.

LXIII.

Le chemin de fer disparu, la calèche des de Fabri en allée, le silence se faisait autour de Pierre. La neige avait fini de tomber; le ciel montait, et, à mesure que le pays se découvrait, c'était devant lui encore plus de tristesse, encore plus de solitude.

La blancheur uniformément étendue nivelait les précipices, rapprochait les montagnes, donnait aux lignes inflexibles du calcaire l'à-peu près d'un paysage irréel. Seuls, comme pour renseigner les passans, quelques rochers à parois lisses sur lesquels la neige avait

glissé, saillaient çà et là, crevaient le linceul, livides ou fauves, pareils à des débris de bêtes fossiles. Plus haut que les autres, plus décharné, le roc de Péchagos, avec sa tour démantelée, se penchait, prêt à s'essorer comme un oiseau crépusculaire, surplombait la rivière d'un noir d'encre; tel un fleuve maudit à travers la blancheur sépulcrale de la vallée.

Ces choses troubles, incohérentes, semblaient à l'unisson des idées de Pierre : des idées désorbitées, chancelantes, et pour tant qu'il s'y appliquât, il n'arrivait pas à les remettre d'aplomb.

A le prendre de sang-froid, cependant, ce qui lui arrivait était bien simple.

Urgèle se mariait. Eh bien quoi? Elle faisait très bien de se marier, la brave fille. Elle sauvait ses parens, d'abord; et puis, ce Michaël, un bon garçon, pas fort, mais enfin, un noble, un monsieur de son monde. Elle faisait très bien. Et quand même il lui aurait plu de mal faire, est-ce qu'elle n'était pas libre? De quoi se plaignait-il? Est-ce qu'il n'aurait pas fallu, par hasard, qu'elle lui demandât la permission!

Non; raisonnablement, Pierre n'avait rien à dire. Et cependant il souffrait. Chaque fois que la pensée d'Urgèle lui revenait, — et elle ne le quittait guère d'une minute, — c'était une pincée au cœur, et quelque chose là, à la gorge, qui l'étouffait; une douleur physique.

Lui si tranquille une heure avant, amoureux sans doute, mais enfin il pouvait y tenir; et tout à coup, un malade, pire que cela, un dément.

Est-ce que maintenant il ne s'avisait pas de pleurer? Pleurer, et pourquoi? Il aurait douté presque de ses larmes sans la sensation de tiédeur qu'elles mettaient à ses joues cinglées par le froid. Il pleurait; de jalousie? de désespoir? Il ne savait pas au juste. Non, ce n'était pas tout à fait cela, ni autre chose qu'il pût exactement définir. En y regardant bien, c'était uniquement le souvenir d'Urgèle, sa ressemblance évoquée, qui le mettaient hors de lui; une image d'une beauté si parfaite qu'il défaillait rien qu'en y pensant; et il aurait été en peine de dire si c'était de regret ou de désir.

Pierre pleurait.

Pas la peine de se gêner, d'ailleurs.

Personne ne l'épiait sur le chemin ni au bord des champs.

Un de la Gourdounio, qui charriait le fumier de l'étable, lui avait crié de loin le bonsoir.

— Eh! monsieur Pierre; vous montez bien tard; vous allez trouver de mauvais endroits par en haut, l'avait-il averti.

Et après celui-là, il n'avait plus rencontré âme qui vive. La nuit venait.

Déjà quelques lumignons tremblaient aux fenêtres des maisons espacées à la crête de la montagne.

Il faisait presque obscur dans les fonds, au bord du ruisseau, et comme la neige s'y était amassée, glissant de droite et de gauche le long des pentes, Pierre avait peine à retrouver son chemin.

Des traces quelquefois le guidaient, larges empreintes de sabots, fourches étroites de brebis gravées en bleu sur la blancheur du sentier; mais au-delà d'Estrabol, ces indications manquaient; plus d'autres vestiges devant lui que les étoiles légères imprimées par les merles ou le coup de balai délicat, en demi-cercle, donné par la queue des écureuils.

Le ruisseau lui-même, pris dans la glace, ne donnait pas signe de vie, ou c'était une musique si étouffée, si lointaine, qu'elle risquait d'égarer au lieu d'avertir.

Si coutumier qu'il fût du raccourci et rompu aux difficultés de la nuit et de la neige, Pierre eut du mal à gagner le pas de Terraube.

Là, le sentier s'amorçait au chemin traversier de Toutes-Aures, et quelques pas plus loin s'ouvrait la route charretière de la Glanderie dont les bâtisses massives s'élevaient au-dessus de la blancheur aérienne de la neige.

Mené par l'habitude, Pierre avait coupé la traverse et s'était engagé dans la route. Mais arrivé au droit de la ferme, il hésita, saisi de dégoût à l'idée de reprendre tout de suite la vie de chaque jour, ou même d'en essayer le semblant.

Écouter l'oncle, lui répondre, quelle corvée! Plus tard oui; pas ce soir.

Et puis, tant qu'il marchait, tant qu'il allait devant lui, il lui semblait que le malheur qu'il sentait en suspens ne pouvait pas l'atteindre.

Les chiens aboyaient déjà, dénonçant son approche.

Brusquement il revint sur ses pas, regagna le chemin de la Ramade.

Les escarpemens bientôt s'abaissaient; la nuit des rochers et des bois s'ouvrait en des trouées plus larges; et en bas, des pentes se précipitaient, des fuites indéterminées de blancheurs.

Au carrefour de la Dérocade, les causses commençaient; une étendue vague, plus vague à cette heure, sans l'interruption visible d'un mur, d'une bordure d'arbres ou de pierres sèches; un paysage élémentaire d'une seule ligne, d'une seule couleur. Et cette couleur même n'était que de la lividité répandue qui allait en des atténuations imperceptibles rejoindre la lividité du ciel.

Des souffles par moment passaient sur cette étendue morte; des poussières de neige se soulevaient alors, viraient un moment ou fusaient en l'air, presque aussitôt dissoutes, évanouies en vapeur.

Et de nouveau l'immobilité, de nouveau le silence.

Pierre avançait péniblement, la figure cinglée par la bise, les pieds appesantis par la neige qui feutrait ses souliers. Il avançait quand même, pour avancer, sans autre but que de fuir, d'user sa peine en marchant.

Mais la peine était plus forte que la fatigue. Après l'attendrissement de la première heure, après la douceur de pleurer, c'était le désespoir maintenant. Et pour s'en tirer, des projets saugrenus, des résolutions d'enfant. Il partirait, il quitterait Saint-Jean-des-Grèzes; et il cherchait un pays où aller, le premier trou venu où il aurait la liberté de s'enterrer, de disparaître pour toujours. Loin surtout, très loin! L'essentiel était de ne plus la voir, de ne plus l'entendre, de ne plus subir ses poignées de mains, ses paroles d'amitié!

Son amitié! un triste cadeau qu'elle lui avait fait; elle pouvait bien la reprendre. C'était cette amitié-là qui l'avait perdu. Ah! plût à Dieu qu'il ne l'eût pas revue, qu'il n'eût jamais remis le pied à Chante-Pleure!

L'oncle Lortal avait bien raison. Un paysan n'a rien à gagner avec ces gens-là.

Ah! s'il avait su !

Un orage de colère le soulevait à cette idée, lui faisait monter aux lèvres comme une écume les mauvais propos, les outrages qu'il avait entendu proférer jadis contre Urgèle. Et il les répétait, il les revomissait sans y croire, pour le plaisir diabolique et enfantin de cracher sur son idole.

C'était trop. Le cœur lui faillit à la besogne. Les blasphèmes finirent noyés dans un retour de larmes. Et de nouveau de la tendresse, une envie de se sacrifier, de se dévouer à celle qui ne l'aimait pas; des rêves de passion éternelle et silencieuse. Pierre chancelait; ses idées à la fin se brouillaient, s'en allaient à la dérive.

Il prit une poignée de neige et y baigna son front.

Où était-il ?

La route quittait les plateaux, dévalait par une coupure étroite et de très haut, comme le matin du pèlerinage, la forêt apparaissait devant Pierre.

Mais était-ce bien la même? Beaucoup plus vaste celle-ci, semblait-il, vaste à épouvanter le regard, et si étrange!

Des arbres, ça? Étaient-ce vraiment des arbres, ces efflorescences blanches, ces architectures spectrales qui montaient emmêlées? Et à travers ces arbres qui n'avaient pas l'air d'arbres, le sol lui-même hésitait, se dérobait, prenait une vie de mensonge, tantôt inconsistant avec les vapeurs laiteuses qui l'enveloppaient, tremblaient à la surface, et tantôt figé en manière d'eau morte, de lacs glacés, et de ces lacs d'un blanc funèbre, des fantômes se levaient

qui devaient être des frênes et des trembles, mais qui donnaient plutôt l'idée de fontaines jaillissantes, de fumées d'eau vive immobilisées, cristallisées en plein vol...

Une lumière blême, défaillante était sur ces choses; à peine une lumière, une pâleur, et, suprême étonnement de l'œil, cette pâleur montait au lieu de descendre; elle ne tombait pas du ciel fermé, plus obscur que la terre, elle émanait d'en bas, de la neige, et flottait comme un regard triste au-dessus de l'universelle mort.

Pierre marchait.

Un cri, un appel le fit se retourner :

— Monsieur Pierre?

Cela arrivait de loin, du pays des vivans, au pauvre garçon désorbité, perdu dans son mauvais rêve.

— Monsieur Pierre?

La voix résonnait pour la seconde fois, insolite, presque douloureuse à entendre dans l'absolu silence...

Qui donc le hèlait et que lui voulait-on ?

La voix se rapprochait, et déjà le claquement de sabots et le halètement de l'individu lancé à sa poursuite.

C'était un tout jeune garçon, un petit pâtre de Toutes-Aures, dépêché par son maître Le Grassian, en grand danger de mourir, expliquait-il. Un coup de sang qui l'avait pris au sortir de table, et tout de suite on l'avait envoyé après lui. Il avait espéré Pierre en haut de la côte de Sesquières, par où il devait monter forcément en quittant la gare; ne le voyant pas venir, il s'était informé à la Gourdounio, où les gens l'avaient mis sur ses traces, — les seules heureusement qu'il eût rencontrées sur sa route, — et, patiemment, mettant ses pas dans les empreintes du docteur, le bonhomme avait fini par l'attraper.

— Notre maître doit joliment sacrer après moi, concluait-il, si toutefois son mal lui a donné le temps d'attendre... Mais vous, monsieur Pierre, sans doute on vous espère à Labéjo ou à Paour, quelqu'un de pressé, puisque vous voilà si tard sur les chemins. Ça se rencontre mal... Que va-t-on dire chez nous, et moi, quelle réponse voulez-vous que je leur porte?

— Tu leur diras...

La première idée de Pierre était d'envoyer ce Grassian à tous les diables. Un étranger qui l'avait fait appeler faute d'un autre, parce que le Bissol, sans doute, avait renaclé devant la neige... Un étranger, oui ; mais un malade !

Son hésitation ne fut pas longue.

Le devoir avant tout. Quand il aurait vu Grassian, il continuerait à se lamenter à loisir.

— Va, je te suis, répondit-il au petit pâtre. Et déjà, les pre-

miers pas faits, il lui semblait que son angoisse s'allégeait; son grand désespoir se rapetissait à sa taille naturelle; même le paysage de la forêt perdait de son air irréel, fantomatique.

C'était de la neige et des arbres. — Voilà tout.

LXIV.

Pierre, cependant, n'avait pas fini d'être malheureux; ça allait mieux un jour et plus mal le lendemain; très raisonnable quand il était seul à son travail, pris par les malades ou par la culture; mais aussitôt en présence d'Urgèle, adieu prudence! une parole, un regard, le rejetaient en pleine folie.

Et il voyait Mlle de Fabri à tout moment. C'était comme un fait exprès; M. Roger s'était alité dès le retour de sa fille, abîmé de fatigue et d'émotion plutôt que malade; mais enfin Pierre ne pouvait pas se dispenser de le visiter. Et Urgèle était si gentille avec lui; jusqu'à le consulter sur ses projets, à discuter avec lui la couleur de ses robes, l'itinéraire de son voyage de noces.

Pour l'achever, Michaël, qui ne quittait plus Chante-Pleure, s'était pris d'une belle amitié pour le docteur, le mettait en tiers dans ses conversations, dans ses promenades avec sa fiancée; et c'était Pierre alors qui avait l'air de faire sa cour, animé à causer avec Urgèle, tandis que l'héritier du nom et des armes des de Vore les approuvait d'un sourire ou d'un hochement de tête, satisfait uniquement de sa fonction décorative de fiancé, content de sentir la main d'Urgèle appuyée à son bras. Ce troisième lui allait, si simple, si facile à vivre; sa timidité d'enfant et d'enfant malade se trouvait à l'aise avec la rondeur du bourgeois de campagne. Naïvement occupé de plaire et ne sachant comment s'y prendre, il assassinait son camarade de ses perplexités et lui tirait des consultations qui auraient diverti Pierre s'il avait été question d'une autre que d'Urgèle. Volontiers il aurait envoyé à tous les diables le trop confiant jeune homme qui venait le relancer jusque chez ses malades; et, une fois accroché, il lui emboîtait le pas, il l'accompagnait en tournée, il s'invitait à dîner au retour, quelquefois sans sonner mot, d'autres fois bavard à l'excès, n'en finissant plus de parler d'Urgèle ou d'interroger Pierre sur son compte, et il s'exclamait sur un rien, avec une facilité d'extase, une incontinence d'adoration qui apitoyait le docteur comme une manifestation d'incurable, d'irrémédiable enfance.

Apitoyé, agacé aussi. Tout ce monde le fatiguait, à la fin, Michaël et Urgèle, et les autres. Chante-Pleure même, plus hospitalier que jamais, plus animé avec la carrossée journalière de parens et

d'amis qui venaient féliciter les fiancés, et, les invités partis, c'était encore un air de circonstance qui l'horripilait, je ne sais quelle physionomie particulière, une atmosphère nuptiale répandue dans tout le château, avec le parfum des bouquets de fiançailles, des lilas blancs, des roses de Nice qu'on renouvelait chaque matin.

Le bruit de ces magnificences s'était répandu dans le pays, et en même temps que le supplice des préparatifs qu'il lui fallait endurer de près, dans ses visites au château, c'était encore pour Pierre l'ennui des questions dont le persécutait la curiosité plus ou moins bienveillante du monde de Saint-Jean-des-Grèzes. Combien coûtaient les bouquets? Était-il vrai que le dîner de noce devait être commandé à Paris? et autres niaiseries de même importance.

Ah! ce mariage! Tantôt Pierre aurait souhaité d'y être tout de suite, d'en finir d'un coup avec son chagrin, et dans d'autres momens il rêvait de je ne sais quoi en travers, de quelque empêchement, d'un retard tout au moins, n'osant pas imaginer ce que serait sa vie après le départ d'Urgèle.

Une folie! Et pourtant l'attitude de la fiancée était bien pour lui donner à penser, plus grave, plus soucieuse, à mesure que se rapprochait l'échéance.

L'agitation d'Urgèle, sa fièvre des premiers jours autour de la corbeille, étaient tombées, et c'était, à la place, un air préoccupé, une tristesse qu'elle n'essayait pas de cacher à son entourage.

Elle ne s'accoutumait pas à l'idée de quitter Chante-Pleure, même avec la promesse d'y revenir, d'y habiter six mois par an. Six mois, ce serait quelque chose, ce ne serait pas la même chose. Et puis quelle saison choisir, quel temps sacrifier? car elle le sentait bien, hors de Saint-Jean-des-Grèzes l'air ne lui serait pas respirable. A force de se chagriner et de rêver noir, elle en était arrivée à un état de mélancolie presque inquiétant et qui, si l'épreuve s'était prolongée, menaçait de tout interrompre.

Les derniers jours furent employés par elle à de pieux enfantillages, à de suprêmes visites aux rochers, aux arbres qu'elle préférait. Ne pouvant emporter le pays avec elle, c'était une feuille, un morceau de pierre, un vestige qu'elle recueillait pour le garder précieusement.

En plein causse de Miéjelane, dans la fente d'un rocher calcaire, elle avait découvert un figuier sauvage, pauvre être déshérité qui végétait là sans un peu de terre pour y nourrir ses racines. Apitoyée, elle était allée chercher assez loin une poignée de limon au bord du ruisseau, et depuis, le malheureux avait continué à vivre de ses aumônes. Elle le recommanda gravement à Pierre.

Elle voulut encore faire avec lui la tournée de ses pauvres et de ses infirmes, les lui léguer avant de partir, les vieux surtout,

si abandonnés, à l'écart de tout dans le mouvement de la vie paysanne.

— Si vous n'allez pas les voir, ils oublieront de parler, disait Urgèle à Pierre; et elle pleurait en les quittant.

Drôle de mariée !

Elle pleurait encore et plus fort le jour du mariage. Elle pleurait dans son mouchoir à l'église, où, prosternée, écrasée sur son prie-Dieu, elle avait plutôt l'air d'une novice à sa prise d'habit que d'une fiancée à l'autel. Elle pleurait dans sa serviette au dîner de noces; elle pleurait même en ouvrant le bal; elle pleurait, et, malgré tout, espiègle, elle ne savait pas s'empêcher de rire de l'air déconfit de ses danseurs !

Une journée bien incohérente pour Pierre, qui se tenait là pour la forme, uniquement attentif à ne pas laisser voir son chagrin sur sa figure. Et il se travaillait pour causer, pour prendre intérêt aux riens de son voisinage, aux plaisanteries un peu salées de l'oncle, invité en sa qualité d'officier de l'état-civil, et qui, après avoir fait honneur au dîner, s'en donnait de dauber sur les marquis, ou bien aux confidences de M. Fabrice, qui renonçait décidément à enseigner les faucons pour se livrer à l'éducation d'un cormoran.

Deux ou trois fois Urgèle vint à lui, et il s'étonnait de lui parler, de s'entretenir avec elle comme avec une personne naturelle. Mais la musique acheva de le mettre hors de lui. Urgèle, fatiguée de danser, s'était assise au piano, et, au grand ennui des valseurs et des valseuses, elle jouait pour elle et comme si elle avait été seule, des valses et des mazurkas de Chopin. Très troublantes déjà par elles-mêmes, ces musiques évoquaient encore pour Pierre le souvenir des heures anciennes, des premières soirées passées à Chante-Pleure, tout le commencement délicieux et triste de son amour. Ces motifs tendres et fous, ces modulations sans jamais conclure, ces élans pareils à des oiseaux trouant l'azur et tombant ensuite, l'aile cassée, en des chutes d'un infini désespoir, et ces sanglots, ces larmes goutte à goutte épanchées comme par des urnes de tristesse, et ces chevauchées, soie et velours, dans le vertige de la forêt printanière, c'était lui, tout cela, c'était son rêve sans issue, son amour sans lendemain.

Pierre défaillait.

Il eut tout juste la force de quitter le salon, de décrocher son chapeau et son pardessus. Lui dire adieu, il n'y fallait pas songer! Et déjà devant lui, comme après sa première soirée de Chante-Pleure, — mais c'était une soirée de février, cette fois, claire et froide, — devant lui, la côte interminable, et à chaque tournant le château en bas, toujours plus bas, s'enfonçant, se reculant

comme dans le passé, sombrant tout allumé dans la nuit, avec de la musique autour et des bruits de fête...

LXV.

Maintenant encore et pour quelque temps, c'était du chagrin pour Pierre, pas si terrible cependant qu'il se l'était imaginé à l'avance. Une souffrance morte plutôt, un sentiment de vide, une insipidité à tout, comme si ce n'était pas la peine d'agir, pas la peine de vivre.

Le monde autour de lui prenait l'inconsistance, la futilité d'un rêve, tandis que son rêve au contraire le poignait avec l'âcreté même, la puissance de la vie.

Il n'était tout à fait lui-même que lorsqu'il parlait d'Urgèle, lorsqu'il lisait les lettres qu'elle adressait régulièrement presque chaque jour à ses parens. Oh! ces lettres ! des billets plutôt, écrits à la hâte sur un bout de table, en rentrant de quelque course à la campagne ou dans les musées.

Mais que lui importaient les détails! L'écriture seule, son écriture le charmait à voir, à toucher.

Chaque soir maintenant, il finissait sa tournée par Chante-Pleure, et tout de suite en entrant, la lettre, l'enveloppe bien en vue sur la table à ouvrage de Mme de Fabri, qui la lui donnait à lire avant qu'il eût pris le temps de s'asseoir. Et, la lecture achevée, c'était au coin du feu dans le salon paisible où s'attiédissaient les clartés aigres de l'hiver finissant, c'était sur chaque incident de voyage, des réflexions, des commentaires, des inquiétudes quelquefois; dans ces pays étrangers, on ne pouvait jamais savoir; il y avait la mal'aria à Rome, les brigands à Naples, et d'autres périls encore que suggérait à Mme de Fabri l'Italie de romance qu'elle portait dans sa mémoire de vieille dame.

Pierre opinait gravement, discutait ces invraisemblances, satisfait de parler de son amie.

— Pourvu que ma fille ait du beau temps là-bas ! s'exclamait Mme de Fabri, les jours où il pleuvait à Chante-Pleure.

— Pense-t-elle un peu à moi ? se demandait Pierre.

Elle pensait à lui. Il y avait presque dans chaque lettre un mot, un souvenir à son adresse. Mais au bout de quelque temps, les lettres s'espaçaient. Urgèle était alors à Naples; elle avait rencontré là en hivernage des cousins de M. de Vore, les de Versein, qui l'avaient présentée à la société étrangère, très nombreuse et très animée cette année-là, et la jeune femme prenait sa part de leurs dissipations. A contre-cœur en commençant, plus volontiers sans doute ensuite. Elle avait figuré dans un bal costumé, et toujours

amoureuse de couleur locale et de vie rustique, déguisée en contadine. Une photographie accompagnait la description du bal; et, ainsi parée, dans ce cadre de haute vie mondaine, elle apparaissait à Pierre presque comme une étrangère; et son amour plus chimérique encore, un peu ridicule.

Des distractions lui vinrent, imprévues.

Au commencement de mars, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara à Paour, et de là, se répandit bientôt dans tout le pays. Pierre n'eut plus un moment à perdre. Le sentiment de sa responsabilité professionnelle s'était réveillé; sérieusement et de tout cœur, il s'était donné à sa tâche. — Non sans quelque succès.

Le traitement qu'il instituait pour ses malades, très différent des anciennes pratiques religieusement observées par le confrère Bissol, avait d'abord fait crier les gens: les bains froids particulièrement qu'il avait appliqués dans deux ou trois cas de fièvre très intense. Cependant comme la médication nouvelle avait eu de bons effets, comme les cliens du docteur régulièrement alimentés entraient plus vite et plus sûrement en convalescence, l'opinion avait tourné; malades et bien portans, tout le monde chantait les louanges du Parisien, arrivé du coup au faîte de la célébrité régionale.

— Il ne manque pas un seul malade, s'exclamait-on dans le pays.

Malheureusement, la contagion, après avoir à peu près quitté Saint-Jean-des-Grèzes, s'obstinait encore sur Chante-Pleure. M. Fabrice en avait eu une légère atteinte, puis les jeunes servantes de Mme de Fabri, le colonel enfin, qui, malgré tous les soins du docteur, émigra cette fois pour l'autre monde.

Urgèle, avertie par dépêche, envoya un énorme bouquet de violettes de Parme à celui qui si fidèlement avait fleuri son corsage. Elle venait alors de quitter Naples pour les bords du Lac-Majeur. Elle avait un début de grossesse un peu difficile, et le médecin, craignant pour elle les fatigues du retour en France, l'avait envoyée passer la belle saison à la fraîcheur des montagnes. Elle n'y était plus en tête-à-tête avec Michaël. Mme de Vore, très fière de l'état de sa belle-fille, était allée la surveiller de près et couver cette grande espérance. De là-bas, elle tenait la famille au courant, et dans les plus menus détails, des faits et gestes de la malade : trop de faits et trop de gestes à son gré; imprudence sur imprudence, et tout entourée qu'elle fût des lumières de la science indigène, elle consultait fréquemment le docteur Lortal, s'informant auprès de lui du régime à suivre, des précautions à prendre.

Mais Urgèle s'impatientait. Il n'y avait pour la fortifier, assurait-elle, que l'air de Chante-Pleure, le mal du pays la tenait, et pour attendrir le docteur, elle lui envoyait sa photographie, une figure

mince, allongée, enlaidie de cette laideur touchante des femmes enceintes.

Les couches se firent en décembre à Pise, où lentement, à petites journées, on avait pu conduire la malade.

Un garçon, un de Vore! Pierre en reçut la nouvelle, signée de l'auteur, de Michaël, au moment où il montait à cheval pour aller voir ses malades, et le papier bleu lui donna bien une minute d'émotion; mais faute de meilleur outil, il l'utilisa un peu après en ventouses qu'il fallait appliquer au plus vite à un vigneron d'Escouloubre, aux trois quarts asphyxié par une congestion pulmonaire.

L'épidémie en allée, la clientèle était restée au docteur, qui, très occupé maintenant, tantôt roulait et tantôt trottait soir et matin par toutes les routes, chemins ou sentiers du canton, — et il ne s'y heurtait plus si souvent étrier contre étrier, avec le Bissol, sensiblement vieilli et moisi, et qui se mangeait les poings du marché rompu deux ans avant avec le jeune confrère.

Pierre voyageait, et avec lui toujours son tendre pour Urgèle; mais tout de même à force de se carrosser et de chevaucher en sa compagnie, le sentiment finissait par se faner, par s'évaporer un peu à la pluie et au soleil.

Il eut encore un coup, mais pas si terrible, en apprenant quelques mois plus tard la rentrée immédiate des de Vore à Chante-Pleure. Triste, anxieux retour! L'enfant, après avoir hésité à naître, ne pouvait pas se décider à vivre, et les médecins, à bout de remèdes, avaient conseillé l'air de France. A peine arrivée, Urgèle avait mandé Pierre.

— Vous! c'est vous enfin! s'écriait-elle en se jetant à sa rencontre. Et d'autorité, prenant la main qu'il lui tendait, elle le conduisit droit au berceau.

Ce que vit le docteur, les rideaux tirés, sous l'amas de linge armorié, sous le flot des ruches et des dentelles! Cette tête de cire luisante, exsangue, aux paupières de plomb, aux lippes baveuses; et, les langes défaits, ce corps bouffi et chétif! Pierre palpait, auscultait, tournait et retournait ce morceau d'humanité manquée avec des mots d'encouragement vague, des explications qui n'expliquaient rien, des histoires suffisantes pour endormir l'inquiétude des vieilles gens qui l'écoutaient, des chefs de nom et d'armes penchés sur le pauvre être, bourgeon ultime et déjà flétri de l'arbre généalogique, — et au-dessus d'eux pendus aux murs les marquis défunts et les marquises, poudrés, emperruqués dans toute la gloire de l'autrefois! Pas bien difficiles à mettre dedans, les grands-pères et les grand'mères; mais elle, mais Urgèle! Comment s'y prendre?

Pierre tirait la visite en longueur, il questionnait, il expérimentait, il excitait, pour voir, le mouvement, la sensibilité de l'infirme,

inerte, sans autre éveil de son instinct que la bouche ouverte pour happer le sein de sa nourrice. Mais Urgèle voulait en avoir le cœur net; sous prétexte de plume et de papier à chercher pour formuler l'ordonnance, elle emmenait le docteur, le collait au mur, décidée à tout savoir.

— Si c'est le mot qui vous pèse, ne vous gênez pas, lui disait-elle, vous n'osez pas me dire que mon fils est rachitique. Avec ça que ça ne se voit pas assez! Allez donc, et n'ayez pas peur que ça me dégoûte. Rachitique, scrofuleux, qu'est-ce que ça fait? Pauvre chéri, va! Vivra-t-il seulement? C'est tout ce que je vous demande. Le reste? Eh bien, tant mieux; je serai seule à l'aimer, voilà tout.

Sa voix s'était mise à trembler, attendrie à la pensée du malheur possible; et ses yeux en même temps imploraient Pierre, affectueux comme pour conjurer une mauvaise réponse. Mais il n'y avait rien à craindre. Le cas n'était pas mortel; on avait vu des cures plus extraordinaires; avec une médication énergique, on pourrait peut-être...

— Mon ami, mon cher ami! remerciait Urgèle; vous ne nous abandonnerez pas, n'est-il pas vrai? Oh! avec vous, je suis bien sûre,.. il ne mourra pas, mon Fabrice, mon petit Brice! — Et sans hésiter, à pleines lèvres, elle embrassait les yeux troubles, elle buvait l'haleine fétide du petit infirme.

A dater de ce jour, Pierre se trouva, bon gré mal gré, du château: les grandes et les petites entrées, le couvert mis deux fois par jour, et les cordialités, les gâteries de tout le monde.

Urgèle le recevait dans la *nursery* qui communiquait avec sa chambre; presque toujours seule avec le triste bébé; car elle n'acceptait que les services les plus sommaires de ses femmes, jalouse des plus menus soins, des corvées les plus rebutantes. En tenue d'infirmière, le tablier de toile cirée noué à la taille, elle était là toujours aux aguets, penchée sur le berceau, et elle ne s'interrompait de médicamenter ou de bercer son petit Brice, que pour s'agenouiller, implorer la guérison lente à venir. C'était tout ce que pouvait essayer le docteur, — et c'était beaucoup, — de maintenir l'équilibre instable de cet organisme insuffisant, et il y arrivait à grand'peine avec un régime de bains appropriés et encore indirectement par l'alimentation richement phosphatée qu'il imposait à la nourrice...

Urgèle s'impatientait, s'énervait à éprouver chaque jour l'état des forces du malade; tantôt elle essayait de le planter droit sur ses pieds, mais, sitôt lâché, il retombait à plat comme une chiffe; tantôt avec des grimaces et des branlemens de tête, elle cherchait à exciter ce gentil rire imitatif des tout petits. Rien ne venait, ou si peu; la mère finissait par se désespérer.

Et c'était alors, à l'insu de Pierre, des traitemens de contrebande institués sur le conseil des femmes de service ou de quelque mendiante de passage, des remèdes de bonne femme, des médications de sauvage avec accompagnement d'amulettes et de magie blanche ou noire...

La magie n'opérait pas plus vite que la médecine, et il fallait revenir au docteur. Sa situation était particulièrement difficile avec les deux grand'mères, d'accord sur tout, en communion d'idées parfaites jusqu'au mariage; mais comme il arrive en pareil cas, l'amitié des mères n'avait pas survécu à l'union des enfans.

L'infirmité du petit-fils avait achevé de les tourner à l'aigre; chacune mettant sur le dos de l'autre ou de sa race la mauvaise constitution de l'héritier présomptif.

— Pas de santé, ces de Fabri! se lamentait Mme de Vore, des cerveaux fêlés, tous, et quand le cerveau se détraque, gare à la moelle. Ah! mon pauvre Michaël!

— Pauvre Urgèle! soupirait Mme de Fabri. Si l'enfant mourait, je ne me pardonnerais jamais de l'avoir laissée faire un pareil mariage!

Pierre esquivait leurs confidences; il était tout à Urgèle et à l'enfant.

C'étaient de longues heures d'intimité à trois; et quand le malade dormait, quand la lourde tête reposait, moins laide à voir appesantie sur l'oreiller, d'interminables conversations à voix basse, des évocations lentes du passé, des projets pour plus tard, quand Fabrice serait guéri.

Toujours expansive, toujours enthousiaste, la camarade; aussi ardente, aussi exclusive dans son idolâtrie pour le petit malade, qu'autrefois à son culte pour les arbres; la même; mais lui, Pierre, n'y trouvait plus tout à fait son compte. Peut-être la nervosité d'Urgèle déjà maladive s'était-elle exaspérée encore depuis son mariage; peut-être ce qu'il y avait de trop affiné, de trop vibrant en elle, héritage du sang et de la race, s'était-il excité au contact des grandes mondaines qu'elle avait fréquentées en route, ou bien était-ce aussi peut-être qu'après deux ans de séjour à Saint-Jean-des-Grèzes le fond de solidité paysanne, de bon sens positif qui persistait chez Pierre comme le roc natif, sous l'alluvion très superficielle de sentimentalité parisienne, s'était développé, l'écorce devenue plus rude, la sensibilité plus lente, au point de lui rendre fatigante la mobilité perpétuelle, le lyrisme à haute dose de son ancienne amie?

Plus moyen de s'entendre.

Un jour, c'était des vers nouveaux de Coppée, lus et appris par cœur en voyage, que récitait Urgèle, et cela glissait sur Pierre, autrefois fervent admirateur du poète des humbles; mais il y avait

plus d'un an qu'il n'avait ouvert un livre, et il n'y était plus, l'oreille et l'esprit également déshabitués de cette musique des strophes...

Une autre fois, c'étaient des calculs de vie pratique auxquels Pierre se livrait devant Urgèle, — détails de clientèle ou d'argent, — et Urgèle le regardait, étonnée, choquée presque, comme si on lui avait changé son camarade.

Ainsi à propos de tout. Jusqu'à ce que son amie avait de meilleur, à son amour maternel, qui déconcertait Pierre, trop tendre, d'un héroïsme révoltant à force d'outrance. Cela lui paraissait ridicule ou impie de diviniser cet avorton ; il se refusait à ce culte, il en voulait à l'idole d'absorber la mère, de l'abrutir à ses fonctions d'infirmière.

Il y avait bientôt comme une dissonance entre eux ; une dissonance latente dont ils souffraient sans trop s'en rendre compte, sans se l'avouer à eux-mêmes.

Pierre avait beau se dévouer, il n'y mettait plus la même ardeur, il n'y prenait plus le même plaisir. Sa clairvoyance gênait son enthousiasme. Et elle non plus ne se livrait pas tout à fait, ou, si elle s'abandonnait encore, c'était par coquetterie plutôt que par entraînement, coquetterie honnête, désir de ne pas perdre le pouvoir qu'elle avait sur son ami, sinon pour elle, qui n'avait pas grand'-chose à en tirer, au moins pour son infirme, dont il tenait la guérison dans sa main.

Pierre devinait le calcul, et les démonstrations les plus cordiales le trouvaient quelquefois boutonné, à sec de tendresse ; quelquefois aussi, un rappel du passé le faisait vibrer tout à coup ; un mot, une inflexion de voix, la nuance d'un sourire, et l'illusion revenait, il revivait une seconde les extases de son amour ancien...

Mais ces momens s'espaçaient, et, dans l'intervalle, c'était de l'amitié grise et tiède, et qui s'engrisaillait, se refroidissait chaque jour.

L'arrivée du père de Clamouse acheva de les désunir.

Le père venait de prêcher une retraite aux Dames de la Visitation de Paour ; il était attendu pour une mission à Saint-Vergondin, et entre les deux il s'était accordé une semaine de repos chez ses amis de Chante-Pleure. Une trêve entre deux batailles. Il ne perdait pas tout à fait son temps, d'ailleurs, le saint homme, ni dans sa chambre, où il promenait, à pas régulier, la récitation de son bréviaire ou les tirades commencées de ses futurs sermons, ni aux heures de vie commune, où il ne manquait pas une occasion de poursuivre son incessante propagande, sa pensée de dessous, voilée par moment sous les dehors d'une gaîté écolière, presque enfantine, mais qui se trahissait par éclairs en une flambée tout à coup allumée au fond de ses prunelles.

Et alors ce n'était plus seulement le moine, c'était le jésuite, le dominateur des âmes.

D'une parole, d'un geste de ses mains souveraines, il faisait marcher la maison; les vieilles dames d'abord, prosternées, pâmées devant lui du matin au soir, mais il ne s'en occupait guère, et il ne portait pas grande attention non plus à l'existence de l'oncle Fabrice ni de Michaël, ces deux enfans associés dans la grande œuvre déjà avancée de l'éducation du cormoran. Des convaincus, ceux-là, et des dociles. Inutile de les catéchiser. Quant à M. Roger, il n'avait jamais été tout à fait son homme, entiché qu'il demeurait d'idées libérales et conciliantes, enclin aux accommodemens. Rien de sérieux à tenter avec ce paroissien-là. Pierre était plus intéressant : médecin de campagne, en rapports journaliers avec les populations dont il avait l'oreille, il pouvait rendre d'éminens services à la cause. Le père avait jeté son dévolu sur lui, l'étudiant d'abord, prenant exactement sa mesure, et lui, ingénument, se prêtait à l'examen. Pas du tout mauvais diable, ce docteur, trop raisonnable même, trop circonspect pour ce qu'en espérait le jésuite. On avait beau le pousser, le lancer, et le père se lançait le premier, donnait à fond contre la société moderne, Pierre refusait d'emboîter le pas, très peu décidé à couper le mal à sa racine, à mettre le feu à la maudite baraque. Ces exagérations, cette intransigeance à rebours, ce pétrole pour le bon motif, déroutaient le brave garçon.

Et le père, qui se sentait lâché, le lâchait à la fin, se retournait même contre lui, du moins contre l'esprit scientifique, étroit et mesquin, esclave et dupe de la matière. Tous les mêmes, ces savans! Il ne s'expliquait pas le plaisir que trouvait Urgèle en compagnie de ce chrétien sans mysticité, de ce citoyen sans principes. Leur intimité l'étonnait, le scandalisait. Et, n'osant pas s'en prendre à lui ouvertement, — les griefs sérieux lui manquant d'ailleurs, — il entreprenait à son adresse une campagne de coups d'épingle, et il savait bien trouver l'endroit sensible, la cure de l'enfant qui, il fallait bien le reconnaître, ne progressait pas. Sournoisement, sans avoir l'air d'y toucher, il questionnait la mère sur la santé de son petit malade, déplorait les effets à peu près nuls des remèdes, — non qu'il élevât le moindre doute sur le dévoûment de Pierre ou sur son intelligence, — oh non! mais c'était si peu de chose, la médecine! Il ne connaissait qu'un médecin sérieux, un seul, le bon Dieu! Et il citait des cas de guérison inespérée, des exemples d'intercessions pleinement exaucées. N'avait-on pas là, à deux pas, le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes?

Urgèle hésitait, effrayée de ce recours au surnaturel comme d'un aveu de son impuissance à soulager son malade. Mais Mme de

Vore et Mme de Fabri, réconciliées par le père dans cette bonne œuvre, vinrent à bout de ses scrupules. Urgèle consentit.

Elle en informa Pierre elle-même. Déjà l'enfant était voué ; le lendemain, si le docteur n'y mettait pas d'empêchement, ils allaient partir tous en pèlerinage.

— Nous prierons tant! il faudra bien que la sainte Vierge nous exauce! s'écriait-elle exaltée, en serrant à les briser les mains de son ami.

Ils étaient sur la terrasse au même endroit et presque à la même heure où, deux ans avant, il avait eu ses premières confidences de jeune fille. Oh! cette douceur tremblante du crépuscule! et la douceur du souvenir plus troublante encore! Mais ce n'était plus l'amour des arbres, ce n'était plus l'enthousiasme vague et presque instinctif de la jeunesse, qui faisaient trembler la voix d'Urgèle, qui ennuageait ses yeux lourds d'extases intérieures. Vers quel au-delà, vers quel lever d'astre regardait-elle maintenant, ainsi penchée au bord de la terrasse, le visage tourné vers l'inconnu de la nuit?

Était-ce l'amour maternel qui l'attirait uniquement, était-ce déjà le doux, le vertigineux appel de la folie mystique?

Elle partit le lendemain. Mais pour Pierre n'était-elle pas déjà comme absente? Ce n'était plus elle qu'il aimait, c'était le souvenir de l'autre, de celle qu'il avait aimée autrefois. Et ce souvenir s'atténuait, effacé par l'image toute récente de la jeune mère, de la dévote aux prises avec le miracle.

Le miracle cependant n'était pas venu; la neuvaine de Lourdes n'avait pas réussi.

Une première dépêche triomphante avait été suivie à bref délai d'un télégramme moins lyrique, et une lettre arrivée un peu plus tard avait constaté l'échec. Mais Urgèle ne renonçait pas à lutter contre la grâce. Le séjour de la ville sainte, avec ses crucifix pâles en l'air et ses clochers comme des moulins à prières répandant leur poussière de cantiques, avait achevé de la griser.

Après les neuvaines, les œuvres! Dieu finirait bien par céder.

Sur les conseils du père de Clamouse, elle avait décidé de se vouer à l'Œuvre des corporations, au grand essai de socialisme chrétien inspiré par la compagnie : et non pas seulement elle, mais tous les siens. Son mari, son père, l'oncle Fabrice lui-même, s'associaient à la pieuse entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de se transplanter en famille à la Vernède, en plein pays de mineurs, et d'y rouvrir, sur les bases d'une association littéralement évangélique entre le capital et le travail, l'exploitation que les de Vore avaient abandonnée jusque-là à la routine industrielle.

Grosse affaire! Urgèle communiqua le projet à Pierre, en l'adju-

rant de se joindre à eux, de recommencer avec un but plus haut et une communauté de vie plus étroite leur intimité de Chante-Pleure. On lui destinait le poste de médecin en chef et même mieux, car, le père de Clamouse ne pouvant pas lui donner un concours régulier et M. Roger se consacrant plus spécialement à la création des maisons ouvrières, elle lui proposait de partager avec elle la haute direction de l'Œuvre. Et elle mettait, à lui demander son aide, je ne sais quelle rouerie naïve, qui attendrissait le docteur comme un aveu posthume du sentiment qui les avait un moment rapprochés.

Mais, si touché qu'il fût, Pierre n'en était plus à se contenter de ces viandes creuses; c'était trop beau pour lui, trop incertain d'ailleurs. Avec sa connaissance pratique de l'homme du peuple, ouvrier ou paysan, il ne s'illusionnait guère sur les chances de ce nouveau Paraguay.

Pas besoin de tant raisonner d'ailleurs.

Ni pour ce motif-là, ni pour aucun autre au monde, Pierre ne consentirait à quitter Saint-Jean-des-Grèzes. Après deux ans de séjour dans la terre natale, la reprise était faite et parfaite; impossible de déplanter l'homme, de le déraciner de nouveau.

Un peu ennuyé de refuser, mais tant pis, Pierre s'excusa le plus honnêtement qu'il put de ne pas partir pour la croisade.

Et ce fut la fin de son intimité avec Urgèle.

Plus que de brèves nouvelles apportées par les messieurs de Fabri, quand ils venaient de loin en loin surveiller leurs cultures ou régler leurs fermages de Saint-Jean-des-Grèzes. Et même, un peu plus tard, lorsque, fatigués de l'expérience de la Vernède, qui ne prenait pas bonne tournure, les vieux parens, abandonnant Urgèle et le pays des mineurs, eurent réintégré le château ancestral, Pierre ne fréquenta plus régulièrement chez eux. Il avait insensiblement oublié le chemin de Chante-Pleure; et pourquoi le réapprendre? Ce n'était pas gai là-bas, maintenant, tout ce monde confit en dévotion, ankylosé dans des manies ridicules : les cormorans de l'un, les fantaisies agricoles de l'autre, et les toutous encore enlaidis, plus hargneux, de madame mère.

Vieilles gens, vieilles histoires! Pierre et eux n'avaient plus grand'chose à se dire, et les souvenirs, s'il y en avait encore de blottis dans les coins, ils y dormaient si bien : inutile de les réveiller.

C'était loin, tout ça! Le nom d'Urgèle, quand l'oncle Lortal, non sans quelque malice, le prononçait devant lui, ne remuait plus le docteur, et il ne donnait plus un regard, encore moins un coup de doigt pour enlever la poussière, à la photographie de son ancienne amie, négligemment encartée au cadre de sa glace.

C'était loin, très loin!

LXVI.

Le hasard d'une tournée de malades le conduisit un soir d'automne en Ramade et juste au même endroit de la forêt qu'il avait traversé avec Urgèle, à la fin de leur promenade au clair de lune. Le même endroit, mais bouleversé par une coupe encore en chantier, habitée et animée par le travail d'une bande de charbonniers et de bûcherons. Des cadavres de chênes abattus, la tête en bas, s'étalaient sur les pentes ; et çà et là, c'étaient, suspendus au bord de la combe, le rond d'une charbonnière, la corne d'une hutte d'argile avec des enfans sur le seuil et du linge séchant au soleil.

Pas très bruyant tout cela : une vie bien humble, bien ras de terre ; mais la vie, enfin. Et cela ressemblait si peu à la vision que Pierre avait gardée de la nuit de lune, à ces voûtes obscures, à ce silence d'église, comme pour des épousailles mystiques !

Le soleil de novembre luisait, poudroyait sur le découvert de la vente ; la combe fumait tiédie, comme en fermentation avec des odeurs en l'air de maturité avancée : vagues parfums d'herbes flétries, de feuilles mortes, de fruits sauvages, alises ou sorbes, charriés par le ruisseau ; et, d'une des cabanes, à travers le toit de glaise rouge, la fumée du souper glissait, suggestive des bons rêves, s'en allait, lente, sur le fond de grisaille de la forêt en mue, où les alisiers et les érables éclataient, pourpre et or,— telles des fleurs de légende sur une tapisserie très ancienne !

La visite au charbonnier finie, Pierre remontait, par Fonfrède, au carrefour de la Plégade. C'était par là qu'il avait pris avec Urgèle, pour arriver à la fontaine : un sentier escarpé, broussailleux, avec des fragons et des ronces en travers, des éboulis de roches, des casse-cou à chaque pas ! Comment avaient-ils pu s'en tirer en pleine nuit ? Les anges les portaient sans doute ; ils allaient, enlevés comme dans la facilité d'un rêve. Et cette musique du ruisseau à côté, qui les guidait, si mystérieuse à entendre, pas du tout mystérieuse à présent, rien qu'un bruit d'eau paisible amorti par la pourriture des feuilles. Le même ruisseau, la même source immobile dans sa margelle de grès rose. La même sans le frisson dessus de la nuit et de l'amour !

Où était-elle, sa bonne amie d'alors, la figure enivrée, inquiète, qu'il avait vue se pencher là sous les clartés tremblantes de la lune ?

Et où était-il, lui, l'être de sentiment et de passion qui s'était pâmé d'amour à cette place, le héros de roman qui avait failli mourir de désespoir une nuit d'hiver sous ces mêmes arbres ?

Pierre s'était penché, prêt à boire à la fontaine, et il demeurait en suspens, étonné de l'image qui se fixait dans le cristal; étonné, pas charmé. C'était donc lui, ce monsieur, cette tête hâlée, rudie à l'air, ces cheveux incultes déjà grisonnans au bord des tempes.

Décidément, il avait assez rêvé, assez flâné; il serait bientôt temps de faire une fin !

Maintenant c'était après dîner, à la Glanderie, une lettre bordée de noir que le facteur venait de laisser à Pierre; et il l'envoyait, une fois lue, par-dessus les tasses de café, à son compagnon de table, à l'oncle Lortal : une communication sur papier riche où, accompagnant l'énumération, par ordre de parenté, d'à peu près toute l'aristocratie de la région, MM. les ingénieurs, contre-maîtres, employés et ouvriers de la corporation de la Vernède, communiquaient la perte douloureuse qu'ils venaient de faire en la personne de M. Ignace Roger Fabrice de Vore, décédé dans la quatrième année de son âge.

Pauvre Urgèle! Quel dénoûment à ses sacrifices, quel réveil à ses rêves! Mais se réveillerait-elle jamais?

L'oncle Lortal glosait là-dessus, blaguait en bon démocrate la fraternité chrétienne étalée au bas du document, timbré en tête aux armes des de Vore. Et tout en défendant Urgèle, en la plaignant surtout, Pierre était bien obligé de reconnaître en lui-même, — il en avait fait l'expérience, — l'incompatibilité profonde, comme un fossé infranchissable, qu'il y avait entre les classes...

Avec sa grossièreté native, avec la rudesse de son instinct paysan, l'oncle, à son arrivée à Saint-Jean-des-Grèzes, n'avait pas eu tellement tort de l'avertir...

Plus mollement que d'habitude, le docteur se défendait ce jour-là contre les propositions matrimoniales dont l'assiégeait à tout propos et hors de propos ce diable d'oncle, affaibli depuis quelque temps par des atteintes répétées de rhumatisme articulaire, et qui voulait, avant de manger, comme il disait, des pissenlits par la racine, se donner la joie de tenir un petit Lortal sur les genoux.

Pierre n'avait plus que des objections de détail contre les partis que le brave homme passait en revue; et c'était le chiffre de la dot qu'il alignait d'abord : des vingt, des trente mille écus contrat en main. La nuance des cheveux, naturellement, ce n'était pas son affaire. Brune ou blonde, couleur de châtaigne ou de maïs, il ne s'en tracassait guère; la fortune et la santé, c'était tout.

Mais Pierre ne se décidait pas si vite, et l'oncle enrageait de ses retards :

— Le poupon aurait déjà mis ses dents si tu avais dit oui la première fois, grognait-il.

Et, après une demi-douzaine de propositions écartées coup sur coup par son neveu :

— Et la Louise de mon ami Nadal? qu'as-tu à dire contre? insistait-il. Je te la gardais pour la bonne bouche. Eh bien? si elle n'est pas à ton goût, celle-là, tu es difficile, mon petit. Une peau, des yeux! Leste comme un cabri et sage comme une abeille. Pas trop lourde d'argent, c'est vrai; et, à mon compte, j'aurais préféré t'en voir prendre une plus riche. Mais Louise aura bien quelques sous, et puis elle est si vaillante! Ça te va-t-il, voyons? parle! Elle est un peu fiérotte, Mlle Louise; pas plus tard que la semaine dernière elle a refusé le petit Gorre, le fils au notaire de Labéjo. Mais toi, j'ai idée qu'elle ne te mettrait pas dehors...

Pierre y avait bien pensé quelquefois de lui-même à cette Louise. Du brave monde, les Nadal; des gens pas bêtes, pas fiers non plus, bien installés, solidement assis à leur rang, ni trop haut, ni trop bas, bourgeois d'intelligence et d'éducation, artisans presque par la modestie, la frugalité de leurs habitudes. Exactement ce qu'il fallait à Pierre. Et il imaginait déjà la petite installée à la Glanderie, mais une Glanderie tout de suite décrassée, nettoyée de sa grossièreté de ferme; et là dedans les journées bien ordonnées, toujours pareilles, avec les mêmes intervalles d'activité discrète et de recueillement paisible : des journées occupées à des rangemens d'armoire, à des coutures lentes derrière le rideau relevé un peu de la croisée; et tantôt les pas de velours de la ménagère sur le carreau, et la limpidité de ses yeux gris en reflet dans la propreté reluisante des meubles et des faïences, tantôt les entrées brutales, à grand fracas, de l'oncle Lortal; et, un peu plus tard, ô l'adorable musique! la voix aigre et pourtant si douce à entendre de l'enfant, de l'héritier attendu.

Pierre songeait, le nez en l'air, la lettre de faire-part du petit Fabrice froissée machinalement, — et le passé avec, — entre les doigts; et l'oncle debout, prêt à sortir...

— Allons, ça te va-t-il, cette Louise? interrogeait-il en tapant sur l'épaule du songeur.

Et comme Pierre faisait mine d'hésiter encore :

— Dépêche-toi de dire oui, menaçait l'oncle avec son gros rire, son rire d'avant la mort de Cécile; — si tu ne te décides pas, gare à toi, je fais la demande pour mon compte...

ÉMILE POUVILLON.

LA SOCIÉTÉ

DANS

LES PRISONS DE PARIS

PENDANT LA TERREUR

I.

Au temps du *mauvais papier et de la grande épouvante* (1), lorsque la Convention mettait les lois hors la loi, se décimait elle-même, créant une partie des obstacles dont elle devait triompher si durement, accomplissant aveuglément son œuvre, lorsque nos armées, gardiennes de la tradition et du véritable héroïsme, héritières du génie libéral de 1789, préservaient dans un élan sublime l'honneur, agrandissaient le patrimoine de la France; lorsque, chacun se sentant au pied de l'échafaud, la vie était devenue un art et la pitié un crime, un homme d'esprit, interrogé sur ce qu'il pensait, répondit avec une douloureuse ironie : « Ce que je pense! J'ose à peine me taire! » Alors, en effet, l'esprit est suspect, le silence lui-même une protestation, la noblesse, les gens riches se cachent, émigrent, se battent en Vendée ou à Lyon; l'Académie

(1) *Journal des Prisons de mon père*, par la duchesse de Duras, 1 vol.; Plon. — Dauban : *les Prisons de Paris pendant la Révolution*. — *La Démagogie en* 1793. — *Paris en* 1794 *et* 1795, 3 vol. in-8°; Plon. — Barrière : *Bibliothèque des Mémoires*, t. XXXIV. — Nougaret : *Histoire des Prisons de Paris*, 4 vol. — *Mémoires* de Beugnot, de Mme Elliott. — De Lescure : *l'Amour pendant la Terreur*. — Foignet : *Mémoires d'un prisonnier*. — Vicomte de Ségur : *Ma Prison*, an III. — Edmond Biré : *la Légende des Girondins*. — Chantelauze : *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*. — *Mémoires du duc de Montpensier*. Paris, Baudouin, 1824.

française, le premier salon de France, calomniée par Chamfort, un de ses membres, disparaît; le salon de Mme Roland, celui de Mme de Sainte-Amaranthe, se ferment pour cause de proscription, de guillotine, et le peuple a son spectacle de prédilection, le travail du fonctionnaire Sanson, le *Gratis de la Convention*. On parle à la tribune, on vocifère dans les clubs, on agit dans la rue; emportés par la haine, par l'enthousiasme et la peur, haletans sous un labeur surhumain, les vainqueurs éphémères n'ont ni le temps ni le goût de la conversation, science délicate qui exige des loisirs, une culture raffinée, des mœurs élégantes auxquelles, sauf de rares exceptions, les terroristes demeurent étrangers. Ne leur demandez ni la politesse aimable, ni la malice piquante, ni la grâce : pour les trouver encore, il faut les chercher dans les endroits où l'on est le moins accoutumé à les rencontrer, dans les prisons de Paris, les véritables, les seuls salons de cette époque tragique, devenus le dernier rendez-vous de la bonne compagnie.

Au début, et surtout dans les prisons *muscadines*, faites à la hâte avec d'anciens palais, hôtels, couvens ou collèges, et d'abord affectées au service des détenus politiques, ceux-ci pouvaient entretenir quelques illusions. La commune n'a pas encore pris à son compte cette administration, le tribunal révolutionnaire accorde des mises en liberté, les parens, les amis ont le droit de visiter les prisonniers, de leur écrire; ils jouent à toutes sortes de jeux, lisent, étudient à leur gré. On commande sa nourriture au dehors et le *dieu assignat* fait merveille. D'ailleurs les riches donnent en raison de leurs facultés, et tout s'exécute à leurs dépens : à Port-Libre, par exemple, ils paient la nourriture des indigens, les frais de garde qui atteignent chaque jour cent cinquante livres, même le chien destiné à les surveiller; un trésorier, choisi par eux, fait la collecte, ordonnance toutes les dépenses. Le soir, on se réunit au *salon*, où chacun apporte sa lumière : les hommes lisent, écrivent, les femmes brodent, tricotent; on termine par un petit souper ambigu, quelquefois on organise des concerts; à défaut de Boufflers ou de Ségur, voici le poète Vigée, l'auteur de la *Fausse Coquette* et de *l'Entrevue :* les dames proposent des bouts-rimés et décernent une récompense au vainqueur, les champions ne manquent pas, et l'on se croirait presque revenu au temps de l'hôtel de Rambouillet, à la fameuse *Journée des Madrigaux*. La lecture du journal a lieu à haute voix, et « à la nouvelle d'une victoire, on voyait passer le bout de l'oreille : les figures pâlissaient, des soupirs étouffés, des contractions de nerfs, des trépignemens de pieds annonçaient l'aristocrate incorrigible. » Le 23 nivôse an II, chants d'église, le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, enfin la messe complète, observe

Coittant, épicurien et libre-penseur. En revanche, le 4 prairial, fête de l'Être suprême, hymnes patriotiques, prières chantées par les dames, danses, chœurs, Marseillaise, vers de Guillaume Tell déclamés par Larive. Il y eut même une prison où les détenus sollicitèrent la permission de planter dans la cour un arbre de la liberté, et le concierge dut leur faire observer que l'endroit ne semblait guère propice à une telle cérémonie : peut-être voulaient-ils planter l'arbre de la liberté pour en avoir l'ombre. Concerts et fêtes durent se passer de musique instrumentale, car la Commune proscrivit impitoyablement violons, violes d'amour, basses et quintes; les cris de la populace hurlant autour des victimes qu'on entraîne en prison, ou qui en sortent pour mettre leurs *têtes à la lunette de l'éternité*, voilà sans doute la musique qu'elle leur réservait.

On trompait par d'autres moyens l'inquiétude et l'ennui : par exemple, la manie de tirer les cartes devient au Plessis l'occupation de bien des prisonnières. Une vieille porteuse d'eau avait conquis la vogue et tenait ses assises dans un corridor obscur, une planche appuyée sur deux chaises lui servant de tréteau. Survient une jeune femme qui lui lance ce défi : « Voyons si tu es aussi habile que moi; point d'amour, de mariage, ni d'argent; les ci-devant rois seront des accusateurs publics, les reines de bonnes républicaines, le neuf de pique l'échafaud. Tire les cartes pour toi, je les expliquerai. » Et elle jette sur la table une pièce de 5 francs. La porteuse d'eau se trouble, hésite, enfin elle se décide, retourne le neuf et l'as de pique : « Eh bien! que dis-tu de cette accolade? Tu pâlis! Ce soir au tribunal, demain guillotinée. » Le hasard ayant confirmé cette prédiction, la divination par les cartes eut plus d'adeptes que jamais.

L'art de la miniature était fort en honneur dans les salons de la Terreur, et, moyennant finances, les guichetiers consentaient à transmettre aux parens un portrait, un médaillon. Roucher, l'auteur de ce *Poème des Saisons* que Rivarol appela le plus beau naufrage du siècle, Roucher envoie aux siens un portrait peint par Leroy, avec ces quatre vers :

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Le portrait de M. de Broglie venait d'être terminé, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'il serait exécuté dans deux heures. Vigée était chez lui et lisait ses ouvrages; il tira sa montre et dit : « L'heure approche, je ne sais si j'aurai le temps de vous entendre jusqu'à la

fin; mais n'importe, continuez toujours en attendant qu'on vienne me chercher. »

L'amitié naissait, grandissait rapidement dans cette atmosphère de sincérité forcée, loin des conventions sociales, comme dans un naufrage l'isolement, la nécessité, l'oubli de l'étiquette, le dévoûment créent des affinités subites, des sentimens profonds entre des personnes que le cours ordinaire de la vie eût laissées toujours indifférentes les unes aux autres. Là se réalisait l'apologue de l'aveugle et du paralytique ; là chacun se montrait bon, charitable, fraternel pour son semblable : une quarantaine de cultivateurs, envoyés au Luxembourg, étant tombés malades faute de ressources, les détenus font aussitôt une collecte, et en vingt-quatre heures les voilà habillés, couchés, chauffés, nourris.

La hache a moissonné tant d'êtres innocens
Qu'elle semble du reste avoir fait des parens.

L'amitié, qui souvent prend sa source dans la reconnaissance, qui vit de déférences et d'attentions, devait naturellement fleurir et s'épanouir en un milieu où les théories de Hobbes n'avaient plus de raison d'être. Le nouvel arrivant trouvait dans les habitans de la chambre commune des consolateurs, des camarades : chacun, à tour de rôle, balayait la chambre, allait à l'eau, faisait la cuisine.

L'amour marchait de conserve avec l'amitié, parfois d'un pas plus rapide. En pleine Terreur, en prison, en dépit des portes à doubles verrous et des grilles, malgré les guichets et les défenses de jour en jour plus sévères, on s'aime, on se réjouit, on corrompt les gardiens à prix d'or, on semble vouloir vivre toute une vie en un jour, en quelques heures, et paraphraser le mot de l'ancien : aujourd'hui le plaisir, demain l'échafaud! A côté de grands exemples chrétiens comme ceux des dames de Noailles, combien de chutes dans la galanterie, combien de scènes dignes d'un Parny, d'un Dorat! Madrigaux, bouts-rimés, tendres œillades, rendez-vous sous l'acacia, vont leur train.

Ma muse, éveille-toi! Comment! tu dors encore!
Sous ta fenêtre, au lever de l'aurore,
Arrivent de tous les côtés,
Des groupes de divinités
Aimant des mortels la présence.

Où sommes-nous? En prison, en 1794, Robespierre régnant, ou bien dans les salons de la Régence? « On ne s'y ennuyait pas, disait plus tard un de ceux que sauva le 9 thermidor, on y filait même

de jolis romans d'amour qui avaient cet avantage de ne pas durer. L'appel de neuf heures et celui de trois heures mettaient bon ordre aux idylles trop prolongées. » Et Mercier la Source, frère de lait de Louis XV, logé à la Force, dans une chambre bien meublée, encore mieux habitée, *la chambre du conseil*, répétait à ses camarades : « Si on voulait me mettre en liberté, je prierais bien respectueusement ces messieurs de me laisser ici. Je ne trouverais nulle part meilleure société et autant de soins qu'on en a pour moi dans votre compagnie. »

Aussi bien les femmes conservent le feu sacré du bon ton et du goût, sacrifient jusqu'au dernier moment au désir de plaire : leur chambre est un taudis, leur lit un grabat, mais elles se piquent d'amour-propre, accomplissent des miracles de coquetterie, lavent, relavent avec acharnement leurs vêtemens, demeurent autant que possible fidèles aux trois costumes de la journée. Rien, remarque Beugnot, ne les aurait distraites de ces soins de toilette, pas même un acte d'accusation. A la Conciergerie, les deux sexes parviennent à déjeuner ensemble en posant des bancs le long de la grille qui les sépare. Et propos malins, fines allusions, mordantes épigrammes de jaillir avec autant d'aisance que si l'on eût paradé à Trianon ou à Bagatelle : « On y parlait agréablement de tout sans s'appesantir sur rien. Là le malheur était traité comme un enfant méchant dont il ne fallait que rire, et, dans le fait, on y riait très franchement de la divinité de Marat, du sacerdoce de Robespierre, de la magistrature de Fouquier, et on semblait dire à toute cette valetaille ensanglantée : « Vous nous tuerez quand il vous plaira, mais vous ne nous empêcherez pas d'être aimables. » Qu'un prisonnier se montre pusillanime, qu'il oublie sa dignité, son caractère, on se gausse de lui, on le persifle. Le duc de Gesvres, à peu près cul-de-jatte, bègue, personnage de tout point grotesque, devient la fable de la prison, le point de mire du marquis de la Roche du Maine : « Tu as beau faire le *patliote*, mon pauvre petit Gesvres, tu seras *dillotiné*. » — « Ce n'est pas vrai, gémissait celui-ci, je ne suis pas *aristoclate;* j'ai dépensé neuf cents *flancs* pour fêter la mort du *tylan* (du roi), ma *tommune* viendra me redemander; je *selai* mis en liberté. » — « Va, petit vilain, tu y passeras! te dis-je; » et il lui faisait mille contes saugrenus sur tous les tours que lui avait joués la duchesse de Gesvres : de quoi remplir le *Décaméron* et Rabelais.

La leçon quelquefois remontait de bas en haut, et n'en était que plus significative. Le duc du Châtelet, transféré des Madelonnettes à la Conciergerie, colportait de tous côtés ses larmes et ses lamentations. Une fille des rues s'approche, et le toisant avec dédain : « Fi donc! Vous pleurez! Sachez, monsieur le duc, que ceux qui

n'ont pas de nom en acquièrent un ici, et que ceux qui en ont un doivent savoir le porter. » Aristocrate enragée, Églé faisait, comme Ange Pitou, sa propagande dans la rue, se répandant en propos, en cris séditieux, continuant de plus belle lorsqu'elle fut incarcérée. Chaumette avait imaginé de la faire condamner, elle et une de ses compagnes, en même temps que la reine, et de les envoyer à l'échafaud toutes les trois sur la même charrette. Le Christ n'avait-il pas été mis sur la croix entre deux larrons? On y renonça, mais on ne se donna pas la peine de modifier l'acte d'accusation, de sorte qu'elles étaient accusées d'avoir conspiré avec la veuve Capet. « Malgré tout, ma chère Églé, observait Beugnot, si on t'eût conduite à l'échafaud avec la reine, il n'y aurait pas eu de différence entre elle et toi, et tu aurais paru son égale. — Oui, mais j'aurais bien attrapé mes coquins. — Et comment cela? — Comment? Au beau milieu de la route, je me serais jetée à ses pieds, et ni bourreau ni diable ne m'en auraient fait relever. » Quand le président du tribunal révolutionnaire l'interrogea sur sa complicité avec la reine : « Pour cela, s'écria-t-elle en levant les épaules, voilà qui est beau, et vous avez, par ma foi, de l'esprit; moi complice de celle que vous appelez la veuve Capet et qui était bien la reine, malgré vos dents! moi, pauvre fille qui gagnais ma vie au coin des rues, et qui n'aurais pas approché un marmiton de sa cuisine, voilà qui est digne d'un tas de vauriens et d'imbéciles tels que vous! » N'est-ce pas elle aussi qui, à cette question : « Accusée, de quoi vivez-vous? » répondait : « De mes grâces, comme toi de la guillotine. » Elle entendit en souriant sa condamnation et protesta gaîment lorsque vint l'article de la confiscation de ses biens : « Ah! voleur! dit-elle au président, c'est là que je t'attendais. Je t'en souhaite, de mes biens! Je te réponds que ce que tu en mangeras ne te donnera pas d'indigestion. » Ne pense-t-on pas involontairement à ce héros du romancier russe qui, s'agenouillant devant une pauvre créature dont le triste métier fait vivre la famille, lance ce mot sublime : « Je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité. »

Que des femmes aient voulu s'étourdir pendant la Terreur, placer l'amour, comme un voile, entre elles et la mort, au lieu d'y mettre Dieu, que plusieurs même, pour justifier cette déclaration de grossesse qui faisait surseoir à l'execution, aient eu de coupables faiblesses, rien de plus certain. Mais combien ont réparé leurs erreurs par le dévoûment, combien ont racheté la faute des autres par l'abnégation, l'héroïsme aimable, la pratique constante des vertus les plus rares! La Révolution a été une glorieuse date pour les femmes : les hommes fléchissent parfois, ils ne se souviennent plus de leur amitié avec les suspects, osent à peine s'approcher des prisons; les

femmes, les contemporains l'attestent, ont tout bravé, tout supporté pour consoler, pour sauver un mari, un père, un amant, même un inconnu. Paysannes, ouvrières, bourgeoises, grandes dames, filles des rois, elles exercent dans toute son étendue le divin ministère de la charité et du sacrifice. Madame Élisabeth défendant qu'on détrompât ceux qui, la confondant avec la reine, menaçaient, le 20 juin, de l'égorger; — Mlle de Sombreuil arrachant son père des bras des massacreurs de septembre; — Mme Bouquey recevant à Saint-Émilion les Girondins proscrits, en butte à toutes sortes de vexations, oubliant son danger et ne voyant que celui de ses hôtes; — Mme Verney cachant pendant huit mois Condorcet, et répondant, lorsqu'il veut la quitter pour ne pas la compromettre davantage : « La Convention a pu vous mettre hors la loi, elle n'a pu vous mettre hors l'humanité, vous resterez; » — Mme Lavergne criant : *Vive le roi!* devant le tribunal révolutionnaire, afin de subir le sort de son mari; — des femmes charmantes affrontant l'odeur pestilentielle des égouts pour adresser aux détenus des paroles de tendresse, et les avertir des démarches tentées en leur faveur;— Mme Latour s'enfermant au Luxembourg avec le duc et la duchesse de Mouchy, suppliant qu'on la laisse avec ses maîtres, et offrant de se constituer prisonnière; — la marquise de Montagu fondant l'*Œuvre des Émigrés;* — la marquise de La Fayette partageant pendant plusieurs années la captivité de son mari à Olmütz (1); — les paysannes vendéennes dérobant intrépidement les Blancs aux perquisitions des Bleus; — cette vieille duchesse, rudoyée par le guichetier qui l'appelle dans une fournée, répondant avec un sang-froid hautain : « On y va, canaille! » — Mme de Noailles, au moment de monter à l'échafaud, suppliant un autre condamné, un incrédule, de faire le signe de la croix et de se recommander à Dieu; — mille traits admirables composent aux femmes de la fin du XVIIIe siècle une auréole de grandeur morale dont d'autres époques peut-être ont égalé, mais dont elles n'ont jamais surpassé l'éclat.

II.

Pénétrons un peu plus avant dans l'intérieur de ces prisons, sépulcres animés, vestibules de la mort, d'où la fureur terroriste a banni, non l'espérance, mais les motifs raisonnables d'espérer. Selon les temps, selon les lieux, le régime diffère sensiblement : presque confortable dans certaines maisons, sévère et presque atroce

(1) Voir mon volume : *les Causeurs de la Révolution*, in-18; Calmann Lévy.

ailleurs, à la Conciergerie, par exemple; assez tolérant au commencement de la Terreur, plus dur, plus inquisitorial à mesure que la domination de la Commune s'accentue, que les assassinats juridiques se multiplient, que les arrestations deviennent plus absurdes. La loi du 22 prairial était un merveilleux instrument de tyrannie, tel qu'un Tibère eût pu l'envier à Robespierre et à Saint-Just, tel qu'il permet d'envoyer à l'abattoir les Dantonistes eux-mêmes et les Hébertistes. On entre en prison sous les prétextes les plus frivoles : parce qu'on est riche ou noble (un nom alors devient un forfait), parce qu'on a fait partie de la Constituante, parce qu'on est *suspecté d'être suspect d'incivisme*, ou qu'on déplaît à quelque puissant du jour. Un pauvre homme et sa femme, qui avaient un théâtre de marionnettes aux Champs-Élysées, sont enfermés, puis guillotinés pour avoir exposé une figure en cire de Charlotte Corday; on a trouvé chez un autre trente-six œufs; un troisième a fait venir de la campagne un petit cochon et l'a tué : confisqués les œufs, le cochon, emprisonnés les accapareurs. Un domestique a porté une lettre écrite par un suspect; le voilà suspect lui-même. Voici une femme incarcérée comme mère d'émigré, et elle n'a jamais été mère. On finira par arrêter un citoyen à cause de sa bonne mine : pendant la Terreur, une figure réjouie insulte à la misère publique. Telles arrestations, tels jugemens : le jeune de Maillé, âgé de dix-sept ans, va *jouer à la main chaude avec Sanson* pour s'être plaint qu'on lui a servi un hareng rempli de vers; l'inspecteur d'une maison d'arrêt interdit les moindres instrumens en acier, jusqu'aux grandes épingles des femmes, jurant qu'il fera *éternuer dans le sac* celles auxquelles il en trouvera. La mort pour une épingle ou pour des rubans! Arrêté par la foule qui menace de lui faire un mauvais parti, parce qu'il ne porte pas la cocarde, un citoyen ne s'en tire que par son sang-froid : « Parbleu oui! s'écrie-t-il en retournant son chapeau avec un étonnement feint, je l'ai oubliée à mon bonnet de nuit, car je couche avec elle. »

Conduit à la Conciergerie à travers une populace en délire qui l'a poursuivi de ses huées en lui jetant des ordures, le malheureux subit tout d'abord dans le guichet (1) l'examen du concierge, des porte-clés : ils *allument le miston*, le regardent sous le nez, afin qu'il soit bien connu et ne puisse se donner pour étranger. A gauche du guichet, le greffe, divisé en deux parties par une cloison à jour :

(1) On appelait ainsi la première pièce d'entrée. Le même nom était donné à une petite porte haute d'environ 3 pieds 1/2 pratiquée dans une porte plus grande. La prison de la Conciergerie fait partie du Palais de justice; les prévenus allaient directement de leur cachot à la salle du tribunal révolutionnaire qui est aujourd'hui celle de la cour de cassation.

d'un côté, le fauteuil du greffier avec ses registres et ses écritures; de l'autre, les condamnés à mort; ils demeurent là pendant *ces heures éternelles* qui séparent le jugement de l'exécution.

> Le geôlier, la fermant avec tranquillité (la porte),
> Entre eux et les vivans a mis l'éternité.

Du greffe, on passe, à travers d'énormes portes, dans des cachots appelés *la souricière*, où le jour pénètre à peine : pour litière, des pailles remplies de vermine, corrompues par le défaut d'air, et la puanteur des seaux ou *griaches;* pour compagnons, des escrocs, des assassins auxquels il faut payer la bienvenue sous peine de mauvais traitemens, ou bien encore des rats qui parfois mangent la culotte du prisonnier. Heureux quand ils se contentent des vêtemens! Les rats des prisons de Bordeaux avaient mordu Mme Tallien, et, aux beaux jours du Directoire, Notre-Dame de Thermidor, montrant à ses adorateurs ses pieds chaussés de la sandale antique, leur disait coquettement : « Si vous regardiez bien, vous verriez les dents des rats de Bordeaux. » Beaulieu passe trois nuits dans un de ces cachots, moitié assis, une jambe étendue sur un banc, l'autre posée à terre, le dos appuyé contre la muraille.

Les prisonniers sont aussi à la pistole, à la paille : les chambres des *pailleux* (ceux qui, n'ayant pas le moyen de payer le loyer d'un lit, couchent sur la paille) ne diffèrent des cachots qu'en ce que leurs habitans doivent en sortir vers huit heures du matin pour y rentrer une heure avant la nuit; là on les entasse comme un troupeau de moutons, *le troupeau dont la mort est le pasteur.* Les voilà donc forcés de se morfondre toute la journée dans la cour et les galeries circulaires. A Lyon, un prisonnier qui n'avait pu obtenir sa portion s'était couché sans murmurer sur le pavé humide et froid; le concierge, faisant sa ronde, s'en aperçut et l'interrogea : « C'est faute d'adresse, répondit-il, je n'ai pu traverser la foule qui était grande. » — Sois mieux que tous les *ambitieux*, ordonna Brigalaud; guichetier, donne-lui trois bottes! » L'ambition consistait à se disputer quelques brins de paille.

Dans les chambres à la pistole, on paie le loyer des lits que l'on occupe : 27 livres 12 sous d'abord, puis 15 livres par mois pour un méchant grabat, avec un matelas « de l'épaisseur d'une omelette soufflée. » N'y passât-on qu'un jour, une nuit, le mois tout entier est exigible, et comme, dans les derniers temps, 40 ou 50 têtes tombaient tous les jours, la Conciergerie devient *le premier hôtel garni quant au produit.*

De l'argent, de l'argent, et encore de l'argent! Voilà le refrain

des guichetiers. Pas d'argent, pas de lit, pas de douceurs, pas de secours. Mais comment conserver ses assignats, alors que la Commune envoie ses suppôts fouiller les détenus, enlève leurs effets d'or et d'argent, bijoux, couteaux, ciseaux, compas, canifs, miroirs, jusqu'à leurs cuillers et fourchettes qu'on remplace par des couverts de bois, alors qu'en certaines maisons on soumet les hommes et femmes à la formalité humiliante du *rapiotage* (qui consistait à les déshabiller)? On leur laisse, il est vrai, cinquante livres, en promettant de tout rendre plus tard, mais on se contente d'entasser les prises dans des paquets, sans dresser d'inventaire. Ces fouilles amènent parfois des incidens assez comiques. Parisot, auteur dramatique, dit aux inquisiteurs : « Citoyens, je suis désolé, vous arrivez trop tard ; j'avais bien ici trois cents livres, mais un citoyen vous a devancés et me les a dérobées ; cependant, comme on m'a dit que vous laissiez cinquante livres et que je n'en ai que vingt-cinq, s'il vous plaisait de parfaire la somme? — Oh! non, citoyen. — J'entends, vous ne venez que pour prendre. Il est malheureux qu'il y ait ici des citoyens plus actifs que vous. Au surplus, en suivant la marche que vous prenez, vous n'y perdrez rien et tout rentrera dans vos mains. Vous êtes un océan auquel vont se joindre toutes les petites rivières. — Vous êtes bien honnête, repartit l'administrateur Wiltcheritz, mais ce n'est pas des complimens dont nous sommes en recherche aujourd'hui. » Quand Mme de Duras donna ses assignats, elle fit la remarque qu'on ne les comptait pas : « Nous n'avons que faire de les compter pour vaincre les ennemis de la République, répliqua un municipal. — Je le crois bien, reprit la duchesse, ce ne serait pas avec du papier qu'ils pourraient être vaincus. »

On rusait, cependant, on imaginait des cachettes, et avec du sang-froid, de l'adresse, on parvenait à préserver ce qu'on avait de plus précieux. Coittant réussit de la sorte à dissimuler sa montre, des ciseaux, un rasoir, le journal de sa captivité. Voir dépouiller complètement les détenus au profit de la Commune n'eût pas fait l'affaire des gardiens : aussi ferment-ils les yeux et suggèrent-ils au besoin le moyen de cacher ces assignats qu'ils espèrent bien extorquer en détail.

Leur rapacité était sans bornes. As-tu des sonnettes (de l'argent)? demandent-ils au nouveau-venu. S'il répond oui, ils apportent une cuvette, un pot à eau, quelques plats fêlés qu'il paie le triple de leur valeur ; s'il a le gousset vide, il doit vendre à vil prix une partie de ses effets pour obtenir les objets strictement nécessaires. Quelques-uns se plaisent à augmenter la terreur des prévenus, leur présentent en ces termes leur acte d'accusation : « Tiens, voilà ton extrait

mortuaire! » A la Conciergerie, Beaulieu rencontre un voleur nommé Barrassin, condamné à quatorze ans de fers pour ses crimes, qui avait obtenu de faire son ban en prison au lieu d'aller aux galères, et possédait la confiance du concierge. Voici la formule qu'il employait pour faire rentrer les détenus : « Eh, Châtelet, eh!.. aboule ici, eh! Châtelet! » Et M. le duc *aboulait* docilement. En vertu de l'égalité, ce misérable avait été donné pour valet de chambre à la reine. Beaulieu l'interrogeait sur la manière dont on la traitait: — « Comme les autres, répondit-il. — Comment! comme les autres! — Oui, comme les autres; ça ne peut surprendre que les aristocrates. — Et que faisait la reine dans sa triste chambre? — *La Capet! va, elle était bien penaude; elle raccommodait ses chausses pour ne pas marcher sur la chrétienté.* — Comment était-elle couchée? — Sur un lit de sangles, comme toi. — Comment était-elle vêtue? — Elle avait une robe noire qui était toute déchirée : elle avait l'air d'une margot. — Était-elle seule? — Non; un bleu (un gendarme) montait toujours la garde à sa porte. — Ce bleu était avec elle? — Je t'ai dit qu'il montait la garde à sa porte, mais elle n'en était séparée que par un paravent tout percé et à travers lequel ils pouvaient se voir tout à leur aise l'un et l'autre. — Qu'est-ce qui lui apportait à manger? — La citoyenne Richard. — Et que lui servait-elle? — Ah! de bonnes choses : elle lui apportait des poulets et des pêches; quelquefois elle lui donnait des bouquets, et la Capet la remerciait de tout son cœur. »

Les geôliers ont pour collaborateurs d'énormes chiens (1) qui les accompagnent dans leurs rondes de nuit, courent les corridors pour presser les paresseux à l'heure de la retraite, empêchent les évasions. Quelquefois cependant, ils se montrent, comme leurs maîtres, accessibles à la séduction. Parmi ces cerbères jacobins, Ravage, à la Conciergerie, avait pour mission la garde de nuit de la cour du préau : des prisonniers ayant réussi à pratiquer un trou pour s'échapper, rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance du molosse. Cependant il se tait, et le lendemain matin, on trouve attachés à sa queue un assignat de cent sous et un petit billet avec ces mots: *On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton.* Ce fut une belle occasion de rire et de moquerie pour les détenus. Ils avaient, eux aussi, leurs chiens, mais les administrateurs de police or-

(1) Après le 9 thermidor, les geôliers donnent des coups de pied à leurs chiens en les appelant : Robespierre! Lorsque, vaincu, captif, blessé à la mâchoire, incapable de parler, Robespierre fait signe à un guichetier qu'il désire une plume et de l'encre, celui-ci riposte brutalement : « Que diable en veux-tu faire? Vas-tu écrire à ton être suprême? »

donnèrent qu'on les renvoyât : un seul, à Port-Libre, le chien de Mme de la Chabeaussière, trouva grâce et fut conservé ; Brillant avait une rare intelligence et faisait à merveille les commissions de sa maîtresse ; ne pouvant s'en prendre au concierge, il s'en prenait à son chien, et, quoique plus faible et plus petit, il le terrassait. Les chiens, pendant la Révolution, ont eu leurs annales de dévoûment, leur martyrologe. L'un d'eux se glisse tous les jours au Luxembourg, apportant à son maître un billet de sa femme caché dans son collier ; un autre refuse de manger, expire de douleur sur la place même où l'on a fusillé Bousquié, à Lyon. Le chien de Saint-Prix, ayant été dressé à aboyer d'une certaine manière lorsque des inconnus se présentaient, avait mordu plusieurs fois un porteur de billets de garde. Saint-Prix fut condamné, et, en vertu d'ordres formels, le chien, complice du crime, assommé à la barrière du Combat, devant un commissaire de police.

En temps ordinaire, les concierges sont les gouverneurs suprêmes, les régulateurs de la destinée des prisonniers : aussi les parens, les amis s'efforcent-ils de capter leurs bonnes grâces. A la Force, Ferney remplit ses devoirs avec un tact parfait. Quand les *soixante-treize* furent arrêtés, il leur témoigne de touchans égards. Un administrateur, chargé de l'enlèvement des armes, s'étant nonchalamment jeté sur le lit du député Marbos : « Citoyen, l'avertit Ferney, es-tu venu ici pour insulter au malheur? Ignores-tu que c'est un représentant du peuple qui est couché dans ce lit? » Après l'institution de la gamelle, on interdit aux guichetiers de boire avec les détenus : Ferney, ému de compassion pour les vieillards et les infirmes, leur dit : « Citoyens, si la loi défend aux guichetiers de boire avec les détenus, elle ne défend pas aux détenus de boire avec les guichetiers. Quand vous aurez besoin d'un verre de vin, passez au guichet et vous trouverez sur la table une bouteille de vin à votre service. » Aux Madelonnettes, Vaubertrand, au Luxembourg Benoît conquièrent l'estime, la sympathie des prisonniers, et peu s'en faut que ce dernier ne paie de sa tête sa mansuétude. Richard, à la Conciergerie, a ses bons et ses mauvais jours, mais en général on se loue de sa femme. Naudet, suspect de modérantisme, coupable de ne pas recueillir assez de malédictions, est remplacé par Guiard, ancien concierge de la Cave des morts de Lyon, une sorte de bourreau avant la lettre, un misérable qui se plaît à inventer mille vexations : défense de respirer l'air à la fenêtre, guichetiers qui viennent compter les victimes dans leur lit, sentinelles qui, pendant la nuit, crient tous les quarts d'heure : « Prenez garde à vous! » tout billet qui renferme quelques mots de consolation ou d'amitié impitoyablement déchiré. Après l'enlèvement

des assignats, on distribuait aux captifs cinquante sous par jour: un matin qu'il payait, il dit avec un mauvais sourire : « Oh! la première fois, il y en aura deux cents de moins à payer. » On crut qu'ils allaient obtenir leur liberté : cette parole annonçait la terrible fournée des cent soixante-neuf.

Haly, concierge à Port-Libre, puis au Plessis, est aussi fripon que despote et sa femme le seconde à sa façon. Ne s'avise-t-elle pas, un soir, d'emmener une trentaine de pauvres détenues dans une salle du greffe où gisent amoncelés des vêtemens? là elle les invite à choisir, puisque les leurs sont usés; quelques-unes obéissent, mais, à la lumière, elles s'aperçoivent qu'ils sont imprégnés de sang et, les rejetant avec horreur, s'éloignent en tremblant. Quant à Haly, il arrête tout ce qui lui convient : vins, pâtés, volailles, linge; lui adresse-t-on quelque requête, sa réponse ordinaire est celle-ci : « Tais-toi, je te ferai mettre à Bicêtre! apprends que je suis le maître ici! » Des malades atteints de la petite vérole implorent un médecin, des soins, un hospice : « Vous m'ennuyez, gronde-t-il, je n'ai pas le temps; vous m'étourdissez, j'ai mille affaires, les administrateurs sont au greffe. » Ils y venaient, en effet, boire le vin qu'on envoyait aux captifs, et, pendant ce temps, malades, femmes enceintes expiraient dans leurs taudis, sans secours, sans remèdes. Se plaindre au sommelier de la mauvaise qualité des vins, faire remarquer au cuisinier que ses viandes sont gâtées, que son salé ressemblait fort à la chair de guillotinés, c'est s'exposer à Bicêtre, séjour plus rigoureux encore. Par instans Haly ne déteste point la plaisanterie : il affecte de s'étonner lorsque ses prisonnières ne paraissent pas charmées du logement qu'il a assigné, il leur répète journellement : « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. » Volontiers héberge-t-il ses collègues, les bourreaux, les huissiers, les recors, et, pour que la fête soit complète, il les mène dans sa ménagerie. La vue d'une duchesse, observe la comtesse de Bohm, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare. C'étaient leurs pièces capitales. Un jour, les concierges entament une discussion sur les mérites respectifs de leurs maisons. « Sur mon honneur, disait Haly, le Plessis est la plus vaste, la meilleure prison de l'univers; elle est distribuée à souhait; chaque détenu a gratuitement l'usage de deux bons matelas de coton, draps, couvertures provenant des maisons royales. J'ai du logement pour sept ou huit mille prisonniers et du linge de corps en proportion. — Très bien, réplique Richard, mais chez moi les voleurs sont à gauche, les suspects à droite, sans communication entre eux, tandis qu'ici les détenus sont pêle-

mêle. — C'est qu'au Plessis, reprend Haly, je n'ai en garde que des suspects, des conspirateurs, des royalistes, des gens comme il faut, ressortissant tôt ou tard au seul tribunal révolutionnaire. » L'argument parut péremptoire.

Parfois les détenus font de tristes rencontres chez ces geôliers auxquels la nécessité les forçait de recourir plus souvent qu'ils n'auraient voulu. A Versailles, Mme Elliott apprend ainsi à connaître le bourreau : « Vous devez, ricane son geôlier, vous faire un ami de ce citoyen : c'est le jeune Sanson, l'exécuteur, et peut-être sera-t-il chargé de vous décapiter. » Elle se sentit défaillir, surtout quand le bourreau lui prit le cou, un cou semblable à celui de Marie Stuart, sa compatriote, et dit : « Ce sera bientôt fait ; il est si long et si mince ! Si c'est moi qui dois vous expédier, vous ne vous en apercevrez même pas. » Un jour, comme elle demandait à ce gardien un peu d'eau chaude pour se laver : « Cela n'a pas le sens commun, murmura-t-il, rien ne peut vous sauver des mains du bourreau, et, comme elles sont fort sales, vous n'avez pas besoin de vous laver. »

Au-dessus des concierges apparaissent d'autres inquisiteurs, membres des commissions populaires, municipaux, administrateurs de police, interprètes des comités de gouvernement et de la Commune, presque toujours disposés à stimuler plutôt qu'à ralentir le zèle des gardiens. A Chantilly, l'un d'eux imagine d'ordonner aux dames de couper leurs cheveux et de recevoir des femmes sans-culottes dans leurs chambres. A la Folie-Renaud, Dupaumier réunit les détenus des deux sexes pour leur déclarer qu'il voudrait voir à la porte de chaque maison une guillotine permanente, et qu'il se ferait un plaisir d'y attacher lui-même avec son écharpe les condamnés. Le savetier Wiltcheritz, Polonais d'origine, répond toujours la même chose : « Patience, la justice est juste, la vérité est véridique, on te rendra justice ; ce durement ne peut pas durer. — Patience, répliqua quelqu'un, c'est la vertu des ânes et non celle des hommes ! — Tu n'es donc pas républicain ? » répondit-il. Chacun de rire, et lui plus fort que les autres, car il pensait avoir dit une chose fort spirituelle. Quant à Marino, homme insolent, brutal et grossier, chacune de ses visites a pour résultat un redoublement de rigueurs ; il ne se sent pas d'aise en annonçant aux prisonniers que la Commune leur interdit toute communication avec le dehors, et va établir l'égalité de table entre le riche et le pauvre, le tout, bien entendu, aux dépens du premier. Il voulait même que les *pailleux* allassent occuper la place des détenus à la pistole et réciproquement : on le détourna de ce projet en lui représentant que la *paille* se composait surtout de criminels, de voleurs,

des assignats, on distribuait aux captifs cinquante sous par jour: un matin qu'il payait, il dit avec un mauvais sourire : « Oh! la première fois, il y en aura deux cents de moins à payer. » On crut qu'ils allaient obtenir leur liberté : cette parole annonçait la terrible fournée des cent soixante-neuf.

Haly, concierge à Port-Libre, puis au Plessis, est aussi fripon que despote et sa femme le seconde à sa façon. Ne s'avise-t-elle pas, un soir, d'emmener une trentaine de pauvres détenues dans une salle du greffe où gisent amoncelés des vêtemens? là elle les invite à choisir, puisque les leurs sont usés; quelques-unes obéissent, mais, à la lumière, elles s'aperçoivent qu'ils sont imprégnés de sang et, les rejetant avec horreur, s'éloignent en tremblant. Quant à Haly, il arrête tout ce qui lui convient : vins, pâtés, volailles, linge; lui adresse-t-on quelque requête, sa réponse ordinaire est celle-ci : « Tais-toi, je te ferai mettre à Bicêtre! apprends que je suis le maître ici! » Des malades atteints de la petite vérole implorent un médecin, des soins, un hospice : « Vous m'ennuyez, gronde-t-il, je n'ai pas le temps; vous m'étourdissez, j'ai mille affaires, les administrateurs sont au greffe. » Ils y venaient, en effet, boire le vin qu'on envoyait aux captifs, et, pendant ce temps, malades, femmes enceintes expiraient dans leurs taudis, sans secours, sans remèdes. Se plaindre au sommelier de la mauvaise qualité des vins, faire remarquer au cuisinier que ses viandes sont gâtées, que son salé ressemblait fort à la chair de guillotinés, c'est s'exposer à Bicêtre, séjour plus rigoureux encore. Par instans Haly ne déteste point la plaisanterie : il affecte de s'étonner lorsque ses prisonnières ne paraissent pas charmées du logement qu'il a assigné, il leur répète journellement : « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. » Volontiers héberge-t-il ses collègues, les bourreaux, les huissiers, les recors, et, pour que la fête soit complète, il les mène dans sa ménagerie. La vue d'une duchesse, observe la comtesse de Bohm, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare. C'étaient leurs pièces capitales. Un jour, les concierges entament une discussion sur les mérites respectifs de leurs maisons. « Sur mon honneur, disait Haly, le Plessis est la plus vaste, la meilleure prison de l'univers; elle est distribuée à souhait; chaque détenu a gratuitement l'usage de deux bons matelas de coton, draps, couvertures provenant des maisons royales. J'ai du logement pour sept ou huit mille prisonniers et du linge de corps en proportion. — Très bien, réplique Richard, mais chez moi les voleurs sont à gauche, les suspects à droite, sans communication entre eux, tandis qu'ici les détenus sont pêle-

mêle. — C'est qu'au Plessis, reprend Haly, je n'ai en garde que des suspects, des conspirateurs, des royalistes, des gens comme il faut, ressortissant tôt ou tard au seul tribunal révolutionnaire. » L'argument parut péremptoire.

Parfois les détenus font de tristes rencontres chez ces geôliers auxquels la nécessité les forçait de recourir plus souvent qu'ils n'auraient voulu. A Versailles, Mme Elliott apprend ainsi à connaître le bourreau : « Vous devez, ricane son geôlier, vous faire un ami de ce citoyen ; c'est le jeune Sanson, l'exécuteur, et peut-être sera-t-il chargé de vous décapiter. » Elle se sentit défaillir, surtout quand le bourreau lui prit le cou, un cou semblable à celui de Marie Stuart, sa compatriote, et dit : « Ce sera bientôt fait ; il est si long et si mince! Si c'est moi qui dois vous expédier, vous ne vous en apercevrez même pas. » Un jour, comme elle demandait à ce gardien un peu d'eau chaude pour se laver : « Cela n'a pas le sens commun, murmura-t-il, rien ne peut vous sauver des mains du bourreau, et, comme elles sont fort sales, vous n'avez pas besoin de vous laver. »

Au-dessus des concierges apparaissent d'autres inquisiteurs, membres des commissions populaires, municipaux, administrateurs de police, interprètes des comités de gouvernement et de la Commune, presque toujours disposés à stimuler plutôt qu'à ralentir le zèle des gardiens. A Chantilly, l'un d'eux imagine d'ordonner aux dames de couper leurs cheveux et de recevoir des femmes sans-culottes dans leurs chambres. A la Folie-Renaud, Dupaumier réunit les détenus des deux sexes pour leur déclarer qu'il voudrait voir à la porte de chaque maison une guillotine permanente, et qu'il se ferait un plaisir d'y attacher lui-même avec son écharpe les condamnés. Le savetier Wiltcheritz, Polonais d'origine, répond toujours la même chose : « Patience, la justice est juste, la vérité est véridique, on te rendra justice ; ce durement ne peut pas durer. — Patience, répliqua quelqu'un, c'est la vertu des ânes et non celle des hommes ! — Tu n'es donc pas républicain ? » répondit-il. Chacun de rire, et lui plus fort que les autres, car il pensait avoir dit une chose fort spirituelle. Quant à Marino, homme insolent, brutal et grossier, chacune de ses visites a pour résultat un redoublement de rigueurs ; il ne se sent pas d'aise en annonçant aux prisonniers que la Commune leur interdit toute communication avec le dehors, et va établir l'égalité de table entre le riche et le pauvre, le tout, bien entendu, aux dépens du premier. Il voulait même que les *pailleux* allassent occuper la place des détenus à la pistole et réciproquement : on le détourna de ce projet en lui représentant que la *paille* se composait surtout de criminels, de voleurs,

de fabricans de faux assignats et qu'il serait fâcheux de favoriser des brigands au détriment de citoyens qui n'étaient que prévenus d'incivisme. Quelqu'un lui demandant l'ouverture du jardin du Luxembourg pour respirer le bon air : « Patience, fit-il, on établit de belles maisons d'arrêt à Picpus, à Port-Libre et ailleurs, où il y a de beaux jardins ; ceux qui auront le bonheur d'y aller pourront se promener tout à leur aise, s'ils ne sont pas guillotinés auparavant. » Un autre se plaint de sa détention, son écrou portait : « Suspecté d'être suspect d'incivisme ! » (L'ombre d'une ombre !) « J'aimerais mieux, hurle-t-il, être accusé d'avoir volé quatre chevaux, même d'avoir assassiné sur le grand chemin, que d'être ainsi suspecté. » Un jour de belle humeur, il dit aux artistes du Théâtre-Français qu'il leur enverrait un fermier-général pour les nourrir. Il avait amené de Crosne dans une chambre occupée par des sans-culottes. « Tiens, mon fils, recommande-t-il, voilà les hommes de ma section : il faut que tu en aies soin ; entends-tu bien ? — Oui, citoyen. — Assieds-toi là ? — Oui, citoyen. » Alors lui passant la main sur la joue : « Ah ça ! tu paieras le fricot, entends-tu bien ? — Oui, citoyen. — La chambre, les frais, le vin ? — Oui, citoyen. — Tu as de la fortune, ils n'en ont pas, c'est à toi à payer ; entends-tu ? — Oui, citoyen. — N'y manque pas. — Non, citoyen. — Et tu leur donneras le gigot à l'ail, les pommes de terre et la salade ? — Oui, citoyen. » Après ce dialogue, il quitta de Crosne en lui donnant un petit soufflet protecteur sur la joue. On s'amusait de ces bêtises et de beaucoup d'autres. Henri Heine, dans un de ses poèmes, parle de ces chiens d'Aix-la-Chapelle qui s'ennuient tellement qu'ils ont l'air d'implorer de l'étranger un coup de pied pour les distraire un peu : ainsi la visite de Marino ou de Wiltcheritz égayait parfois les détenus, fût-ce au prix de quelque brutalité. Détail assez plaisant : les nobles estimaient leur fortune réciproque par le nombre de sans-culottes qu'ils nourrissaient, comme jadis ils faisaient dans le monde, par le nombre de leurs chevaux et laquais.

Il fallait compter avec un autre fléau : la détestable engeance des délateurs ; elle pullulait dans les cachots de cette Terreur qui semblait s'appliquer à emprunter, en les perfectionnant, leurs instrumens les plus odieux à tous les systèmes de tyrannie. Observer, dénaturer les actions, chercher des projets de complot dans les regards, jusqu'au fond des pensées, puis former des listes qu'on remettait aux comités de gouvernement, voilà quel fut le métier de ces *moutons*, métier auquel beaucoup se résignaient pour avoir la vie sauve. Ce sont leurs faux témoignages qui permettent à Fouquier-Tinville d'échafauder la fantastique conspiration des prisons.

Interpellé s'il a vu des nobles placer des fleurs de lis à leurs fenêtres en haine de la révolution, Pépin de Grouette répond : « Oui, je les ai vus. » Or ces prétendues fleurs de lis étaient de simples tubéreuses. Coquerie confesse avoir reçu de Vergennes force assignats de 25 livres : « Cela n'a pas empêché, dit-il, que je l'aie fait guillotiner. » On les entendit se disputer la gloire d'avoir fait le plus de dénonciations : « La mienne était mieux imaginée que la tienne ; elle avait au moins un air de vérité. » — « J'aime mieux la mienne, elle est plus forte. » Il en est qui exigent les faveurs de femmes d'accusés, et qui, malgré cela, maintiennent ceux-ci sur la liste. Au bout de quelque temps, ils ne gardèrent plus aucune mesure, logèrent dans la même chambre et se vantèrent publiquement de leur influence. Boyenval se targuait d'aller toutes les nuits au comité de sûreté générale et au comité de salut public, d'avoir toutes les têtes du Luxembourg à sa disposition ; il assurait qu'une fois sorti, il aurait une bonne place, mais que, lui donnât-elle cent livres par jour, il les *boufferait,* parce que, s'il thésauriserait, on le guillotinerait aussi pour prendre son argent. « Le premier qui me regarde de travers, disait-il, je le fais transférer à la Conciergerie. » Un malheureux suspect se promenant dans la cour avec des pantoufles de maroquin rouge, Boyenval le toise de haut en bas et d'une voix menaçante : « Il n'y a qu'un aristocrate qui puisse avoir des pantoufles comme celles-là. » Et aussitôt il inscrit sur sa liste le Toulousain qui, le surlendemain, fut exécuté. Boyenval fit partie des témoins qui déposèrent dans la conspiration des prisons ; à l'entendre, il avait parlé deux heures, rempli toute la séance, obtenu la condamnation des cinquante-neuf qui passèrent le premier jour en jugement. Un autre espion, ancien aide du général Carteaux, se distinguait par une hypocrisie si profonde qu'on l'avait surnommé *le troisième volume de Robespierre.* Au reste, les juges ont si bien pris leur parti d'avance qu'on envoie à la Conciergerie un guichetier pour avoir déclaré qu'il n'avait aucune connaissance de la conspiration. Un second porte-clefs eut également le courage de nier. « Mais, lui dit le président du tribunal, quand tu portais quelques paquets à ces contre-révolutionnaires, est-ce que tu ne les entendais pas tenir des propos aristocratiques ? — Écoutez-moi, écoutez-moi tous, répondit-il ; entendez-vous tout ce qui se dit derrière cette porte qui est là-bas ? — Non. — Eh bien, moi, c'est tout de même pour la conspiration. » — Le peuple ayant applaudi, on n'osa pas emprisonner celui-là. En réalité, la docilité des habitans de ces tristes lieux surpassait la dureté de leurs oppresseurs ; jamais communauté astreinte à la règle la plus austère, jamais armée soumise à la discipline la plus rigoureuse, ne se montrèrent plus obéissantes à la voix de son supérieur, à l'ordre de son général.

III.

De mois en mois, de décade en décade, à mesure que Robespierre, les comités, la Commune écrasent davantage la Convention, anéantissent les volontés de ces députés dont les cœurs sont *maigres à force de terreur,* plus aussi devient intolérable le régime des prisons, comme si l'on avait résolu de faire mourir plusieurs fois chaque victime, de la guillotiner en détail avant de donner le coup de grâce. Non contente de dépouiller les détenus, de confisquer les lettres, l'argent envoyé par les parens, l'administration interdit à ceux-ci de s'approcher des enceintes réservées, établit dans les jardins, celui du Luxembourg par exemple, des cordons patriotiques : elle avait découvert le *complot de la pitié*, et la presse démagogique dénonça ces femmes, ces petits enfans venant sous les fenêtres des maisons d'arrêt pour tâcher d'émouvoir le peuple et lui rendre les jacobins odieux ; en revanche, on laisse approcher les misérables qui jouent la pantomime du supplice devant les fenêtres des captifs. Défense d'avoir de la lumière dans les chambres (1); plus de médicamens, de plumes, de chanvre pour filer, plus de journaux, plus de correspondance, sauf pour réclamer quelques objets indispensables comme le linge ; d'ailleurs tout passe sous les yeux du concierge qui fait fonction de cabinet noir. Plus de livres de philosophie ou de morale, ils pourraient éveiller certaines pensées; point de livres de dévotion, ils exalteraient les têtes : on ne tolère que les romans. Enfin, dans les premiers jours de messidor II, la Commune inaugure le système de la gamelle : riches et pauvres, gros et petits mangeurs, femmes délicates et gens robustes, tous soumis au régime du traiteur. Et quel régime! Une fois par jour, pour 50 sous provenant de la masse des effets enlevés, sur une table malpropre, en un pêle-mêle dégoûtant (car on était placé par ordre alphabétique), une soupe détestable dans des gamelles de fer-blanc, du vin plus ou moins frelaté, deux plats, l'un de légumes nageant dans l'eau, l'autre de viande de porc mêlée de choux et qu'il faut déchirer avec les doigts, les couteaux ayant été enlevés, enfin un pain de munition d'une livre et demie, voilà le festin du traiteur Lereyde au Luxembourg :

(1) « Loger en face d'un réverbère était une faveur très recherchée. Celles qui avaient des cheminées rendaient le feu bien vif pour s'illuminer. On allumait une chandelle pendant une minute, puis la peur d'être en faute la faisait éteindre. Manger à tâtons était insupportable. Aller tous les jours prier le geôlier de couper mon chocolat n'était pas plus propre qu'amusant. Je me rappelle un grand canif qu'avait Mme de Vassy et qui faisait nos délices. » — Duchesse de Duras.

... La lugubre cloche m'invite,
Moi cent neuvième, à ce festin;
Malgré moi je finis bien vite;
Adieu! je vais... mourir de faim!

Toutes les relations de l'époque signalent la cupidité des fournisseurs de banquets civiques : l'un d'eux friponne tant et tant qu'on finit par l'arrêter; il ne craignait pas de vendre trente sous soixante-douze haricots. Le municipal Vassot assiste souvent à ces agapes, et toujours il adressait la même question : « Eh bien, citoyens, comment ça va-t-il! L'appétit *est-elle bonne ?* — Oui, citoyen municipal, mais la soupe, *il est mauvais.* — Ah ! dame ! c'est que faut pas être *nacheux*, voyez-vous; il y a encore diablement de patriotes qui voudraient en avoir leur soûl. » Quand la cloche sonnait, écrit Mme de Duras, nous arrivions avec des paniers (comme à l'école) où étaient nos couverts, gobelets, etc. Souvent, le dîner d'avant n'était pas fini, on attendait sur ses jambes, bien longtemps, en groupes, dans le salon qui précède la galerie. Nous mangions de la soupe où il n'y avait que de l'eau, des lentilles que les chevaux mangent habituellement, du foin en épinards, des pommes de terre germées et un ragoût excessivement dégoûtant appelé ratatouille... On sortait de table avant faim... » A Chantilly, le commissaire Perdrix composa un chant patriotique pour la circonstance : *La liberté veut, pour l'égalité, qu'ils mangent à la gamelle.* Il miaulait sans cesse ce refrain.

Quelques concierges ajoutent à leur métier celui de traiteur, et les gens avisés s'efforcent de prendre place à leur table, parce qu'on se trouvait alors à portée pour gagner leur protection en souriant à leurs propos, en les comblant de prévenances, parce qu'on avait ou croyait avoir plus de chances d'échapper à l'appel fatidique. « Qui gagne du temps gagne souvent la vie : » ce proverbe de la sagesse des nations trouva mainte application pendant la Terreur.

Après la loi du 22 prairial, c'est une espèce de miracle qu'un détenu riche ou noble sortant de prison acquitté ; c'est presque aussi un miracle de quitter guéri une infirmerie de prison. Celle de la Conciergerie semblait un véritable charnier (1) : une sorte de boyau de vingt-cinq pieds de large sur cent de long, fermé aux extrémités par des grilles de fer, à peine éclairé par deux fenêtres en abat-jour, très étroites, les lieux d'aisances placés au milieu même de cette salle, dégageant un tourbillon de méphitisme et de corruption, quarante à cinquante grabats, et dans chacun deux ou trois

(1) *Mémoires de Beugnot*, t. Ier, p. 167 et suivantes.

personnes atteintes de maladies différentes, nulle hygiène, aucun souci de purifier l'air, le médecin le plus insouciant et le plus barbare qu'on vît jamais, ce docteur Thierry, protégé de Robespierre, visitant tous ses malades en vingt-cinq minutes, et, nouveau Sangrado, ordonnant un seul remède, de la tisane, et jamais rien que de la tisane ; les cris de douleur des uns, leurs rêves entrecoupés d'images de sang, les chiens répondant la nuit à la sonnerie de l'horloge par de longs hurlemens ; les morts laissés plusieurs heures à côté de leurs compagnons de lit, parce qu'il y avait une heure marquée pour les transporter, des moribonds traînés, malgré leur état, devant le tribunal révolutionnaire, tout contribuait à entretenir l'horreur de ce séjour. Un jour, le docteur Thierry s'approche d'un lit, tâte le pouls d'un de ses cliens : « Ah! dit-il, il est mieux qu'hier. — Oui, citoyen, répond l'infirmier, il est beaucoup mieux, mais ce n'est pas le même ; le malade d'hier est mort, et celui-ci a pris sa place. — Ah! c'est différent ; eh bien, qu'on fasse la tisane ! »

Au milieu de ces tourmens, en butte à tant de fluctuations dans l'infortune, placés entre le souvenir des massacres de septembre et la crainte de nouvelles journées populaires, isolés et se croyant oubliés de leurs familles, privés des consolations de la religion, voyant chaque jour leurs amis partir pour le tribunal inexorable, entendant le colporteur de journaux proclamer le nombre des sujets de *très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine*, comment les détenus n'auraient-ils pas éprouvé quelques défaillances, abandonné parfois leurs cœurs au désespoir ?

Aussi bien le dégoût d'une telle vie engendre le goût de la mort, quelques-uns même se suicident, en poussant le cri de Ninon : je ne laisse au monde que des mourans. Beaucoup mettent à leurs visages un masque de gaîté factice ; la parole se glace sur les lèvres, la misère morale et matérielle étreint des natures fortement trempées. « Tout s'épuise, soupire Roucher ; le maintien le plus ferme n'est plus qu'un mensonge du corps qui veut ne pas paraître complice de la faiblesse de l'âme... Le courage de la veille n'est point celui du lendemain : il faut s'en faire un nouveau tous les jours. » Mais le poète reste fidèle à ses idoles : la liberté, la loi, et il en vient au point de déclarer à sa fille que, si les portes de Lazare (Saint-Lazare) s'ouvraient contre le vœu du législateur, il n'en profiterait point. L'autorité le captive, il faut que l'autorité le délivre. « Patience, ajoute-t-il, la liberté est un fruit qui, comme tous les autres, veut du temps pour mûrir. » Un tel luxe de conscience semblera bizarre dans un temps comme le nôtre où l'on sort volontiers de *la légalité pour rentrer dans le droit,* où l'on

fabrique de la fausse légalité *comme on fabrique de la fausse monnaie.*

Cependant aux heures décisives, presque tous se relèvent, leur âme est à son poste, ils *font du courage,* et ces femmes si frêles que les vents du ciel, pour me servir du mot d'Hamlet, n'avaient jamais fatiguées d'un souffle trop impétueux, étonnent leurs geôliers eux-mêmes par leur résignation. André Chénier voue à la haine de la postérité les *barbouilleurs de lois homicides*, les *noirs ivrognes de sang*, en même temps qu'il chante la souffrance, cette monnaie de la prière, qui épure des êtres frivoles, refait la famille, réunit dans une communauté de sympathie ces malheureux « qui n'avaient pas en politique le même paradis, mais qui dans le présent avaient le même purgatoire. »

Malgré tout, l'espérance, cette *glu qui enveloppe le cœur des malheureux*, entretient les illusions des détenus. Combien, par exemple, cherchent à se persuader qu'ils ne sauraient figurer dans la catégorie des détenus ordinaires ! combien montent dans la tour d'ivoire de la chimère, trouvant toujours qu'il y a eu des raisons pour frapper le voisin, semblables à ces malades qui, pendant une épidémie, croient leur situation moins grave que celle des autres! Tel ce vieux conseiller au parlement de Toulouse qui, au moment de comparaître, avance avec une confiance imperturbable qu'il ne voudrait pas être à la place des jurés, car il va les embarrasser de la belle sorte; tel cet autre qui se promet de citer le droit romain. Au lieu de se faire oublier, beaucoup harcèlent les commissions populaires, les administrateurs, de mémoires et de pétitions qui ne font que hâter leur mort. Une autre classe de gens habiles à se piper eux-mêmes est celle de ces nobles qui tracent des plans de campagne, font arriver les coalisés à Paris et rentrent triomphalement dans leurs châteaux : ils sont de la même famille que cet émigré qui, entendant parler des victoires de Bonaparte, murmurait en haussant les épaules : « Ne voyez-vous pas que ce sont de vieilles gazettes du temps de Louis XIV qu'ils se contentent de réimprimer!.. » Ils font bande à part, n'assistent pas aux concerts où l'on chante les victoires de la république, observent l'étiquette la plus rigoureuse, disputent méthodiquement sur les pas et les visites. « Quand le petit ménage était fait, qu'on s'était seulement salué et qu'on avait déjeuné, on voyait le ci-devant lieutenant de police, perruque bien poudrée, souliers bien cirés, chapeau sous le bras, se rendre chez les ci-devant ministres, la Tour du Pin, Saint-Priest le frère du ministre, et puis chez Boulainvilliers; puis enfin chez les ci-devant conseillers au parlement. De retour chez lui, venaient à leur tour Boulainvilliers, la Tour du

Pin, les ex-conseillers, en grande cérémonie, qui rendaient la visite; c'était là l'occupation de la matinée. M. de Nicolaï, président de la chambre des comptes, ne franchissait jamais le seuil d'une porte où il rencontrait quelqu'un, qu'après un combat de politesse pour savoir qui passerait le premier. Une dispute assez piquante surgit entre un ci-devant conseiller au parlement et le ci-devant procureur Duchemin. Le concierge avait promis à ce dernier une place devenue enfin vacante dans une chambre; le jeune conseiller, qui la revendiquait de son côté, finit par dire : « Je suis étonné que vous éleviez des difficultés; de vous à moi, il ne devrait pas y en avoir. » « Monsieur, riposte le procureur, si vous aviez mis plus d'honnêteté dans votre demande, j'aurais pu vous satisfaire; mais ici nous sommes tous égaux, et je soutiendrai mon droit d'ancienneté : c'est au concierge à décider entre nous deux. » Et tout de suite il lui tourna le dos. Le jeune La Tour du Pin-Gouvernet, âgé de treize ans, ayant été témoin de la querelle, dit : « Voilà comme sont tous ces nobles de robe. » Mais il s'attira cette boutade du citoyen Laborde : « Va, va, tu as beau dire, ta noblesse est aussi bien f... que la sienne. » Cette superstition de l'étiquette fait songer à l'anecdote que raconte Sénac de Meilhan sur un roi d'Espagne qui avait perdu ses cheveux. Il s'agissait de les remplacer par une perruque, et le conseil, composé de grands, décida à l'unanimité qu'on devait soigneusement veiller à ce qu'il ne fût employé que des cheveux d'hommes et de femmes de qualité.

Les détenus se gardent bien d'imiter cette pauvre comtesse de Gamache-Rohan qui restait inerte, accablée, prête à mourir de faim, incapable de s'occuper de son ménage, et gémissait romanesquement : « Puis-je, par de tels soins, gâter mon malheur, m'en distraire un instant? » A force d'argent, de diplomatie, de belle humeur, ils parviennent à semer quelques fleurs sur leur tombeau: des journaux, payés au poids de l'or, parviennent de loin en loin; le pli d'un mouchoir, l'ourlet d'une cravate, leur apportent des assignats (1), des nouvelles; les fleurs elles-mêmes, interprètes brillantes de l'amour, prennent le chemin des prisons, traduisant les amertumes de la séparation, les incertaines espérances de l'amitié. Grâce aux lunettes d'approche, que la Commune a oublié de défendre, on peut se faire quelques signaux. A Saint-Lazare on trompe la surveillance des argus en remplissant de grosses bouteilles de vieux malaga, sur lesquelles on attachait une étiquette avec le mot : *Tisane;*

(1) André Chénier fait passer ses poésies à son père, grâce à un guichetier complaisant; il les écrit sur d'étroites bandes de papier, d'une écriture bien serrée, et, par précaution, il indique certains noms par des points, par des blancs, des abréviations, ou bien encore il entremêle de mots grecs ses vers les plus énergiques.

de même, un bocal de café en poudre entrait sous le pavillon de : *tabac en poudre*. Un perruquier qui avait eu l'adresse de soustraire au *rapiotage* un rasoir, s'en servait pour ceux qui le payaient bien : quelqu'un faisait sentinelle pendant qu'il travaillait, son rasoir lui rapportait beaucoup et il en avait refusé cent écus. Un pauvre sans-culotte avait su conserver aussi une cuiller de fer dont il fit un couteau bien tranchant en l'aiguisant sur le pavé : il le baisait avec attendrissement ; c'était tout son trésor. Mme de Duras apprend à faire la cuisine et à battre le briquet : elle en avait un et cachait soigneusement « ce bijou, de peur qu'on ne le plaçât comme une arme dangereuse dans l'arsenal révolutionnaire. » A la Force, Térézia Cabarus obtint la faveur de descendre le soir dans la cour : une pierre tombe à ses pieds, un billet y était attaché, portant ces mots : « Je veille sur vous ; tous les soirs à neuf heures, vous irez dans la cour, je serai près de vous. » Tallien avait loué un grenier du voisinage d'où il lançait *ces pierres éloquentes :* on sait qu'il fit le 9 thermidor pour sauver sa maîtresse ; parleur, poète ou soldat, un homme n'est le plus souvent que la voix ou le bras d'une femme qui pleure ou qui sourit dans l'ombre.

Tout est spectacle en prison, et le départ des condamnés sur la charrette n'était pas un des moins suivis. « Ce que je ne peux pas m'expliquer, remarque Mme de Duras, c'est l'espèce de curiosité barbare qui nous pressait de nous mettre aux fenêtres pour voir arriver et partir ces corbillards ambulans. Je fis la réflexion un jour que dans l'ancien régime nous aurions fait un long détour pour éviter la rencontre d'un criminel qu'on allait pendre, et qu'aujourd'hui notre vue s'attachait sur des victimes innocentes ; je crois que nous devenions un peu cruelles, par le commerce habituel de ceux qui l'étaient. »

Afin de tromper l'ennui qui les dévore, les détenus de Sainte-Pélagie instituent une espèce de club : pour faire partie de cette société, il faut n'être ni faux témoin, ni fabricant de faux assignats ; quand un candidat a subi l'épreuve d'initiation, le président le proclame membre de la société en ces termes : « Citoyen, les patriotes détenus dans ce corridor te jugent digne d'être leur frère et ami. C'est le malheur et la bonne foi qui les unissent entre eux ; ils n'exigent de toi d'autres garans que ceux-là. Je t'envoie l'accolade fraternelle. » Alors, en signe d'applaudissement, et afin d'éviter le bruit des mains, la société crie : Bon! bon! La séance commence à huit heures du soir : on s'instruit réciproquement de tout ce qu'on a appris des porte-clés, et, comme il importe de procéder avec mystère, au lieu de dire : j'ai appris telle chose : on disait : j'ai rêvé telle chose.

A la Conciergerie, Riouffe et ses camarades de chambrée imaginent une distraction assez singulière : pour faire pièce à un bénédictin qui veut les convertir, ils élèvent autel contre autel, instituent le culte d'Ibrascha avec des hymnes, des prêtres, toute une parodie liturgique. Un des leurs étant à l'agonie, le bénédictin rôdait autour de lui, espérant toujours le ramener dans le giron de l'église. Mais voilà que le mourant rassemble toutes ses forces pour lancer un dernier cri de : Vive Ibrascha ; le pauvre moine était au désespoir. « Il feignait de dormir au moment où nous commencions notre office, mais il ne pouvait se contenir longtemps. Aussitôt que notre grand chantre avait entonné, le moine furieux se levait en sursaut, chantait *De profundis* à tue-tête ; sa voix faible et cassée ne pouvait couvrir la voix forte et sonore de deux jeunes anachorètes que nous avions, Bailleul et Mathieu. Alors il nous accablait d'injures, traitait notre Dieu d'imposteur et soutenait qu'il le prouverait de reste... aussi nous lui prodiguions les épithètes de philosophe, d'esprit fort et d'incrédule. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonhomme se plaisait dans ces tribulations, et ne voulut jamais changer de chambre ; malgré nos mauvaises plaisanteries, nous l'aimions et nous le respections ; il le savait bien. »

Une autre distraction, et celle-là plus décente assurément, c'est la parodie du tribunal révolutionnaire dans certaines chambrées de la Conciergerie : une seule bougie éclaire la scène, chaque juré siégeant sur son lit, l'accusé placé sur une table, le greffier, l'accusateur public remplissant le parquet ; la séance commence à minuit. Interrogatoires, réponses, réquisitoires se succèdent ; le prévenu, toujours condamné, vient sur la barre d'un lit, les mains attachées, recevoir le coup d'un Sanson improvisé. Pour que la fiction ressemble davantage à la réalité, pour qu'elle devance l'histoire et s'élève jusqu'à la prophétie, l'accusateur subitement devient l'accusé, subit son jugement, et, couvert d'un drap blanc, fantôme shakspearien, évocation dantesque, il apparaît sortant de l'enfer, raconte les supplices qu'il endure, énumère ses crimes, prédit aux jurés leur destinée. Une fois même, le revenant va saisir au collet un compagnon de chambrée, ex-maire d'Ingouville, jacobin enragé, chef de voleurs sous l'ancien régime, et, après lui avoir reproché ses forfaits, il l'entraîne aux enfers. Lapagne ! Lapagne ! Lapagne ! criait-il lamentablement ; et Lapagne le suivait interdit, atterré ! N'est-ce pas dans cette prison qu'on avait eu l'idée d'une caricature où le bourreau, après avoir guillotiné tout le monde, était représenté se guillotinant lui-même ? N'est-ce pas dans les salons de la Terreur que fut conçu le projet de ces bals de victimes où l'on n'admettait que les parens de suppliciés ?

Ainsi, chacun suit le chemin que lui tracent son tempérament, son caractère : ceux-là subissent avec résignation leur destinée, ceux-ci la plaisantent en vers et en prose, quelques-uns l'envisagent avec un dédain ironique, d'autres la méditent et la mettent en leçons de philosophie.

IV.

Nobles et bourgeois, princes et paysans, riches et pauvres, généraux, prêtres et philosophes, religieuses et courtisanes, vieillards, femmes et enfans, royalistes d'extrême droite, monarchistes constitutionnels, girondins, dantonistes, hébertistes, tous s'acheminent vers les prisons de la Terreur, tous pêle-mêle arrivent au tribunal révolutionnaire, tous indistinctement montent dans la charrette et pratiquent la seule égalité qu'on connût alors, l'égalité devant le bourreau. De là des contrastes saisissans, des rencontres originales entre le proscrit et le proscripteur, éternelles applications de l'éternelle loi d'ironie; de là des scènes piquantes et des revanches dont la raillerie fit d'ordinaire tous les frais. Un général révolutionnaire, ancien aboyeur de la foire de Saint-Germain, ci-devant attaché à une ménagerie et nouvellement débarqué, est accosté par un prisonnier jovial qui lui décoche ce boniment : « Le voilà, ce grand Talala, qui a été à la Vendée, ce grand animal d'Afrique qui a des dents et qui mange des pierres; venez, messieurs, venez le voir, il n'en coûte que deux sous après l'avoir vu! C'est ce grand général des bois qui est venu des déserts de l'Arabie dans une montgolfière et qui est descendu à la Bourbe; c'est celui qui a une culotte blanche et un gilet noir; voyez, voyez! » Lorsque Chaumette, Hébert, Ronsin, Momoro, Vincent grossirent les rangs des détenus, grande fut la curiosité : on s'empressait surtout autour de Chaumette, qui avait l'air fort penaud de se trouver pris à son propre piège : « Avez-vous vu le loup? » se demandait-on. Et les députations de se succéder. Quelqu'un, l'ayant salué profondément, lui dit avec la gravité d'un sénateur romain : « Sublime agent national, conformément à ton immortel réquisitoire, je suis suspect, tu es suspect. » Puis montrant un de ses camarades : « Il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont tous suspects. » Et après une nouvelle révérence, il se retire avec ses camarades, et fait place à une autre députation. Un membre du tribunal révolutionnaire, Kalmer, israélite, Allemand d'origine, président d'un comité jacobin, eut aussi sa part de quolibets : « Feu de file! — Ma conscience est assez éclairée! — Vous me donnez un démenti, donc vous insultez le tribunal; hors des débats! — Quel est

le taux de l'or, de l'argent et des femmes? — Quel est maintenant entre vous le prix courant de la chair humaine? » — Quand, le 9 thermidor, on vit arriver Lavalette, Dumas et divers amis de Robespierre, on se vengea de leur mutisme obstiné en les criblant de lazzis. « Maintenant que nous avons parmi nous, disait-on, le confident intime du doge et le magistrat suprême de la république, nous pouvons nous tranquilliser. Il serait beau de voir arriver le doge lui-même; en pareil cas, nous ne pourrions nous dispenser de lui envoyer une nombreuse députation et de lui donner une garde imposante, afin de l'escorter dans le cas où le médecin Sanson viendrait chercher Sa Majesté pour lui faire la petite opération dont il nous faisait espérer le succès. »

Le 11 thermidor, le bruit se répandit que la femme Duplaix s'était pendue pendant la nuit; un citoyen confirma la nouvelle: « Citoyens, je vous annonce que la reine douairière vient de se porter à un excès un peu fâcheux. — Quoi donc? qu'est-il arrivé? interrogèrent Duplaix père et fils qui ne savaient rien. — Citoyens, reprit le mauvais plaisant; c'est un grand jour de deuil pour la France; nous n'avons plus de princesse. » Un épicier, nommé Cortey, qui faisait des signaux à la princesse de Monaco et lui envoyait des baisers, s'attira cette jolie mercuriale du marquis de Pons : « Il faut que vous soyez bien mal élevé, monsieur Cortey, pour vous familiariser avec une personne de ce rang-là; il n'est pas étonnant qu'on veuille vous guillotiner avec nous, puisque vous nous traitez en égal. »

Rappeler quelques exemples de sang-froid, quelques traits de stoïcisme de ces détenus, c'est proprement instruire le procès de l'esprit de parti, et plaider la cause de la tolérance, sentiment presque divin qui introduit la grâce et la douceur dans la vie sociale, qui remplace les traditions disparues par de nouveaux cultes, le respect de l'humanité, le respect des humbles, des faibles, la religion de la souffrance. Et comment contempler sans émotion ce jeune Gosnay, qui, aimé d'une jolie personne et pouvant se sauver, refuse de lire son acte d'accusation, l'emploie à allumer sa pipe, empêche son avocat de le défendre, demande simplement au président qu'on le mène à la guillotine, et, le plus tranquillement du monde, déjeune avec ses camarades auxquels il annonce en riant qu'il va chez le restaurateur de l'autre monde leur faire préparer un bon souper? — Lamourette qui, après avoir été condamné, soutient seul la conversation, parle avec enthousiasme de Dieu et de l'âme, va au-devant des regrets, en disant : « Qu'est-ce que la mort? Un accident auquel il faut se préparer. Qu'est-ce que la guillotine? Une chiquenaude sur le cou. » — Le maréchal de Mouchy

consolant ses amis éplorés : « A seize ans, je suis monté à la tranchée pour mon roi, et à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu; » — le général du Blaisel, qui, au moment où on l'arrête, n'emporte qu'une chemise, un bonnet, et observe : « Voilà sans doute la dernière que je mettrai; » — Barnave philosophant avec Beaulieu : « En contemplant, lui disait-il, ces hautes puissances, ces philosophes, ces législateurs, ces vils misérables ici confondus, ne vous semble-t-il pas qu'on est transporté sur les bords de ce fleuve infernal dont nous parle la fable et qu'on doit passer sans retour? — Oui, répondait Beaulieu, et nous sommes sur l'avant-scène; » — Malesherbes, traîné dans les cachots pour avoir *fait* à l'âge de soixante-dix-sept ans *son héroïque début au barreau* (1), Malesherbes faisant un faux pas en montant l'escalier qui conduisait au tribunal et remarquant avec un fin sourire : « Voilà qui est de mauvais augure; un Romain serait rentré chez lui. » Pendant sa détention, il adressa à un ami une lettre dans laquelle il s'applaudissait d'avoir été honoré de la confiance du roi : cette lettre ayant passé au visa du greffe, on la lui rendit en l'avertissant qu'elle pourrait le compromettre gravement. « Vous avez raison, répondit-il, cette lettre pourrait bien me conduire à l'échafaud. » Puis après quelques instans de réflexion, il ajouta : « Qu'importe? elle partira. Telle est mon opinion, je serais un lâche de la trahir; je n'ai fait que mon devoir. »

Dupont de Nemours, conduit à la Force, arrivait, dit-il lui-même, comme un conscrit dans un régiment, et il pria Beugnot de faire son éducation. Son calme parfait, sa gaîté aimable, sa bonté toujours en éveil, ses leçons d'économie politique (car il ne perdit pas une si belle occasion de professer sa science bien-aimée), eurent bientôt fait de lui une sorte de directeur des courages, de professeur de santé morale. C'est un riche d'une espèce particulière, qui sans cesse fait l'aumône aux autres, aumône d'esprit, de fermeté, de force d'âme. Un jour, se promenant dans le préau, il aperçoit un noyau de pêche, le ramasse, choisit une bonne position au midi, creuse un trou, plante son noyau, et accompagne l'acte de ce commentaire : « Au moment où j'ai aperçu ce noyau, tu me disais que nous avions de la révolution peut-être pour un demi-siècle. Eh bien! mon ami, mon noyau aura le temps de pousser, de devenir un bel et bon pêcher; et que sait-on? Peut-être dans dix, dans vingt, dans trente ans, de pauvres diables, détenus comme nous le sommes

(1) Le mot est de M. Renouard, autrefois procureur général à la cour de cassation, un des magistrats qui, par leurs talens et leurs vertus, ont le plus honoré leur compagnie.

par l'éternel droit du plus fort, verront mon pêcher, admireront sa fleur, son beau fruit; ils seront consolés,.. et je jouis de la pensée qu'ils m'en auront l'obligation; et, comme tu le vois, cela m'a bien peu coûté. » Du moins, un si gracieux apologue mérite de réconcilier avec les économistes ceux qui, à l'exemple de M. Thiers, traitent leur science de littérature ennuyeuse. Hélas! après le 9 thermidor, les écoliers de Dupont de Nemours furent saisis d'une fureur de plaisir et de joyeuse vie qui les empêchait de l'écouter, et lui de s'écrier avec une tristesse comique : « Voilà le danger de la victoire; leurs esprits sont à Capoue! »

Parmi les plus singuliers hôtes des prisons figurent le chartreux dom Gerle, Catherine Théos et leurs disciples. La *mère de Dieu,* vieille fille sèche, pâle, silencieuse, avait été cruellement maltraitée par les geôliers, qui la traînèrent de la cour jusqu'au sixième étage de la maison du Plessis : loin de se plaindre, elle encouragea ses compagnes qui la contemplaient avec un profond respect. Haly leur témoigna plus d'égards; il les plaça dans le bâtiment dit de la Police, où elles vécurent isolées, pratiquant une sorte de culte, priant en commun trois fois par jour, parlant comme des sibylles, en termes sentencieux, ambigus, prophétiques. Elle ne croit pas à ces mômeries (la religion catholique), dit l'une d'elles à la comtesse de Bohm en montrant la mère de Dieu, mais elle connaît le passé, le présent et l'avenir. Une autre lui annonça en prairial : « Dans deux mois, nous ne serons pas ici! — Je le crois, Fouquier-Tinville abrègera notre captivité. — Lui, son tribunal, les jurés, les juges n'existeront plus! Tout changera en France! — Le trône sera donc rétabli? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume? — Ni l'un ni l'autre. » Catherine Théos était tellement possédée du démon de la prophétie, qu'elle vaticinait ses visions au cuisinier, au marchand de vin, à Haly, aux guichetiers eux-mêmes. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espérez peut-être, annonçait-elle; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort. » Et ceux-ci ricanaient : « Voilà une belle péronnelle pour faire tant de bruit en disparaissant. » Mais tant était puissant son prestige, qu'une des initiées déclara que, si Catherine Théos lui ordonnait de se tuer elle-même ou de tuer quelqu'un, elle obéirait à l'instant. Cagliostro, Mesmer, n'obtenaient pas de leurs fidèles une confiance plus superstitieuse.

Les Girondins, autour desquels on a accumulé tant de légendes, qui, jusqu'après le 10 août, se montrèrent les émules des plus ardens montagnards et les dépassèrent en violence antireligieuse, les Girondins, artistes séduisans de paroles, rêveurs de bien pu-

blic et pâles imitateurs de la Grèce et de Rome, rhéteurs et sophistes d'une liberté abstraite qui ne ressemble guère aux libertés pratiques, aimables ignorans, gonflés de chimères, incapables de cohésion, de discipline, qui entrèrent dans la politique comme l'enfant entre dans la vie, comme le sceptique entre dans la mort, hommes d'imagination qui lançaient devant eux la multitude, sans mesurer la force de l'instrument, sans calculer la portée de l'arme et qu'elle pourrait éclater dans leurs mains, qui, pendant leur passage au pouvoir, ne déploient aucune des qualités d'un parti de gouvernement ou même d'un parti d'opposition, qui mettent leur âme dans un discours, flottent à la merci de tous les vents et ne savent même pas que la première condition du succès consiste à vouloir énergiquement, à agir avec décision, et qu'après tout enfin, c'est la force qui accouche les idées; les Girondins, mis hors la loi, vinrent à leur tour habiter les maisons de justice.

Michelet, Lamartine, ont suivi la trace des Girondins dans la prison des Carmes : ils ont lu leurs dernières pensées gravées avec la pointe des couteaux, écrites avec du sang; toutes, disent-ils, respirent le sentiment de l'héroïsme antique, toutes attestent le génie stoïcien. Lamartine reconnaît même la main de Vergniaud dans cette inscription : *Potius mori quam fœdari*. Michelet, Lamartine, ont rêvé : les Girondins ont été écroués à l'Abbaye, à la Grande-Force, au Luxembourg, puis transférés, le 6 octobre, à la Conciergerie; aucun n'a passé par les Carmes. A côté de cette fiction, la légende du dernier banquet des Girondins : lisez Lamartine, Michelet, Thiers, Nodier surtout, qui avait fini par y croire, si bien que Martainville lui disait plaisamment : « Tu abuses un peu de l'honneur d'avoir été guillotiné avec ces pauvres Girondins. » Certes, voilà un beau récit, plein de flamme, de verve éloquente; mais, comme l'a si clairement démontré M. Edmond Biré, ce n'est qu'un roman. En revanche, ce qu'on oublia de rapporter, c'est qu'aux heures suprêmes, deux prêtres assermentés, l'abbé Lothringer et l'abbé Lambert, purent visiter en prison les condamnés : sept se confessèrent; l'un d'eux, Fauchet, après s'être confessé, confessa lui-même Sillery; Brissot s'abstint; mais lorsque les autres demandèrent s'il croyait à la vie éternelle, il répondit que oui.

Plusieurs avaient sur eux le pain des proscrits, les pilules de la liberté, des pastilles de poison de Cabanis; ils renoncèrent à en faire usage. Valazé s'était poignardé en plein tribunal; Clavière, un peu plus tard, mourra, lui aussi, à la manière antique : ayant interrogé le peintre Boos sur l'attitude des personnages qui, dans les tableaux, se donnent la mort, il marque bien la place, et, rentré dans la chambre, sans jeter un cri, sans faire un mouve-

ment, se frappe, à coups redoublés, d'un couteau à découper escamoté au réfectoire (1). Cependant, le râle de l'agonie, le bruit du sang qui tombe sur les dalles, éveillent ses compagnons; mais quel secours apporter? Rien à attendre du dehors, aucun moyen de se procurer de la lumière; ils se lèvent cependant, se jettent à genoux, prient pour l'infortuné, et regagnent leurs lits, couverts de son sang. Clavière avait pour camarades de chambrée l'évêque Lamourette, un ancien prieur de Solesmes, le peintre de portraits Boos, un tailleur de Paris et Beugnot; il était matérialiste, les deux prêtres fort pieux, le tailleur protestant, l'artiste, rien du tout : tous s'accordaient fort bien. Lamourette, qui avait tenu la plus noble conduite pendant le siège de Lyon, se mettait de moitié dans les bonnes œuvres d'un autre détenu, l'abbé Eymeri, ancien supérieur de Saint-Sulpice; avant de comparaître devant le tribunal, il chargea Beugnot de publier la rétractation de son serment à la constitution civile du clergé.

La femme d'état de la Gironde, celle qui se flatta de diriger ce parti avec sa plume, comme d'autres prétendirent régner avec un éventail, qui ne voyait dans ce monde d'autre rôle pour elle que celui de Providence, qui prit ses enthousiasmes pour des principes, les élans de son imagination pour des règles de bon sens, ses haines pour des raisons, l'amante idéale de Buzot, qui ne craignait pas d'avouer à son *vénérable mari* cette passion qu'elle eut tant de peine à contenir dans les bornes platoniques, Mme Roland, demeura de longs mois en prison, comme cette reine de France, comme ce roi qu'elle avait détestés, calomniés, comme ce jeune dauphin dont l'agonie au Temple fut un des grands crimes de la révolution et servit de prétexte à tant d'impostures. Ses yeux, interprètes et miroirs de son âme, la pureté, la grâce et l'élégance de sa parole, l'harmonie de sa voix, son esprit, son instruction, son éloquence pénétrante lorsqu'elle parlait de la liberté, des devoirs de mère et d'épouse, l'énergie de son caractère, tout contribuait à

(1) Beugnot trouva aussi à la Force Garat, l'un des premiers commis du Trésor : « Lui seul connaissait à fond le mécanisme de cette grande machine, et le député Cambon, qui prétendait la diriger, avait demandé aux comités de gouvernement de lui rendre Garat, dont il ne pouvait pas se passer. Les comités le lui avaient refusé; mais pour concilier les besoins du Trésor avec la détention de Garat, chaque matin deux gendarmes venaient le prendre à la Force, le conduisaient au Trésor, où il travaillait toute la journée, et le ramenaient coucher en prison. De plus, on lui avait imposé la loi de n'introduire dans la prison ni journaux ni nouvelles, et l'homme, assez peu communicatif de sa nature, était très fidèle à sa consigne. Mais le jour où se répandit à Paris la nouvelle de la bataille de Fleurus, il n'y tint pas et nous éveilla pour nous la communiquer. Je m'écriai après l'avoir entendu : « Nous sommes sauvés ! la Terreur ne peut pas se traîner à la suite de la victoire. » — (Beugnot, t. 1er, p. 273.)

accroître l'admiration de ses amis, à dissiper les préventions de ses adversaires. Elle donnait du courage à tous, elle parfumait la prison de son stoïcisme aimable, de son génie attendri, et, comme si elle eût possédé le don des miracles, sa présence dans la cour, au milieu de femmes perdues, rappelait le bon ordre, sa voix apaisait leur tumulte; il y a des mots, dits par certaines personnes, qui sont des bienfaits. Parfois, cependant, son sexe reprenait le dessus, et la femme qui la servait dit un jour à Riouffe : « Devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans sa chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer. » Même en prison, M[me] Roland n'abdique rien de ses utopies, de ses haines. Comme elle attaquait avec véhémence Louis XVI, son interlocuteur la rappela aux égards dus au malheur, vanta le courage du roi devant la mort : « Fort bien, reprit-elle, il a été assez beau sur l'échafaud; mais il ne faut pas lui en savoir gré, les rois sont élevés dès l'enfance à la représentation. » Le jour où elle comparut devant le tribunal, elle s'habilla avec une sorte de recherche : une anglaise de mousseline blonde, rattachée avec une ceinture de velours noir, un bonnet-chapeau d'une élégante simplicité, ses longs cheveux noirs flottans sur ses épaules; le sourire aux lèvres, elle adressait des recommandations touchantes aux femmes qui se pressaient pour baiser sa main. Un vieux geôlier vint lui ouvrir la grille en pleurant. On sait comment elle marcha au supplice; sur la charrette, au pied même de l'échafaud, elle consolait son compagnon.

Ils n'oseraient! s'exclama Danton (1), lorsqu'on l'avertit des trames ourdies contre lui par Robespierre et Saint-Just. Ils osèrent. Quant à lui, il s'était vanté de porter dans son caractère une bonne portion de la gaîté française, et il tint parole. En arrivant, il dit aux détenus du Luxembourg : « Messieurs, je comptais bientôt pouvoir vous faire sortir d'ici; mais, malheureusement, m'y voilà renfermé avec vous, je ne sais plus quel sera le terme de tout ceci. » Puis, un instant après : « Quand les hommes font des sottises, il faut savoir en rire;.. je vous plains tous; si la raison ne revient pas promptement, vous n'avez encore vu que des roses. » Rencontrant Thomas Payne, il lui souhaita le bonjour en anglais, ajoutant : « Ce que tu as fait pour le bonheur et la liberté de ton pays, j'ai en vain essayé de le faire pour le mien; j'ai été moins heureux, mais non pas plus coupable... On m'envoie à l'échafaud; eh bien! j'irai gaîment... »

(1) *Camille Desmoulins et les Dantonistes*, par Jules Claretie, de l'Académie française, 1 vol. in-8°; Plon.

Camille avait l'air rêveur et affligé; quand il reçut son acte d'accusation, il s'écria douloureusement : « Je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux; mon seul regret, en mourant, est de n'avoir pu les servir. » Comme il avait apporté des livres mélancoliques, les *Nuits* d'Young, les *Méditations* d'Hervey, Réal le plaisanta : « Est-ce que tu veux mourir d'avance? Tiens, voilà mon livre, à moi, c'est la *Pucelle d'Orléans.* »

Lacroix et Danton furent enfermés dans deux chambres séparées l'une de l'autre par une troisième, de sorte qu'ils devaient élever la voix pour converser, et qu'ainsi beaucoup de détenus les entendaient. Ils s'entretenaient de leur arrestation, de ce qu'ils diraient au tribunal, des grimaces qu'ils feraient lorsque le rasoir national, dirigé par le fonctionnaire Sanson, leur démantibulerait les vertèbres du cou. Des prisonniers notèrent quelques paroles de cet homme étrange, Mirabeau de la populace, dont le patriotisme ardent et les qualités privées n'excusent certes pas les crimes politiques, mais permettent de penser qu'il valait mieux que sa vie, auquel il faut tenir compte d'avoir, avec Camille, fait un appel, bien tardif, hélas! à la justice, à l'indulgence. « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes! Mais quoi! ce n'était point par inhumanité! Je voulais prévenir de nouveaux massacres de septembre!.. Je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende en gouvernement... Dans les révolutions, l'autorité reste aux plus scélérats... Il vaut mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. »

Le 9 thermidor fut un jour de terrible angoisse : le tocsin sonnant de toutes parts, les cris du peuple, le bruit des tambours, l'appel aux armes, les mouvemens de troupes, la course des canons, tout semble présager aux prisonniers de nouveaux égorgemens. Une chose cependant eût dû les rassurer un peu: la frayeur des geôliers qui leur laissent le champ libre. Dans quelques prisons ils se rassemblent et jurent de vendre chèrement leurs vies : au premier signal, on s'armera de bois de lits, de meubles brisés, on se réunira dans la cour, et là, les femmes, les enfans abrités derrière les hommes, ceux-ci supporteront le premier choc, protégés par un mur de matelas; quelques-uns songent à remplir leurs poches de cendres pour les lancer aux yeux des assassins. La nuit s'écoule ainsi dans les plus cruelles incertitudes. A quoi tiennent les destinées des peuples! Au Luxembourg, le savetier Wiltcheritz refuse de recevoir Robespierre mis hors la loi et ordonne qu'on le conduise à la maison commune, au milieu de ses partisans les plus résolus. Avec un peu de sang-froid et d'énergie,

Robespierre pouvait profiter de cette bonne fortune, faire contre la Convention un nouveau 31 mai, continuer la Terreur. Il ne sut point, et le secret de l'empire fut divulgué! Le lendemain matin, en dépit des guichetiers, quelques prisonniers montent sur les toits et aperçoivent une foule d'hommes, de femmes, qui, du haut des cheminées, des mansardes, multiplient les signaux de délivrance. Pour célébrer la chute du tyran, certains montrent une robe, puis une pierre, et font signe qu'il est décapité. En effet, il monte à l'échafaud, et avec lui une partie de ses complices : « le concierge flûta sa voix, sa femme miella la sienne, » le sang des innocens cessa de couler, et, après une longue éclipse, les mots de justice, d'humanité, retrouvèrent un peu d'écho. Legendre, ami de Danton, régicide, s'écriait avec emphase : « J'ouvrirais mes entrailles, si elles recélaient des prisonniers. » Dans la ville et les prisons, on spécula sur l'obtention des mises en liberté, comme on trafiquait déjà sur les mandats d'arrêt, les passeports et les ajournemens de mise en accusation. Un gardien, ci-devant valet de chambre de la duchesse de Narbonne, disait avec une sorte d'importance à Mme de Bohm : » Employez-moi pour sortir promptement d'ici, je suis l'intime d'un membre du comité général (1). »

Au Salon de peinture de 1851, on remarqua beaucoup le tableau de Müller : *l'Appel des condamnés*. Dans cette vaste composition, moitié historique, moitié symbolique, figurent quelques-unes des victimes du 7 au 9 thermidor : marquis de Montalembert, princesse de Monaco, Rougeot de Montcrif, M.-C. Lepelletier, Puy de Vérinne et sa femme, Aucanne, ancien maître des comptes, Mme Leray, de la Comédie Française, comtesse de Narbonne-Pelet, marquise

(1) Les 10, 11 et 12 thermidor, 103 condamnations à mort par suite de mises hors la loi; du 24 thermidor an II au 28 frimaire an III (du 11 août au 15 décembre 1794). 46 condamnations à mort et 837 acquittemens ou mises en liberté ; du 8 pluviôse au 28 floréal an III (27 janvier au 17 mai 1795), 17 condamnations à mort et 54 acquittemens. Et voici le bilan de l'assassinat juridique par le seul tribunal révolutionnaire de Paris avant le 9 thermidor : du 6 avril 1793 au 22 prairial an II, 2,358 accusés, 1,259 condamnations à mort; du 22 prairial au 9 thermidor an II, 1,703 accusés, 1,366 condamnations à mort. A Paris, on arriva au chiffre de 7,500 détenus politiques. La province n'est pas moins décimée : Carrier, Couthon, Lequinio, Lebon, Tallien, Albitte, Rovère, Collot d'Herbois, Javogues, etc., exécutent les décrets de la Convention, font pénétrer la terreur, portent la mort dans les villes et les hameaux. Sans parler des autres moyens de tuer, des mariages républicains de Carrier, des mitraillades de Lyon, 12,000 personnes environ à Paris et dans les départemens passent leurs *têtes à la lunette de l'éternité;* parmi elles : 3,871 paysans, 2,212 ouvriers, 1,273 bourgeois, 767 prêtres, 715 soldats, 718 filles (servantes, couturières), 639 nobles ou émigrés, 585 avocats, procureurs, huissiers, 559 négocians, 156 domestiques et cabaretiers, 76 médecins, 73 matelots, 49 instituteurs, 46 littérateurs, 21 comédiens. Ces chiffres ont leur éloquence.

de Colbert de Maulevrier, Antié dit Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, le prêtre Meynier, le chimiste Séguin, le baron Trenck, le capitaine Leguay, Mgr de Saint-Simon, évêque d'Agde, comtesse de Périgord, marquis de Roquelaure. La scène se passe dans une salle basse de la Conciergerie : à chaque nom qui tombe, une grille s'ouvre dans le fond, donnant passage au malheureux qu'attend la bière des vivans, le tombereau. Herman, président des commissions populaires, et Verner, escortés de guichetiers, d'hommes à piques, procèdent avec calme à leur besogne : un geôlier, le bras tendu, désigne celui qu'on vient d'appeler, tandis qu'un sectionnaire, à la figure férocement indifférente, agite sans façon son pied nu hors du sabot. Tout près du poète Roucher, au premier plan, sur une chaise de paille, absorbé dans une rêverie profonde, André Chénier, la tête appuyée sur la main droite ; il tient de l'autre main des tablettes, et de ces tablettes semblent s'échapper ces beaux vers :

> ... Avant que de ses deux moitiés
> Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
> Peut-être, en ces murs effrayés,
> Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
> Escorté d'infâmes soldats,
> Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

Cette page si dramatique présente toutefois deux défauts graves. L'artiste a calomnié ses personnages : la plupart manquent de grandeur, semblent n'éprouver qu'un même sentiment, l'épouvante. Et puisque Müller a voulu donner en quelque sorte la synthèse de la Terreur, sans s'asservir aux proportions exactes de l'histoire, pourquoi n'a-t-il mis sur sa toile que des royalistes ou des modérés, pourquoi avoir fait une place si mince aux autres partis vaincus tour à tour, pourquoi surtout cette absence des classes populaires, des ouvriers, des paysans, qui, plus largement que les autres, versèrent leur sang sur l'échafaud?

VICTOR DU BLED.

POÉSIE

LE PÈLERIN.

Le plus parfait amour est fait de solitude,
Et toute sa richesse est dans sa pauvreté :
C'est le pèlerin blanc qui va sans lassitude
Dans un manteau de chasteté.

On le plaint ; son exil vaut pourtant mieux qu'un trône,
Car l'œil de son esprit regarde par-delà ;
Lorsqu'il a faim d'espoir et qu'il quête une aumône,
Moins on lui donne, plus il a.

Il marche sous la pluie et s'assied dans la neige,
Réchauffant son cœur pur d'un rêve surhumain,
Et les elfes soigneux qui lui font un cortège
Mettent des fleurs à son chemin.

Loin du peuple, il s'endort, le soir, sur la montagne,
Pour entendre chanter, entre le monde et Dieu,
Des songes que le chœur des anges accompagne
Sur des harpes d'or et de feu.

Et lui, le mendiant qui rôdait par les rues,
L'expatrié, devient un mage tout-puissant :
C'est le maître; il commande aux formes apparues,
Il appelle et le ciel descend.

Il ordonne aux esprits de remuer la terre,
Et dicte son caprice à l'espace ébloui;
L'immensité se fait esclave et tributaire
Du talisman qu'il porte en lui.

Il lève la main droite et parle à son armée :
— « Qu'on dresse un palais d'or incrusté de rubis,
« Et qu'on amène à moi l'unique bien-aimée,
« Dans la minute où je le dis. »

Et la voici qui passe et qui demande asile :
— « Nous nous sommes tous deux bien longtemps attendus... »
Et la voici qui vient, languissante et docile,
Dans un triomphe de vertus.

Elle n'est plus la femme au sourire frivole
Dont l'amour se reprend pour nous être plus cher :
Elle est l'idée, elle est le culte, elle est l'idole
Et le verbe qui se fait chair !

C'est son mythe tangible et l'enfant de ses larmes,
C'est son rêve vivant, c'est son cœur et son bien;
C'est lui, c'est la Minerve auguste et tout en armes
Qui sort du front olympien !

C'est lui-même, sa chair pétrie avec son âme,
Et lorsqu'il tend ses bras, ses lèvres et son cœur,
C'est toute la beauté du monde qui se pâme
Sous les baisers d'un dieu vainqueur !

NUIT EN MER.

Vois-tu comme la mer est vaste autour de nous?
Notre barque est une algue errant au creux des lames;
Le vent nocturne et froid qui court sur les remous
Mêle au frisson des flots le frisson de nos âmes.

Pareils aux alcyons qui flottent dans leurs nids,
Nous berçons notre exil sur le désert de l'onde,
Et la nuit nous écrase entre deux infinis,
Mais nos cœurs sont plus grands que la mer n'est profonde.

L'azur illimité se déroule, sans voir
La frêle nef qui glisse en balançant ses voiles;
Mais les mondes d'amour que porte ce point noir
Versent plus de rayons que les cieux n'ont d'étoiles.

Oh! rends-moi ta caresse, et dis si tu comprends,
Quand ta lèvre m'appelle et quand ton bras m'enlace,
Que nos cœurs étoilés puissent être si grands,
Et que tant de bonheur tienne si peu de place!

LE TEMPLE.

I.

Nef de l'ombre, coupole et piliers de ténèbres,
La nuit sainte arrondit sa voûte aux arceaux lourds,
Et le mystère noir qui pend en plis funèbres
Drape sur l'horizon ses rideaux de velours.

La mer plate, la mer couleur de ciel, s'étale
Sous le dôme béant du ciel couleur de mer,
Et l'on croit voir le marbre immense d'une dalle
Où reluirait le froid éclair des clous de fer.

Au loin, pâle et sacré comme un encens qui fume,
Le brouillard bleu s'enroule autour d'un reposoir,
Et le disque argenté qui tremble sous la brume
Monte dans l'air pieux ainsi qu'un ostensoir :

Un ostensoir aux pieds des invisibles vierges,
Et l'ange de la paix, invisible et sans bruit,
Au lustre sidéral vient allumer les cierges
Qui brûlent dans le temple énorme de la nuit.

II.

Les vagues, deux à deux, roulent leurs vocalises
Comme des voix d'enfans dans le chœur des églises.

Lentement, doucement, leur calmant bercement
Mêle à l'âme des vents un cantique endormant.

Leurs baisers sur le sable ont la monotonie
D'une religieuse et longue litanie.

Voix d'enfans! Voix du cœur! Les souvenirs tremblans
Bougent au fond du rêve et tendent leurs bras blancs.

La mer leur parle et les appelle au fond du rêve,
Et les voilà qui vont descendre sur la grève :

Les vains efforts, les vains désirs, les vains orgueils,
Toute la vanité des espoirs ou des deuils...

Ils racontent : la mer les console ou les blâme,
Et l'homme, étant près d'elle, est plus près de son âme.

Il lit son cœur, il va comprendre, il s'avertit,
Et, devenu plus grand, il se sent plus petit.

III.

O maître, Loi suprême écrite dans l'espace!
Source des vérités que nous cherchons en vain,
Je t'implore, ô splendeur du vrai, verbe divin,
Toi qui demeures quand tout passe!

Maître! Si j'ai forfait en quelque jour d'oubli,
Si j'ai souillé mon âme et failli dans ma route,
Toi qui vois quand je cherche et qui sais quand je doute,
Daigne laver mon cœur sali.

Voix de lumière, ô phare éternel de justice,
Projette ta clarté sur l'ombre du chemin,
Et s'il est vrai qu'un être a souffert par ma main,
Montre-le pour que j'en pâtisse.

Fais que nul ici-bas ne me quitte en pleurant,
Que mon âme soit forte afin qu'elle soit bonne,
Et daigne me verser la douceur qui pardonne
Et la sagesse qui comprend.

C'EST EN MOI QUE TU VIS...

C'est en moi que tu vis, c'est par moi que tu nais :
Je t'ai créée en moi des forces de mon âme,
Tu ne t'épanouis que si mon cœur se pâme
Et tu m'appartiens plus que si tu te donnais.

Je n'ai qu'à dire : « Viens! » pour que tu m'apparaisses;
Ton spectre obéissant me suit par les chemins,
Et lorsque mon cœur las a faim de tes caresses,
Je n'ai qu'à t'appeler en tendant les deux mains.

Tu vis deux fois; tu vis en moi mieux qu'en toi-même,
Et plus haut, et plus loin des fanges, et plus haut,
Rêvant lorsque c'est l'heure ou riant lorsqu'il faut,
Et le meilleur de toi c'est encor que je t'aime.

Tu marches sur mes pas quand j'ai l'air d'être seul,
Belle sans vanités et tendre sans mensonges :
Si tu mourais, c'est nous qu'on mettrait au linceul
Et le plus pur de toi mourrait avec mes songes.

LA CITADELLE.

Si tu veux être grand, bâtis la citadelle :
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul ;
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul !

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîme,
Lis de pierre fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison !

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante! Nul n'entendra ton hymne et que t'importe?
Chante pour toi; ton cœur est l'écho de ton cœur!
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles!
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter!

Seul! divinement seul! — Car l'exil, c'est du rêve:
C'est le lait de la force et le pain des vertus;
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même!
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu!
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton dieu!

EDMOND HARAUCOURT.

LE

VOYAGE DU CAPITAINE BINGER

DANS LA BOUCLE DU NIGER

Les géographes ont reconnu depuis longtemps que le Niger ou Dioli-Ba occupe parmi les fleuves un rang fort honorable par l'abondance de ses eaux, par la richesse et l'étendue de son bassin. Il n'est pas moins remarquable par la direction de son cours. Il prend sa naissance non loin de l'océan, coule longtemps du sud-ouest au nord-est, vers l'intérieur du continent, et semble vouloir se jeter dans la Méditerranée; mais il se heurte aux sables du Sahara, et, comme pris de repentir, après beaucoup d'hésitations, il s'infléchit brusquement un peu en aval de Timbouctou, décrit une vaste courbe, coule désormais du nord-est au sud-ouest et termine un parcours de plusieurs milliers de kilomètres en se déversant au fond du golfe de Guinée. Ses deux branches forment avec le littoral un triangle double de la France en étendue, et cette vaste région, comme on l'a dit, était l'un des derniers grands blancs de la carte d'Afrique. On y plaçait des montagnes qu'aucun voyageur n'avait vues, des cours d'eau dont on ne connaissait guère que l'embouchure, des noms d'États qui n'étaient que des noms. Grâce à un officier français, M. Binger, Alsacien de naissance, capitaine d'infanterie de marine, il sera désormais possible de faire une carte sérieuse de la boucle du Niger.

Après s'être rendu du Sénégal au Niger, de Bakel à Bammako, par la route que le général Borgnis-Desbordes a ouverte, protégée par des postes fortifiés et où l'on circule aujourd'hui avec autant de sécurité qu'en France, l'intrépide explorateur est arrivé à Kong en traversant les États de Samory et de Tiéba. De là, remontant au nord-est, il a pénétré dans

le Mossi, atteint Waghadougou. Puis, redescendant vers l'océan, il a visité Salaga, Kintampo, Bondoukou, d'où il est retourné à Kong, et de Kong il a regagné la côte et les comptoirs français en suivant le cours du Comoé. Son voyage avait duré vingt-huit mois.

A l'unanimité, la commission des prix de la Société de géographie a décerné au capitaine Binger la grande médaille d'or. Le rapporteur, M. Duveyrier, a déclaré que ce voyage d'exploration, accompli en partie dans des pays entièrement nouveaux, comptait parmi les plus utiles et les plus fructueux. Le développement total de l'itinéraire, à la boussole, est d'environ 4,000 kilomètres; les itinéraires par renseignemens atteignent près de 50,000 kilomètres, et tous ont été contrôlés. M. Binger a établi que, près de Sikaso, un massif montagneux sépare les affluens de la Bagoé, qui se jette dans le Niger, des affluens du Grand-Bassam et du Volta, et que cette portion du bassin du Niger devra être diminuée sur nos cartes de plusieurs degrés carrés. Il a relevé le premier le cours complet du Volta et prouvé que ce fleuve, ainsi que le Comoé, dont les sources doivent être cherchées sur le parallèle de Bammako, sont trois ou quatre fois plus longs qu'on ne le croyait. Il a constaté, après Barth, que la chaîne des montagnes de Kong n'a jamais existé que dans l'imagination de voyageurs mal renseignés, qu'on a souvent donné le nom de montagnes à des renflemens insignifians du sol et le nom de chaînes à des massifs isolés, que les plus élevés atteignent au maximum 1,800 mètres et ne commandent que de 900 mètres le terrain environnant, que les plus importans ne peuvent être comparés qu'aux Vosges dans la Basse-Alsace, entre Saverne et Bitche. Le livre que prépare le capitaine Binger nous procurera de précieuses informations sur la géologie et la flore des régions qu'il a parcourues, et aussi sur la faune humaine qui les habite, sur ses mœurs, sur les langues qu'elle parle, sur les religions qu'elle professe. M. Binger est entré en relations avec plus de soixante peuples divers; grâce à lui, nous acquerrons des renseignemens certains sur des races inconnues, sur des États et des villes dont on ne parlait que par ouï-dire.

Pour faire de pareilles tournées sans rester en chemin, il faut être bâti à chaux et à ciment, il faut avoir cette volonté que rien ne rebute, cette obstination que rien ne lasse, il faut être possédé de ce démon qui, à l'heure des grands périls, donne le signal de détresse et les inspirations qui sauvent. Aussi robuste d'âme que de corps, le capitaine Binger est un de ces flegmatiques sanguins qui joignent l'audace à l'infinie patience. Il a subi de dures épreuves. Si vigoureuse que soit sa constitution, il a été dangereusement malade, une fois d'épuisement, par l'excès des privations, une autre fois de chagrin, dans un moment où il désespérait de pouvoir continuer son voyage. Il a vu des horreurs; il a assisté au siège de Sikaso, capitale de Tiéba, attaquée par Samory. Il a parcouru des districts désolés par la guerre et la

famine, il a traversé des villages dépeuplés, où des moribonds râlaient à côté de squelettes blanchis au soleil. Des fanatiques, des tribuns ont comploté sa mort, et il a eu affaire aux terribles brigands du Gourounsi. « Dans cette région, à chaque rencontre, il faut apprêter ses armes, et l'on défile à distance les uns des autres, l'arc bandé et les flèches empoisonnées à la main ; le moindre geste imprudent peut provoquer un conflit, amener un désastre... Il fallait être debout jour et nuit ; pas d'autre nourriture que des épis de mil et de maïs grillés, un peu de viande de buffle boucanée ; et, par surcroît, nous devions traverser sans pirogues de nombreux cours d'eau. » A chaque instant, on se disait : Nous ne passerons pas. Mais le démon aidant, on passait.

Les vrais voyageurs oublient les fatigues et les périls pour ne se souvenir que de leurs bonnes aubaines. Le capitaine Binger a connu plus d'une fois le bonheur dans la boucle du Niger. S'il est presque mort de lassitude en cheminant dans des marais herbeux, où il faut porter les bagages à dos d'homme, il s'est senti revivre dans des sites charmans, sillonnés par des eaux bien courantes, dans de magnifiques forêts, dont les délices, à la vérité, sont gâtées par les fourmis à mandibules et les serpens. Kintampo, assise au milieu d'une clairière et environnée de cultures et de splendides bananiers, lui fit l'effet d'un paradis. Il a connu d'autres joies plus douces encore. Il a séjourné chez des peuples agriculteurs et industrieux, dans des villes où fleurissent le commerce et tous les arts de la paix. La défiance qu'on lui témoigna d'abord se dissipa bientôt ; des bouches menaçantes se décidèrent à sourire ; reçu en ennemi, on le traita bien vite en ami. Compterons-nous parmi ses bonheurs ou ses malheurs l'offre que lui fit le frère du roi de Mossi de lui donner, avec un cheval rouan, trois jeunes femmes, en le priant instamment de les épouser ? « Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif. J'exposai mes scrupules à mon brave ami Boukary-Naba, qui consentit à ce que je fisse épouser ces jeunes filles par mes trois serviteurs les plus dévoués. Elles ont été d'excellentes femmes et n'ont jamais fait naître la discorde dans mon camp. » M. Binger m'assure qu'il y a dans la boucle du Niger des populations où les femmes sont vraiment belles ; mais il ne m'a pas dit si les trois jeunes filles qu'il a refusé d'épouser appartenaient à la race des Hélènes noires.

Il y a deux variétés fort distinctes de voyageurs en Afrique. Les uns sont des chefs d'expéditions militaires. Personne ne s'entend comme Stanley à préparer et à conduire ce genre d'entreprises. Il avait fait jadis des prodiges en traversant le continent noir dans toute sa largeur, il vient d'en accomplir de plus étonnans encore en remontant le Congo et l'Arrouwimi pour aller chercher Emin dans la province de Wadelaï. On a souvent prédit que les terres inconnues où il s'enfonçait avec l'audace d'un Fernand Cortès seraient son tombeau, et toujours il

est reparu vivant comme Jonas vomi par sa baleine. Mais, comme le remarquait dernièrement M. Crampel, qui a exploré, lui aussi, des districts inconnus de l'Afrique, lorsqu'on voyage en pays sauvage avec un millier de soldats, on ne peut les nourrir qu'en pratiquant partout la réquisition ou l'achat forcé, c'est-à-dire en rançonnant et en pillant. Le plus souvent les noirs ne cultivent le sol que dans la stricte mesure de leurs besoins, la réquisition les condamne à la famine, et ces affamés se vengent. L'armée et son chef se fraient un passage, les lieutenans d'arrière-garde sont attaqués et tués. Les chemins que Stanley s'est ouverts par la violence, la violence seule pourra les rouvrir. Partout où il est allé, il s'est battu, partout il a laissé derrière lui une longue traînée de sang et des pays fermés désormais à tout Européen qui n'aurait pas avec lui une armée pour en forcer les portes.

C'est une tout autre méthode qu'a pratiquée le capitaine Binger. Durant les vingt-huit mois qu'il a passés dans la boucle du Niger, il n'avait pas d'autre escorte que dix indigènes de la côte et dix-huit ânes. Quelques-uns de ses noirs étaient armés, mais il avait soin de garder pour lui les cartouches, et au cours de son long et périlleux voyage, il n'a pas versé d'autre sang que celui du gibier qui passait à sa portée. Quand on est décidé à ne se battre qu'à la dernière extrémité, c'est *la palabre* qui remplace les coups de fusil. Il faut parlementer sans cesse, obtenir par la puissance de la persuasion le droit de passage et des sauf-conduits pour aller plus loin. A cet effet, il faut savoir les langues du pays. Le capitaine Binger avait eu soin d'apprendre le mandé, langue de la plus civilisée, de la plus industrieuse, de la plus répandue de toutes les races établies dans cette région. Le mandé ne lui suffisant pas, il a dû apprendre en chemin, tant bien que mal, le sieneré, le samokho, le mossi, le grousi, le haoussa, l'agni, et il a rapporté plusieurs vocabulaires de ces divers idiomes.

Mais l'homme le plus éloquent, le plus persuasif ne réussirait pas à traverser la boucle du Niger s'il y arrivait les mains vides. Le capitaine Binger s'était muni à son départ d'une pacotille pesant 900 kilogrammes, où figuraient presque toutes les industries françaises, et c'est en voyageur de commerce qu'il s'est présenté partout. Lorsqu'un an après avoir quitté Bordeaux, il fit, le 20 février 1888, son entrée dans la ville de Kong, monté sur un modeste bœuf porteur, au milieu d'une population avide de voir un Européen, mais plus étonnée que bienveillante, son premier soin fut d'expliquer en mandé à ces curieux les raisons de son voyage et ce qui l'amenait chez eux. Après leur avoir parlé de la France, de ses établissemens sur le Niger, des postes fortifiés, destinés à protéger les marchands qui vont au Sénégal ou en reviennent : — « Depuis longtemps, leur dit-il, nous connaissons de nom la ville de Kong ; nous savons aussi que les habitans sont paisibles, actifs et commerçans. Ce sont vos qualités qui ont décidé mon gouvernement à

vous envoyer quelqu'un pour lier des relations plus étroites avec vous. J'ai pour mission de rechercher quels sont nos produits, tissus ou armes, qui vous conviennent le mieux afin d'en informer nos fabricans à mon retour en France ; ils sauront ainsi ce qu'ils doivent vous envoyer soit par le Niger, soit par le Grand-Bassam. Mais je désire connaître également ce que nous pouvons obtenir de vous en échange de nos marchandises, et, à cet effet, si vous le voulez, je séjournerai quelques semaines parmi vous. » — « Chrétien, lui répondit le roi Karamokho-Oulé, ton parler est droit ; nous avons tous compris ce que tu viens de nous dire, je t'en remercie au nom de tout mon pays. Je suis heureux que tu aies pu prouver ton innocence ; pour mon compte, j'étais convaincu qu'un blanc ne peut faire qu'un métier honnête. Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est qu'il l'a bien voulu ; ce n'est pas nous qui agirons contre la volonté du Tout-Puissant. »

Comme il le disait l'autre jour à la Société de géographie commerciale, le capitaine Binger a vendu de tout dans son voyage, des ombrelles, des couvertures, des aiguilles à coudre, des alênes, des hameçons, des calicots apprêtés et imprimés, qui ont eu beaucoup de succès, des boutons de livrée, des ganses, des galons, des dentelles défraîchies, des cravates, des blouses de rouliers, des écharpes, des foulards, de la quincaillerie, de la coutellerie, du papier, des aimans, des gazes, des étoffes pour arlequins, lamées en or et en argent. Façonnés par ses leçons et par son exemple, les noirs qui l'accompagnaient avaient bientôt acquis le génie du négoce. Ils se dépouillaient de leurs amulettes pour les vendre à leurs amis, à qui ils offraient aussi des cadenas sans clé. Personne ne songeait à demander à quoi ces cadenas pouvaient servir, on se laissait séduire par leur charme mystérieux, tout le monde en voulait.

Les Mandés ont eux-mêmes des hommes d'affaires fort exercés, dont il est bon de se défier. Il en est qui se servent de poids faibles, pour peser l'or en poudre qu'ils donnent en paiement et de poids forts pour peser celui qu'ils encaissent. Une autre monnaie en usage dans ces pays est le cauris, coquillage univalve, venant des mers de l'Inde, monnaie lourde, encombrante : une charge d'homme de 20,000 petits cauris représente de 32 à 40 francs. Les indigènes comptent par petits tas de cinq coquilles, et les plus habiles opèrent avec une rapidité prodigieuse, dont M. Binger s'est plus d'une fois émerveillé. Il en voulait à son ami Bafotigué, chez qui il logeait à Kong, de compter sans effort 200 tas pendant que lui-même n'en comptait que 120.

Le capitaine se souvient avec plaisir des longues heures qu'il a passées dans la compagnie des trafiquans mandés. Il se tient à Kong des marchés quotidiens où l'on trouve en abondance les objets de première nécessité, y compris la terre comestible dont se régalent les femmes enceintes. Le commerce en gros se fait dans l'intérieur

des maisons où descendent les marchands venus de loin, et quelles que soient leurs transactions, leurs hôtes prélèvent un droit de courtage. On vend au détail et en demi-gros dans des foires hebdomadaires ou bi-mensuelles, dont M. Binger fait des peintures fort animées. On y achète le coton, l'indigo, l'huile de palme, le tabac, le bombax, les savons, les potasses, les poissons secs, les viandes boucanées, la volaille, le bétail sur pied. Les amateurs de boissons fermentées se rangent en cercle autour d'un gigantesque vaisseau rempli jusqu'aux bords de bière de mil appelée dolo; armés d'une calebasse à manche, ils y puisent à même. Des griots frappent à coups redoublés sur leurs retentissans tamtams; on accourt de toutes parts pour entendre leurs récits chantés. Plus loin, des barbiers ambulans rasent pour 20 cauris; de jeunes pédicures, munis de méchans ciseaux fabriqués dans le pays, coupent à raison d'un centime les ongles des pieds et des mains; on en recueille avec soin les rognures, et on fait un trou pour les enterrer.

Ailleurs quelque importante affaire se discute longuement et bruyamment. La marchandise est un bœuf, un cheval ou un captif, et le paiement doit se faire en or. Les deux parties ont dit leur dernier mot et n'en veulent rien rabattre; on va se quitter sans avoir conclu. Mais l'intelligent *digouy* sait que la vue du précieux métal exerce une action magique sur les cœurs les plus résistans. Il n'a pu convaincre son vendeur, il le fascinera. Impassible et silencieux, il étale devant lui trois ou quatre sachets, il les ouvre avec précaution, verse l'or dans une petite main en cuivre, y promène un aimant pour en ôter jusqu'à la dernière parcelle de fer. Puis il force son homme à examiner de près cette admirable poussière jaune, à la palper, à la peser, après quoi il la remet dans les sachets, emballe le tout dans un foulard qu'il serre dans la poche de son boubou, en disant : « *A ko di?* Décide-toi! » — et il fait mine de s'en aller. En Afrique comme en Europe, ces manèges font presque toujours leur effet. Nous sommes blancs, les Mandés sont noirs, le même sang coule dans nos veines, et partout il y a des badauds qui se laissent prendre aux finesses des renards.

La relation du capitaine Binger permettra aux géographes de rectifier leurs erreurs touchant l'orographie des pays situés entre le Niger et la côte de Guinée; elle nous aidera aussi à nous défaire de certains préjugés et de l'habitude que nous avons d'englober tous les habitans de l'Afrique tropicale dans la même définition et dans le même mépris. Trop enclins aux simplifications fallacieuses, nous les considérons tous comme des animaux mal dégrossis ou comme des enfans paresseux, au cerveau mou, à l'âme engourdie, plongés dans une incurable torpeur, sans aucun souci d'avenir, se contentant de satisfaire leurs appétits les plus pressans et de savourer quelques gros plaisirs, ne connaissant

d'autre bonheur que celui que peuvent procurer une stupide imprévoyance et les longs sommeils de l'esprit. Il y a assurément en Afrique de vraies tribus de sauvages et des populations tout à fait primitives. Le capitaine Binger a vu dans le Mossi des demi-troglodytes, qui par esprit d'imitation se construisent des cases, mais qui vivent dans des souterrains, où la vermine les dévore. Il a traversé le pays des Mboins, qui seraient nus comme des singes s'ils ne se coiffaient d'un chapeau conique. Leurs femmes portent un tricorne de gendarmes et ne sont vêtues que d'une touffe de paille. Pour assujettir leur enfant sur leur dos, elles remplacent le pagne par une natte ficelée au-dessus des seins à l'aide de deux cordelettes en cuir. Les plus coquettes se percent la lèvre inférieure et l'ornent d'une tige en verre bleu. Quant aux Gouroungas, leur costume est plus simple encore : il consiste en une ficelle, à laquelle pend un couteau.

Les Senoufou, qui habitent les états de Tiéba, le Follona, le Tengréla, sont de tout autres gens. Ils s'entendent à cultiver la terre, à élever le bétail ; ils se connaissent en métallurgie, fabriquent des casseroles, des bouillottes en fer battu d'une seule pièce, et leur poterie n'est point méprisable. S'ils ont des coutumes un peu bizarres, si dans leurs cérémonies funèbres ils dansent autour de leurs morts pour les honorer, n'y-a-t-il pas en France plus d'un village où les enterremens sont une occasion de se griser? Bien supérieurs encore sont les Mandés, qui tiennent le haut bout dans toute la boucle du Niger. Ce peuple, remarquable par son activité et par sa consistance, oppose une infranchissable barrière à la race pullulante et envahissante des Peuls. Il s'est emparé depuis longtemps du pays de Kong, où il s'étend de plus en plus au moyen de ses colonies agricoles, dirigées par des cadets de bonne famille ou par des captifs qui possèdent la confiance de leurs maîtres. Entre un Gourounga et un Mandé la distance est pour le moins aussi grande qu'entre tel montagnard albanais et un bourgeois de Londres ou de Paris.

Le capitaine Binger racontait, il y a quelques jours, à la Société de géographie commerciale, l'aventureuse et laborieuse odyssée d'un couple mandingue, qui possédant 10,000 cauris, c'est-à-dire à peu près 20 francs, achète du beurre de cé ou des couvertures, qu'il ira vendre dans l'Anno et le Bondoukou, d'où il rapportera des kolas. Quiconque a entendu ce récit n'est plus tenté de s'imaginer que tout noir est un incorrigible paresseux. Le kola, produit du *sterculia acuminata,* est un fruit en forme de châtaigne, dont l'Africain raffole. Il lui prête toute sorte de vertus, lui attribue la propriété de calmer la faim et la soif, le tient pour un excellent fébrifuge, pour un puissant aphrodisiaque. Le capitaine le considère comme un excitant, qui empêche de dormir; mais il reconnaît que ce fruit étant amer, l'eau qu'on boit après en avoir

mangé paraît douce et sucrée. Quoi qu'il en soit, c'est une marchandise de défaite, et ceux qui en possèdent assez pour pouvoir en donner sont sûrs de se créer des amis.

Le voyage des deux Mandingues, mari et femme, qui s'en vont acheter des kolas dans l'Anno, durera trois mois. Il faut faire des marches pénibles avec des charges de 25 ou 40 kilos. La femme emporte son ménage, ses ustensiles de cuisine, ses effets de rechange, quelquefois son enfant. En arrivant à l'étape, elle va chercher de l'eau qu'elle ne trouvera peut-être qu'à plusieurs kilomètres de là. Le mari s'est procuré du bois ; à peine de retour, elle fait la cuisine, la lessive. On est souvent retenu longtemps au même endroit ou par les pluies ou par les brigands qui interceptent les communications. En attendant des jours meilleurs, il faut gagner sa nourriture ; on vend des galettes de mil, de petits travaux de vannerie, on tisse, on fabrique des nattes. Enfin, les pluies ont cessé, les brigands ont disparu ; les deux pèlerins se remettent en route : « J'ai vécu de leur vie, disait le capitaine Binger. Je les admire, ces marchands qui pourraient servir de modèle à tout le monde par leur endurance et leur courage obstiné. Si à la fin de l'année ils ont gagné la somme nécessaire à l'achat d'un captif, leur situation s'améliore, ils sont trois à travailler. Si l'esclave meurt ou se sauve, tout le bénéfice de trois cents jours de fatigues inouïes est perdu. Mais ces noirs ne se découragent jamais ; ils recommencent, en disant : « C'est la volonté de Dieu ! »

Il y a presque partout en Afrique des races supérieures aux autres, mieux douées, plus intelligentes, possédant le sens politique et qui se chargent de civiliser à la longue leurs voisins. Cette civilisation peut nous sembler fort rudimentaire ; elle a du moins l'avantage de s'adapter aux temps et aux lieux. Les Mandingues ne sentent pas le besoin d'avoir des journaux, ni des musées, ni une dette d'état, ni une chambre des députés, ni un grand opéra, et leurs griots sont à la fois leurs musiciens et leurs romanciers ; mais l'amour du mieux, l'esprit de progrès ne leur est point inconnu.

Kong, dont on aperçoit de loin les cinq grandes mosquées et leurs minarets pointant au milieu des bombax et des dattiers, est une ville ouverte, construite en pisé, aux toits plats, qui contient une population de 15,000 âmes. Ses ruelles étroites et tortueuses rayonnent autour d'une grande place de 200 mètres de côté, où se tiennent les marchés. Le commerce y est florissant, l'industrie y prospère. On y fabrique des cotonnades qui font prime dans toute la boucle du Niger et jusque sur la Côte d'Or, des coussabes blanches, agrémentées de broderies en bourre de soie, des couvertures, des voiles pour femmes, des bonnets, des pagnes de luxe. On y trouve jusqu'à 150 puits à indigo, qui font vivre un nombreux personnel. Les chimistes et les teinturiers de Kong obtiennent divers bleus. Ils extraient de terrains ferrugineux une sorte

de sulfate de fer, avec lequel ils font du noir; ils tirent le jaune du mélange de deux racines, le rouge-sang d'un sorgho non comestible, un rouge-brun d'une ocre recueillie dans le Hombori, des jaunes-bruns d'une infusion de feuilles de basi, le rouge-brique du jus de kolas, et diverses potasses leur servent de mordans. Il y a peu d'oisifs à Kong. Les riches tissent comme les pauvres. Pendant les heures de récréation, les écoliers effilochent des étoffes rouges de provenance européenne et dévident les fils qui, mélangés au coton indigène, servent à faire des dessins. Leurs sœurs vendent des fruits, des gâteaux au miel et courent les rues en criant leurs marchandises.

Si le caractère essentiel d'un pays civilisé est d'avoir une mairie centrale, c'est un avantage qui n'a pas été refusé à Kong. Il a son maire et ce maire a sous ses ordres les chefs des sept arrondissemens de la ville. Karamokho-Oulé est le chef d'état. L'iman, chef religieux, réunit dans ses mains la direction des cultes et celle de l'instruction publique, très avancée dans la région. Le capitaine Binger a pu constater que les illettrés y sont fort rares, que tout le monde y écrit l'arabe et commente le Coran. Il m'a raconté qu'il a vu des vieillards à tête blanche, qui, honteux de leur ignorance, fréquentaient l'école, sans que personne s'en étonnât.

Il m'a raconté aussi que, chaque soir, de nombreux Kongais se rassemblaient chez lui et que, poussés par une insatiable curiosité, ils lui adressaient une foule de questions sur l'Europe, sur la France, en s'écriant : « Que tu es heureux d'avoir vu tant de pays! que tu es heureux de savoir tout ce que tu sais! » A la vérité, le noir converti à l'islamisme n'abjure jamais entièrement ses anciennes superstitions; il mêle au Coran un peu de fétichisme, il croit à la sorcellerie, aux enchantemens, aux charmes magiques qui abrègent les longues besognes. Un soir, les curieux de Kong dirent au capitaine français : « Nous ne deviendrons jamais plus savans que nous ne le sommes, nous sommes trop vieux; mais nous voudrions que nos enfans apprissent tout ce que tu sais. Donne-nous un philtre. » Après avoir résisté quelque temps, le capitaine, vaincu par leurs obsessions, écrivit ces mots sur une planchette : « Que Dieu vous donne toute la science que vous désirez! » On a fait tremper la planchette dans un vase plein d'eau, et les enfans de Kong boivent cette eau, qui leur révèlera tous les secrets de l'univers. Ne nous moquons pas d'eux; nous sommes plus Africains que nous ne le pensons. Tel d'entre nous se figure qu'on régénère un peuple par des formules et croit à la puissance magique des phrases. D'autres attribuent à certaines institutions une vertu curative à laquelle rien ne résiste et considèrent le suffrage universel comme une infaillible panacée. D'autres s'imaginent qu'il suffit de donner un roi à une nation qui n'en veut plus pour mettre fin à toutes ses souffrances. Nous avons nos philtres, nos abracadabras et nos fétiches.

Le capitaine Binger est beaucoup plus favorable que d'autres voyageurs à la religion de Mahomet, dont les incessans et merveilleux progrès ne lui semblent point un malheur. Il y a évidemment des distinctions à faire à ce sujet ; autres lieux, autres mœurs, et Mahomet n'est pas partout le même. Quand le général Borgnis-Desbordes entreprit sa mémorable expédition du Sénégal au Niger, il s'aperçut bien vite que les peuples fétichistes étaient, dans cette région, nos alliés naturels ; que, pour établir notre influence, nous devions nous appuyer sur eux et les soutenir contre les agressions des États musulmans. L'événement a prouvé que sa politique était bonne. Mais dans la boucle du Niger, il en va tout autrement. Ce sont les populations fétichistes qui ont causé au capitaine ses ennuis les plus sérieux. Lorsqu'il se dirigea de Dioulasou sur le Dafina, il eut affaire à des noirs si superstitieux que la vue d'un chiffon de papier les remplissait d'épouvante. Accusé de sorcellerie, regardé partout comme un être malfaisant, il n'osait questionner personne, sous peine d'être assassiné. Il courut les mêmes dangers dans le Gourounsi, et quand, après dix-huit jours d'incessantes fatigues et de hasards, il atteignit, épuisé et malade, la cité musulmane d'Oual-Oualé, il respira comme s'il entrait au port. Durant les six semaines qu'il y passa, les musulmans lui prodiguèrent leurs soins. Pour le refaire, son hôte et l'iman envoyaient chercher du lait et du beurre à deux jours de marche d'Oual-Oualé.

Les Mandés ont été convertis à l'islam dès le XVIIe siècle, non par des missionnaires arabes, mais par des noirs qui avaient fait le pèlerinage de La Mecque, et c'est peut-être pour cette raison qu'ils sont restés étrangers au fanatisme, qui est la marque propre du sémite. Le capitaine Binger a connu à Kong des musulmans qui sont des modèles de tolérance. Ils ont fait d'eux-mêmes la réflexion qu'il y a parmi les chrétiens, les juifs et les disciples du Coran des hommes de beaucoup d'esprit, fort attachés à leur religion ; ils en concluent qu'aucune de ces religions n'est méprisable. « Dans les conversations religieuses que nous avons eues ensemble, nous dit le capitaine, ils n'ont jamais essayé de me prouver que leur croyance fût préférable aux autres. Plusieurs m'ont affirmé qu'ils regardaient les trois doctrines comme trois grands chemins qui conduisent au même Dieu. » Si l'esprit de persécution se réveillait en Europe, si l'intolérance des croyans et le fanatisme des mécréans y rendaient la vie difficile aux sages, ils en seraient réduits à prendre le bâton blanc du pèlerin et à pousser jusqu'à Kong pour y retrouver la raison.

En ce qui concerne l'esclavage, le capitaine Binger a des opinions fort arrêtées dont j'ose à peine parler, de crainte de le brouiller avec les philanthropes de profession, qui sont une race fort irritable et à laquelle il est dangereux de se frotter : ces abeilles piquent comme des guêpes. Il y a partout des esclaves dans la boucle du Niger. Si la

plupart des marchés s'y règlent en or ou en cauris, l'échange direct y subsiste encore pour les achats de chevaux, qui d'habitude sont payés en captifs. Le Yatenga produit une belle race chevaline; ces admirables bêtes ont chacune leur palefrenier qui les soigne, les étrille, les bouchonne, les bourre de graminées et leur fait lécher le sel dans sa main. Il est douloureux de penser que, pour acheter un de ces chevaux, il faut donner plus d'un homme.

Mais il y a chez tous les peuples de bienfaisantes contradictions, et les principes sont souvent corrigés par les mœurs. Xénophon disait que de son temps il était impossible, en parcourant les rues d'Athènes, de distinguer un esclave d'un homme libre; il en est de même à Kong. Une notable partie de la population se recrute parmi les descendans de prisonniers de guerre achetés jadis à vil prix; ce sont des fils d'esclaves à qui leur chaîne pèse si peu qu'ils ne songent pas à la rompre. Beaucoup sont affranchis de fait; et, quand ils rencontrent leurs patrons, ils ne sont tenus que de témoigner par leurs déférences qu'ils se souviennent encore de les avoir servis. — « Va m'acheter des kolas, disait un de ces anciens patrons à un de ces captifs qui ne servent plus. — Non, je n'ai pas le temps. — Mais souviens-toi que tu es mon captif, » repartit l'autre en riant. Le captif se mit à rire aussi. « Au fait, tu as raison. » Et il courut acheter les kolas. Le Coran enseigne que, lorsqu'un esclave demande son affranchissement par écrit, son maître doit accueillir sa requête, en lui donnant quelque chose pour l'aider à s'établir. Cela signifie : « Quand ton esclave saura lire et écrire, tu en concluras qu'il est devenu l'un des disciples du livre de vie et du prophète qui l'a écrit; et, s'il veut être libre, qu'il le soit! Tous les musulmans sont égaux. »

Le capitaine Binger s'emploierait de grand cœur à la suppression de l'esclavage; mais il se défie beaucoup des gouvernemens abolitionnistes, de leurs calculs intéressés, de leurs secrètes convoitises, et il estime que les croisades qu'on nous prêche ou avorteraient misérablement, ou feraient plus de mal que de bien. En matière d'abolition, il ne croit qu'aux moyens indirects, et il pense que le plus efficace de tous est le développement du commerce. « Pourquoi les chefs d'états noirs font-ils la guerre à leurs voisins? me disait-il. Pour se procurer des captifs. Et pourquoi leur faut-il des captifs? Parce qu'ils n'ont pas de budget et que les esclaves qu'ils vendent ou qu'ils donnent sont la seule ressource dont ils disposent pour remplir leur caisse ou pour récompenser le zèle de leurs plus dévoués serviteurs. Procurez-leur d'autres revenus, ils vous en seront fort obligés. J'ai constaté partout dans mon voyage que les pays les plus commerçans sont aussi les plus pacifiques. Quand on se bat sur leurs frontières, les Kongais, qui ont l'esprit commercial, font de bonnes affaires en vendant aux belligérans de la poudre, des armes, ou des provisions de bouche; mais il y a long-

temps déjà qu'ils ne se battent plus pour leur compte. Ce n'est pas avec des phrases qu'on parviendra à supprimer l'esclavage. Ouvrons aux peuples de l'Afrique des débouchés et des routes sûres, donnons-leur ainsi le moyen de mettre leur pays en valeur, d'écouler leurs marchandises, de développer leur industrie, et possédant d'autres sources de richesse, ils ne feront plus la chasse à l'homme. »

Quoique le capitaine Binger ne soit pas un philanthrope de profession, c'est en ami des hommes que ce voyageur de commerce a parcouru la boucle du Niger, un rameau d'olivier à la main, et il s'en est bien trouvé. Des bruits fâcheux avaient couru sur lui; les uns le croyaient mort, d'autres le disaient en détresse et prisonnier. Son absence se prolongeant au-delà de toute prévision, on organisa une mission de secours destinée à lui porter un ravitaillement en marchandises et à faciliter son retour. M. Verdier, armateur à La Rochelle, qui possède des comptoirs à la côte, prit l'initiative de l'expédition. M. Treich-Laplène, qui la commandait, n'ayant recueilli dans le Bondoukou que de vagues informations, se décida à pousser jusqu'à Kong. Quand à son tour le capitaine arriva à Bondoukou, il résolut de retourner à Kong pour y chercher le Français qui venait à son secours. Son dernier cheval venait de mourir. Il fit la route à pied, et marcha d'un si bon pas qu'il accomplit en onze jours un trajet qui d'habitude en demande dix-neuf. La famille régnante et la population l'accueillirent en vieille connaissance; on l'entoura, on le félicita, on lui fit fête. Peu après, il signait avec Karamokho-Oulé un traité qui plaçait ses états sous notre protectorat et autorisait nos missionnaires et nos marchands à s'établir dans le pays. Ce traité, joint à celui que, quelques mois auparavant, le capitaine Septans avait signé à Bammako avec le roi Tiéba et au pacte conclu par M. Treich-Laplène avec le Bondoukou, reliait nos établissemens du Haut-Niger à nos possessions de la Côte d'Or.

S'il est beau d'aller à Kong, il est encore plus beau de pouvoir y retourner et d'y être bien reçu. La première question qu'on devrait adresser aux explorateurs de l'Afrique est celle-ci : « Pouvez-vous retourner dans les endroits où vous êtes allés? Les chemins où vous avez passé sont-ils restés ouverts? N'y a-t-il pas dans quelque village que vous avez traversé une mare de sang qui crie contre vous? » Nécessité n'a pas de loi, et il faut admirer les exploits des violens; mais il est permis d'admirer davantage les prouesses d'un débonnaire qui vend aux noirs du calicot et de la dentelle défraîchie et ne tue personne. On peut lui appliquer le mot de l'évangile: « Bénis soient les pieds de ceux qui apportent la paix! » Quand cet homme de paix est un soldat, son héroïque douceur n'en est que plus méritoire, et ce n'est pas le moindre titre qu'eût le capitaine Binger à la haute récompense que vient de lui décerner la Société de géographie.

G. VALBERT.

REVUE MUSICALE

M. EDWARD GRIEG.

Vous avez remarqué sans doute, au Salon de ces dernières années, les tableaux scandinaves de M. Noormann. Les plus beaux représentent presque toujours un golfe solitaire, aux eaux très pures et qu'on devine très froides ; tout autour, de gigantesques murailles de rochers dressent leurs parois à pic ; sur une bande étroite et comme sur un ourlet de sable ou de gazon, on aperçoit un chalet, dont la toiture de tuiles rouges et vernissées luit au soleil. C'est dans un de ces fiords de Norvège, à Bergen, que M. Edward Grieg est né, en 1843. Sa mère, excellente musicienne, fut son premier maître. A neuf ans, il portait à l'école, au lieu de ses livres classiques, sa première œuvre ; des variations sur un thème allemand, qui lui valurent, de la part du magister, tout autre chose que des complimens. Le goût musical de l'enfant s'accentuait si vite, que ses parens (voilà des parens singuliers !) ne le contrarièrent pas. Un jour, le célèbre violoniste Ole Bull, passant par Bergen, fut l'hôte de la famille Grieg, et tandis qu'il travaillait des heures entières, enfermé dans sa chambre, le petit garçon l'écoutait avidement, l'oreille collée au trou de la serrure. Ole Bull voulut entendre son précoce admirateur ; il l'encouragea et conseilla aux parens de l'envoyer à Leipzig.

Leipzig après Bergen ! Après le golfe bleu pâle et la lumière boréale, la noire ville allemande ! Après les leçons maternelles et surtout les leçons naturelles que donnaient la montagne et les flots à cette imagination tout instinctive et spontanée, l'enseignement technique, étroit, avec défense de lire Schumann et Chopin ! Désorienté, mis à la gêne, l'enfant commença par tomber malade. Une fois rétabli, il se remit

vaillamment au travail et resta l'élève du Conservatoire de Leipzig jusqu'en 1862. Il en sortit incertain, troublé, rebuté par la discipline allemande, trop rude pour lui, et se cherchant encore. C'est à Copenhague, grâce à la bienveillance et à la direction libérale de Niels Gade, le premier des maîtres scandinaves, que le jeune homme finit par se trouver lui-même. A Copenhague, au milieu des écrivains et des artistes du nord, notamment auprès de Nordraak, le musicien de *Marie Stuart*, mort jeune, comme notre Bizet, et qui promettait comme lui, la personnalité d'Edward Grieg put se développer et s'épanouir. En 1866, après un hiver passé à Rome, il revint s'établir à Christiania. Il ne fit qu'y végéter, malgré l'appui du poète Bjoernson. En 1870, il retourne à Rome, où Liszt, charmé de son concerto, le félicite et l'encourage. C'est de la période de 1870-1880 que datent la plupart des œuvres de M. Grieg, ses nombreux voyages et ses grands succès à l'étranger. Il est déjà venu à Paris en 1877, mais, malgré les efforts de Mme Viardot et de M. de Bériot, qui exécuta, au concert Pasdeloup, le concerto pour piano, le musicien de Norvège ne reçut pas alors l'accueil que nous venons de lui faire. Aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, l'attention publique s'est éveillée. A l'étranger qui nous revient, nous avons enfin demandé avec curiosité : Que nous apportez-vous? Comme votre ciel a d'autres teintes que le nôtre et votre soleil d'autres rayons, la vague et la brise, là-bas, ont-elles d'autres murmures? Soyez le bienvenu, si vous devez nous révéler l'âme de votre race et nous chanter des chants nouveaux.

Du nouveau, M. Grieg nous en a fait entendre. Sa musique ne ressemble ni à la nôtre, ni à celle de nos voisins les Allemands, ni à celle des voisins de nos voisins, les Russes. Avec moins de science, moins d'intérêt technique, une facture moins adroite et des procédés moins ingénieux, elle a beaucoup de poésie, de charme et de simplicité. Ce qui manque le moins chez M. Grieg, c'est ce qui, chez tant d'autres, manque le plus : l'idée. Avant tout, demandait un jour Henri Heine, avez-vous l'idée d'une idée? Qu'est-ce qu'une idée? Et il cite un tailleur qui trouvait quelques bonnes idées dans une redingote, une blanchisseuse qui se plaignait qu'un pasteur eût mis des idées dans la tête de sa fille, un cocher enfin qui grommelait en toute occasion : Une idée, c'est une idée! Si l'on demandait au cocher en question ce qu'il entendait par là, il grommelait de plus belle : Eh bien! eh bien! une idée, c'est une idée.

Surtout en musique, il est malaisé d'être plus explicite que le cocher de Heine. Mais, faute de définir le mot, on ne laisse pas d'entendre la chose; et l'autre jour, par exemple, à la *Société nationale*, on a parfaitement saisi la différence entre un quatuor de M. Grieg, où les idées abondent, et un autre quatuor d'un autre compositeur, que nous

ne nommerons pas. En musique comme en littérature, il y a donc des idées, et M. Grieg en a beaucoup.

Les dessins mélodiques créés par son imagination sont élégans, originaux, souvent mélancoliques et passionnés. L'inspiration de M. Grieg a presque toujours un parfum exotique très prononcé. Ceux qui connaissent les pays scandinaves y retrouvent, et les autres y devinent des échos de mélodies populaires qui donnent à cette musique de la couleur, du cachet, une grande spontanéité, avec un charme mystérieux. Des musiciens du Nord que nous commençons à étudier, M. Grieg jusqu'ici nous paraît le plus sincère et le plus naturel. S'il n'a pas, comme on dit, le *métier* d'un Tschaikowsky, les ambitions symphoniques et instrumentales des Rimsky-Korsakow et autres, il a encore moins les défauts, ou plutôt les excès qui nous gâtent plus d'une œuvre russe. Il possède beaucoup plus que les musiciens de Pétersbourg le sentiment de la composition, des proportions et de l'ordre. Ce n'est pas la prolixité qu'on peut lui reprocher, mais au contraire la brièveté ou l'absence même des développemens. Chez lui, le motif est souvent très court et seulement exposé. M. Grieg a des idées charmantes; il leur sourit, les arrête au passage et puis les laisse passer. Est-ce paresse, est-ce faiblesse, je ne sais, mais son talent semble fait d'imagination plus que de réflexion.

Aussi M. Grieg n'est-il que par exception un musicien de symphonie et d'orchestre. Au catalogue de ses compositions, le mot *symphonie* ne figure pas, et son orchestre est loin, très loin de l'orchestre, non-seulement d'un Wagner, mais des Brahms, des Saint-Saëns, des Lalo ou des d'Indy. Pourtant, si habitué qu'on soit maintenant à des œuvres travaillées, voire laborieuses, surtout et de plus en plus polyphoniques, peut-être à cause de cette habitude, on prend un plaisir extrême à la musique discrète et naturelle de M. Grieg. Naturelle, voilà le mot qui la caractérise le mieux; à l'entendre après toute autre, fût-ce après celle des contemporains que nous admirons le plus, on éprouve un peu cette impression particulière de fraîcheur et de détente, jouissance de l'esprit moins que du cœur, que nous cause la nature et que les œuvres humaines ne savent pas toutes nous donner.

M. Grieg a composé pour le piano, à deux et à quatre mains, de nombreuses et charmantes pièces : airs et danses populaires, humoresques, morceaux lyriques, esquisses de paysages et de scènes locales. Dans un de ces recueils se trouvent notamment *la Noce norvégienne*, dont la transcription pour violon, exécutée par des virtuoses distingués, apprit jadis à l'Europe le nom de M. Grieg; puis certain thème national, dont M. Lalo a fait l'*allegro* de sa brillante *Rapsodie norvégienne*. Tout cela est court, mais très caractéristique, écrit avec autant d'originalité que d'élégance. Les œuvres les plus développées pour piano seul ou accompagné sont : une sonate, une ballade, trois sonates avec violon et un concerto.

La sonate pour piano seul, œuvre de première jeunesse, est très inspirée de Schumann et même de Mendelssohn; le scherzo en est peut-être la page la plus personnelle, et le motif rythmique du finale est traité avec agrément. La ballade a beaucoup plus d'importance et de mérite. C'est une suite de variations un peu dans le style des *Études symphoniques* de Schumann, sur un thème norvégien profondément douloureux. La variation, en forme de marche funèbre, est d'une réelle beauté et d'une tristesse mortelle. L'ensemble a des tendances vraiment symphoniques et rares chez M. Grieg. Dans les dernières pages, à travers une fantaisie très pathétique et très puissante, l'auteur poursuit son idée avec opiniâtreté; il en fait jaillir tout ce qu'elle renferme, et les accens les plus divers, depuis la douceur rêveuse jusqu'à la joie sauvage et à la fureur. Voilà pour le piano seul la plus belle œuvre de M. Grieg.

Dans la musique de chambre, il faut donner une place d'honneur, peut-être la première, aux deux sonates pour piano et violon en *fa* majeur et en *ut* mineur. Les idées, qui n'y sont ni moins originales ni moins poétiques, y sont beaucoup mieux traitées, beaucoup plus suivies et poussées que partout ailleurs. La sonate en *ut* mineur surtout est absolument hors ligne, supérieure aux sonates de Schumann, dont elle a toute la passion, sans la violence parfois monotone. Toute moderne d'inspiration, cette sonate est pourtant de facture presque classique. Pas un écart dans son développement, et pas une erreur; un second morceau en deux parties, qui est un double petit chef-d'œuvre, un finale étincelant; partout la grâce, le charme, la lumière et la vie.

Hans de Bulow, dit-on, a nommé M. Grieg le Chopin du Nord; le nom me paraît mal choisi. D'abord, le véritable Chopin était déjà du Nord, lui aussi, et de plus, si M. Grieg rappelle un musicien, c'est moins Chopin que Schumann, et encore par un air de famille plutôt que par une ressemblance formelle. On ne trouve dans le concerto de piano ni la mélodie de Chopin, au contour si souvent flottant et mou, la phrase enjolivée de fioritures, ni l'épaisse et terne orchestration de Schumann. Dans le premier morceau du concerto de Schumann (en *la* mineur comme celui de M. Grieg, voilà la principale analogie), rappelez-vous la lourdeur de l'instrumentation; quant à Chopin, cet improvisateur de génie, rappelez-vous qu'il était surtout improvisateur, que l'ordonnance de ses concertos est faible, et le rôle de l'orchestre plus que secondaire, nul. Le concerto de M. Grieg est d'une autre allure et d'une autre tenue. Les idées en sont nettes, arrêtées, et l'orchestration légère, assortie à la grâce mélancolique de la pensée, semble un voile jeté sur elle pour la faire paraître encore plus charmante. Très beau, le thème de l'*adagio*, exposé dans les registres graves par le quatuor en sourdine; vaporeuses et poétiques, les premières réponses du piano, chutes lentes et douces de notes cristallines; excellentes sur-

tout la reprise du thème par le piano en accords énergiques, et la conclusion, pleine de noblesse et de sérénité. Le finale, rythmé un peu à la *zingara*, débute par un motif joyeux et spirituel. Puis à un certain moment, l'*allegro* s'interrompt, s'entr'ouvre pour livrer passage à un chant plus lent, sorte de mélopée rêveuse et caressante. M. Grieg aime à couper ainsi un morceau par une échappée de fantaisie. Il a ménagé une éclaircie pareille et non moins charmante dans la dernière partie (si j'ai bonne mémoire) de son quatuor à cordes. La phrase nous a même paru identique et doit être une mélodie populaire.

Le concerto de M. Grieg a été exécuté au Châtelet par un artiste belge, professeur au Conservatoire de Bruxelles, M. de Greef, qui nous a étonné. Songez donc! Un pianiste qui joue sans sécheresse ni dureté, qui prend les notes avec douceur, au lieu de les *attaquer*, comme tant d'autres, avec une violence véritablement agressive. M. de Greef obtient du clavier des sonorités moelleuses et rondes, des sonorités à longue portée, qu'il nuance, qu'il dégrade comme les peintres font de leurs couleurs, comme s'il n'y avait pas entre les cordes et les doigts de l'artiste ces affreuses touches d'ivoire et de bois, si souvent rebelles à toute expression et à toute poésie.

Ce n'est pas naturellement dans l'immense Châtelet que M. Grieg pouvait laisser chanter ses *lieder*, une des parties les plus intéressantes de son œuvre. Mais Mme Krauss en a très éloquemment interprété quelques-uns salle Pleyel, à la première séance de la *Société nationale*, toujours hospitalière pour les étrangers célèbres et au besoin pour les Français inconnus, ou méconnus. Un musicien du tempérament de M. Grieg devait réussir dans le *lied*, et le compositeur norvégien y excelle en effet. Là véritablement il rappelle un peu Schumann, même Schubert, les deux maîtres du genre, et parfois il n'est pas loin de les égaler. Comme Schubert, comme Schumann, sans avoir pourtant, cela va sans dire, donné un pendant au *Roi des Aulnes* ou à *J'ai pardonné*, M. Grieg sait trouver des phrases très brèves, mais très expressives, où se concentre une pensée, un sentiment ou une passion. N'eût-on qu'un souffle de voix et un méchant piano, on passe des heures charmantes à parcourir les *lieder* de M. Grieg. Il y en a de joyeux, mais c'est le petit nombre; beaucoup de mélancoliques et de pénétrans; les désespérés sont les plus rares. On ne trouve pas, je crois, dans les cinq recueils, un de ces cris d'atroce douleur que Schumann une ou deux fois a poussés. Mais, que de plaintes languissantes, que de souvenirs, de regrets, de désirs et d'espérances, quels menus détails d'âme, surpris et notés en quelques mesures, avec deux ou trois accords! Ah! les théâtres peuvent chômer ou même fermer leurs portes. Quelle mise en scène, quelle splendeur de décoration égalera jamais les spectacles intérieurs dont la musique suffit à nous enchanter! Le vrai théâtre, nous le portons en nous. Qui sait? Peut-être un

jour n'en aurons-nous plus d'autres. Nous demandons aujourd'hui, et de plus en plus, à la musique, des sensations tellement raffinées, un plaisir si complexe, et en même temps si délicat, que le moindre choc de la réalité et de la matière finira par devenir fatal à l'édifice léger de nos subtiles jouissances. Ceux d'entre nous qui sont un peu musiciens ne supporteront plus, pour les œuvres qu'ils aiment, d'autres interprètes qu'eux-mêmes; ils les liront plutôt que de les entendre, et alors se trouvera peut-être démontrée et admise cette maxime de l'école ultra-avancée, qui nous étonne encore : « Toute exécution musicale est une profanation! »

Sérieusement, et sans paradoxe, l'art musical dramatique pourrait bien être gravement menacé. Les théâtres déclinent, tandis que les concerts se multiplient et prospèrent, et le goût se répand de plus en plus des symphonies, des mélodrames, des poèmes chantés, des *lieder*, de cette musique enfin qui, pour nous donner des joies sans mélange et sans trouble, n'a besoin que d'elle-même et parfois de quelques strophes de poésie.

Les *lieder* de M. Grieg sont écrits presque toujours sur de petits poèmes scandinaves ou danois, de Bjoernson, d'Ibsen, d'Andersen, mais selon la tradition musicale allemande. Il n'est pas sans intérêt de les comparer à quelques mélodies françaises tout récemment publiées : *Soirs d'été*, paroles de M. Paul Bourget, musique de M. Ch.-M. Widor (1). Ce rapprochement révèle entre les compatriotes de M. Widor et ceux de M. Grieg de curieuses dissidences esthétiques et même morales. Ouvrons au hasard un album de M. Grieg. Nous y trouvons d'abord une grande variété de sujets et de titres : des paysages, des légendes, des soupirs d'amour, de regret. *Rêve d'enfant, Berceuse, Salut matinal, Rosée du matin, la Première rencontre, A un cygne;* chacun de ces *lieder* est composé, encadré même comme un petit tableau. Le sujet en est précis, le contour arrêté; la poésie, l'originalité et la fantaisie de l'imagination s'y concilient avec une facture serrée, exacte.

Il en est tout autrement dans les mélodies de M. Widor, charmantes, je le déclare bien vite, mais d'un charme pour ainsi dire plus incertain, d'une inspiration, et, par suite, d'une exécution beaucoup plus vague et flottante. A cet égard, le *lied* le plus caractéristique du recueil est le quatrième. Mais, pour le sentir et l'aimer, gardez qu'on vous le chante ailleurs que dans l'intimité, avec une autre voix, que la voix qui vient du cœur. Ce *lied* s'appelle l'*Ame des lis*, et le voici :

L'âme évaporée et souffrante,
L'âme douce, l'âme odorante

(1) Chez Durand et Schœnewerk.

Des lis divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lis?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité céleste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle,
Faite d'espoir, d'amour fidèle,
De béatitude et de paix?

Nous voilà bien loin, je vous assure, des petits poèmes d'Andersen ou autres, même des plus poétiques; plus loin encore de la musique, fût-ce la plus rêveuse, qu'ils ont inspirée à M. Grieg. Rien d'aussi ténu, d'aussi subtil, et, comme on dit, de moins fait que cette mélodie de M. Widor. Sur des accords à peine appuyés, la voix pose d'abord quelques notes errantes; au début de la seconde strophe, quelques arpèges d'accompagnement plus sonores, puis les deux derniers vers murmurés tout bas, et, au piano, un épilogue de trois ou quatre mesures pathétiques, à la Schumann. Ce n'est rien, mais, dans le genre, c'est un petit chef-d'œuvre. Il s'exhale de cette page un charme indéfinissable, mais pénétrant, pareil à un parfum, à cette âme impalpable des lis, que la musique, impalpable aussi, nous fait vraiment respirer. L'impression est vague sans doute et peut-être un peu maladive, mais délicieusement douce, et, par la mélodie des quatre premiers vers surtout, mystérieuse et mélancolique, la mémoire demeure longtemps caressée.

Le recueil de M. Widor offre bien d'autres détails exquis : par exemple, le second *lied*, le dernier surtout, et le début du sixième, intitulé : *le Soir et la Douleur*. Le musicien a rendu là avec toute la délicatesse, toute la fluidité dont son art est capable, un songe de poésie aussi pâle et vaporeux que la Douleur et le Soir, qui l'ont inspiré. On pourrait reprocher à ce dialogue, car c'est un dialogue, un peu d'afféterie, de maniérisme et d'étrangeté dans le sentiment ou l'expression, s'il n'y avait quelque pédantisme à le faire, et quelque imprudence à regarder de trop près d'aussi légères visions, quand le frôlement de leur aile mystérieuse est si doux. Mais ne trouvez-vous pas qu'à lire ainsi tour à tour ce que nous chantons ici et ce qu'on chante là-bas, ou plus tôt là-haut, vers le pôle, c'est nous, poètes et musiciens de France, qu'on prendrait pour les enfans de la Norvège, pour les nuageux rêveurs du Nord?

Il est encore deux œuvres de M. Grieg dont nous tenons à dire un mot : *Peer Gynt* et *Bergliot*. *Peer Gynt* est une série de morceaux : préludes, entr'actes, mélodrames, écrits pour une pièce d'Ibsen, comme la partition de l'*Arlésienne* a été écrite pour la pièce de M. Alphonse Daudet. Ce drame d'Ibsen est une vaste et singulière composition, une

sorte de *Faust* norvégien, où l'on rencontre des réminiscences de Goethe, de Byron et de M. Zola, beaucoup de romantisme, de fantasmagorie, de naturalisme, d'imagination et de poésie. Il serait trop long de raconter ici l'épopée du héros, paysan bizarre, épris de la nature comme Faust et Manfred, et de toutes les femmes comme don Juan. Il enlève une jeune fille nommée Ingride le jour même où elle se marie, et pendant la fête nuptiale ; il l'emmène dans la montagne, où il l'abandonne, subitement ressaisi par le souvenir d'un autre amour. Il pénètre ensuite dans les entrailles de la terre, dans le royaume des nains. Il épouse la fille du roi, qu'il délaisse à son tour et qui plus tard viendra, diabolique Nérine, présenter son enfant à ce Pourceaugnac des fiords. Puis l'auteur conduit son héros jusqu'au Maroc, pour le ramener enfin dans sa patrie. Là s'achève l'action vagabonde de ce drame fantaisiste dont nous ne prétendons ni citer les trop nombreux épisodes, ni commenter les théories philosophiques, sociales ou autres.

Il était impossible d'écrire une partition complète pour un tel livret, et M. Grieg s'est borné à en illustrer quelques scènes. Les quatre morceaux joués au Châtelet ne se tiennent entre eux par aucun lien symphonique, par aucune communauté d'inspiration ; ce sont des tableaux isolés, un peu écrasés par les vastes proportions et surtout les multiples intentions du drame. La meilleure page s'appelle la mort d'Aase. (Aase est la mère de Peer Gynt, que le poète nous montre expirant dans sa cabane, entre les bras de son fils.) C'est un *lamento* fait d'un motif très court et répété plusieurs fois, si j'ai bonne mémoire, par le quatuor, à des octaves différentes, et avec des alternatives de force et de douceur qui donnent tour à tour à cette plainte la violence d'un sanglot et la faiblesse d'un soupir. Il y a encore dans *Peer Gynt* une autre page plus douloureuse et plus belle, intitulée *Peer Gynt et Ingride*. Ce morceau, qui ne figurait pas au programme du Châtelet, correspond à l'une des meilleures scènes du drame, celle où Peer Gynt tout à coup chasse loin de lui la jeune fille qu'il a enlevée. Le musicien a rendu ici avec beaucoup de force la brutalité pathétique de la situation et le caractère étrange, presque fatal du héros.

Malgré la valeur de ces deux morceaux, *Peer Gynt* ne nous a pas frappé comme une autre œuvre de M. Grieg, la dernière qui nous reste à signaler, très puissante et très émouvante celle-là : *Bergliot*. *Bergliot* n'est qu'un monologue de femme, accompagné ou plutôt entrecoupé de musique, car presque jamais, si ce n'est à la fin, l'orchestre ne se fait entendre pendant la déclamation. Il intervient surtout entre les phrases dites, de sorte que l'attention n'a point à se diviser entre la musique et les paroles.

Le récit très dramatique de *Bergliot* est tiré d'une légende du Nord, la *saga* de Harold Haardraade. Il suffirait d'un tel sujet pour intéresser les *dilettanti* du jour, car rien n'est plus en vogue aujourd'hui que les Sa-

gas, les Eddas, toute la mythologie et la cosmogonie allemande ou scandinave. L'Olympe est démodé, et le Walhalla le remplace dans la faveur des musiciens sérieux. Wagner a donné l'exemple, et nous, qui tâchons toujours de chausser les bottes des géans, nous nous sommes épris des fables et des héros polaires, de Sigurd notamment, à la légende duquel un jeune archiviste, mélomane autant que paléographe, a récemment consacré un intéressant volume (1). Il s'y montre plein d'une sereine pitié pour l'ignorance et la légèreté des critiques superficiels étrangers au Nibelung-Nôt, aux récits du prêtre suédois Sœmund le Sage, qui vivait à la fin du XIe siècle, ou de Snorri, qui « aurait vécu » à la fin du XIIe. Je vous passe la généalogie des Aases et la fondation, au bord du lac Mælar, de la ville de Sigtuna, parce qu'en français tout cela ne dit pas grand'chose. Ce n'est vraiment joli qu'en allemand et surtout, paraît-il, en islandais.

Mais où vais-je m'égarer? L'histoire de *Bergliot* n'a rien de mythologique, rien que de simplement et de profondément humain. En voici le résumé. Lorsque Bergliot, femme d'Einar Tambarskelve, apprit dans l'hôtellerie de la ville où elle était restée, le meurtre de son époux et de son fils, elle alla aussitôt à la demeure royale où se trouvait l'armée des paysans et les excita à combattre. Mais le roi Harald, l'ennemi, s'enfuit sur le fleuve à force de rames, et Bergliot alors ne put que remplir l'air de ses lamentations vaines. « O paysans, criait-elle, ô paysans, entendez-moi! Ils ont tué mon époux, lui, pendant cinquante ans le trône de mes pensées! Ce trône est renversé, et près de lui notre unique fils, notre unique espérance! C'est le vide, à présent, entre mes deux bras. Pourrai-je jamais les élever pour la prière? Où irai-je maintenant sur terre? Si je pars pour une région étrangère, hélas! je regretterai le pays où nous vivions ensemble... » Et longtemps ainsi, veuve et mère désolée, Bergliot poursuit son imprécation d'une grandeur parfois eschylienne. L'orchestre souligne chaque parole d'une phrase brève, mais expressive, d'un accord douloureux ou irrité. Le compositeur, préoccupé avant tout d'une déclamation juste, a été parfois jusqu'à marquer au milieu d'une mesure la place exacte d'une phrase, d'un mot ou d'un cri. C'est même là d'abord le seul intérêt de l'œuvre, et l'on ne tarde guère à s'en lasser; on attend, on désire autre chose; mais heureusement une péroraison magnifique va venir et nous saisir au cœur. « Vengeance! » criait tout à l'heure la reine. Et tout à coup, avec un brusque revirement, une soudaine détente de l'âme, que le musicien, soit dit en passant, aurait peut-être dû marquer davantage : « Qui parle de vengeance? murmure Bergliot apaisée et seulement plaintive. La vengeance peut-elle éveiller mes

(1) *La Légende de Sigurd dans l'Edda, l'Opéra de E. Reyer,* par M. Henri de Curzon, 1 vol.; Fischbacher.

morts, me défendre du froid, donner à la veuve un asile, consoler la mère sans enfans? Arrière! avec votre vengeance. Placez sur le char le père et le fils, venez, nous les ramènerons chez nous. » Là-dessus, à peine des frissons d'orchestre, annonçant quelque chose de grand. Et voici que se développe une marche funèbre très simple, très belle, rythmée par les batteries monotones des tambours alternés avec les timbales. C'est plus que le deuil d'un époux et d'un fils que semble mener cette femme, c'est le deuil de la patrie entière.

La déclamation reprend et la musique aussitôt s'apaise, ne jetant plus que des appels lointains au travers du récit. « Menez lentement le char. Einar faisait ainsi... Les chiens ne bondiront plus, joyeux, à sa rencontre; ils hurleront et marcheront la queue traînante. » Les sonneries de cuivre prennent plus de force et la voix s'élève pour les dominer. « Les chevaux dresseront les oreilles, hennissant de joie à la porte de l'écurie, avides d'entendre la voix d'Eindride; mais cette voix, on ne l'entend plus. On n'entend plus dans la galerie les pas d'Einar ordonnant à tous de se lever... *car c'était le maître!* » Et quand à ces mots, ou plutôt à ce cri de désespoir et d'orgueil, lancé à pleine voix, la marche funèbre éclate, elle aussi à plein orchestre, on sent que celui qui vient de mourir était vraiment le maître!

Une fois encore, et pour toujours, les sonorités s'éteignent. « Les grandes salles, je les fermerai; je renverrai les gens, je vendrai bétail et chevaux et je m'en irai vivre seule... Allez lentement, achève Bergliot, d'une voix qu'étouffent les larmes, *nous serons assez tôt chez nous.* » Et sur ces dernières paroles, sur un retard vraiment admirable des suprêmes accords, un lambeau de la marche funèbre retombe comme les plis ramenés d'un linceul.

Une telle scène est comparable à la fameuse marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Sans aucun des prestiges du théâtre, par la seule puissance de la poésie et de la musique, elle évoque aussi des visions d'âges héroïques et primitifs, de personnages surhumains, à la fois paysans et guerriers, de foules éplorées, suivant à travers la campagne, avec des clameurs de deuil, un char antique aux roues de bois massif, dont l'essieu crie sous le poids de cadavres géans. Il n'y a rien de pareil dans l'œuvre entier de M. Grieg et nous sommes heureux de pouvoir finir avec lui par une page grandiose. Autour du musicien de Norvège, on a fait trop de bruit, et trop peu. Les uns l'ont exalté, les autres l'ont rabaissé outre mesure. On l'a comparé, opposé à nos compatriotes. On a déclaré tantôt qu'il les dépassait de toute la tête, tantôt qu'il ne leur venait pas à la cheville. Mieux vaut admirer en lui-même, et sans parallèle, un artiste aussi personnel que M. Grieg, lui reconnaître beaucoup de talent et peut-être une fois au moins, dans *Bergliot*, quelque chose de plus.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA FOLIE DE J.-J. ROUSSEAU.

J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte, von P.-J. Möbius. Leipzig, 1889; Vogel.

Que Rousseau soit mort fou, ce qui s'appelle fou, personne aujourd'hui ne l'ignore ni n'en doute, et on ne discute guère que du nom, du progrès et de l'origine de sa folie. *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer?* Comment ce poète, car c'en fut un, que l'homme qui a rouvert en France les sources longtemps fermées du lyrisme; comment cet orateur, je ne veux pas dire le plus grand, ni surtout le plus noble, mais assurément le plus puissant qu'il y eût eu, depuis Bossuet, dans la langue française; comment enfin ce dialecticien retors, et non moins passionné que retors, est-il devenu le lypémaniaque des *Confessions*, des *Dialogues*, des *Rêveries du promeneur solitaire?* Mais l'est-il devenu? ne l'a-t-il pas toujours été peut-être? et, puisqu'il entre bien des poisons dans la composition des remèdes, ne serait-ce pas sa folie même qui ferait une part de l'originalité de *la Nouvelle Héloïse*, de l'*Émile*, du *Contrat social?* ou, s'il est devenu fou, quand et pourquoi l'est-il devenu? sous l'influence de quelles causes? à quel moment précis de son histoire? et nous tous qui procédons de lui, puisque le roman contemporain était déjà tout entier dans *la Nouvelle Héloïse*, toute la poésie de la nature dans *les Confessions* et dans les *Rêveries*; nous, qui

lui devons jusqu'au droit, qu'il a conquis pour nous, d'étaler notre personne dans nos œuvres, pouvons-nous diviser les siennes? et, le fer à la main, pouvons-nous y séparer les parties saines d'avec les parties malades, ce qui est déjà gangrené de ce qui ne l'est pas encore, et les imaginations enfin de son délire d'avec les inspirations de son génie?

Si ce ne sont pas là précisément les questions qu'un savant physiologiste allemand, le docteur Möbius, de Leipzig, a traitées dans un livre récent sur la maladie de Rousseau, ce sont elles en tout cas qui font l'intérêt de son livre. Auteur estimé de nombreux travaux sur les maladies nerveuses, le docteur Möbius, qui n'avait jamais lu Rousseau, se trouvait de loisir sur les bords du lac de Genève, lorsque *les Confessions* lui tombèrent entre les mains. Il y fut pris; « ce livre extraordinaire l'empoigna fortement, » nous dit-il; et il en admira, comme tant d'autres avant lui, « l'entraînante éloquence, les descriptions enchanteresses, la psychologie si fine et si profonde. » Mais à mesure qu'il avançait dans sa lecture, un soupçon grandissait en lui : physiologiste et médecin, quelques particularités lui paraissaient symptomatiques d'un état maladif de l'auteur et du héros du livre. « Cet homme est fou, murmurait-il : *dieser Mann war geisteskrank.* » Et c'est alors que, pour s'assurer de la vérité de son diagnostic, il lut tout d'une haleine Rousseau d'abord, depuis ses *Discours* jusqu'à ses *Rêveries*, et non-seulement Rousseau, mais encore la plupart de ceux qui l'ont étudié, depuis Musset-Pathay jusqu'à M. Brockerhoff. Voilà un bel exemple d'intelligente curiosité. En voilà un aussi du prestige et du pouvoir qu'après cent ans passés le nom de Rousseau continue d'exercer toujours à l'étranger comme en France! Et voilà de quoi nous excuser de reparler ici de Rousseau, — si par hasard il en était besoin (1).

Sur les origines, sur la famille, sur la première éducation de Rousseau, M. Möbius n'a pas tout dit, ni même tout ce qu'il aurait pu dire, s'il avait eu connaissance de quelques pièces tirées des *Registres du consistoire* de Genève, et publiées, il y a quelque dix ans, par M. Eugène Ritter, dans le *Bulletin de l'Institut genevois*. Si je ne puis ici les reproduire, pour diverses raisons, je puis du moins m'approprier la réflexion qu'elles inspiraient à leur éditeur. « Une plus juste appréciation du caractère de cet homme malheureux ressortira, disait M. Ritter, de tous les documens qui nous aideront à connaître le niveau moral de son premier entourage et de sa parenté. Il y a des foyers domestiques où l'on respire un air de délicatesse et d'inno-

(1) On peut joindre sur ce sujet, au livre du docteur Möbius, celui de M. A. Bougeault : *Étude sur l'état mental de J.-J. Rousseau*. Paris, 1883; Plon.

cence... On verra que notre Jean-Jacques, malheureusement, a des origines un peu troubles et limoneuses. » C'est donc à tort que Saint-Marc Girardin, dans son *Jean-Jacques Rousseau*, s'est jadis avisé de vouloir disputer au futur époux de Thérèse Levasseur, pour en faire un fils de bourgeois, ses origines plébéiennes. Non-seulement par leur situation de fortune, — ce qui ne signifierait rien, — mais par leur éducation, par leurs goûts, par toutes leurs habitudes, père et mère, oncles et tantes, les parens de Jean-Jacques étaient peuple, au sens fâcheux du mot; et lui-même devait mettre, on le sait, une vanité singulière à le demeurer toute sa vie. Nous naissons pourtant où nous pouvons; et il ne faut pas rougir, comme disait l'autre, d'avoir été bercé sur les genoux d'une duchesse, mais pourquoi se glorifierait-on d'être né dans une arrière-boutique? C'est le premier trait du caractère de Rousseau, celui qui le distingue d'abord des écrivains de son temps, tous bourgeois ou presque tous, quelques-uns mêmes de l'ancienne marque, et dont le premier soin, quand ils ne le sont pas, est de se vêtir, de se tenir, de se conduire surtout, de parler, et d'écrire comme s'ils l'étaient.

Les origines étaient « troubles » : l'éducation fut déplorable. Mis en apprentissage, à treize ans, chez un graveur en horlogerie, c'est Rousseau qui nous dit lui-même que « les goûts les plus vils et la plus basse polissonnerie » succédèrent pour lui aux « aimables amusemens » de la première enfance. Abandonné de son père et des siens, il quitte l'atelier, deux ou trois ans plus tard, pour s'en aller à l'aventure, sans argent ni moyen d'en gagner, sans profession ni recommandation, vagabonder de ville en ville, changeant de religion pour un morceau de pain et prêt à tous les métiers pour vivre. C'est alors qu'il connaît la dégradante promiscuité de l'office et de la cuisine, la familiarité de la valetaille, l'amical tutoiement des laquais et des filles de chambre; que Mlle Giraud le convoite, et qu'il voyage aux frais de Mlle Merceret; — si toutefois il n'en a pas menti, car, autant de faits que l'on vérifie dans les douze livres de ses *Confessions*, presque autant y trouve-t-on de mensonges ou d'erreurs.

Il ment, par exemple, quand il nous dit, dès la deuxième page de ses *Confessions*, que Gabriel Bernard et Théodore Rousseau, son oncle et sa tante, se marièrent le même jour qu'Isaac Rousseau et Suzanne Bernard, son père et sa mère : ils se marièrent cinq ans plus tôt, « après avoir anticipé de sept mois sur le mariage, » disent les *Registres du Consistoire*, et son cousin Bernard naquit huit jours après la noce. Il ment, quand il dit que son père « ne se consola jamais » de la perte de sa mère : on se console quand on convole; et son père se remaria. Il ment quand il parle ailleurs du « ministre Bernard, » le père de sa mère, et son grand-père, à lui, par conséquent : le

« ministre Bernard » n'était que son grand-oncle; — et Rousseau devait bien le savoir. Il ment, quand il dit qu'il passa « cinq ans » avec son cousin Bernard, tant à Bossey, chez le pasteur Lambercier, qu'à Genève même, chez son oncle : ces « cinq ans » là n'en sont pas même trois; et, comme c'est le temps où il apprit « avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation, » on voit la raison de son mensonge.

Je lui en veux si peu que je souhaiterais pour lui qu'il eût également *romancé* tout ce qu'il n'a pas craint de consigner d'anecdotes indécentes ou grossières dans les premiers livres de ses *Confessions*. Mais je souhaiterais surtout qu'il eût menti sur Mme de Warens; et, cette éducation commencée sur les grandes routes, je souhaiterais qu'il ne l'eût pas achevée dans cette maison des Charmettes, où il était chargé de remplir auprès de la maîtresse du logis les intervalles que laissait libres la mâle vigueur de Claude Anet, — son valet de chambre, et leur meilleur ami... Je ne connais pas un de nos grands écrivains dont l'enfance et la première jeunesse aient à ce point manqué de direction morale; pas un dont l'éducation ressemble davantage à celle d'un enfant, non pas même trouvé, mais perdu; pas un enfin dont l'expérience de la vie, bien loin de le tremper, ait à ce point déséquilibré, dissocié, si l'on peut ainsi dire, et énervé le caractère. Les parens de Diderot, brouillés avec leur fils, ne l'avaient pas cependant lâché dans le monde avant qu'il fût un homme; et, elle-même, la fameuse Mme de Tencin n'a pas fait apprendre au futur d'Alembert l'état de vitrier.

Il faut attribuer, je crois, dans la composition successive du caractère et dans le développement ultérieur de la folie de Rousseau, bien plus d'importance à ce manque d'éducation première, d'éducation morale surtout, de bons exemples et de bons conseils, qu'à un certain défaut de conformation physique, sur la nature et les effets duquel le docteur Möbius nous dispense heureusement d'insister. On a beaucoup écrit sur ce sujet, et j'ai là, sous les yeux, deux ou trois brochures dont il me suffira, pour les curieux, de copier les titres : la *Relation de la maladie qui a tourmenté la vie et déterminé la mort de J.-J. Rousseau*, par le docteur Desruelles (Paris, J.-B. Baillière, 1846), et l'*Explication de la maladie de J.-J. Rousseau, et de l'Influence qu'elle a eue sur sur son caractère et sur ses écrits*, par le docteur Mercier (Paris, Le Normant, 1859). Il me semble bien aussi me rappeler que, plus récemment, dans la *Critique philosophique*, aux environs de 1884, M. Renouvier reprochait à ceux qui ont étudié le caractère de Rousseau de n'avoir pas examiné d'assez près la nature de sa maladie. Sans doute, ils auront pensé qu'elle tenait assez de place dans les *Confessions*. Mais le docteur Möbius nous déclare en propres

termes que, si ses prédécesseurs, et notamment le docteur Mercier, ont bien diagnostiqué la maladie de Rousseau, ils ont eu tort d'y voir l'explication suffisante et la cause de ses bizarreries ou de ses singularités. Entre une maladie de la prostate et la folie des persécutions, il n'y a pas pour lui de liaison nécessaire; la coïncidence des deux affections chez un même sujet n'en établit pas la solidarité; et, de même

Qu'on peut être honnête homme et faire mal les vers,

ce n'est pas une raison, si parfois on éprouve quelques difficultés à faire de l'eau, pour qu'on devienne fou.

En revanche, et sous le nom de *neurasthénie*, nom savant et rébarbatif, le docteur Möbius signale chez Rousseau l'existence d'un état nerveux dont il nous sera plus facile de parler. Nous n'aurons en effet pour cela qu'à transposer les choses, et dans la mesure où les états psychologiques sont *déterminés* ou *conditionnés* par des états physiologiques, nous n'aurons qu'à considérer la *neurasthénie* de Rousseau, comme étant l'équivalent, ou, pour ainsi parler, la base physique de son extraordinaire sensibilité.

C'est un autre trait de son caractère, et qui le distingue profondément de la plupart de ses contemporains, les plus secs des hommes, les plus portés à l'ironie: Fontenelle, Marivaux, Montesquieu, Voltaire, d'Alembert, Grimm encore, si l'on veut, Marmontel et tant d'autres, dont on eût pu dire, comme du premier d'entre eux, qu'à la place du cœur, c'était encore de la cervelle qu'ils avaient sous la mamelle gauche. Étrange façon de s'exprimer! si Mme de Tencin ne l'avait rendue historique. Le seul Prévost, peut-être, autre aventurier, pour qui la vie n'a pas été douce, l'auteur de *Cléveland* et de *Manon Lescaut*, semblerait avoir eu quelque chose de cette sensibilité diffuse et passionnée dont *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions* nous ont conservé l'éloquent témoignage. Chose assez remarquable! c'est le seul aussi de ses contemporains, dont Rousseau, dans ses *Confessions*, ait parlé sans aigreur, et même avec une certaine bienveillance. La sensibilité de Rousseau, de quelque épithète que l'on se serve pour la définir ou pour en noter les manifestations diverses, physique, esthétique ou morale, voilà ce qui le sépare de nos Français du XVIIIe siècle, le secret de sa puissance, et l'origine aussi de sa folie.

J'aurais aimé qu'à cette occasion le docteur Möbius discutât l'opinion de quelques aliénistes qui, toujours fidèles à l'esprit d'Esquirol, cherchent encore aujourd'hui le principe ou la condition des désordres qu'on enveloppe sous le nom de folie, dans les altérations ou les aberrations de la sensibilité générale. « *La monomanie*, disait Esquirol, il y a plus de cinquante ans, *est la maladie de la sensibilité; elle repose tout*

entière sur nos affections. Son étude est inséparable de la connaissance des passions, *c'est dans le cœur de l'homme qu'elle a son siège,* c'est là qu'il faut fouiller pour en saisir toutes les nuances. » Ce qu'Esquirol disait de la *monomanie*, qui n'est elle-même qu'une espèce parmi beaucoup d'autres, il semble, qu'après l'avoir contesté plus d'une fois, on y revienne, et même qu'on l'ait étendu depuis lors à la totalité des maladies mentales. « La lésion que l'on doit surtout étudier *dans les maladies mentales*, dit le docteur Falret, *c'est celle de la partie affective de notre être, la lésion des sentimens et des penchans.* Cette altération primitive des sentimens et des penchans chez les aliénés mérite au plus haut degré l'attention de l'observateur. *Elle doit servir de base à la connaissance de la maladie, à la description de ses diverses formes, à leur classement, à leur pronostic et à leur traitement.* » Un autre dit encore, en termes plus brefs et plus généraux : « Les états moraux et émotifs réagissent sur l'ensemble de l'organisme; ils constituent pour les opérations intellectuelles une sorte de milieu dont l'influence peut les stimuler, les ralentir ou les dévoyer : *c'est le terrain sur lequel germent les conceptions délirantes* (1). » Enfin, M. Maudsley, dans son beau livre sur *la Pathologie de l'esprit*, ne dit-il pas également que « le premier symptôme de la folie consiste ordinairement en une affection du ton psychique, c'est-à-dire *en une perversion de la manière de sentir*, qui produit un changement ou une aliénation du caractère et de la conduite ? »

Si ce n'est pas à faire à nous que de juger ces opinions, ne pensera-t-on pas que ce l'était sans doute au docteur Möbius? Et si nous regrettons qu'il l'ait oublié, c'est qu'en vérité, pour expliquer l'une au moins des origines de la folie de Rousseau, nous ne saurions imaginer de théorie plus probable. Que dis-je! on l'aurait inventée pour lui qu'elle ne s'adapterait pas mieux, qu'elle n'adhérerait pas d'une manière plus étroite à tout ce que nous savons du caractère de sa personne et de l'histoire de sa vie.

Oui, sa nature était ainsi faite qu'elle offrait au plaisir comme à la douleur ce qu'on me permettra d'appeler une surface d'impressionnabilité plus vaste, ou des prises plus nombreuses et plus tenaces à la fois. Se rappelle-t-on comme il a parlé, dans *la Nouvelle Héloïse* et dans l'*Émile*, des odeurs et de l'odorat? « *L'odorat est le sens de l'imagination;* donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup *agiter* le cerveau : c'est pour cela qu'il *ranime* le tempérament, et l'*épuise* à la longue... » Remarquez la force des termes : Baudelaire et M. Zola, que nos jeunes gens en louent comme d'une découverte, n'en ont guère employé de

(1) J'emprunte les citations d'Esquirol à son livre sur *les Maladies mentales*, et les autres à l'article *Folie* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

plus forts pour chanter les parfums. Mais, évidemment, l'homme qui parle ainsi du plus obtus et du moins intellectuel des cinq sens avait lui-même des sens plus aiguisés, plus fins, plus subtils que les nôtres. Telle impression glisse sur nous, qui pénétrait en lui profondément, y en suscitait d'autres, le transformait tout entier lui-même en sa sensation du moment. Il n'était plus, comme nous, le sujet, le support, le lieu de son plaisir ou de sa douleur; il devenait sa douleur ou son plaisir eux-mêmes; et ses nerfs en recevaient une secousse qui allait d'abord jusqu'au spasme, quand ce n'était pas jusqu'à l'évanouissement. « Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir, j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine était dans un désordre inconcevable; j'étais prêt à m'évanouir. » Ce n'est pas tout à fait ni précisément dans le même état que le jetteront plus tard les persécutions de la « tourbe philosophesque » ou de la « coterie holbachique; » mais c'est pourtant, quant à l'intensité de la sensation ou quant à l'incapacité de s'en rendre maître, dans un état analogue. Jamais homme au monde n'a moins pu contre les impulsions de sa sensibilité, ni d'ailleurs ne s'en est moins soucié.

C'est qu'il savait bien que sa sensibilité, comme elle faisait son originalité dans les salons du temps, faisait une part aussi de son génie. Ce frisson d'éloquence qui passait dans son style, il se rendait bien compte que c'était la vibration continuée de son impression, de sa sensation, de son émotion. Il savait également que ce qui fait la différence d'un homme à un autre homme, ce n'est pas la raison, — commune en tant qu'impersonnelle, et identique en tant qu'universelle, — mais c'est la façon dont ils sont différemment *affectés* des mêmes choses. « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, dit-il au début de ses *Confessions ;* j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » En effet, quelques notes de musique suffisaient à le déplacer de son centre; la vue d'un beau paysage le jetait hors de lui-même; une belle phrase ou une belle action le ravissaient comme en extase. Aussi, savait-il bien qu'autant il gagnerait sur sa sensibilité de pouvoir et d'empire, autant en perdrait-il, en perdant du même coup son originalité, sur les femmes, sur ses lecteurs habituels, sur ce public encore neuf aux effets qu'il lui apportait. Et savait-il peut-être que cette exaltation de la sensibilité, morbide en son principe, le conduirait un jour à la folie? Mais quand il l'aurait su, je doute qu'il eût essayé de s'en rendre maître, lui, qui ne se souciait pas d'être remarqué, dit-il encore quelque part, mais qui, si l'on le remarquait, « eût

mieux aimé être oublié de tout le genre humain que d'être regardé comme un homme ordinaire. » La folie lui eût paru un excellent moyen de se tirer de l'ordinaire.

Malheureusement pour lui, si cette sensibilité, — cette *hyperesthésie*, pour mieux dire peut-être, — se liait d'une part à cette force d'imagination qui l'accompagne d'ordinaire, il était bien difficile d'autre part qu'elle ne produisît pas en lui ses effets habituels, dont ce n'est pas le moins fâcheux que de désorganiser d'abord, d'affaiblir ensuite, et finalement d'anéantir le pouvoir de la volonté. « Je n'ai de volonté que pour ne pas vouloir, » disent fréquemment les lypémaniaques, et on remarquera qu'ils ne font que traduire en s'exprimant ainsi, un mot célèbre de saint Augustin : *Volens, quo nollem perveneram.* A force de vouloir, dans le sens familier mais superficiel du mot, c'est-à-dire à force de suivre les impulsions du désir ou de la sensibilité, nous en arrivons à ne plus pouvoir les dominer, c'est-à-dire à ne plus vouloir, au sens moral, au vrai sens du mot.

Sur ce point, je renverrais volontiers le lecteur aux travaux des aliénistes contemporains, ou encore au livre de M. Ribot sur *les Maladies de la volonté*, si ce n'était un philosophe, un métaphysicien même, puisque c'est Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, qui a peut-être le mieux mis en lumière et le plus ingénieusement expliqué ce rapport de la force de l'imagination avec la dépression de la volonté. « Ce n'est pas un défaut, dit-il, que d'avoir le cerveau propre pour imaginer fortement les choses, et recevoir distinctement des images très distinctes et très vives des objets les moins considérables... Mais lorsque l'imagination domine sur l'âme, et que, sans attendre les ordres de la volonté, ces images s'impriment par la disposition du cerveau et par l'action des objets... il est visible que c'est une très mauvaise qualité et une espèce de folie. » Si l'auteur des *Confessions* a jamais lu ces lignes, il a pu s'y reconnaître. Mais s'il avait médité toute cette partie du livre de la *Recherche de la vérité*, sur « la communication contagieuse des imaginations fortes, » il se serait trouvé sans doute moins différent des autres hommes. Et nous, nous comprenons pourquoi les hommes du XVIIe siècle en général se sont défiés des sens et de l'imagination. C'est qu'ils ont bien vu que, de s'asservir au monde extérieur, c'était comme abdiquer le gouvernement de sa machine et se démettre de sa volonté. On aurait peine à en donner un plus mémorable exemple ou un plus significatif que celui de Rousseau ; et, le manque d'éducation morale, avec l'excès de la sensibilité, concourant ensemble pour énerver en lui le ressort de la résistance, la folie ne pouvait guère trouver nulle part de terrain plus favorable ou de « sujet » mieux préparé.

Joignez maintenant les circonstances, et d'abord celles qui marquè-

rent la publication de ses premiers écrits. Il avait trente-huit ans quand il fit paraître son premier discours, sur la célèbre question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ?* Il en avait quarante-trois quand il publia le second. Il touchait à la cinquantaine quand il donna coup sur coup *la Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Émile*. Le succès en fut « foudroyant, » c'est le cas de le dire, le plus retentissant et le plus soudain à la fois qu'on eût peut-être vu depuis un siècle passé. « Les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur, — a-t-il dit lui-même en parlant de son *Héloïse*, — au point qu'il y en avait peu, même dans les plus hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris; » et selon son habitude, il se vante, s'il ne ment pas, quant à la forme de son succès, mais il a raison, et il dit vrai quant au fond. Du jour au lendemain, ce que Voltaire lui-même, en quarante ans de labeur acharné, n'était pas encore devenu, il le devint pour le public, lui, Rousseau, l'obscur amant de Thérèse Levasseur, l'élève à tout faire de Mme de Warens, le petit vagabond qui s'était jadis élancé de Genève à la conquête du monde. Ou encore, pauvre hier et dédaigné, vivant d'expédiens et toujours incertain du lendemain, il avait fait trois pas, comme les dieux d'Homère, et il avait touché le bout du monde, l'extrémité, si je puis ainsi dire, le comble de la réputation et de la gloire. Une tête plus forte y eût-elle résisté? Oui, peut-être. Mais Rousseau, comme les femmes avaient fait de son roman, il s'enivra de son succès; et ce que l'absence d'éducation, ce que sa sensibilité maladive, ce que la dépression de la volonté avaient commencé pour lui, le délire de l'orgueil l'acheva.

Encore ici, tous les aliénistes sont d'accord, non-seulement sur le prodigieux orgueil des aliénés, mais sur les rapports que soutient cet orgueil avec les altérations de la sensibilité générale. Même, c'est une forme ou une espèce classée de l'aliénation mentale, sous le nom de *Mégalomanie*, que celle dont l'orgueil, s'il n'en est pas le principe, est du moins le caractère essentiel. Mais il y a quelque chose d'autre, et de plus que le physique, dans le cas particulier de Rousseau. Son orgueil, en effet, n'est pas un orgueil ordinaire; et l'habituelle vanité de l'homme de lettres s'augmente et se complique en lui de l'orgueil de l'*autodidacte* ou du parvenu. Tout ce qu'il est, et dont la voix publique lui donne l'assurance, il l'est devenu par lui-même, non-seulement en dépit de l'humilité de son origine, mais en dépit des obstacles qu'il a rencontrés sur sa route. Il s'est fait ce qu'il est, dans l'isolement et dans la misère. On ne l'a pas mis dans les collèges; un précepteur, des maîtres amis ne l'ont pas pris tout petit pour en faire un lettré; autant que son *Émile* ou que sa *Julie*, son instruction est son œuvre.

Il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée;..

et cependant, pour mieux faire qu'un d'Alembert et qu'un Diderot, nourris aux lettres dès leur enfance, il lui a suffi de le vouloir; son début a passé du premier coup leurs promesses; s'ils sont le talent, il est le génie. Pour que l'on s'aperçût qu'il ne ressemblait à personne, il a suffi qu'il parlât, qu'il se montrât tel qu'il est, et on l'a trouvé plus extraordinaire encore qu'il ne croyait l'être lui-même!

Calculez, si vous le pouvez, ce que cette seule pensée, retournée quinze ans durant dans une tête comme la sienne, devait nécessairement y faire de ravages. Songez ensuite que, pendant quinze ans, quelque idée qu'il se fît de lui-même, l'enthousiasme de ses admirateurs lui en donnait une plus grande encore. Ajoutez, si vous le voulez, qu'aussi souvent fait-on mine de le contredire, aussi souvent se lève-t-il un défenseur pour plaider sa cause; et quand il perd un protecteur, que c'est pour en voir s'offrir un plus considérable et un plus qualifié; après Mme d'Épinay, M. de Malesherbes; après Malesherbes, la maréchale de Luxembourg; après la maréchale, le prince de Conti.

Faites attention également à ce qu'il disait tout à l'heure : « Les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur... » Et, en effet, si la moitié de son œuvre est composée de Confessions, l'autre moitié n'en est guère faite que de Mémoires. C'est lui, Saint-Preux; c'est lui le précepteur d'Emile; et non-seulement *Émile* est ainsi les *Mémoires* de ses préceptorats, comme *la Nouvelle Héloïse* est l'indiscrète histoire de ses amours avec Mme d'Houdetot; mais, dans la bouche même des autres personnages de l'*Héloïse* ou de l'*Émile,* ce qu'il met, c'est encore ce qu'il y a de plus secret et de plus intérieur dans ses sentimens. Il parle par la bouche de mylord Édouard Bomston, et il parle par la bouche du Vicaire Savoyard. Nul n'invente moins et ne se souvient davantage. Il en résulte que, tous les complimens qu'on lui fait de ses ouvrages, il ne les prend pas pour l'écrivain ou pour l'artiste, mais pour sa personne et pour l'homme qu'il est, tel qu'il est. On ne le « loue » pas, si je puis ainsi dire, on « l'approuve; » on n'admire pas ses écrits, mais ses sentimens; ils ne sont pas louables comme beaux, ni comme bons, mais comme siens. S'il réussit par-dessus les autres, ce n'est pas, pour lui, qu'il ait plus de talent, — ou du génie, comme je disais, tandis qu'ils n'ont que du talent; — c'est parce qu'il est Rousseau. On s'enivre de lui, comme il le dit lui-même; et parce qu'il n'y a pas deux hommes en lui, mais un seul, à mesure qu'il réussit, c'est sa personnalité qui se déborde, c'est son *Moi* qui s'hypertrophie; ou, pour parler enfin le langage des aliénistes, si « le degré de subjectivité des conceptions intellectuelles est proportionnel à l'intensité des états passionnels ou émotifs qui existent au moment

où elles se forment, » la réalité du monde et de la vie n'a plus bientôt de mesure pour lui que l'impression qu'il en reçoit. C'est le signe, ou plutôt c'est la définition même de la folie.

Mais ce n'est pas tout encore. Ni les hommes de lettres, ni les artistes ne passent ordinairement pour être heureux du succès de leurs confrères ; et, on peut bien l'avouer, puisqu'il y a trois mille ans qu'on a fait observer qu'il en était de même dans la corporation des potiers. C'étaient des confrères qui avaient monté contre Racine la cabale de *Phèdre;* c'étaient des confrères qui venaient en ce temps-là d'obliger Voltaire à partir pour Berlin; c'étaient naturellement des confrères aussi que devait exaspérer le bruit étourdissant du succès de Rousseau; et Voltaire tout le premier. On sait comment il a parlé de *la Nouvelle Héloïse,* dans une brochure qu'il fit signer par le marquis de Ximénès; et, non-seulement dans sa *Correspondance,* mais en vingt endroits de ses œuvres, à peine a-t-il chargé Rousseau d'injures moins grossières que celles dont il accablait Fréron. Réconciliés avec lui par le péril commun, Diderot, ce faux bonhomme; Grimm, ce faux baron; d'Alembert, Marmontel et généralement tous les garçons de la « grande boutique encyclopédique, » suivirent le signal que Voltaire donnait du fond de sa retraite. Si bien qu'en même temps que sa réputation grandissait, Rousseau voyait grossir le nombre de ses critiques, de ses adversaires, de ses ennemis. Et de là — pour une imagination déjà surexcitée comme la sienne, pour un orgueil comme celui dont nous venons de dire les premiers mobiles et le perpétuel aliment — à se représenter une conspiration formée contre sa réputation, son honneur d'homme, son repos, sa vie même, il n'y avait qu'un pas. L'affaire de l'*Émile*, en 1762, allait le lui faire franchir.

Cette affaire de l'*Émile* est obscure, mais ce n'est pas aujourd'hui le temps de l'éclaircir. Disons donc seulement que la condamnation du livre par le parlement de Paris, suivie d'un décret de prise de corps contre l'auteur, en obligeant Rousseau de quitter la France; et le brûlement du *Contrat social,* à Genève, en lui fermant sa patrie, le rejetaient à cette existence vagabonde et précaire dont quinze ans de séjour à Paris l'avaient déshabitué. Sans asile et sans fortune; âgé de cinquante ans; embarrassé de sa Thérèse, la plaie saignante de son orgueil, le démenti vivant de ses doctrines, l'opprobre de sa vieillesse; expulsé d'Yverdun, où il s'était réfugié d'abord; « attaqué dans toute l'Europe avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple; » traité d' « impie, d'athée, de forcené, d'enragé, de bête féroce, de loup, » le peu de bon sens qui lui restait encore sombra du coup dans cette aventure. Son exaltation ordinaire, contenue jusqu'alors par la nécessité de s'accommoder au monde, se donna librement carrière. En comparant ses intentions, qu'il trouvait bonnes, aux effets qui les avaient suivies; atta-

qué d'une part en Suisse par les pasteurs, et de l'autre à Paris par les « philosophes, » il commença de croire à la réalité de la conspiration dont il ne s'était encore fait qu'une idée générale et vague. Il en chercha les preuves, il les trouva; il vit l'univers conjuré contre lui; son unique occupation devint de déjouer les complots dont il se croyait le but; et la folie s'empara, pour ne plus la quitter, de cette belle intelligence.

Rien n'est plus pénible que d'en suivre dans ses *Confessions*, dans sa *Correspondance*, dans ses *Dialogues*, le fatal progrès, à peine entrecoupé de quelques mois de « rémittence » ou de tranquillité d'esprit. Lisez la lettre du 8 septembre 1767 à son ami du Peyrou. Il est au château de Trye, près de Gisors, que le prince de Conti a mis à sa disposition. « Où aller, où me réfugier? où trouver un plus sûr abri contre mes ennemis? Où ne m'atteindront-ils pas, s'ils m'atteignent ici même ?.. Si l'on ne voulait que s'assurer de moi, c'est ici qu'il me faudrait laisser, car j'y suis à leur merci, pieds et poings liés; mais on veut absolument m'attirer à Paris. Pourquoi? Je vous le laisse à deviner. La partie est sans doute liée : on veut ma perte, on veut ma vie, pour se délivrer de ma garde une fois pour toutes. Il est impossible de donner à ce qui se passe une autre explication... Mon Dieu! si le public était instruit de ce qui se passe, quelle indignation pour les Français! »

Une autre lettre, datée de 1770, est plus caractéristique encore. On y surprend la folie en quelque sorte à l'œuvre, et la conception délirante en flagrant délit de formation. « Quoique ma pénétration, naturellement très mousse, mais *aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres*, me fasse deviner assez juste des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystère, — celui de la conspiration, — est encore enveloppé pour moi d'un voile impénétrable. *Mais à force d'indices combinés, comparés, à force de demi-mots échappés et saisis à la volée*, à force de souvenirs effacés qui, par hasard, me reviennent, *je présume* Grimm et Diderot les premiers auteurs de la trame. Je leur ai vu commencer il y a plus de dix-huit ans des menées auxquelles je ne comprenais rien, mais que je voyais certainement couvrir quelque mystère... A quoi ont abouti ces menées? Autre énigme non moins obscure. *Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués .. Il est aisé d'imaginer* comment M. de Choiseul s'associa, pour cette affaire particulière, avec la ligue, et s'en fit le chef, ce qui rendit dès lors le succès immanquable, *au moyen des manœuvres souterraines dont Grimm avait probablement fourni les plans.* »

On me pardonnera de citer tous ces textes, qui sont sans doute connus qu'on a plus d'une fois cités, mais dont il semble, en vérité, qu'on ne tienne pas compte quand il est question de Rousseau.

La critique française, en général, — c'est une juste observation du docteur Möbius dans sa préface, — a bien souvent traité Rousseau de *malade* et de *fou*, mais elle l'a fait pour l'outrager, et jamais ou rarement pour chercher dans son *délire* ou dans sa *maladie* l'atténuation ou l'excuse que ces mots cependant doivent porter toujours avec eux. Il est donc bon que l'on sache exactement ce qu'ils signifient, et, quand nous parlons de la *folie* de Rousseau, que nous prenons le mot dans toute l'étendue de son sens. Mais c'est aussi de quoi nous ne saurions persuader le lecteur, si nous ne mettions les preuves sous ses yeux, et c'est pourquoi nous demanderons qu'on nous permette d'emprunter aux *Dialogues* une dernière citation.

« Voyez-le entrant au spectacle, — c'est lui-même qu'il met en scène, — entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus et de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise. A quoi sert cette barrière? S'il veut la forcer, résistera-t-elle? Non, sans doute. A quoi sert-elle donc? *Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, et à lui faire bien sentir que tous ceux qui l'entourent se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argousins et d'archers*. Est-ce aussi par bonté qu'*on ne manque pas de cracher sur lui* toutes les fois qu'il passe à portée et qu'on le peut sans être aperçu de lui?.. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même qu'on peut tacitement donner à un homme sans y joindre une insulte ouverte et directe, lui sont prodigués de toutes parts, et, tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes s'il avait besoin d'une assistance réelle, *on le verrait finir avec joie, sans lui donner le moindre secours*. Je l'ai vu, dans la rue Saint-Honoré, faire presque sous un carrosse une chute très périlleuse; on court à lui; *mais sitôt qu'on reconnaît Jean-Jacques*, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, et il serait resté seul dans cet état si un pauvre mercier, rustre et mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, et si une servante, tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. »

Ce n'est pas, à la vérité, que la « persécution » dont il se plaint soit entièrement imaginaire; et, décrété de prise de corps à Paris, à Genève, à Berne, il a pu craindre pour sa liberté, comme il a pu craindre pour sa vie même, une fois au moins, à Motiers-Travers, quand une populace excitée par ses pasteurs fit mine un jour de le lapider. Mais ce qui est surtout vrai, et ce qu'on ne saurait trop redire, ce qu'a très bien vu le docteur Möbius, c'est qu'aussitôt qu'il eut quitté Paris, tous ceux dont sa réputation offusquait la vanité souffrante s'efforcèrent de créer dans l'opinion du temps un préjugé défavorable et vaguement hostile à sa personne. Le malheureux y prêtait

assez. Ses anciens amis surtout s'y acharnèrent, et, au premier rang, ce Grimm qu'il avait jadis introduit chez Mme d'Épinay.

Si maintenant on veut bien observer qu'ils régnaient souverainement dans les salons littéraires, celui-ci chez Mme d'Épinay, comme je viens de le dire, celui-là chez Mme Geoffrin, un troisième chez le baron d'Holbach, un autre, chez Mlle de Lespinasse, et Voltaire même, tout absent qu'il était, chez Mme du Deffand; si l'on songe qu'à cette date, où la littérature française était vraiment universelle, c'étaient eux dont les ouvrages, les *Correspondances*, et les jugemens gouvernaient l'opinion de l'Europe presque entière, de Naples jusqu'à Saint-Pétersbourg; et si l'on veut bien réfléchir qu'indépendamment des petites raisons, des raisons personnelles, tous ces philosophes en avaient dix, en avaient vingt, de détester les idées de Rousseau, — de littéraires et doctrinales, de religieuses et de politiques, — on ne prendra pas pour cela sa part de la folie de Rousseau, mais on reconnaîtra qu'à la base de ses conceptions délirantes il y avait un fond de vérité. Qu'était-il exactement? C'est une autre question, qu'on ne pourrait décider qu'en étudiant de près l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, et, en ce qui touche Rousseau, sur d'autres témoignages que ceux de ses ennemis. Il nous suffit ici qu'en se considérant lui-même comme une victime, Rousseau ne fût pas complètement fou, qu'il y eût dans sa folie plus d'une lueur de raison, et qu'en même temps qu'à l'état maladif de sa sensibilité générale, sa folie répondit à quelque chose de plus *objectif* qu'elle-même, et de réellement existant.

Une autre observation n'est pas moins importante : c'est que, comme le remarque le docteur Möbius, « le délire de Rousseau n'a jamais été que partiel ; » ou, en d'autres termes encore, qu'il y a toujours eu de la raison dans sa déraison. Et il ne faut pas entendre seulement par là, qu'avec la logique des aliénés, il excelle à transformer les faits les plus insignifians en preuves de son système, si bien déduites, si bien liées, si démonstratives en un mot que quelques biographes, — ainsi jadis M. Morin, dans son *Essai sur le caractère de Rousseau*, — se sont laissé persuader ou convaincre. Mais il ne semble pas que sa folie ait altéré ou gâté son talent, si les *Confessions*, et ces *Rêveries du promeneur solitaire*, qu'il écrivait presque à la veille de sa mort, sont comptées à juste titre au rang de ses chefs-d'œuvre et de ceux de la langue. C'est peut-être, comme j'ai tâché de le faire voir, que son délire opérait en lui dans le sens de son talent ou de son génie, et que l'exaltation du sentiment du *Moi*, avant de dégénérer en folie chez l'auteur des *Confessions*, avait d'abord été pour celui de l'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse* la source même de quelques-unes de ses plus belles inspirations : — « S'il existe une loi générale qui domine toutes les différences individuelles, dit M. Charles Ball, dans ses *Leçons sur les*

maladies mentales, à l'article même du délire des persécutions, c'est la systématisation, ou, pour parler plus exactement, l'*autophilie*, c'est-à-dire la tendance à tout rapporter à eux-mêmes, à s'imaginer que tous les événemens qui se passent dans le vaste univers ont un rapport direct et immédiat avec leur propre histoire. Ils se croient l'objet de l'attention universelle, et toutes les paroles, toutes les actions de leur entourage sont interprétées par rapport à eux-mêmes; *en un mot, ce sont des esprits chez qui la tendance subjective est poussée non-seulement jusqu'à l'exagération, mais jusqu'au délire.* » Il n'y a rien qui convienne mieux à la folie de Rousseau; mais il n'y a rien aussi qui caractérise plus nettement ce qui fait le mérite original et la nouveauté de ses chefs-d'œuvre. Après avoir poussé, dans ses premiers écrits, la *tendance subjective* jusqu'à l'exagération, et réintégré ainsi l'éloquence dans la prose française, il l'a poussée jusqu'au délire, dans les derniers; — et c'est précisément ce qui en fait l'air de famille.

Si donc, pour répondre à la question que nous nous proposions, et au lieu de descendre, comme l'on fait d'habitude, nous remontons l'histoire des ouvrages et des idées de Rousseau, voici les conclusions où nous sommes conduits. Les *Rêveries*, les *Dialogues* et les *Confessions* sont l'œuvre de la folie de Rousseau, dont elles peuvent même servir à marquer les progrès, ou pour mieux dire les alternatives. Ainsi, les *Rêveries* ont été composées dans un temps d'accalmie, par un fou, si l'on veut, mais par un fou lucide et maître de sa pensée comme de son expression, rendu à la raison par l'excès même de sa souffrance ou par la conviction de l'inutilité de la lutte et de l'effort. La dernière doit être du mois d'avril 1778 : c'est celle qui commence par la phrase célèbre et cependant bien simple où il a su faire entrer toute la poésie du souvenir. « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens! » Considérant que les premières ne sauraient remonter au-delà de la fin de 1777, les *Rêveries* toutes seules suffiraient presque à prouver que Rousseau ne s'est pas suicidé. C'est l'opinion du docteur Möbius, et nous la partageons.

Tout au contraire des *Rêveries*, les *Dialogues* doivent être, eux, rapportés au paroxysme de la folie de Rousseau. Ils sonnent la fêlure, si l'on peut ainsi dire; et, de l'état d'ennuagement de la pensée dont ils sont le douloureux témoignage, ce qui est encore plus extraordinaire qu'eux-mêmes, c'est qu'un homme en soit revenu. Enfin, pour les *Confessions*, et si par hasard nous n'étions pas capables d'y reconnaître la folie, il faudrait bien cependant qu'elle y fût, « invisible et présente, » puisque au rapport du docteur Möbius, un physiologiste qui, comme lui, n'a jamais rien lu de Rousseau, ne saurait les ouvrir sans la diagnostiquer. Et, en effet, elle y est bien, quoique sans doute moins étalée que

dans les *Dialogues* ou dans certaines parties de la *Correspondance*; consciente en quelque sorte et honteuse d'elle-même; déguisée d'ailleurs et masquée par le charme des souvenirs et par la beauté singulière du style.

C'est pourquoi, de ce que les *Confessions*, comme les *Dialogues*, sont l'œuvre d'un fou, on se gardera de conclure, avec de récens biographes de Rousseau, qu'elles soient indignes de toute confiance. Ce serait trop flatter le préjugé vulgaire; ce serait se montrer trop indulgent à ceux qui sont trop fiers d'allier le bon sens à l'incurable médiocrité d'esprit; ce serait trop ignorer que, s'il y a de la raison, enfin, jusque dans la folie, il y a souvent aussi de la folie jusque dans la raison. « On se trompe si l'on croit, disent les aliénistes, que raison et folie soient deux termes contradictoires, qui s'excluent inévitablement l'un l'autre; et que, du moment où un individu présente des troubles intellectuels caractéristiques de la folie, on ne doit plus attendre de lui rien qui conserve l'empreinte de la raison; ou bien, et à l'inverse, que du moment où cet individu donne encore des signes de raison, il n'est pas, il ne doit pas être aliéné (1). » C'est justement le cas de Rousseau. Sa folie démontrée ne nous autorise ni à rejeter en bloc le témoignage de ses *Confessions*, ni surtout ne nous dispense de vérifier, comme s'il avait sa raison, celles mêmes de ses allégations qui nous scandalisent ou qui nous étonnent le plus. Il s'agit seulement de savoir si la réciproque est également vraie, je veux dire si, comme nous trouvons des preuves de raison dans les *Confessions*, nous en trouverons de folie dans l'*Émile* et dans l'*Héloïse*.

Je le crois, et j'en vois, pour l'*Héloïse*, dans telles ou telles lettres, assez connues, dont l'obscénité naïve et l'inconsciente grossièreté n'ont rien de semblable à la grossièreté de Diderot, par exemple, dans sa *Religieuse*, ou à l'obscénité du jeune Crébillon, — dans ces romans dont on me pardonnera d'omettre ici les titres. J'en trouve également, pour l'*Héloïse* et pour l'*Émile*, dans cet étalage du *Moi*, dans cette exhibition de la personnalité dont j'ai dit qu'ils y faisaient pressentir les *Confessions*. L'homme qui se peint ainsi lui-même dans les autres, et qui les compose uniquement de ses sensations, ne pouvait guère manquer de dépouiller tôt ou tard les voiles dont il ne s'enveloppait encore que par respect humain. C'était comme un besoin pour lui que de se montrer au monde. Entre ce besoin d'*exhibitionnisme* dont le docteur Möbius n'a pas eu de peine à retrouver les traces dans les premiers livres des *Confessions*, et l'égoïsme du futur aliéné, rapportant tout à soi, limitant l'univers à la circonférence de son *Moi, la Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* font la chaîne.

(1) Voyez à cet égard le livre du docteur V. Parant, intitulé : *la Raison dans la folie*. Paris, 1888; O. Doin.

Et je les vois encore, ces symptômes inquiétans de la folie prochaine, jusque dans la finesse et dans la profondeur de certaines analyses. N'est-ce pas, en effet, un des caractères de certaines formes de la folie que de nous rendre consciens de certaines sensations qui nous échapperaient si nous étions sains? « Chez certains malades, disent encore les aliénistes, il semble qu'il y ait une sorte d'*hyperesthésie* du sens intime : certains phénomènes psychiques normalement inconsciens se trouvent alors perçus, au même titre que le sont, à l'état maladif, certains phénomènes viscéraux, tels que les battemens cardiaques, le travail de la digestion... Il semble qu'ils assistent à ce travail obscur qui prépare et précède l'éclosion des pensées. » La folie peut ainsi rendre à la connaissance de la psychologie les mêmes services que la pathologie rend à la physiologie. D'être aliéné de soi-même, cela devient un moyen de voir plus clair au dedans de soi, dans les profondeurs mêmes de l'être, comme certains poisons servent d'instrument pour dissocier le mécanisme de la nature vivante, pour isoler un fait ou une série de faits, pour les rendre indépendans de ceux qui les accompagnent, et en les accompagnant, les offusquent...

Ainsi, sans remonter plus haut, puisque ce sont ici les œuvres maîtresses de Rousseau, ni *la Nouvelle Héloïse,* ni l'*Émile* eux-mêmes ne nous paraissent tout à fait exempts ni purs de toute trace de folie. Nous ne les en admirerons pas moins; peut-être même quelques-uns les en admireront-ils davantage, comme ayant quelque chose en eux de plus rare et de plus singulier; mais nous étendrons jusqu'à eux la légitime défiance que nous inspirent les *Dialogues* ou les *Confessions.* Quoi de plus naturel, au surplus, si, comme nous avons essayé de le faire voir, la folie de Rousseau a ses premières origines dans sa sensibilité, et si les circonstances de sa vie n'ont fait que développer le germe qu'il avait apporté en naissant? C'est à quoi n'ont pas assez songé ceux qui l'ont pris autrefois pour modèle et pour guide et qui, sans avoir l'excuse de son génie, mais surtout celle de sa folie, l'ont imité dans ce que son œuvre avait de plus dangereux. Me permettra-t-on de rappeler qu'il n'y a pas encore très longtemps j'essayais, ici même, de le faire voir : je l'indiquais tout au moins, en parlant du *Mouvement littéraire au* XIXe *siècle* et du romantisme en particulier? Si le romantisme a dévié la littérature française de sa tradition nationale et si, depuis tantôt une quarantaine d'années, nous la méconnaissons, cette tradition, dans l'effort même que nous faisons pour la ressaisir, « c'est la faute à Rousseau, » comme dit la chanson; mais c'est surtout la faute à ceux qui ont cru qu'en lui prenant sa manière, ils lui prenaient aussi son génie. Lui, d'ailleurs, il n'en demeure pas pour cela moins grand, ni surtout moins original. Car « un palais est beau, même lorsqu'il brûle, » des

artistes ajouteront : « Surtout lorsqu'il brûle ; » et je terminerais sur cette conclusion, si M. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise,* n'avait ainsi terminé l'étude qu'il consacre à cet autre fou de génie, l'auteur des *Voyages de Gulliver,* ce Swift, dont Rousseau n'a pas eu l'ironie, mais dont son éloquence a pourtant plus d'une fois rappelé la méprisante invective.

Est-ce donc à dire, comme on l'a prétendu, comme le soutenait tout récemment encore le professeur Lombroso « qu'entre la physiologie de l'homme de génie et la pathologie de l'aliéné il existe de nombreux points de coïncidence ? » A quoi je répondrai qu'il faudrait peut-être examiner d'abord si « les points de coïncidence » ne sont pas plus nombreux encore entre la pathologie des aliénés et la physiologie des imbéciles. Après cela, puisque le talent ne préserve pas de la petite vérole, ou le génie de la tuberculose, pourquoi voudrait-on qu'ils nous missent à l'abri de la folie ; ou pourquoi, dans un même homme, qu'ils ne pussent coexister avec elle? Je vais plus loin ; et dans le cas particulier de Rousseau, je ne craindrai pas, sinon précisément de confondre le génie avec la folie, mais de rendre au moins la qualité de son génie solidaire de l'exaltation qui devait un jour le conduire à la folie. Car enfin, si l'on raisonne bien, qu'en résultera-t-il ? Que le génie et la folie ne sont qu'une même chose? Oui, si le plus grand éclat du génie coïncidait toujours avec le paroxysme de l'exaltation morbide ; — oui, si pour quelques cas, comme ceux de Rousseau, de Swift ou du Tasse, il n'y en avait pas vingt, comme ceux d'Arioste, ou d'Addison, ou de Voltaire ; — et oui, si généralement, le génie consistant, par définition même, en ce qu'il a d'unique, il n'était pas toujours incomparable, indéfinissable, incommensurable.

F. BRUNETIÈRE.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre-Français : *Margot*, comédie en 3 actes et en prose, de M. Henri Meilhac.

Spirituelle, comme toujours; ingénieuse; très « parisienne, » moins « parisienne, » à la vérité, que *Ma Camarade* ou que *Décoré*, mais assez « parisienne » pour nous; d'ailleurs, adroitement mise en scène et convenablement jouée, *Margot*, la nouvelle comédie de M. Meilhac, a par malheur le triple défaut de n'être pas très claire, d'être déplaisante en ce qu'on en comprend, et de n'être pas *faite*. Seraient-ce là des qualités sur la scène du Théâtre-Libre, dont les jeunes auteurs commencent à préoccuper visiblement leurs devanciers? et où tout ce qui peut, tout ce qui doit déplaire et choquer, est mis sous le nom d'imitation plus fidèle de la vie? sur la scène des Variétés? sur celle du Palais-Royal? où la dérision de l'art même et de ses moyens fait habituellement le fond du vaudeville. Ce n'en sont pas, au moins, sur la scène du Théâtre-Français; — et rien n'a plus étonné dans *Margot*, l'autre soir, après l'indécision du sujet, qu'un certain air de familiarité, de négligence ou d'improvisation, que rendait plus sensible encore le jeu compassé des acteurs.

On connaît le sujet de la pièce. Un viveur sur le retour, M. de Boisvillette, galant homme d'ailleurs, a souvent rencontré, dans le monde où l'on s'amuse, une jeune fille encore honnête, — si tant est que l'honnêteté se réduise à ce que vous savez, — qui promène de soupers en soupers, à la suite de Mlle Carline, sa marraine, un dégoût instinctif de la vie trop facile à laquelle elle se sait destinée. C'est Margot, dont la mère est morte quelque part, à Rio-Janeiro, si j'ai

bonne mémoire, en la léguant à Mlle Carline, une bonne fille, qui dépense, nous dit-on, 150 ou 200,000 francs par an; — et qui les gagne. Pour quelles raisons, d'ailleurs, on a cru devoir nous montrer Mlle Carline, et par occasion Mlle Adèle, son inséparable, qui ne font rien à la pièce, qui n'y reparaissent même pas, c'est ce que je n'ai pas bien compris... Il faudrait se défier d'un procédé trop facile qui consiste à nous prendre par les yeux; à mettre dans la disposition d'un appartement la « psychologie » d'une situation, le caractère d'une femme dans la coupe de sa robe; et à transporter ainsi, de l'auteur dramatique à la couturière et au tapissier toute une partie de l'art. Un mobilier n'est pas un « état d'âme; » et pour m'avoir montré Mlle Carline et Mlle Adèle, on ne m'a point fait connaître M. de Boisvillette, — ni Margot.

Quoi qu'il en soit, touché d'une compassion où la sentimentalité du viveur qui vieillit se mêle vaguement aux calculs secrets de l'homme de plaisir, Boisvillette propose à Margot de la remettre dans le bon chemin. Elle a été élevée à la campagne, au milieu des canards et des poules, dont elle garde un souvenir attendri; on l'y renverra donc, et on l'installera chez M. de Boisvillette, en sa maison d'Émerainville. Elle y réformera son orthographe, qui laisse encore à désirer; elle y complètera son éducation, qui semble avoir été sommaire; elle y respirera l'air de l'honnêteté avec celui de la campagne. Et alors,.. plus tard,.. quand elle sera vraiment une « demoiselle, » Boisvillette, complétant son œuvre, lui cherchera un bon garçon qu'elle épousera « pour de vrai, » comme il convient à une honnête fille. C'est le premier acte; — où d'abord nous ne démêlons pas bien les intentions de M. de Boisvillette: si c'est une généreuse expérience qu'il tente ou un vilain calcul qu'il fait, ni si c'est à lui-même, Boisvillette, ou si c'est à Margot que l'auteur a prétendu nous intéresser. Est-ce la *Souris?* ou, puisqu'on l'a dit, est-ce *l'École des Femmes?* Et la pièce va-t-elle rouler sur les dernières amours de ce quinquagénaire? ou s'agit-il de savoir si Margot se sauvera du vice? M. Meilhac s'en tire par un moyen de vaudeville. « Si j'étais psychologue, dit à peu près Boisvillette, je serais curieux de savoir ce qui se passe dans mon cœur. » Et on applaudit, parce qu'en ce moment rien n'est si « parisien » que de se moquer de la « psychologie, » comme on se moquait hier du « pessimisme, — sans le comprendre, ni le connaître. Mais il vaudrait peut-être mieux qu'on le fût soi-même, « psychologue », et que l'on n'escamotât pas dans un éclat de rire les explications dont on a bien vu la nécessité, puisqu'on nous la signale, mais qu'on n'a pas cru devoir nous donner.

Ce n'est pas, à vrai dire, que ni l'un ni l'autre des deux sujets entre lesquels M. Meilhac semble avoir hésité soit de lui-même fort intéressant. Non; ce n'est pas une grosse question que de savoir si les quinquagénaires se feront aimer des fillettes; et, vous sentez-vous beaucoup

plus curieux du sort des « enfans de l'amour? » Leurs mères, en général, et même leurs marraines, pour diverses raisons, les enferment volontiers sous une triple serrure, les filles,

Dans un petit couvent, loin de toute pratique;

les garçons dans un bon collège de province; et garçons ou filles, quand ils sont grands, ils deviennent ce qu'ils peuvent, comme les autres, comme nous tous, dans un monde où l'on ne se soucie guère aujourd'hui des origines ou des commencemens des gens. Mais enfin, de ces deux questions, puisqu'il nous les avait proposées, M. Meilhac eût dû en choisir une, lui sacrifier l'autre, ne pas les effleurer pour les quitter tour à tour, et finalement n'en résoudre aucune. C'est ce que j'ai voulu dire en disant que *Margot* n'est point *faite*. J'ajoute maintenant que peut-être n'était-elle point *faisable*.

En effet, le second acte, bien loin d'éclaircir les choses, les embrouille. Pour avoir entrevu le neveu de M. de Boisvillette, une seule fois, chez son oncle, Margot l'aime et n'aimera jamais que lui. D'un autre côté, François, le garde-chasse, à la voir si gentille et à se promener avec elle dans les grands bois, en est devenu passionnément amoureux. Quant à Boisvillette lui-même, en le voyant arriver, interroger Margot sur l'histoire de France, l'écouter jouer au piano *le Petit Suisse* et *le Pays le plus beau*, lui faire lire du Musset, lui en lire à son tour, — en « homme du monde, » — et lui en faire relire, nous apprenons qu'il l'aime; et à ce coup nous croyons que son amour pour Margot fait le vrai sujet de la pièce. Mais nous nous trompons. Car, quand elle revoit le neveu de Boisvillette, quand elle découvre qu'il va se marier, et que ce n'est point avec elle, mais avec Mlle d'Arsy, le personnage artificiel que la pauvre Margot s'est composé disparaît. Elle redevient la fille de sa mère et la filleule de Mlle Carline; elle reproche amèrement à Boisvillette, avec ses idées, d'avoir fait son malheur; et, prenant sa course à travers le parc, où va-t-elle? — se jeter dans la rivière, ou reprendre ses premières habitudes? — mais elle s'en va. C'était donc à elle que nous devions nous intéresser. Décidément, c'était l'expérience que l'on tente sur elle qui faisait l'intérêt de la pièce? Retournons-nous donc encore, et reprenons-nous à Margot. Que va-t-elle devenir, et comment sortirons-nous de là?

D'une façon que le public et la critique ont trouvée généralement déplaisante, mais qui n'est que mal préparée. On a ramassé Margot évanouie dans le parc, précisément à quelques pas du pavillon qu'habite François, le garde-chasse. Revenue à elle et remise sur pied, plus raisonnable maintenant, Margot, puisqu'il faut faire son deuil de son amour, s'informe si François, qu'elle a repoussé, mais qui l'aime

toujours, ne consentirait pas à l'épouser; et, comme François lui répond en termes assez peu engageans, elle hésite. C'est Boisvillette, alors, qui se présente, et, pris au piège qu'il s'était tendu, c'est lui qui s'offre à Margot pour mari. Margot, qui ne l'aime point, lui remontre qu'elle ne lui convient guère, et Boisvillette aussitôt se retire. Elle repousse également les propositions moins honnêtes, ou même un peu « canailles, » de l'ami Léridan, qui voit toujours en elle la filleule de Carline. Il y a ainsi des sots, en qui la sottise même, faisant les effets du scepticisme, y fait presque ceux de l'esprit; et Léridan n'est qu'un sot. Mais, comme il faut bien finir d'une manière ou d'une autre, se résignant à sa fortune, Margot, quoi qu'il lui en coûte, épousera François. Voilà un sot mariage, et, — à moins que ce dénoûment ne soit peut-être ironique, — voilà un étrange dénoûment, comme ne répondant ni à la situation, ni à l'idée que l'on nous a donnée du caractère de Margot, encore moins aux toilettes qu'elle porte, à la manière de vivre dont elles sont le luxueux témoignage, ni surtout à la question qu'on s'était engagé de résoudre, puisque encore une fois on nous l'avait proposée. Si je me passe volontiers que l'on traite des « questions » au théâtre, au moins alors ne faut-il pas qu'on en pose. M. Meilhac en a posé une, peut-être deux, peut-être trois, pour nous laisser dans l'entière ignorance de ce qu'il en pourrait advenir.

Il y a cependant deux ou trois points dans ce troisième acte sur lesquels je voudrais défendre *Margot;* et, par exemple, je n'ai point compris que l'on reprochât à M. Meilhac le langage qu'il a mis dans la bouche de son garde-chasse. Lorsque Margot lui demande s'il épouserait encore la femme qui l'a repoussé, François, sachant d'ailleurs qu'elle a dans le cœur un autre amour, lui répond qu'il ne pourrait pas se défendre de quelque défiance, et par conséquent aussi de quelque sévérité. On a trouvé ce discours un peu dur; il n'est pourtant que naturel; et à ce propos, si je faisais une critique à M. Meilhac, ce serait plutôt de n'avoir pas donné aux paroles du garde-chasse tout ce qu'il aurait pu, s'il l'eût voulu, leur donner d'ampleur et d'autorité.

Pour être garde-chasse on n'en est pas moins homme :

ce ne sera pas une chose facile que de sauver Margot d'elle-même; et puisque François se rend compte que son ménage avec Margot ne sera pas celui d'un couple d'amoureux, il fait loyalement de l'en avertir.

D'autres encore se sont étonnés que Margot n'épousât pas M. de Boisvillette, et qu'elle lui en donnât pour raison que de l'épouser, ce « ne serait pas honnête. » Le sentiment est pourtant juste et délicat. Si le mariage qu'elle fait avec François est un peu au-dessous d'elle, et s'ils seront probablement très malheureux ensemble, le mariage avec M. de

Boisvillette est un peu au-dessus des espérances que Margot pouvait former. En épousant M. de Boisvillette, elle aurait donc l'air, vis-à-vis du monde et d'elle-même, d'avoir fait une spéculation plus habile qu'aucune de celles de Mlle Carline, sa marraine, ou de Mlle Adèle. Elle serait devenue la femme d'un homme dont elle n'aurait été que la maîtresse d'un jour, s'il ne lui avait pas rendu d'abord un grand service, et qu'avant de l'aimer d'amour il n'eût pas pris vis-à-vis d'elle le rôle d'une sorte de père. Je comprends son scrupule, et il l'honore, Elle eût, sans doute, épousé le neveu de M. de Boisvillette, parce qu'il est jeune, parce qu'elle l'aime, et parce que, comme nous le voyons tous les jours, une fille comme elle, quand la jeunesse et l'amour s'en mêlent, peut prétendre à tous les mariages. Mais elle n'épouse pas M. de Boisvillette, parce qu'elle ne l'aime pas, et qu'en l'épousant sans l'aimer, elle récompenserait les bienfaits qu'elle tient de lui par une ingratitude qui irait, comme elle le dit d'un mot un peu vif, ou même trop cru, jusqu'à l'infidélité. S'il avait encore un peu plus développé ces sentimens, M. Meilhac aura-t-il craint peut-être qu'on ne l'accusât de sentimentalisme ou de psychologie? Je le regrette; car je donnerais pour ces deux scènes, si toutefois elles étaient un peu plus largement traitées, et que le dialogue n'en fût pas à chaque instant coupé de drôleries « parisiennes, » la scène de la leçon d'histoire, qui est presque de l'opérette, et celle de la lecture de Musset, qui ne sert qu'à ralentir une action déjà bien traînante.

Je n'ai plus qu'à dire quelques mots de l'interprétation.

Il est de mode aujourd'hui, quand on parle du Théâtre-Français, de rendre ou de donner aux comédiens tout ce que l'on est quelquefois obligé de disputer aux auteurs; et, même lorsqu'ils jouent assez mal, on est convenu d'admirer la correction, la noblesse, ou la solennité qu'ils y mettent. Pour nous donner à peu de frais la réputation d'un amateur délicat et sévère, nous n'aurons donc qu'à dire franchement de l'interprétation de *Margot* ce qu'il nous a paru que tout le monde autour de nous en pensait.

Ne parlons point de Mlle Nancy Martel, de Mlle Rachel Boyer, de Mlle Fayolle, de Mlle Bertiny, de M. Le Bargy, de M. Gravollet. Leurs rôles n'existent pas; et, en passant, n'est-ce pas une chose assez singulière, assez significative même, que, sans compter les domestiques, on se mette à onze pour jouer une pièce qui ne comporte que deux rôles en tout? Félicitons-les seulement de n'avoir pas essayé d'en tirer les effets que M. Coquelin cadet a voulu, lui, tirer du sien, et qui sont plus dignes de la scène des Variétés ou du Palais-Royal que de celle du Théâtre-Français. La belle affaire, que de nous faire rire de la coupe d'un pardessus ou de la forme d'un chapeau! Le moindre clown en ferait bien autant; et je m'étonne que la déplorable facilité

qu'il y a de réussir dans ces clowneries n'en ait pas détourné depuis déjà longtemps un comédien de l'expérience et de la valeur de M. Coquelin cadet.

Quant à Mlle Céline Montaland, — dans le rôle d'une dame d'Arsy, dont j'ai très bien pu me passer de parler jusqu'ici, — j'aime mieux n'en rien dire que d'employer les mots qu'il faudrait pour caractériser la manière dont elle l'a joué : ils seraient trop vifs, plus vifs que l'occasion ne les exige, et capables, en vérité, de me faire plus de peine encore, mais surtout au lecteur, qu'à Mlle Montaland elle-même.

Pourquoi ne puis-je m'associer aux éloges dont je vois que l'on a partout comblé M. Worms? Si M. Coquelin cadet n'hésite pas, comme je le disais, à se faire applaudir par des effets moins dignes de la Comédie-Française que des Variétés, j'avais déjà trouvé, dans *la Bûcheronne*, où M. Worms jouait le rôle d'un braconnier, qu'il se faisait applaudir par des effets de mélodrame, plus dignes, eux, de l'Ambigu comique ou de la Porte-St-Martin que du Théâtre-Français. C'est qu'un jeu mélodramatique n'est pas seulement, comme on a l'air de le croire, un jeu tout en dehors, tout en grands bras et en éclats de voix, un jeu romantique et farouche. Mais c'est encore un jeu, même réglé, sobre et contenu, comme est celui de M. Worms, quand cette sobriété se nuance d'intentions ténébreuses; et si l'on ne peut paraître sous les haillons d'un braconnier ou sous l'uniforme d'un garde-chasse, sans emprunter les attitudes, les inflexions, et les regards d'un vaincu du sort et de la vie. Jouer en dehors, ou jouer en dessous, c'est toujours jouer faux. Ce François n'est pas si tragique, en dépit d'une ou deux phrases que M. Meilhac lui a mises dans la bouche; et M. Worms l'aurait bien mieux joué s'il l'eût joué avec un peu plus de franchise, de naturel et de simplicité.

J'ai gardé pour la fin M. Febvre et Mlle Reichenberg : ils sont à eux deux presque toute la pièce; et, dans des rôles d'ailleurs inégalement difficiles à composer, — c'est celui de Boisvillette, bien entendu, qui est le moins difficile, — j'ai plaisir à dire que la perfection de leur jeu n'a d'égale que leur aisance. Que faut-il davantage? Ce qu'il y a d'intentions multiples et complexes dans le personnage de Margot, Mlle Reichenberg les a démêlées et rendues avec une sûreté merveilleuse, avec finesse, avec esprit, avec bonne humeur. Mais pour M. Febvre, et si j'étais bien sûr qu'il n'y entendît pas malice, je ne saurais lui faire de plus sincère compliment que de lui dire qu'il joue beaucoup mieux qu'il n'écrit. Vous verrez cependant qu'il n'en sera qu'à moitié satisfait.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

Que faut-il de plus, direz-vous, pour que les affaires de la France marchent tout simplement, régulièrement? Il y a eu, voici quelques mois à peine, des élections qui ont eu ce résultat heureux de chasser les dangers et les fantômes dont on s'était un moment effrayé. Il y a dans les chambres nouvelles une majorité pour soutenir la république, la constitution et le gouvernement. Il y a un ministère qu'on ne tourmente certes pas, qui a la liberté de vivre, même sans rien faire. Il y a surtout un pays qui n'est pas difficile, qui, une fois rentré dans son calme après la fièvre des élections, attend avec patience et bonne volonté ce qu'on fera pour lui. Que faut-il de plus pour durer, pour courir tant bien que mal l'étape nouvelle de quatre ans?

Eh bien! oui, il y a toutes les apparences d'un état régulier, d'une marche régulière des choses, — et il n'y a pas la réalité. Il y a des majorités mobiles et versatiles qui se retrouvent par instant dans des votes de violence, de représaille et de parti, — il n'y a pas, du moins encore, une vraie majorité liée par un sentiment commun des intérêts et des vœux du pays. Il y a un ministère qui gère les affaires en évitant de se compromettre, sans vivre ni mourir, — il n'y a pas un gouvernement réglant la marche, donnant une impulsion, ayant une volonté pour tous ceux qui n'en ont pas. On sent que dans cet ensemble de notre vie publique du moment, il n'y a ni fixité, ni esprit d'initiative, ni direction. Il n'y a que des instincts, des contradictions, des velléités, une incertitude qui se prolonge un peu dans tous les camps et sous toutes les formes. C'est une majorité qui se cherche, disait-on récemment au Palais-Bourbon. On peut bien ajouter si l'on veut, pour être dans une vérité complète, que sous ce rapport la minorité, l'opposition n'est pas plus avancée, qu'elle en est à se chercher. Ni opposi-

tion ni majorité ne sont bien sûres de leur affaire; elles se cherchent à tâtons, dans des négociations fuyantes ou dans des essais de réunions plénières, sans arriver à rien. Il y a toujours à « décider cet être, » selon le vieux mot de Frédéric II. La question est à débrouiller, et c'est ce qui fait qu'en dépit des apparences d'un état que les élections dernières sont censées avoir fixé pour quatre ans, tout reste à la merci des incidens, de l'imprévu, des impressions soudaines qui se succèdent au hasard de discussions décousues.

C'était déjà la situation dès les premières réunions de ce parlement nouveau sorti du scrutin de l'automne passé. C'est encore la situation telle qu'elle est apparue il y a quelques jours à peine, à l'ouverture de la session, de la première session régulière d'une législature nouvelle, où il faudra pourtant bien se décider à aborder les affaires sérieuses du pays. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si la majorité républicaine se cherche, comme on le dit, elle n'est pas arrivée à se trouver, ou du moins si elle semble se reconstituer par instans, c'est pour se retrouver avec ses passions, ses préjugés et ses ressentimens, avec ce mélange d'impatiences violentes et de fatigue qui paraît être le trait le plus caractéristique de la chambre nouvelle. Ce qu'il y a de plus évident encore, c'est que cette session où elle entre, où elle prétend régner sans se posséder elle-même, n'a pas bien débuté. Elle a commencé d'une manière assez médiocre. Dès sa première séance, la chambre a failli s'arrêter, épuisée de langueur, impuissante, faute du nombre légal de votans pour la formation de son bureau, pour la réélection de M. Floquet, qui n'est pas, cette fois, un président bien triomphant. A peine ouverte, elle a été sur le point de se heurter contre une interpellation au moins inopportune, si elle n'était pas des plus dangereuses, sur de prétendus projets de voyage de M. le président de la république à Bruxelles ou à Metz. Elle n'avait pas échappé à ce péril qu'elle tombait dans le piège d'une scène de violence dont les héros, si héros il y a, ont été quelques députés boulangistes et un député douteux de Paris, M. Joffrin. Certainement il y a eu de l'arrogance et même un peu de ridicule dans cette scène tumultueuse où trois députés ont attiré sur eux la peine d'une exclusion temporaire du Palais-Bourbon, pour avoir voulu empêcher M. Joffrin de parler. Ils n'avaient pas le droit de suspendre pour leur bon plaisir l'action parlementaire. M. Joffrin a été validé, il en a été décidé ainsi; la chambre ne pouvait faire autrement que de maintenir sa décision. C'est évident; mais enfin, s'il faut tout dire, on n'aurait pas donné une apparence de prétexte à ces violences tapageuses si on ne s'était pas obstiné, par un caprice d'omnipotence, à sanctionner quand même une élection qui n'était pas réellement une élection. On ne remédierait à rien aujourd'hui par des aggravations de règlement contre les scènes scandaleuses qui peuvent se produire, en menaçant, comme on le propose, d'exclure un député trop bruyant pendant une

session entière. — Un jour, c'est la presse qu'on risque de frapper dans ses libertés en prétendant réprimer ses excès; un autre jour, c'est le droit parlementaire qu'on s'expose à atteindre pour mettre à la raison quelques boulangistes récalcitrans. Des lois, des règlemens de guerre, on peut aller loin dans cette voie, — et ni M. Joffrin, ni M. Boulanger ne valent, certainement, qu'on fasse bon marché de toutes les garanties!

Le malheur des républicains est d'être les dupes de leurs entraînemens, de mettre dans leur politique ou dans ce qu'ils appellent leur politique, plus de passions et de préjugés que d'idées et de raison. Ils ne savent pas trop ce qu'ils feront pour répondre aux vœux du pays, tels qu'ils ont paru se dégager des élections dernières; pour eux, le premier intérêt est de garder le pouvoir, et, pour garder le pouvoir, ils sont prêts à employer tous les moyens, les répressions, s'il le faut, les faveurs pour leurs cliens, l'intimidation à l'égard des autres, l'exclusion de leurs adversaires, les lois restrictives ou les sévérités de règlement. Ils en sont venus à avouer tout haut l'autre jour, sans y être obligés, qu'à leurs yeux le premier titre, pour être magistrat, était de se montrer d'abord républicain, bien entendu républicain du rite opportuniste ou radical. On leur a demandé l'apaisement : ils répondent par la suppression des traitemens du petit clergé, par le refus hautain de se prêter au moindre adoucissement des lois scolaires ou de la loi militaire. On leur a demandé la conciliation : ils en sont encore à cette vérification des pouvoirs qu'ils ont reprise après une interruption de quelques jours, d'où ils ne savent plus comment sortir.

On pouvait croire qu'ils avaient épuisé leurs rancunes, qu'ils auraient hâte, à la rentrée de la chambre, de clore ces représailles électorales qui ne sont après tout qu'un abus de l'omnipotence parlementaire : plus ils vont, au contraire, plus ils semblent se montrer vindicatifs et exclusifs. Ils finissent par se perdre dans un arbitraire illimité; ils ne jugent plus une élection en elle-même, mais par toutes sortes de raisons de fantaisie. Pourquoi a-t-on invalidé M. Delahaye, député conservateur de Chinon? On s'est fait tout simplement juge d'une polémique plus ou moins vive, d'une contestation qui n'a pas même été éclaircie, entre les deux adversaires, entre le candidat élu et le candidat évincé. L'aventure de l'élection de Lodève est bien plus curieuse encore. Ici les falsifications de bulletins étaient évidentes, avérées, et le candidat républicain, M. Ménard-Dorian, qui était censé élu contre M. Paul Leroy-Beaulieu, avouait lui-même la nullité de l'élection. Qu'a-t-on fait? On n'a pas annulé l'élection, on a voté une enquête, sous prétexte que l'honneur du parti républicain de l'Hérault était en jeu! De sorte que le député, qui de son propre aveu n'était pas élu, reste provisoirement député, et qu'on va faire une enquête sur des fraudes d'ailleurs couvertes aujourd'hui par la prescription. Pourquoi

vient-on d'invalider M. Etcheverry, député de Mauléon, qui a eu plus de mille voix de majorité? L'ingérence du clergé est un prétexte commode. Au fond le vrai motif, d'après une note qui a été trouvée, c'est que, si M. Etcheverry était invalidé, son concurrent républicain aurait peut-être la chance d'être élu. — Pourquoi se perdre en subtilités? Le vieux M. Madier de Montjau a dit le mot de toutes les invalidations : il a prétendu que tous ceux qui s'étaient associés dans les dernières années à la guerre contre la république et les républicains méritaient d'être invalidés. Voilà qui est clair! Seulement si c'est pour se rallier à ces idées et à cette politique que les républicains tiennent des réunions plénières; si c'est ainsi qu'ils prétendent faire une majorité, il se peut qu'on ne soit pas près de voir la république s'affermir, un gouvernement se constituer et les divisions diminuer entre les partis!

Au lieu de se livrer à ces violences, qui ne font qu'envenimer les haines, mieux vaudrait certes s'attacher à des affaires qui ont pour le pays une bien autre importance que les invalidations, à des questions comme celle qui vient de provoquer la création d'une grande commission des douanes. Cette commission, nommée d'hier par la chambre, ne compte pas moins de cinquante-cinq membres. Au premier abord, elle n'aurait que la simple mission d'examiner une modeste affaire de tarifs sur les maïs et sur les raisins secs; au fond, dans la pensée de ceux qui l'ont proposée, — M. Méline, un des principaux promoteurs, ne l'a point caché, — aussi bien que dans la pensée de ceux qui l'ont plus ou moins combattue avant sa naissance, elle a une bien autre portée. Elle est destinée à concentrer tout ce qui se rattache au régime commercial du pays. Ce n'est pas que de telles questions, toutes d'affaires en apparence, ne touchent de toutes parts à la politique; mais elles échappent aux passions de parti par cela même qu'elles embrassent les intérêts les plus puissans et les plus divers, qu'elles touchent aux ressorts de la fortune de la France. A ne voir que la composition de la commission, — où les républicains, par une obstination de manie exclusive, se sont donné puérilement le tort de n'admettre que cinq conservateurs, — on ne peut se méprendre sur l'esprit qui règne, à l'heure qu'il est, dans le parlement français. Sur cinquante-cinq commissaires, il y en a trente-neuf ouvertement protectionnistes; il n'y a que huit libéraux, parmi lesquels M. Léon Say, M. Aynard de Lyon, M. Raynal de Bordeaux, et huit commissaires représentant une opinion intermédiaire. C'est le protectionnisme qui l'emporte, c'est la préparation de la revanche contre le régime des traités de commerce, contre le libéralisme commercial.

Est-ce à dire que le protectionnisme soit prêt à entrer dans nos lois? Ce n'est point ici évidemment un conflit de théories abstraites; ni protectionnistes ni libéraux ne se sont montrés absolus dans les discussions préliminaires qui se sont engagées. A mesure qu'on entrera

dans les détails d'un problème aussi complexe, on en reviendra nécessairement aux transactions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est en face d'une grande et sérieuse affaire qui échappe à la politique de parti, dont la solution peut décider pour longtemps de la fortune et de l'avenir de la France.

Quand l'Europe occupée de ses affaires intérieures est à peu près à la paix ou se complaît, si l'on veut, aux apparences de la paix, il faut donc qu'il y ait toujours quelque contre-temps, quelque trouble inattendu dans les rapports des nations. Le trouble, — partiel, accidentel, momentané, il faut encore le croire, — est venu cette fois de cette étrange querelle que l'Angleterre fait au petit Portugal à propos de quelques territoires africains du Zambèze et du Chiré sur lesquels deux puissances si inégales prétendent avoir des droits. Ces droits, quels qu'ils soient, qu'ils résultent de l'histoire ou de traités plus récens, sont-ils absolument inconciliables? La diplomatie, avec un peu de patience, n'aurait-elle pas pu finir par débrouiller toutes ces obscurités et par mettre d'accord toutes les prétentions ? Ce n'est évidemment que par des négociations de bonne volonté qu'on aurait pu arriver à une transaction à demi équitable, et une conférence européenne réunie il y a quelques années à Berlin, justement pour délibérer sur toutes ces questions, avait indiqué le moyen le plus simple de trancher tous les différends, — l'arbitrage. Si le Portugal, qui est après tout la plus ancienne puissance colonisatrice au centre de l'Afrique, exagérait ses droits historiques, la diplomatie et l'arbitrage pouvaient le ramener à la raison, même aux concessions nécessaires. Le fait est que l'Angleterre semble avoir voulu précisément devancer tout appel à l'arbitrage, qu'elle a tenu à tout brusquer et qu'elle a procédé comme elle procède quelquefois, — sommairement. Du jour au lendemain, lord Salisbury a chargé le ministre de la reine, M. Glynn Petre, de remettre au cabinet de Lisbonne un ultimatum mettant le Portugal dans l'alternative de rappeler ses forces campées sur le Chiré ou de courir les chances d'une rupture dans les vingt-quatre heures. Le Portugal, quoique offensé dans sa fierté, ne pouvait faire autrement que de plier devant la force; il a envoyé à ses autorités de Mozambique les ordres qu'on exigeait de lui. Il a cédé, en réservant toutefois les droits de la couronne portugaise et aussi le droit de recourir à un arbitrage que lui donne la convention de Berlin. C'est la première phase du conflit!

Quelle sera la suite? On ne peut trop le pressentir encore. Lord Salisbury et les Anglais, dont il a flatté l'orgueil, les instincts envahissans, par cet acte de force, ont cru peut-être qu'il n'y avait qu'à frapper un coup un peu rude pour que tout fût fini par la soumission du Portugal. Ce n'est, au contraire, que le commencement d'une affaire qui garde sa gravité, et par toutes les questions qu'elle soulève, et par les consé-

quences qu'elle peut avoir. Sans doute, le Portugal s'est soumis, puisqu'il ne pouvait pas faire autrement, puisqu'il ne pouvait pas s'exposer à l'exécution sommaire dont il était menacé! L'Angleterre, cependant, ne peut se faire l'illusion que tout soit fini par un ultimatum. Elle ne peut pas éviter que la question ne touche d'autres puissances, qu'elle ne soulève des difficultés multiples, qu'il n'y ait une convention de Berlin à laquelle elle a souscrit elle-même, dont elle ne peut décliner l'autorité sans avouer qu'elle ne reconnaît que le droit de la force. Bon gré, mal gré, cette affaire a pris un certain caractère général par le retentissement qu'elle a eu déjà un peu partout, par les inquiétudes et les défiances qu'elle réveille, par les protestations qu'elle suscite contre un si évident abus de prépotence. On ne voit pas bien, en vérité, quel avantage l'Angleterre aura trouvé à cette démonstration démesurée de puissance. Elle s'est créé peut-être des difficultés qu'elle rencontrera un jour ou l'autre dans ces affaires d'Afrique, où elle n'est plus seule, où elle a désormais à compter avec l'Allemagne. Elle n'a sûrement rien gagné pour son influence morale en Europe. Elle n'a réussi, d'un autre côté, qu'à provoquer, dans le petit pays qu'elle a violenté, dans ce malheureux Portugal, une véritable crise, une explosion de sentiment national dont le premier effet a été la chute d'un ministère.

Ce n'est pas que le cabinet dont M. Barros-Gomes était un des principaux membres comme ministre des affaires étrangères ait manqué de fermeté, de modération ou de prévoyance, dans sa diplomatie, dans sa défense des droits du Portugal. Il a été la victime de l'*ultimatum* anglais qu'il n'a pas pu détourner et qu'il a dû subir! Il a été obligé de s'effacer, de céder la place à un ministère qui s'est formé aussitôt, dont le chef est M. de Serpa-Pimentel. Au point de vue intérieur, c'est un cabinet de conservateurs-libéraux succédant à un cabinet de progressistes; au point de vue extérieur, la politique est à peu près la même. Le nouveau cabinet du roi Carlos Ier ne peut avoir d'autre programme que d'atténuer, s'il le peut, le conflit avec l'Angleterre, en sauvegardant de son mieux la dignité du pays et en réservant l'appel à l'arbitrage prévu par la convention de Berlin; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est l'état moral que ces événemens ont créé dans ce petit pays portugais. A l'acte de force de l'Angleterre, la population a répondu par une explosion de ressentiment public. A peine la sommation de lord Salisbury a-t-elle été connue, l'irritation populaire s'est déchaînée et s'est portée à des excès contre la légation britannique. A Lisbonne, à Porto, dans d'autres villes, les manifestations se sont multipliées. Bien mieux : il se produit depuis quelques jours dans le monde des affaires et du négoce un mouvement singulier. On ne parle de rien moins que de congédier tous les employés anglais, de mettre en interdit les marchandises anglaises, les monnaies anglaises, de supprimer toute relation avec l'Angleterre commerçante.

C'est une situation qui n'est pas facile pour le gouvernement de Lisbonne, d'autant plus que les républicains, pourtant peu nombreux en Portugal, se mêlent à ces agitations en se servant des passions nationales contre la monarchie aussi bien que contre tout ce qui est britannique. De sorte que pour quelques territoires du Zambèze, pour le plaisir de la compagnie de colonisation africaine, l'Angleterre s'est exposée à créer des dangers intérieurs au Portugal et à s'aliéner à elle-même un ancien allié, à nuire à son propre commerce. Les Anglais sont persuadés que tout s'arrangera; c'est possible. On sait comment les conflits commencent, on ne sait pas toujours comment ils finissent!

Aux affaires et aux rapports des peuples viennent parfois se mêler de ces incidens, de ces deuils qui sont comme la mélancolie des choses du temps et ne laissent pas d'avoir leur signification. Presque au même instant ces jours derniers, ce mal qui court l'Europe depuis quelques semaines a fait deux victimes en Italie. La mort, une mort presque soudaine tant elle a été rapide, a enlevé un prince de la maison royale de Savoie et un ambassadeur de France à Rome. Cette coïncidence n'est point sans avoir ému l'opinion. Le prince qui vient d'être emporté à l'improviste, le duc d'Aoste, le second fils du Victor-Emmanuel, frère du roi Humbert, vivait depuis longtemps sans bruit, loin de la politique. Il avait été cependant à son heure mêlé à un drame de révolution et de guerre qui a changé le monde. Il n'avait pas eu de chance avec sa royauté en Espagne!

Si l'empire, en 1870, à l'occasion de la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne espagnole, avait joué sa partie avec plus de sang-froid, il aurait laissé le prince allemand aller s'asseoir sur son trône branlant à Madrid : il était bien sûr d'être vengé avant peu par les Espagnols eux-mêmes. Cette royauté était promise d'avance à une misérable et courte fortune! Par une combinaison étrange, ce qui aurait pu arriver à ce prince allemand, c'est l'histoire du prince italien Amédée de Savoie choisi à défaut du Hohenzollern, jeté par un destin ironique dans cette aventure. Un jour de ce cruel hiver de 1870, pendant que l'horrible guerre désolait encore la France, le prince Amédée traversait la Méditerranée pour aller aborder en Espagne, et à son débarquement la première nouvelle qu'il recevait, c'était que le général Prim qui lui avait donné la couronne avait péri la veille dans les rues de Madrid, victime d'un assassinat qui est resté toujours un mystère. Le nouveau roi entrait dans le règne sous d'assez sombres auspices, et malgré les ovations officielles, avant qu'il fût longtemps, il pouvait s'apercevoir qu'il ne serait pas roi pour son plaisir. En deux ans c'en était fait de cette royauté! Ce n'est pas que celui qui a régné au-delà des Pyrénées sous le nom d'Amédée Ier ne fût digne par ses qualités de la couronne qui lui avait été offerte : c'était un prince courageux, —

il l'avait prouvé à Custozza, où il avait été blessé à la tête de sa brigade, — intelligent, libéral, fidèle à la constitution qu'il avait acceptée; il avait de plus auprès de lui une jeune reine gracieuse, empressée à plaire et à faire le bien. C'était sans doute le mieux intentionné des rois; mais il était étranger! Il avait contre lui les carlistes qui relevaient leur drapeau, les républicains qui conspiraient pour la république, les conservateurs fidèles au jeune Alphonse, le sentiment national. Il se voyait réduit à vivre seul, délaissé par l'aristocratie espagnole qui n'allait jamais au palais, sans appui dans le peuple et dans l'armée, médiocrement soutenu par ses partisans, occupés à se disputer le pouvoir. Un jour vint où les attentats commençaient contre lui, et bien qu'il eût bravement tenu tête aux meurtriers qui venaient l'assaillir dans une de ses promenades, il ne tardait pas à en finir par une grande résolution. Aux premiers jours de février 1873 il donnait sa démission aux Cortès pour prendre le chemin du Portugal, le seul qui lui fût encore ouvert. Son départ même fut une scène aussi émouvante que caractéristique. Le cortège de la dernière heure était peu nombreux. Le roi Amédée faisait son voyage salué avec un respect silencieux, mais seul, abandonné de tous, trouvant à peine sur sa route quelque secours pour la reine qui venait d'accoucher et qui bravait tous les périls pour se dérober à une couronne faite d'épines. C'est l'histoire d'une royauté étrangère au-delà des Pyrénées!

Depuis, le roi Amédée, réveillé de son rêve et rentré dans son pays, était redevenu ce qu'il était avant, prince italien, duc d'Aoste. Il avait visiblement gardé de l'épreuve qu'il avait subie une tristesse découragée qu'était venue bientôt aggraver la mort de la jeune femme qui avait porté avec lui la couronne. Il remplissait les devoirs qui lui étaient imposés tantôt comme amiral de la flotte italienne, tantôt comme inspecteur général de la cavalerie, quelquefois comme ambassadeur extraordinaire pour les funérailles des rois et des empereurs. Il évitait autant qu'il le pouvait le bruit et l'ostentation. Il paraissait peu à la cour, encore moins au Sénat, dont il était membre comme prince du sang. Il vivait le plus souvent à Turin, la ville préférée de la maison de Savoie. Si depuis peu il avait retrouvé une joie intime par un second mariage avec la fille de sa sœur, de la princesse Clotilde, la princesse Lætitia Bonaparte, il n'a pas joui longtemps de ce dernier bonheur, — il ne semblait pas moins avoir toujours le sentiment d'une destinée contrariée. Il meurt à quarante-cinq ans, poursuivi jusqu'au bout d'une mauvaise étoile. Avec ce prince, c'est une figure étrange qui disparaît. On ne peut pas dire que le duc d'Aoste laisse un vide sensible dans la politique, puisqu'il n'y avait aucun rôle; il était cependant aimé et écouté de son frère, le roi Humbert, et peut-être aurait-il pu, dans des momens difficiles, avoir une influence heureuse. Cette mort a ravivé des souvenirs qui ont trouvé de l'écho en France,

de même que la mort de notre ambassadeur à Rome, M. Mariani, a paru réveiller des sympathies au-delà des Alpes. Il est certain que les Italiens ont tenu à prouver par leurs démonstrations qu'ils n'étaient pas insensibles à la fin prématurée d'un diplomate de conciliation, et qu'ils ont mis une sorte d'empressement à rendre tous les honneurs au représentant de la France. Il n'y a sans doute rien à exagérer. Ce n'est pas moins un fait caractéristique à signaler que ces deux morts inattendues du prince italien et de l'ambassadeur français soient devenues l'occasion de témoignages de sympathie échangés entre les gouvernemens.

C'est certes un événement heureux de toute façon, que l'Espagne, pour sa part, ait échappé à la crise bien autrement grave dont elle a été un instant menacée par la maladie de son jeune roi. Peu s'en est fallu qu'elle ne vît se rouvrir par la mort de cet enfant couronné, des perspectives assurément redoutables pour son repos, pour sa sécurité, pour tous ses intérêts. Le péril semble heureusement conjuré aujourd'hui. Le mal a été vaincu. Alphonse XIII revient par degrés à la santé, — et chose significative pour l'étiquette, les médecins ne publient plus de bulletin! Tout est pour le mieux; mais si on n'est plus sous le coup de cette menaçante éventualité d'un changement de règne, on se retrouve au milieu de toutes les péripéties de la crise ministérielle et parlementaire que la maladie du jeune roi avait interrompue, et c'est ici que les difficultés recommencent; c'est ici que la régente Marie-Christine, à peine délivrée de ses poignantes anxiétés de mère, s'est vue de nouveau rejetée dans tous les embarras de la formation d'un ministère. On a fini par en sortir tant bien que mal; ce n'est pas sans peine, et encore en est-on revenu, pour tout dénoûment, à peu près au point d'où l'on était parti il y a plus de trois semaines.

Au moment où la maladie du jeune roi est devenue assez grave pour inspirer les plus vives inquiétudes, on était déjà en pleine crise ministérielle à Madrid. M. Sagasta venait d'échouer dans ses tentatives pour reconstituer son cabinet par le rapprochement des dissidens libéraux, et en présence de l'aggravation de l'état du jeune prince, il ne gardait le pouvoir que par nécessité, pour faire face aux circonstances. La situation restait provisoire. Dès que les inquiétudes se sont à demi dissipées, on ne pouvait plus ajourner la situation. Il fallait un ministère! La régente, ramenée par la nécessité aux affaires de l'État, s'est adressée à ses meilleurs conseillers; elle a appelé auprès d'elle le général Martinez Campos, qui, par ses services, par son autorité militaire, par sa position indépendante entre les libéraux et les conservateurs, est un des hommes qui ont le plus de crédit et d'influence. Le général Martinez Campos, à dire vrai, n'a pas simplifié les choses par son intervention et par son langage. Il paraît s'être exprimé assez vive-

ment à l'égard du dernier président du conseil. M. Sagasta, qu'il n'a cessé de soutenir depuis deux ans dans un sentiment de conciliation, mais qu'il accuse d'avoir tout compromis par sa politique de concession et de division. La conclusion de ce langage aurait dû être, à ce qu'il semble, le rappel des conservateurs au pouvoir. La reine, sans avoir de parti pris contre les conservateurs, qu'elle est prête à rappeler aux affaires si leur avènement est nécessaire, n'est point allée jusque-là. Elle a demandé à M. Sagasta de s'effacer pour le moment et elle n'a cru pouvoir mieux faire que de confier la mission de former un cabinet au président du Congrès, M. Alonso Martinez, qui est lui-même un libéral, un des plus modérés parmi les libéraux. Malheureusement, M. Alonso Martinez ne pouvait que reprendre avec moins d'autorité, dans des conditions plus affaiblies, les négociations déjà tentées par M. Sagasta. Il s'est mis à l'œuvre avec bonne volonté. Il a voulu réunir les libéraux des diverses nuances; il a essayé de faire la part des protectionnistes, des partisans des réformes militaires, des partisans des économies. Il a été bientôt clair qu'il ne pouvait réussir, que le cabinet qu'il formerait ne serait, dans tous les cas, qu'un pouvoir de transition. Il a renoncé à une œuvre qui lui échappait à mesure qu'il croyait l'avoir achevée, et dès lors la reine en est tout simplement revenue à charger encore une fois M. Sagasta de reconstituer son ministère comme il l'entendrait. C'est ce qui est arrivé!

Tout a donc fini, au moins pour le moment, par un ministère dont M. Sagasta reste plus que jamais le chef. Le président du conseil, jusqu'ici invariable, de la régence, n'a pas essayé cette fois de réunir tous les dissidens, de faire l'alliance des libéraux au pouvoir. Il a formé son cabinet en gardant quelques-uns de ses anciens collègues, le marquis de La Vega y Armijo, M. Capdepon, M. Becerra, et en appelant au conseil quelques autres hommes qui ne sont pas tous nouveaux, M. Puigcerver, le général Bermudez-Reina, le duc de Veragua, M. Eguilior, l'ancien président de la commission du budget. Quant à la politique, elle est la même; M. Sagasta se propose toujours d'obtenir du parlement le vote du suffrage universel et le vote du budget, deux mesures qui, dans sa pensée, sont le préliminaire de la dissolution du congrès et des élections. Il se peut qu'à la faveur d'un certain apaisement produit dans les esprits par la maladie du jeune roi, M. Sagasta finisse par faire accepter ses projets. Il semble aujourd'hui près du succès. Le chef du cabinet espagnol ne reste pas moins dans une situation aussi précaire que délicate. Il a contre lui les républicains, fort excités depuis quelque temps par les affaires portugaises et par les événemens du Brésil. Il a contre lui les dissidens qu'il n'a pas pu rallier. Il a devant lui les conservateurs qui, seuls en ce moment, pourraient revenir au pouvoir. La question ne laisse pas d'être compliquée; elle est d'au-

tant plus grave qu'en définitive, au bout de tout, il s'agit toujours de la paix et de l'avenir de l'Espagne.

Au milieu du mouvement des choses et des deuils qui deviennent des événemens publics, il y a des disparitions soudaines qui nous touchent de plus près. La mort vient de nous enlever, à quelques jours d'intervalle, deux hommes d'élite qui ont été de bons serviteurs pour le pays, et pour nous des amis précieux : M. André Cochut, qui a été longtemps directeur d'une grande administration, et M. Rothan, qui a passé les plus belles années de sa vie au service diplomatique de la France.

M. André Cochut avait avec nous de ces liens qui restent toujours chers. C'était le plus ancien de nos collaborateurs ; il datait des premiers temps de la *Revue*. Il débutait il y a plus d'un demi-siècle, dès 1836, par des études littéraires. Depuis, la plupart de ses travaux, — et ils se sont succédé presque sans interruption, — ont été consacrés à des questions politiques, sociales, économiques ou financières qu'il connaissait profondément et qu'il traitait en maître. Il savait donner à tout ce qu'il écrivait l'intérêt d'une science solide et d'une forme aussi élégante que précise. C'était un homme d'un esprit rare, d'une dignité simple et de relations aimables, qui ne recherchait jamais le bruit et ne laisse à tous ceux qui l'ont connu que des souvenirs sympathiques avec le regret de l'avoir perdu. — M. Rothan, qui vient d'être emporté en Italie, était un des représentans les plus éminens de notre diplomatie, à laquelle il avait été attaché dès sa jeunesse. Tour à tour secrétaire d'ambassade, consul-général, ministre plénipotentiaire en Allemagne et en Italie, il avait montré dans tous les postes qu'il avait occupés la finesse d'un observateur clairvoyant et l'habileté du négociateur. Il avait rendu les plus sérieux services par la sûreté de ses informations et la prévoyance de ses avertissemens. M. Rothan avait quitté la vie active en 1871, après des événemens qui l'atteignaient deux fois, dans son cœur de Français et dans son cœur d'Alsacien; mais cette retraite avait été féconde pour lui. C'est alors qu'il avait commencé cette série d'études, de révélations diplomatiques qui ont paru ici même et ont retenti en Europe. Ce galant homme alliait à ses talens la dignité du caractère et la passion des arts. Il semblait avoir encore devant lui bien des années fertiles en intéressantes études; la mort, qui l'a frappé à l'improviste, l'a enlevé à la France qu'il honorait par ses écrits après l'avoir servie par l'action.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Deux de nos fonds publics, le 3 pour 100 et le 4 1/2, ont avancé de quelques centimes pendant la seconde quinzaine de janvier, sous l'influence d'achats continus sur le marché du comptant. La spéculation, hésitante au début, s'est décidée à suivre. Les cours à terme sont d'ailleurs restés constamment au-dessous de ceux que les demandes de l'épargne ont fait inscrire à la cote. La rente perpétuelle a été portée de 87.70 à 88.10 et a été ramenée à 87.95. Le 4 1/2, après avoir passé de 106.67 à 107.05, finit à 106.95. L'amortissable, moins favorisé, a perdu près d'une unité en quelques jours, de 93 à 92, puis s'est relevé à un cours intermédiaire, 92.45.

Du projet de conversion facultative du 4 1/2, soit en 3 1/2, soit en 3 pour 100, perpétuel ou amortissable, il n'a plus été question dans les derniers jours du mois. Le ministre des finances ayant déclaré que ses idées n'étaient point encore arrêtées sur ce point, le monde financier en aurait conclu volontiers que tout était prêt. Mais la réflexion a fait admettre comme très probablement sincère cette déclaration. En effet, la session est à peine ouverte, le cabinet ne saurait être encore très assuré de la majorité; il est lui-même agité par quelques dissensions intestines, et il se trouve aux prises en ce moment même avec des questions délicates, comme celles des poursuites à exercer contre les membres de l'ancien syndicat des cuivres et les administrateurs de la Société des métaux et du Comptoir d'escompte. L'instruction, qui a duré fort longtemps, puisqu'il s'est écoulé près d'une année depuis la catastrophe, est terminée. Mais on ne sait encore ni combien de personnes seront impliquées dans les poursuites, ni si l'action à intenter visera l'accaparement ou simplement certaines violations de la loi de 1867, comme la distribution de dividendes fictifs.

Cette question des poursuites a pesé sur les dernières Bourses du mois. Elle se rattache, par certaines relations indirectes, à une autre, également délicate, celle des négociations entre la Banque et l'État pour le renouvellement du privilège de cet établissement, et enfin l'une et l'autre ne sauraient être sans lien avec la question de conversion et d'emprunt, qui, portant sur un capital de sept milliards à convertir et sur un montant d'un milliard à douze cents millions à emprunter, ne peut être dès à présent l'objet d'une conception prime-

sautière dont M. Rouvier saisirait la chambre au premier moment en lui demandant de la résoudre en vingt-quatre heures ou même en huit jours.

Il faut ajouter que, si favorables que paraissent les cours de nos rentes pour la réalisation immédiate de telles opérations, les circonstances financières du dehors conseillent plutôt l'attente. Depuis un mois le taux de l'escompte à la banque d'Angleterre est à 6 pour 100. C'est une situation anormale, mais qui peut se prolonger encore quelque temps. La Banque, en effet, avec ce taux si élevé, n'a pas jusqu'ici déterminé un courant régulier d'envois d'or de l'étranger à Londres. Sa réserve s'est considérablement augmentée, mais seulement par les rentrées d'espèces et de billets de la circulation intérieure, et si la Banque a reçu mercredi dernier un million de livres sterling de Saint-Pétersbourg, le fait est dû à l'action toute spéciale d'une ou de plusieurs grandes maisons de banque; il n'est pas le résultat d'un mouvement des changes produit par le maintien du taux officiel de 6 pour 100.

Un autre motif de préoccupation pour la Bourse a été l'état du marché des valeurs, non seulement à Berlin, où les reports avaient été si élevés à la fin de novembre et de décembre, mais aussi à Londres, où, il y a quinze jours et à la liquidation finale de janvier, les reports de 7 à 9 pour 100 n'ont pas été rares. Au Stock-Exchange les banquiers ont malmené la clientèle des actions de mines d'or, titres à 25 francs, qu'une spéculation effrénée a portés à des prix fantastiques, spéculation sans ressources et sans crédit, incapable de prendre livraison, et condamnée à s'arrêter aux premières difficultés de prorogation. Cette défaveur s'est étendue aux mines de cuivre et aux mines de diamans. Ce n'est là d'ailleurs qu'une petite crise, probablement toute temporaire.

Même spectacle à Berlin, où les actions de nombre de compagnies houillères, d'usines métallurgiques, de hauts-fourneaux, d'aciéries, fonderies, etc., ont atteint, dans les trois derniers mois, des cours démesurément gonflés, produisant ainsi des bénéfices artificiels dont la haute banque a décidé de prendre la partie substantielle sous la forme de reports à 15 et 18 pour 100. Il y a eu des chutes violentes, une petite débâcle, une réduction de krach. Le désordre ne s'est pas prolongé au-delà de quelques jours, et le marché berlinois a repris à peu près sa sérénité après ce déblaiement nécessaire. Toutefois la liquidation a vu encore, même pour les valeurs étrangères au groupe indiqué ci-dessus, pour les fonds internationaux par exemple, des taux de prorogation assez élevés.

Cependant le moment a paru opportun au gouvernement russe pour réaliser un nouveau fragment de la grande opération de conversion commencée à la fin de 1888 et poursuivie si heureusement dans le

premier semestre de 1889. Il s'agit de quelques anciens emprunts 5 pour 100 à convertir en rente 4 pour 100. L'affaire porte sur un chiffre variant, selon les derniers renseignemens, peu d'accord entre eux sur ce point, entre 400 et 500 millions de francs. Le syndicat auquel l'émission est confiée, et qui a pris ferme l'emprunt à 90 ou 90 1/2 environ, se compose, à Paris, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, autour de laquelle sont groupés d'autres établissemens et maisons de banque, et des maisons Baring, Hope et Mendelssohn à Londres, Amsterdam et Berlin. Les fonds russes sont restés immobiles à 94 francs environ depuis les premiers pourparlers relatifs à cette opération, dont on attend peut-être un réveil d'activité sur les divers marchés.

L'Italien a repris de 93.40 à 94.10 et finit à 93.92. La tenue de ce fonds est satisfaisante, si l'on tient compte des conditions dans lesquelles se trouve désormais placé le gouvernement italien au point de vue financier, entre la place de Berlin, saturée d'obligations de chemins de fer d'Italie et de rente italienne, et le marché de Paris, qui ne semble encore nullement disposé à faire bon accueil aux appels qui pourraient venir de ce côté.

Le retour du petit roi Alphonse XIII à la santé et la terminaison de la longue crise ministérielle à Madrid, par la reconstitution du ministère Sagasta, ont rendu quelque courage aux acheteurs de la rente espagnole; celle-ci a repris de 71.65 à 72.50. Cependant la situation financière de la Péninsule est lamentable. Le nouveau ministre des finances, M. Eguilior, a découvert en deux ou trois jours que le déficit atteindrait, cette année, 120 à 130 millions, et les budgets, cependant, avaient été présentés en équilibre!

Le fonds le plus favorisé a été le Hongrois 4 pour 100, porté de 87 1/2 à 88 1/2. Le mouvement se poursuivra encore, la conclusion du compromis tchèque ayant fait disparaître un nuage menaçant à l'horizon politique de l'Autriche-Hongrie.

Avec une reprise du Suez de 2,292.50 à 2,312.50, des Omnibus de 1,186.25 à 1,195, du Crédit lyonnais de 707.50 à 720 s'arrête la liste des améliorations de cours, que relève la comparaison des cotes à quinze jours d'intervalle. La Banque de France a baissé de 4,300 à 4,215, la spéculation haussière s'étant trompée en escomptant une hausse du taux de l'escompte à 7 pour 100 à Londres et à 4 pour 100 à Paris qui ne s'est pas produite.

Le Crédit foncier a baissé de 1,308 à 1,296, sans motif spécial. Les titres de toutes les autres institutions de crédit sont restés à peu près immobiles, négligés par les capitaux de placement comme par l'épargne.

Les valeurs turques se sont soutenues. Des ordres de vente d'origine anglaise ont cependant fait perdre au Consolidé le cours de 18 francs, on cote 17.82. La spéculation allemande a porté l'obligation

Douane à 405 et l'y maintient. La Banque ottomane est tout à fait abandonnée à 535. Les représentans du groupe de cette banque ont été récemment exclus, lors du renouvellement du conseil d'administration de la Régie des tabacs ottomans par l'assemblée générale, de toute participation ultérieure à la direction des destinées de cette entreprise. Ces représentans étaient Français; l'un d'eux, M. Berger, appartient à la Banque ottomane et au Comptoir national d'Escompte. Il s'est engagé dans l'Europe centrale et orientale toute une campagne très vigoureuse de la banque allemande pour l'exclusion progressive de l'élément français de la direction des grandes entreprises fondées par les capitaux français. Le programme a déjà été réalisé avec les Chemins serbes et les Tabacs ottomans; il se poursuivra avec la Banque ottomane et se poursuit en ce moment même avec les Chemins autrichiens. Cette Compagnie, où l'élément français est encore dominant, se voit attaquée avec violence en Autriche et en Hongrie, non-seulement par la presse, mais par les pouvoirs publics. Le ministère hongrois entend soumettre à une inspection minutieuse tous les livres, comptes, bilans et inventaires, dans l'espérance sans doute d'y trouver quelque irrégularité permettant de traiter la Compagnie avec les procédés les plus sommaires et de l'exproprier au plus bas prix possible. Ces difficultés nouvelles, jointes à celles que la Compagnie trouvait déjà dans le développement même de son réseau et dans des réductions inévitables de trafic, ont provoqué une baisse de 40 francs, de 502.50 à 462.50. Les Lombards ont fléchi de leur côté de 311.25 à 306.25.

Les fonds brésiliens sont de nouveau en baisse : le 4 1/2, de 87.50 à 84.50; le 4 pour 100, de 77.50 à 75.25. La Banque nationale du Brésil a baissé de 40 francs de 615 à 575. Le ministre des finances de la république, M. Ruy-Barbosa, a publié, à la fin de décembre, un rapport sur la situation financière léguée par le gouvernement de dom Pedro II. Ce document est un réquisitoire plus qu'un rapport financier : il prend à partie le régime impérial avec une violence de langage extrême, l'accusant d'avoir mené le pays à deux doigts de la ruine et de la banqueroute. C'est puéril. Ce qui l'est moins, c'est l'annonce des moyens à employer pour relever les finances du coup porté par la révolution. Le rapport se contentait de généralités sur ce point. Mais des dépêches ont annoncé récemment la création de trois grandes banques d'émission. L'une d'elles, la Banque des États-Unis du Brésil, a été constituée immédiatement, et son capital, au chiffre fantastique de cinq cent cinquante millions de francs, aurait été souscrit en quatre heures. C'est le règne du papier-monnaie qui commence au Brésil.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

ut à fait
nque ont
ministra-
, de toute
te entre-
r, appar-
e. Il s'est
agne très
essive de
ndées par
les Che-
a Banque
ns autri-
ominant,
on-seule-
ère hon-
es livres,
d'y trou-
avec les
prix pos-
gnie trou-
dans des
0 francs,
e 311.25

de 87.50
du Bré-
ces de la
n rapport
Pedro II.
il prend
ême, l'ac-
la ban-
moyens
volution.
dépêches
s d'émis-
onstituée
cent cin-
s. C'est le